

CAVALERIE EN CAMPAGNE

ÉTUDES D'APRÈS LA CARTE

PAR

LE LIEUTENANT-COLONEL CHERFILS

DE L'ÉCOLE DE GUERRE

DEUXIÈME ÉDITION



BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS

5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY

18, RUE DES GLACIS

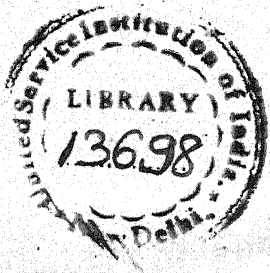
1893

Tous droits réservés

✓

357

C-32C



✓

355

88

IN

SOMMAIRE

INTRODUCTION.

I^{re} PARTIE. — LA CAVALERIE INDÉPENDANTE.

CHAPITRE I. — L'organisation.

- II. — Le stationnement.
- III. — La marche d'approche.
- IV. — Le combat.
- V. — La découverte.
- VI. — La marche de route.

II^e PARTIE. — LA CAVALERIE EN RAPPORT AVEC LES AUTRES ARMES.

CHAPITRE I. — La sûreté.

- II. — La sécurité.
- III. — Intermède. (*Résumé du rôle de la cavalerie dans la protection des colonnes.*)
- IV. — Dans la bataille.
 - 1° *Synthèse de la bataille.*
 - 2° *Rôle de la cavalerie.*
 - 3° *Application.*
- V. — La cavalerie opérant avec des détachements de toutes armes.

358
12

INTRODUCTION

AVANT-PROPOS.

Cavaliers, mes amis, voici une préface et un livre de plus. Mais c'est un peu votre faute, et là peut être aussi mon excuse.

Vous avez accueilli avec tant d'indulgence le « Combat » de la *Revue de cavalerie*¹, que le coupable s'est senti encouragé à vous présenter aujourd'hui toute la série des études qu'il avait faites pour lui seul.

Dans ces études, voici la méthode qui a été suivie.

J'ai voulu abandonner la forme classique ordinaire, le moule didactique avec ses divisions conventionnelles, ses théories nébuleuses et son arsenal d'abstractions indigestes, vieux souliers usés, dans lesquels on a marché beaucoup et avancé très peu.

Il m'a paru que l'ordre à suivre, le plus naturel et le plus intéressant, était celui-là même de la guerre, marqué par la succession dramatique de ses événements, depuis la mobilisation jusqu'à la victoire.

Cet ordre naturel, nous l'appliquerons à une armée vraie, vivante, une armée actuelle ; nous la mettrons quelque part sur le terrain ; nous la ferons vivre devant nous ; nous la ferons marcher, dormir et combattre ; et dans cette armée nous suivrons avec précision le rôle de la cavalerie.

Sur le terrain, ai-je dit ? Nous remplacerons le terrain absent par la carte, ce terrain du cabinet.

1. Livraisons de février et de mars 1887.

Nous étudierons sur la carte non des opérations en l'air, mais des situations positives, précises, qui vivront, qui parleront à nos yeux, à notre esprit, aussi à notre cœur, j'espère. Et ces opérations concrètes serviront ainsi de trame serrée à toutes nos discussions de l'emploi de la cavalerie.

Je viens d'écrire : nous prendrons une armée. — « Oh ! oh ! dira « quelqu'un, la chose est un peu rude » ; une armée ! — Mais oui, une armée ; et c'est le moins que nous puissions prendre.

Ne souriez pas et ne m'accusez pas d'une prétention qui n'est point dans ma pensée. — Quand j'avais l'honneur de commander un escadron, j'étudiais avec mes cadres des opérations de peloton et je trouvais que c'était la chose la plus difficile du monde.

D'ailleurs, commander un escadron ou des armées, c'est en résumé commander 4 ou 5 chefs, chefs de peloton ou chefs d'armée. Dans le second cas, le cadre est plus large et le métier exige une science spéciale ; mais dans les deux conditions, c'est toujours commander ; et il y faut toujours les mêmes qualités de l'esprit, du caractère et du cœur. La différence vraie est que, si un escadron est mal commandé, c'est une goutte d'eau perdue hors du vase ; que si, au contraire, ce sont les armées qui le sont mal, c'est l'eau tout entière du vase qui est inutilement perdue, ou plutôt c'est le sang même de la patrie vainement sacrifié.

Quoi qu'il en soit de ce rapport un peu philosophique, il nous faut cependant parler d'une armée.

Qu'on commande un escadron ou un corps d'armée, c'est toujours dans une armée qu'on se meut.

Avec quoi se bat-on, en effet ? Est-ce avec des escadrons, avec des bataillons isolés ? Concevez-vous des escadrons, des régiments, des divisions, des corps d'armée isolés, si ce n'est à l'état exceptionnel ? Dans votre pensée comme dans la réalité, il y a une armée qui se bat, avec ses organes articulés, pareils à des membres. C'est donc l'armée qu'il faut envisager, comme le cadre auquel se doivent rattacher toutes nos études, sous peine de ne rien comprendre à notre propre besogne, et d'y concourir machinalement, tel un ma-

nœuvre qui charrie des pierres, sans rien entendre à l'harmonie du monument auquel il travaille.

D'ailleurs mon but n'est pas d'étudier le détail de la conduite d'un escadron ou d'un régiment. L'instruction régimentaire y suffit. C'est même le seul résultat qu'a voulu viser le règlement, du moins l'instruction pratique sur le service de la cavalerie en campagne : celle-ci ne s'occupe en effet que des méthodes et des détails de l'instruction, n'envisageant que les fractions isolées dans les garnisons, sans les rattacher à une action d'ensemble.

C'est cette action générale que je voudrais essayer de découvrir.

Je voudrais monter assez haut et assez loin, pour embrasser le géant dans toute sa taille, pour le voir marcher et se battre avec toute l'envergure de ses bras. Je voudrais saisir l'ensemble de sa vie superbe et tragique, comprendre le jeu de ses membres et le commandement de ses efforts.

Voilà le but.

Chercherons-nous dans les règlements les moyens d'exécution pour y arriver ?

Étant donnée une division de cavalerie à porter d'un point à un autre, le règlement ne vous dit pas comment vous pourrez en régler la marche, ni comment elle sera fractionnée, articulée et couverte ; à peine vous dit-il comment elle sera éclairée.

Indépendamment de ces lacunes existantes, de cette synthèse générale que le service des armées en campagne ne semble pas avoir suffisamment réalisée ; et pour ne considérer que les parties réglementées par les livres officiels, il y a lieu de s'arrêter encore à une observation :

Les idées sont en travail, en progrès incessant.

Sous la poussée de cette marée montante, des essais sont tentés, des expériences s'organisent ; les théories, les procédés se discutent ; enfin, après une période d'élaboration, d'enfantement, un règlement paraît, donnant une consécration officielle, définitive au progrès réalisé.

C'est ainsi que le règlement n'est que l'application d'idées vieilles de plusieurs années, et qu'au moment où il paraît il y a déjà mieux à faire.

Et cette transformation incessante de toutes choses, des données mêmes du terrible problème de la guerre, marche aujourd'hui plus vite que jamais. Le progrès ne va plus en diligence, il court en chemin de fer ; un tourbillon vertigineux emporte toutes les conditions de la guerre comme celles de la vie et de la société vers un renouveau à peine encore entrevu.

Les pierres de nos dernières fortifications ne sont pas encore scellées, que des explosifs apparaissent réduisant à néant l'art d'hier, et jetant dans cette partie de la guerre une révolution plus étonnante que celle apportée par l'invention de la poudre sous les remparts du moyen âge.

Mais l'esprit un instant déconcerté par ce bouleversement soudain découvre bientôt la voie nouvelle, sans qu'il soit jamais permis de désespérer de trouver la réponse à la demande.

Cette évolution infatigable, ce mouvement de progrès de l'esprit dans le domaine général de la guerre, qui caractérise notre époque militaire, a porté ses effets dans la cavalerie et a doté notre arme d'une abondante floraison d'efforts et de travaux.

En face de ce mouvement, il est donc permis, sans manquer au règlement du respect qui lui est dû, de penser qu'il faut chercher au delà du règlement.

Cependant je ne demande point qu'on le change, qu'on le modifie à chaque instant ; ce serait jeter dans les esprits passifs, les plus nombreux, ceux qui reçoivent et acceptent les idées toutes faites, une perturbation, qui serait plus funeste que le maintien d'un règlement déjà vieilli, mais étudié, compris et passé dans la pratique de l'application quotidienne.

Quand on a le sabre à la main, on ne doit connaître qu'une loi, le règlement. Au contraire, quand on tient une plume, on peut chercher le mieux là où l'on croit le voir, mais sans oublier que les règlements actuels sont le progrès d'hier, et comme le tremplin qui permet de bondir au progrès de demain. Il en faut parler avec

un respect filial, auquel les noms illustres dont ils sont signés, obligent très doucement d'ajouter autant d'admiration que de reconnaissance.

C'est dans ce sentiment que ces études ont été écrites. Et c'est à la sanction unique de votre bon sens, cavaliers mes amis, que je soumetts les quelques idées nouvelles que ces pages peuvent contenir.

HYPOTHÈSE GÉNÉRALE.

Voici le tableau conventionnel dans lequel vont s'encadrer nos études *d'après nature*.

La ligne fortifiée des hauts de Meuse étant comme le bouclier de notre frontière, il faut peu d'imagination pour penser que nos armées se concentreront quelque part à l'ouest de la Meuse.

Donc, supposons d'un côté un certain nombre d'armées françaises concentrées à l'ouest de la Meuse, sur une zone qu'il est inutile de préciser ici ; de l'autre côté deux masses ennemies groupées l'une vers Metz, l'autre vers Sarrebourg, ces forces opposées se faisant face, sur le champ clos qui s'étend des Vosges à la frontière belge.

C'est le n° jour de la mobilisation.

Mais jusqu'à ce jour où les armées se peuvent concentrer sur les zones qui leur sont assignées dans le voisinage de la frontière, la cavalerie n'a-t-elle rien à faire, elle qui peut monter à cheval deux heures après le premier télégramme d'alarme ?

Il serait illogique de ne pas utiliser l'avance énorme de notre cavalerie et de ne pas l'employer dès qu'elle est prête.

Je sais bien que de part et d'autre des troupes d'infanterie seront là, occupant des positions de couverture et qu'il sera difficile de ne pas se heurter à des fusils.

Mais, pour si difficile que soit une chose, elle n'est pas impossible et son succès sera d'autant plus grand qu'on aura plus compté sur son échec.

Nous avons sur la frontière plus de cavalerie que nos voisins¹; c'est là un élément de supériorité qu'il est naturel d'utiliser.

Tous nos régiments de l'Est, à cheval dès la première alarme, soit isolément ou en combinaison avec l'infanterie, soit réunis en brigades ou en divisions, peuvent tenter des courses à petite envergure, des coups de main hardis sur des objectifs déterminés, opérations de la première heure, dont je ne puis rien dire, et pour cause, mais qu'il suffit de nommer pour laisser dans l'esprit la pensée qu'elles sont possibles et qu'elles peuvent être utiles.

Idée générale. — Au jour considéré de la concentration, cette besogne de la première heure a été remplie.

Revenons à notre hypothèse générale et animons-la d'une idée.

Le généralissime français a résolu d'attaquer avec la masse de ses forces l'armée ennemie de Metz en négligeant celle de Sarrebourg.

Dès lors quelle est sa préoccupation? C'est de savoir ce que fera l'armée de Sarrebourg; viendra-t-elle combiner son action avec celle de Metz? Quelle direction prendra-t-elle?

Qui résoudra pour lui ce problème, qui surveillera cette armée et au besoin l'amusera et lui donnera le change? La cavalerie, mais une cavalerie qui lui appartienne et qui ne reçoive son impulsion que de sa pensée directe, une cavalerie dépendante de lui seul, ce qu'on appelle, à cause de cette indépendance relative, de la cavalerie indépendante.

En outre, il y a le même intérêt à faire découvrir l'armée de Metz sur laquelle on marche; il faut donc une autre masse de cavalerie indépendante dans la direction de Metz.

1. *Cavalerie française en 1884*, par Ubiez.

PLAN.

Voilà donc un premier instrument de cavalerie dans la main unique du généralissime, la cavalerie indépendante.

Nous allons commencer par étudier son rôle et les conditions de son emploi.

Ce sera là la première partie de ces études.

Puis, en opposition avec cette cavalerie indépendante des autres troupes et ne relevant que du commandement suprême, j'étudierai ensuite les autres missions de la cavalerie dépendante à divers titres des troupes voisines et en rapport plus ou moins étroit avec les différentes fractions de l'armée.

A ce moment je reviendrai à mon hypothèse générale et j'y préciserai la situation de l'armée déterminée qui servira de cadre plus restreint à nos discussions.

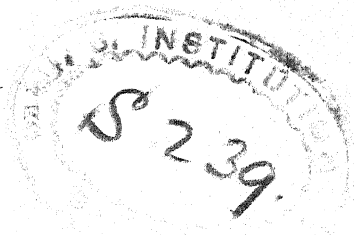
Enfin, à cette seconde partie de mon travail je rattacherai le rôle de la cavalerie dans la bataille, parce qu'à ce moment solennel toute indépendance à grande envergure a cessé, et que toutes les fractions de l'arme, divisions ou escadrons isolés, sont plus ou moins liées aux autres troupes, dans la convergence intense de tous les efforts vers la victoire commune.

PREMIÈRE PARTIE

—

LA

CAVALERIE INDÉPENDANTE



I

L'ORGANISATION

Simple question. — Actuellement une division de cavalerie en France est articulée à 3 brigades. Pourquoi 3 brigades ?

Le manche de l'outil doit être fait pour la manière de s'en servir. Aussi, logiquement, il ne faut pas penser que l'on se bat sur 3 lignes parce qu'il y a 3 brigades ; mais plutôt que, voulant se battre sur 3 lignes, on doit avoir 3 brigades.

Une question se pose tout de suite.

Faut-il se battre sur 3 lignes ?

Voici donc tout d'abord un grave problème de tactique qui se dresse au seuil même de l'organisation, lequel trouvera plus tard sa solution dans l'étude du combat de la masse de cavalerie. Cependant je ne résiste pas à la tentation de vous soumettre tout de suite une réflexion sur l'articulation de cette masse comme instrument de combat.

Après 1815, les Prussiens ont cherché à faire un règlement de cavalerie.

On venait de mettre le sabre au fourreau ; la mémoire était encore fraîche des sanglantes leçons de la guerre ; et les rapports prussiens de 1817 qui ont servi de base à ces travaux sont signés de noms tels que Zieten, Thielmann et Blücher.

Ils ont abouti à un travail daté de 1841 qui est un chef-d'œuvre.

Il y est dit que la force d'un corps de cavalerie doit être de 8 à 12 régiments et qu'il ne faut pas réunir les brigades en divisions,

« la multiplication du commandement étant plutôt préjudiciable
« qu'avantageuse aux opérations rapides ».

A ce compte, on devrait avoir 4 brigades à 2 ou 3 régiments sous un commandement unique.

A côté de cette opinion d'outre-Rhin, il faut rappeler et méditer ce mot de Napoléon, dans lequel toute la tactique de la cavalerie est comme concentrée : « Il ne faut pas perdre de vue que la cavalerie a avec elle de l'artillerie légère, qu'elle est plus ou moins « sur 4 ou 5 lignes et que les lignes de derrière, si elles ne sont pas « contenues par une cavalerie qui leur est opposée, peuvent prendre « la cavalerie à dos. » (Notes sur l'Introduction à la guerre en Allemagne en 1756, par le général Lloyd.)

L'Empereur a dit 4 ou 5 lignes.

Il est évident que pour le combat plus il y aura de lignes échelonnées, plus la cavalerie sera forte.

Si l'on se représente une 1^{re} ligne flanquée sur ses 2 ailes par une succession indéfinie d'escadrons, on aura l'idée d'une cavalerie invulnérable.

La limite à cette succession d'échelons est la pesanteur de l'instrument total et aussi la difficulté de son commandement.

Comme maximum on peut admettre qu'un chef puisse commander à 5 ou 6 généraux de brigade.

Comme minimum il nous semble que la division doit être articulée au moins à 4 brigades afin d'avoir à la fois la souplesse et la puissance nécessaires pour parer à l'imprévu des contre-attaques.

On aurait ainsi, sur chaque aile de la ligne de combat, une ligne de contre-attaque et enfin une réserve véritablement *réservée*, ce qui serait d'une prévision rationnelle.

De cette organisation idéale à notre sens, revenons à l'organisation actuelle dont nous devons nous servir et que nous devons connaître.

Constitution actuelle. — Une division de cavalerie comprend :

- a) Trois brigades à 2 régiments ;
- b) Trois batteries d'artillerie ;
- c) Un quartier général, doté de services auxiliaires.

a) Chaque escadron compte :

- 5 officiers ;
- 7 maréchaux de logis, le 7^e ayant la mission spéciale d'adjoint à l'officier d'approvisionnement ;
- 160 hommes à cheval, gradés compris ;
- 160 chevaux dont 4 de trait ;
- 12 hommes à pied, y compris les 3 ouvriers, sellier, tailleur, bottier ;
- 1 fourgon-forge à 4 chevaux.

Le régiment possède en outre à son état-major :

- 1 fourgon-forge ;
- 6 voitures de vivres ;
- 2 voitures du service de santé pour le transport des blessés ;
- 2 voitures de cantinières.

Enfin, la brigade possède elle-même :

- 1 voiture à bagages pour le général et ses 2 officiers d'ordonnance ;
- 1 voiture de télégraphie légère.

b) Les batteries de 80 sont à 18 voitures, armées de 147 coups par pièce, non compris l'approvisionnement des sections de munitions et de parc, qu'il ne faudra compter retrouver qu'à de rares intervalles.

L'une des 3 batteries possède une 19^e voiture à 6 chevaux, chargée de mélinite.

c) L'état-major de la division est constitué ainsi qu'il suit :

- 1 général ;
- 2 officiers d'ordonnance dont 1 de réserve ;
- 1 chef d'état-major ;

3 capitaines brevetés ;
 1 capitaine du génie ;
 4 velocipédistes¹ ;
 6 estafettes d'état-major désignées parmi les sous-officiers de cavalerie réservistes.

Les services auxiliaires du quartier général sont en outre :

1° Ambulance comprenant 60 hommes et 43 chevaux, dont 28 de trait, 13 voitures ;
 2° Service télégraphique : 1 agent, 1 voiture technique ;
 3° Service des pigeons : 2 hommes et 1 voiture ;
 4° Services administratifs : 2 fonctionnaires de l'intendance, 2 officiers d'administration, 7 hommes, 1 voiture ;
 5° Trésor et postes : 3 agents, 10 sous-agents, 2 voitures ;
 6° Justice militaire : 2 hommes de troupe ;
 7° Force publique : 1 officier, 22 hommes montés ;
 8° Vivres régimentaires du quartier général : 1 voiture à 2 chevaux ;
 9° Service des subsistances : 3 officiers, 24 hommes, 5 chevaux, 1 voiture.

La division ainsi constituée présente un effectif *normal* de :

Cavalerie	5,065 chevaux dont 674 de trait.
Artillerie	662 — dont 387 de trait.
Ambulance	43 —
Quartier général	83 —
Total	5,853 chevaux.

1. L'ensemble de la division compte 28 velocipédistes : 4 à l'état-major, 2 à chaque état-major de brigade, 2 à chaque régiment, 1 à l'artillerie, 1 à l'ambulance, 1 au service des subsistances, 1 aux services administratifs, 2 au trésor et postes.

II

LE STATIONNEMENT¹

CANTONNEMENTS.

Situation. — Les divers éléments de notre division, après l'exécution de la besogne de la première heure, sont venus se rallier sous la protection du fort de Manonviller.

Le village d'Herbéviller avait été donné comme point de rendez-vous, à la fois aux campements des régiments opérant en avant et aux services auxiliaires venant de l'arrière.

Un officier de l'état-major y avait été dirigé à l'avance pour donner à chacun son emplacement et ses instructions.

La division de cavalerie va souffler un jour dans ses cantonnements ; puis elle repartira le lendemain.

Pendant cette journée, comment est-elle stationnée et comment couverte ?

C'est ainsi, dans l'ordre des événements, la première application qui se présente. Nous allons l'étudier.

Zone de cantonnements. — La division est cantonnée, sous la protection du fort de Manonviller, en avant de la forêt de Mondon dans les villages de Vého, Reillon, Blémerey, Domjevin, Fréménil, Saint-Martin, Domèvre, Herbéviller et Chazelles.

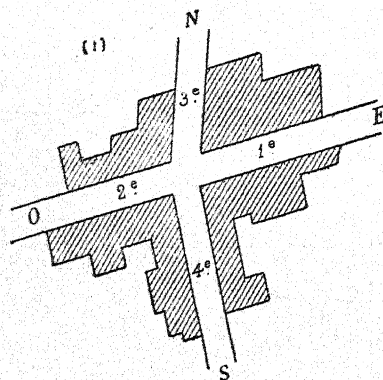
1. Voir la carte n° 1.

C'est le 16 mai. A cette époque, les granges sont presque vides. Dans ce pays elles ne sont pas très spacieuses, mais en mettant les bestiaux dehors en parc, il est possible d'installer dans ces villages agricoles 1 cheval et demi ou 2 par habitant.

On ne s'occupe d'ailleurs que des chevaux, le cavalier devant trouver sa place là où est son cheval.

Le détail des cantonnements est donc le suivant :

UNITÉS ¹ .	LOCALITÉS.	NOMBRE d'habitants.
Quartier général et brigade légère avec l'état-major de la brigade.	Domèvre	825
1 ^{er} régiment de cuirassiers avec l'état- major de la brigade	Chazelles	98
2 ^e régiment de cuirassiers et services auxi- liaires du quartier général	Herbéviller	441
1 régiment de dragons avec l'état-major de la brigade	Ogéviller	565
Batteries à cheval	Vého	311
	Reillon	130
	Fréménil	283
	Saint-Martin	246
	Blémerey	199



1. Je ne veux pas entrer dans le détail de l'installation pratique des cantonnements, opération prévue par l'instruction sur le service de la cavalerie en campagne. Il est cependant une observation sur laquelle je demande la permission de m'arrêter.

Soit une localité très simple, faite de deux rues ou routes qui se croisent. On y peut mettre quatre escadrons.

L'officier de campement va à la mairie, se fait donner le plan cadastral; il voit quatre îlots de maisons et donne un îlot à chaque escadron. Eh bien, en opérant ainsi, il y aura, dans les rues, mélange des escadrons deux à deux.

Les cantonnements sont bien en effet

sous les toits; mais c'est par les rues qu'on y entre. Ce sont les rues qui résument un cantonnement; ce sont les rues qu'il faut répartir, en donnant à chaque unité une ou plusieurs rues, ou bien un morceau de rue jusqu'à un numéro ou à une enseigne déterminée.

Alors chaque unité est dans sa rue, chez elle, comme en un petit quartier. Les deux côtés de la rue lui appartiennent et chaque escadron peut à son tour, en appliquant le même principe, loger ses pelotons en attribuant successivement à chacun les écuries qui se font face.

Utilisation des ressources télégraphiques. — La division est ainsi répartie sur une zone de 4 kilomètres de rayon.

Dans quelle mesure est-elle concentrée ?

Elle est dotée de :

23 kilomètres de câble léger (6 kilomètres par régiment, ce qui fait 12, et 11 kilomètres sur la voiture de réserve) ;

8 appareils optiques ;

14 parleurs ;

18 téléphones.

Avec ces ressources, il faut admettre que tous les cantonnements de la division seront reliés au quartier général.

Elles existent ces ressources pour qu'on s'en serve ; et plus on s'en servira, plus le personnel¹ sera dressé, mobile, prompt à toutes ses besognes techniques.

Ce n'est ni pendant le combat, ni pendant la marche qu'on les peut utiliser. On n'en peut trouver l'emploi qu'en station. Mais là du moins il faut s'en servir et en ériger l'utilisation en principe.

Cette utilisation, nous allons d'ailleurs en démontrer tout à l'heure la nécessité et les avantages.

Dans le cas présent, il faudrait 2 heures et demie pour relier les divers cantonnements au quartier général à Domèvre par 2 lignes.

1° Domèvre, Chazelles, Reillon, avec embranchement	} sur	Veho. Blémerey.
2° Domèvre, Herbéviller, avec embranchement		
	} sur	Saint-Martin, Fréménil, Domjevin.
		Ogéviller.

Elles seraient construites simultanément. La plus longue, Domèvre-Domjevin, a une portée de 8 kilomètres, qui serait tendue en 2 heures et demie à la vitesse de marche au pas.

Peut-être serait-il bon, si l'on se laisse convertir à cette nécessité des liaisons télégraphiques, de perfectionner le matériel de la télégraphie légère en la dotant d'un câble plus résistant.

1. La section légère de télégraphie est sous les ordres du chef d'état-major de la division qui la commande par l'intermédiaire de l'agent télégraphiste.

D'ailleurs, si le matériel existant actuellement ne sert pas à l'usage que nous souhaitons, à quoi saurait-il servir ?

Le règlement d'organisation porte bien que le rôle des cavaliers télégraphistes « consiste en campagne à utiliser toutes les ressources » ces qui se rencontrent dans le rayon d'action de la cavalerie, en « réparant les lignes endommagées et en y suppléant au besoin par « les lignes optiques qu'il est possible d'établir ».

Assurément, toutes les fois qu'on pourra utiliser les ressources existantes pour la besogne indiquée, on n'aura garde d'y manquer. Mais est-il possible qu'en dehors de ces communications particulières à établir entre ses diverses fractions, la cavalerie puisse tenter de rétablir des voies coupées par l'ennemi, avec la pensée de les utiliser ultérieurement, et qu'elle compte se relier ainsi à l'armée qui est en arrière ?

Je ne pense pas qu'il soit permis de l'espérer. La distance qui sépare la cavalerie de l'armée est quelconque, indéterminée ; la zone qui s'interpose est une grande étendue de pays ennemi, où des coureurs, des partisans, des paysans suffiront à couper les communications établies et à détruire un travail péniblement fait.

Cette section légère écrira sur le sable.

En outre, si la section légère travaille ainsi sur les derrières de la cavalerie, de deux choses l'une : ou bien elle devra être couverte par cette cavalerie que vous réduirez ainsi à un rôle accessoire, lui faisant perdre de vue le but suprême, qui est la destruction de la cavalerie ennemie pour aller au delà faire la découverte de son infanterie ; ou bien, si la cavalerie prend son essor, elle sera obligée de faire un détachement pour protéger l'œuvre illusoire de la section légère.

Ainsi, la télégraphie attachée à la cavalerie ne peut être normalement et quotidiennement employée qu'à relier les divers cantonnements de la division.

Concentration de la division. — Donc c'est fait ; les cantonnements sont reliés télégraphiquement ; et l'ordre de monter à cheval peut être envoyé instantanément à tous les escadrons.

Il ne reste plus, pour apprécier le degré de concentration de la division, qu'à tenir compte :

1° Du temps nécessaire à chaque fraction pour monter à cheval et se former dans ses cantonnements, temps indépendant de leur éparpillement plus ou moins grand et uniquement modifié par la commodité de l'installation locale ;

2° Du temps nécessaire à la concentration des fractions sur un point de rendez-vous médian, préalablement indiqué.

a) Pour monter à cheval et se former sur la place d'alarme particulière, dans chaque cantonnement il faut compter 25 minutes. L'artillerie ne demande pas un temps plus long.

b) Enfin cette opération préliminaire faite, le temps nécessaire à la concentration générale dépend des distances à parcourir et tout d'abord du point de concentration.

Position de rassemblement. — Établissons ce point de concentration.

Où le faut-il fixer ?

En avant de la zone des cantonnements ? Non. La concentration ne serait pas suffisamment protégée par les avant-postes dont nous parlerons tout à l'heure.

Il le faut donc choisir à l'intérieur. Alors il semble indiqué de le prendre au milieu même, de manière que les fractions les plus éloignées aient à peu près des distances égales à parcourir. Dans ces conditions naturellement un peu élastiques, les convenances du terrain interviennent pour préciser le point le meilleur.

Revenons à notre carte et cherchons.

Si l'on se concentre ainsi par alerte, c'est pour combattre ; il faut donc le faire sur un terrain favorable.

Ce n'est pas sur la route de Blâmont ni dans la vallée de la Vezouse qu'il faut se former ; là le terrain n'est qu'un défilé continu, resserré entre les pentes assez raides des coteaux.

C'est évidemment sur les croupes au nord de la Vezouse que se trouve le terrain propice à l'action de la cavalerie. La carte rend d'ailleurs assez mal la nature de cette région, dont la teinte noire

représente à l'œil l'idée d'un pays difficile, tandis qu'il est simplement ondulé, découvert, extrêmement favorable à des marches d'approche, à des manœuvres, praticable qu'il est partout pour la cavalerie même en masse. C'est un terrain de combat idéal, un vaste camp de Châlons avec des ondulations plus accentuées.

Naturellement c'est la crête de ces ondulations, laquelle court du nord au sud, qu'il faut choisir, ou plus exactement sa déclivité occidentale afin d'être masqué et de n'avoir cependant qu'un bond à faire pour franchir la crête et s'élancer à l'attaque.

Enfin, en choisissant le point médian de ce terrain favorable, on prendra la tête du ruisseau de la Rognelle comme point de concentration.

Durée de la concentration. — Les cuirassiers d'Ogéville sont les plus éloignés, de ce point, 5 kilomètres à faire, soit 21 minutes.

En 25 minutes toutes les fractions seront réunies en formation de rendez-vous.

Ces 25 minutes, augmentées des 25 nécessaires pour faire monter les fractions à cheval, font un total de 50 minutes qui représente le temps nécessaire à la concentration complète de la division à partir du moment où l'ordre d'alarme est lancé.

Protection des cantonnements. — Les cantonnements sont pris ; comment sont-ils gardés, comment couverts ?

Dans chaque cantonnement, la fraction qui l'occupe se garde comme si elle était isolée. Elle s'enferme derrière des barricades, avec des vedettes sur les avenues de l'ennemi et avec un piquet prêt à défendre la lisière de la localité en cas de surprise.

Mais cette prévision de défense et cette surveillance directe ne répondent jusqu'ici qu'au cas d'une insulte tentée, surtout de nuit, sur le cantonnement lui-même. Alors on combat sur place à pied avec le fusil, utilisant la force de résistance de la localité par une défense dont on doit toujours prévoir la préparation.

Que si l'ennemi, sans s'attaquer à un ou à quelques cantonnements, — ce qu'une cavalerie avisée ne fera d'ailleurs jamais : la cavalerie n'attaque pas des villages ; elle les canonne, puis elle

disparaît — si l'ennemi, dis-je, est signalé à proximité, menaçant, en marche pour nous attaquer, ou nous tourner, ce qui est aussi grave, puisque le réseau de sûreté général de l'armée serait découvert et exposé de ce fait aux tentatives de cette cavalerie, alors que devons-nous faire? Monter à cheval et nous concentrer pour pouvoir marcher à l'attaque de cette cavalerie.

Or, nous venons de le voir, cette concentration demande 50 minutes; ces 50 minutes, il les faut gagner, comment? Au moyen d'avant-postes.

Le seul et unique but de ces avant-postes est même de gagner les 50 minutes dont il s'agit.

Pour cela où faut-il placer ces avant-postes? où les premières vedettes qui crieront gare?

AVANT-POSTES.

Ici, cavaliers mes amis, au travers de notre course, jusqu'à cet endroit coulante, un obstacle se présente, un marécage qu'il faut tourner à la même allure, ou bien traverser prudemment en mettant pied à terre.

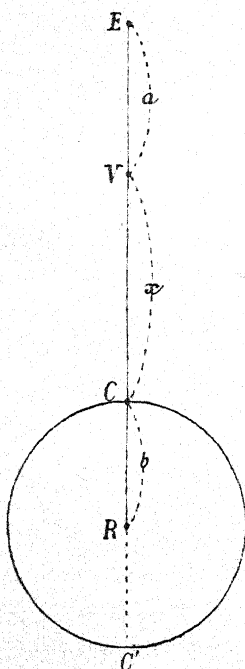
Les curieux, ceux qui aiment la pêche à la ligne, ou qui ont conservé sans nausées quelque arrière-goût d'algèbre, ceux-là seuls pourront s'aventurer parmi les roseaux, et peut-être y trouveront-ils, je l'espère, des choses assez amusantes.

Mais aux autres, les impatientes, à qui une équation donne la migraine, ou qui sont pressés d'arriver au but, je conseille, pour l'honneur de ma bonne réputation, de tourner les pages suivantes et de reprendre leur train de course au tournant de la grande parenthèse, à « Principes d'établissement des avant-postes ». Seulement je les prierai de vouloir bien alors me croire sur parole et de s'en rapporter de confiance aux conclusions que j'ai pêchées pour eux dans le marais.

(— Deux et deux font quatre. — Dieu me garde de vous inviter à mettre en algèbre l'emploi de la cavalerie; mais une petite équation ne tire pas à conséquence et dans le cas présent celle-ci va nous rendre grand service.

Au lieu de demander seulement à cette équation la résolution d'un problème particulier, établissons-la d'une façon générale.

Soit E l'ennemi au moment où il est aperçu de la vedette V.



Soit en outre R la position de rassemblement au centre des cantonnements qui occupent le cercle figuré ci-contre et C le cantonnement récepteur de la nouvelle d'alarme.

Appelons

a la distance E V, c'est-à-dire la portée de la vue au point V ;

b la distance C R ou plus exactement la différence des 2 distances de l'ennemi à la position R et au cantonnement C.

V C est l' x à trouver, la distance des avant-postes en avant des cantonnements.

Pour pouvoir mieux faire ressortir les avantages de l'emploi de la télégraphie, nous allons d'abord n'en point tenir compte et laisser au problème les données générales qu'il a en l'état actuel.

Il faut que la division soit concentrée en R au moment où l'ennemi y peut arriver. Donc le temps employé au transport de la nouvelle d'alarme $\frac{x}{v}$, à la sortie des cantonnements m , à la trans-

mission de l'alerte au cantonnement C' le plus éloigné $\frac{2b}{v}$, enfin la durée de la marche de concentration des cantonnements périphériques qui sont les plus lointains $\frac{b}{v}$, tout ce temps ainsi nécessaire à notre division doit être au moins égal à celui que mettra l'ennemi pour arriver en R, $\frac{a+x+b}{v'}$, ce qui se traduit par l'équation suivante :

$$\frac{x}{v} + m + \frac{b}{v} + \frac{2b}{v} = \frac{a+x+b}{v'}$$

laquelle se réduit tout de suite à

$$\frac{x}{v} + m + \frac{2b}{v} = \frac{a+x}{v'}$$

le terme commun $\frac{b}{v}$ disparaissant de part et d'autre.

Le bon sens indique d'ailleurs que le trajet C R étant le même pour l'ennemi et pour nous, il n'y a pas à en tenir compte, autorisé qu'on est à penser que les 2 partis y peuvent employer des vitesses égales.

En faisant passer d'un même côté les termes en x , on a la formule générale :

$$\frac{x}{v'} - \frac{x}{v} = m + \frac{2b}{v} - \frac{a}{v'}$$

Apprécions v et v' .

Il ne saurait être ici question de vitesses réglementaires, mais bien de données pratiques probables.

L'estafette ira au galop; donnons-lui une allure moyenne de 300 mètres à la minute en tenant compte du temps qui peut être perdu; c'est v .

L'ennemi marche sur la route principale ou à travers champs au trot; et en escomptant ses hésitations et ses temps d'arrêt, il est raisonnable de ne pas lui donner une vitesse supérieure à 200 mètres à la minute; c'est v' .

Enfin $a = 1,000$ mètres, portée de vision minima à l'endroit où se doit placer la vedette.

Si nous introduisons dans l'équation ces valeurs constantes de v , v' et de a , nous trouvons

$$x = 600.m + 4b - 3000.$$

Donnons à m la valeur de 25 minutes que nous lui avons supposée, à b celle de 4,000 mètres, le cercle sur lequel se trouvent dispersés les cantonnements ayant environ 4 kilomètres de rayon.

Alors $x = 28,000$ mètres.

Ce qui veut dire que, dans le cas présent, pour que la division ait le temps de se concentrer en R au moment où l'ennemi pourra y arriver, il faut que les vedettes de ses avant-postes soient à 28 kilomètres en avant des cantonnements périphériques.

Cette distance est pratiquement inadmissible.

En outre, comme le danger est partout, puisque la division est isolée, on ne saurait se contenter de se couvrir sur l'unique direction particulièrement dangereuse de Sarrebourg. Il faudrait donc envelopper la division d'un cercle d'estafettes à 28 kilomètres autour des cantonnements périphériques, ce qui donnerait au réseau d'avant-postes, sur un diamètre de 56 kilomètres, un développement de 200 kilomètres environ.

En mettant 2 yeux par kilomètre en moyenne, il faudrait 200 cavaliers, ce qui nécessiterait 800 chevaux en avant-postes, soit près d'une brigade.

Il faut donc trouver une solution plus pratique ou bien renoncer aux cantonnements et revenir à la routine du bivouac, afin d'être concentré en permanence.

Cet $x = 28,000$ mètres éclaire très curieusement en effet la question du bivouac des anciennes guerres et en fait saisir une des raisons d'être :

Le bivouac des masses de cavalerie, c'était la position de rassemblement sans trêve, c'était par conséquent les avant-postes juste assez éloignés pour avoir le temps de brider et de monter à cheval.

A cette époque il n'y avait rien qui pût diminuer les 28 kilomètres de la distance à laquelle il aurait fallu porter les avant-postes autour du cercle des cantonnements.

Mais aujourd'hui faut-il encore ne connaître que la pratique meurtrière du bivouac et demeurer, les yeux et les mains fermés, en face de tous les progrès, de tous les perfectionnements que notre époque a fait entrer dans la vie ?

Revenons à l'équation générale :

$$\frac{x}{v'} - \frac{x}{v} = m + \frac{2b}{v} - \frac{a}{v'}$$

et cherchons les moyens de réduire x .

1° Le premier est de faire m le plus petit possible. Nous l'avons

supposé de 25 minutes, les chevaux étant dessellés dans les cantonnements. Nous verrons plus loin que la nuit, qu'on soit près ou loin de l'ennemi, il faut toujours avoir ses chevaux dessellés. Mais le jour, si une alerte est imminente, ce n'est pas une fatigue excessive, le pansage fait, de resseller les chevaux, pour être prêt à sauter en selle.

Dans ces conditions m peut se réduire à 15 minutes, le temps de brider, de sortir les chevaux, de prendre ses armes et de rassembler les escadrons.

2° L'emploi de la télégraphie pour relier entre eux les cantonnements rend la transmission de l'alerte instantanée et supprime la

formule $\frac{2b}{v}$.

La formule se réduit alors à

$$\frac{x}{v'} - \frac{x}{v} = m - \frac{a}{v'}$$

où il n'est plus question de b rayon du cercle des cantonnements. Ce qui veut dire qu'avec l'emploi de la télégraphie l'extrême étendue des cantonnements est sans importance, du moins au point de vue spécial qui nous occupe. A quoi d'ailleurs il fallait s'attendre, puisque, d'une part, les distances ne comptent pas pour la télégraphie et que, d'autre part, quelque grand que soit le rayon qui sépare les cantonnements périphériques du point central où se fait le rassemblement, cette distance est pour l'ennemi la même que pour notre division, comme nous l'avons déjà remarqué.

3° Enfin si, à l'emploi de la télégraphie électrique à l'intérieur des cantonnements, on ajoute l'emploi de la télégraphie optique entre les avant-postes et les cantonnements périphériques, le terme $\frac{x}{v}$ devient nul. En effet, avec l'emploi de la télégraphie optique, v tend vers l'infini $\frac{n}{0}$ et alors $\frac{x}{v}$ tend vers 0.

Influence de la télégraphie sur la conservation des chevaux. —
L'équation se réduit par suite de ces divers moyens à

$$\frac{x}{v'} = m - \frac{a}{v'}$$

$$\text{soit } \frac{x}{200} = 15 - \frac{10}{2}$$

d'où $x = 2,000$ mètres, c'est-à-dire des avant-postes à 2 kilomètres seulement.

Dans le premier cas, sans télégraphie, 28 kilomètres ; dans le second cas, 2 kilomètres.

Le rapprochement de ces 2 chiffres a une éloquence qui vous a certainement convaincus et déjà gagnés au principe de l'emploi de la télégraphie.

Et ce résultat est général, quelque grande que soit l'étendue des cantonnements.

Il met donc triomphalement en évidence les services de commodité, d'hygiène, de bonne nourriture, par conséquent de conservation, que la télégraphie peut procurer à la division en lui permettant de dilater ses cantonnements jusqu'à l'extrême limite de l'utilisation de son câble et de la rapidité de son installation.

En appréciant largement à 10 minutes le temps nécessaire à la transmission du signal d'alerte par télégraphie optique, puis par télégraphie électrique, on arrive au résultat maximum

$$x = 4,000 \text{ mètres.}$$

L'emploi de la télégraphie optique ¹ aux avant-postes ne présente aucune difficulté. Le temps nécessaire pour replier l'appareil optique aussitôt après la transmission du signal d'alarme est très court ; en tout cas le poste cosaque qui protège le télégraphiste et son appareil peut, avec quelques coups de fusil, produire une surprise qui suffira à faire gagner le temps nécessaire.

J'ai mis les choses au pire en supposant que l'ennemi vu en E

1. D'ailleurs si l'on négligeait l'emploi de la télégraphie optique, on aurait encore $x = 12000$ (avec $m = 25'$) ; ce qui resterait toujours une solution excessive.

était en masse et qu'il marchait immédiatement droit devant lui sur le point R.

Dans la réalité, les choses ne se passeront pas ainsi.

L'ennemi ne peut se présenter au point E, en masse et compact, que s'il est informé de la présence de la division. Or, dans ce cas, il est vraisemblable d'admettre que nos patrouilles auront également découvert sa présence, et alors les dispositions de notre général de division seront prises.

Que si son approche n'est point signalée à l'avance, il est logique de penser qu'il n'a aucune certitude de la situation de la division et qu'il arrive en E en colonne de route.

Dans ce cas qui est le plus probable, il devra d'abord se concentrer s'il veut nous attaquer; et il perdra à sa concentration préalable un temps bien plus long que celui qui sera nécessaire à nos escadrons pour sortir de leurs cantonnements. C'est alors nous qui avons sur lui une avance, même en faisant x égal à zéro, c'est-à-dire en plaçant les vedettes d'avertissement derrière les barricades des cantonnements périphériques. —)

Principes d'établissement des avant-postes. — En résumé, grâce à l'emploi des transmissions télégraphiques, on peut établir que, quelle que soit l'étendue des cantonnements occupés, la distance à laquelle les vedettes se doivent trouver en avant des cantonnements périphériques, varie entre 0 et 4,000 mètres; cette dernière limite étant un maximum excessif.

Ce qui aboutit à la conclusion suivante :

1° Que les avant-postes sont inutiles, en tant que détachement d'escadrons ;

2° Que les cantonnements périphériques sont eux-mêmes les propres avant-postes de l'ensemble de la division, chacune des fractions qui s'y trouvent gardant son cantonnement comme si elle était isolée, mais uniquement du côté extérieur, et en fournissant directement dans le rayon de 4,000 mètres les postes cosaques optiques nécessaires.

En outre, il est utile de tenir compte de la résistance que ces

cantonnements périphériques, défendus sur leur lisière défensive, peuvent opposer à l'ennemi et aussi du retard que cette défense, tout au moins cette surprise lui infligera.

Toutes ces conditions de la réalité pratique modifient les conditions du problème au désavantage de l'ennemi, à ce point qu'il est possible de penser que la seule défense des cantonnements attaqués peut faire gagner aux escadrons les 15 minutes qui sont nécessaires à leur sortie des cantonnements.

Dans cet ordre d'idées, il serait alors inutile d'avoir des postes optiques d'alarme ; et les vigies des cantonnements mêmes suffiraient à signaler l'approche de l'ennemi.

Cantonnements à réserver à l'artillerie. — Enfin il convient de signaler une conséquence du rôle d'avant-postes attribué aux escadrons de piquet des cantonnements périphériques, c'est de ne mettre dans ces cantonnements que la cavalerie, en réservant à l'artillerie ceux situés à l'intérieur.

L'artillerie, en effet, ne peut que mal défendre ses cantonnements en raison de l'obligation où elle se trouve, d'employer presque tous ses canonniers à garnir, puis à conduire les attelages au parc et à y atteler les voitures.

Patrouilles d'avant-postes. — Jusqu'ici je n'ai parlé que des dispositions d'avant-postes fixes, passives. Elles doivent être complétées par des dispositions mobiles, actives, offensives qui iront à la découverte de l'ennemi, c'est-à-dire par des patrouilles.

Une considération intervient pour fixer la distance à laquelle il faut porter l'envergure de ses patrouilles, c'est l'obligation de pouvoir transmettre à propos la nouvelle de l'approche de l'ennemi, afin de se concentrer en R avant qu'il y arrive.

Cette distance est donnée par l'équation primitive, dans laquelle on laisse subsister le terme $\frac{x}{v}$, puisque la transmission se fait ici par cavalier.

Elle donne $x = 12,000$ mètres avec $m = 25$ minutes et toujours sans tenir compte du temps que permettra de gagner la défense de la lisière des cantonnements.

Il est donc permis de considérer cette distance de 12,000 mètres comme l'éloignement maximum auquel il faut porter les reconnaissances d'avant-postes, du moins au point de vue de la réalisation de la concentration préalable.

Tels sont les quelques principes qui doivent orienter les dispositions d'avant-postes destinés à couvrir une division de cavalerie en cantonnements.

Revenons à notre division et à notre carte¹ et appliquons ces quelques principes aux dispositions particulières du cas qui nous occupe.

DISPOSITIONS D'AVANT-POSTES.

Ainsi chaque cantonnement périphérique joue par rapport à l'ensemble le rôle d'avant-postes, et désigne une fraction de piquet dans laquelle seront pris les postes à fournir.

Je n'examinerai pas successivement le détail des dispositions à prendre pour chaque cantonnement. D'ailleurs la carte présente l'indication de tous les postes nécessaires; et je bornerai mon étude au rôle des 2 cantonnements de Domèvre et de Chazelles qui se trouvent sur la direction la plus dangereuse.

Nous avons vu que les postes doivent être placés dans un rayon de 2,000 à 4,000 mètres.

Mais, dans l'application, le terrain intervient pour préciser quels sont, dans ce rayon, les emplacements les plus favorables. Domèvre fournira les postes n° 1, n° 2, n° 3 et n° 4. Le poste n° 1 surveille la route de Baccarat et les crêtes à l'est d'Ancerviller; le poste n° 2 complète ces vues vers le nord et enfile le petit couloir de Barbas.

Les postes n° 1 et 2 seront en liaison directe avec la vigie de Domèvre, laquelle sera placée, soit dans le clocher si c'est possible, soit à la fenêtre de l'étage le plus élevé d'une maison bien choisie et indiquée par un signe, un drapeau blanc, par exemple, accroché à la fenêtre, soit encore sur une hauteur voisine.

1. Voir la carte n° 1.

Le poste n° 3¹, qui surveille la sortie sud-ouest de Blâmont, ne sera peut-être pas en communication directe avec Domèvre, mais il voit le poste n° 2 qui servira alors d'intermédiaire.

Enfin il semble utile d'avancer vers Repaix un poste n° 4, pour voir la partie de la grande route au nord de Blâmont. Ce poste ne pourrait pas supprimer le poste n° 3, parce qu'il ne voit pas l'issue sud-ouest de Blâmont qu'il est indispensable de surveiller.

Il sera, lui aussi, en communication directe avec le poste n° 2.

Quant au cantonnement de Chazelles, il fournira seulement le poste n° 5 ; et le cantonnement de Reillon détachera les postes 6 et 7.

Postes cosaques optiques. — Quelques mots sur l'installation de ces postes à la fois postes cosaques et postes optiques. Il faut d'abord 4 hommes pour fournir la vedette qui observe.

Cette vedette et l'appareil optique seront rarement l'un à côté de l'autre, devant remplir des buts différents.

La vedette et son poste cosaque doivent voir du côté extérieur pour surveiller l'ennemi ; l'appareil optique, au contraire, doit voir du côté intérieur pour transmettre les nouvelles ou le signal d'alarme.

Deux télégraphistes suffiront à servir l'appareil, leur service n'étant qu'accidentel et point du tout permanent comme celui de la vedette.

Enfin, en raison de l'isolement de ces postes, il est utile d'y joindre 2 cavaliers qui serviront à patrouiller à courte distance, à fouiller les points du terrain particulièrement intéressants dans un rayon rapproché, ou bien à établir des liaisons entre le poste télégraphique et le poste cosaque.

C'est ainsi que le poste n° 5 est placé en vue de Chazelles, au sud du bois de la grande Seille, tandis que le terrain intéressant à surveiller est au nord de ce bois, à environ 800 mètres ; c'est là que devra se tenir le poste cosaque, et la liaison entre ces 2 points pourra être établie au moyen de 2 patrouilleurs. La force de chaque poste cosaque optique doit donc être de 8 cavaliers. Il y en a 12,

1. J'ai numéroté ces postes uniquement pour en préciser l'emplacement sur la carte, sur le terrain, sans être obligé d'avoir recours à la longueur de détails trop minutieux.

ce qui fait en tout 96 cavaliers pour toute la division, c'est-à-dire moins de la valeur d'un escadron.

En supposant que les cantonnements soient conservés pendant 24 heures, il suffit de relever ces postes une fois.

Total maximum des forces employées = deux escadrons.

Dispositions pour la nuit. — La nuit, les postes optiques fonctionneraient mieux encore que pendant le jour, à la condition d'avoir aux cantonnements des télégraphistes pour vigies.

Seulement le poste optique n'est que l'organe de transmission des observations de la vedette qui elle, placée comme elle est, ne verrait rien et ne servirait à rien.

Il faut donc, pour la nuit, laisser en place les seuls postes optiques qui sont tout près d'un chemin sur lequel le poste cosaque correspondant peut s'établir, et supprimer tous les autres.

L'ennemi ne pouvant ici marcher de nuit que sur les chemins, il suffit de mettre sur ces chemins les postes cosaques supprimés ou bien de transformer ceux-ci en patrouilles qui y feront des reconnaissances intermittentes.

D'ailleurs nous verrons plus tard que la nuit il n'y a, en cas d'attaque, qu'à défendre les cantonnements et qu'il suffit pour cela de gagner les quelques minutes nécessaires aux escadrons de piquet pour en garnir la lisière et en défendre les barricades.

Patrouilles. — Enfin, pour ajouter aux dispositions fixes que nous venons de régler, l'élément actif, offensif des patrouilles d'avant-postes, il suffit de chercher dans un rayon maximum de 12 kilomètres quels sont les objectifs principaux sur lesquels on peut plus sûrement avoir des nouvelles de l'ennemi.

Ces objectifs sont ici Remoncourt, Avricourt, la route de Sarrebourg jusqu'à la ferme de la Carpe, Cirey et Badonviller. Ces objectifs ainsi déterminés, il n'y a qu'à faire commander dans les cantonnements qui en sont les plus rapprochés des patrouilles de sous-officiers, — sauf celle de la route de Sarrebourg qui semble devoir être confiée à un officier en raison de son importance.

Ces patrouilles devant aller, chacune, jusqu'à un objectif déterminé, puis revenir rapporter elle-même son renseignement, n'ont pas besoin de compter plus de 2 ou 3 cavaliers.

Et le problème des cantonnements de la division et des avant-postes qui les doivent couvrir paraît être ainsi résolu.

III

LA MARCHÉ D'APPROCHE¹

IDÉE MOTRICE DE LA DÉCOUVERTE.

Un ordre de découverte. — Voilà donc la Division de cavalerie réunie, organisée, cantonnée, couverte, prête à entrer en action.

Sa mission est définie par l'instruction suivante qui arrive à Domévre le 16 mai à 5 heures du soir.

1. Voir la carte n° 1.

INSTRUCTION

Du généralissime au général A

Commandant la n° division de cavalerie indépendante.

A N..., le 16 mai, 7 heures du matin.

1° **Situation.** — L'ennemi se concentre, paraît-il, en 2 masses, l'une à Metz, l'autre à Sarrebourg.

2° **Plan général.** — Mon but est de marcher avec les armées N, O, P.... sur la masse de Metz et de l'attaquer avant qu'elle soit rejointe par celle de Sarrebourg.

3° **Mission de la division.** — Pour cela, il faut immobiliser la masse ennemie de Sarrebourg, du moins l'abuser et lui donner à croire que votre cavalerie précède la marche d'une armée qui débouche de Lunéville pour l'attaquer.

En conséquence, vous marcherez sur Sarrebourg, vous attaquerez tout ce que vous pourrez attaquer, vous propagerez des fausses nouvelles sur la marche d'une armée française de Lunéville sur Sarrebourg.

Je compte sur vous pour être informé des mouvements des troupes de Sarrebourg.

4° **Communications.** — Je serai le 17 mai à Toul et je resterai sur la voie ferrée de Toul à Pont-à-Mousson. Vos renseignements me parviendront d'abord par télégraphe ou par voie ferrée.

Le Généralissime.

Cet ordre est à la fois large et précis ; il fait entrer le général de division dans la pensée du généralissime ; il lui dit nettement ce qu'on veut de lui, en lui laissant comprendre le but de sa mission dans le plan général. Il l'oriente en outre sur la manière dont les renseignements devront parvenir.

C'est tout et ce doit être tout. Et c'est la seule manière de donner des ordres à une cavalerie que l'on lance sur l'ennemi. On lui montre le but à atteindre ; puis on délie ses ailes et elle prend son vol.

Quant à lui envoyer des ordres au jour le jour, ce serait le jeu du hanneton auquel on met un fil à la patte en lui disant : « hanneton, vole, vole, vole. »

Le dernier paragraphe de l'ordre relatif aux communications demande quelques commentaires.

Un moment vient où ce croiseur de cavalerie entre dans les eaux de l'ennemi, pénétrant dans une zone peu sûre, parcourue par les coureurs de l'adversaire. Les voies ferrées et télégraphiques seront alors bientôt coupées sur nos talons. A ce moment, qui est le plus grave, le plus intéressant, celui où la cavalerie sera près de recueillir les nouvelles les plus importantes, comment fera-t-elle pour les faire parvenir ?

Là se pose le problème le plus grave peut-être de la découverte, et la seule solution qu'on y a donnée est celle des postes de correspondance tendus entre le service de sûreté et l'exploration par les soins de la cavalerie de sûreté ; et pour ne point trop allonger ce cordon ombilical et ne pas trop ralentir la transmission des renseignements, des esprits les plus éminents du monde militaire pensent qu'il y a lieu de ne pas pousser les explorations à plus de 2 ou 3 journées de marche en avant des armées.

Le prince de Hohenlohe s'exprime ainsi ¹ :

« En 1870, les divisions de cavalerie ont été aussi loin en avant que le généralissime le leur ordonnait. Et sans nul doute on a eu de bonnes raisons pour ne pas envoyer les divisions de cava-

1. Page 80 des *Lettres sur la cavalerie*.

« lerie tellement loin qu'elles n'eussent plus été en contact avec
« l'armée.

« Si ce contact doit être maintenu, la distance de deux ou trois
« journées de marche est le maximum d'éloignement pour les di-
« visions, et cela pour différents motifs. La proximité de l'infan-
« terie, la possibilité de la voir arriver bientôt, empêchent une
« population hostile d'enlever les patrouilles, d'intercepter les
« rapports, etc. ; la cavalerie qui opère seule est souvent obligée
« de faire usage des armes à feu, l'artillerie à cheval tire souvent,
« les cavaliers eux-mêmes se servent fréquemment de leurs mous-
« quetons ; il est donc nécessaire de renouveler les munitions,
« sinon la cavalerie se trouve être impuissante contre de tout
« petits détachements d'infanterie.

« De plus, il est de la plus haute importance que les renseigne-
« ments, que la cavalerie poussée en avant doit fournir sur le
« compte de l'ennemi, parviennent au quartier général dans la nuit
« même qui suit la journée pendant laquelle la tête de la cavalerie
« a observé tels ou tels faits. Cela n'est guère possible lorsque la
« distance est de plus de 75 kilomètres. »

Comme s'il pouvait y avoir une fixation de distance pour une
cavalerie d'exploration ! Où va-t-elle ? A l'ennemi et jusqu'à l'en-
nemi et le plus vite possible ; la distance, c'est celle où est l'en-
nemi ; sa limite d'action c'est l'ennemi, inclusivement.

Dieu veuille que la cavalerie prussienne soit nourrie de ce lait
empoisonné, qu'elle s'inspire de cette théorie dépressive, qu'elle
ne doit pas dépasser le 75^e kilomètre !

Les raisons du prince de Hohenlohe sont en résumé celles-ci :

1^o Hostilité des populations à l'égard des détachements non sou-
tenus par l'infanterie ;

2^o Difficulté du ravitaillement des munitions ;

3^o Difficulté de faire parvenir les renseignements en temps
utile.

A quoi on peut répondre ceci :

a) Les populations ne savent pas ce qu'il y aura derrière ces deta-
chements. D'ailleurs cette raison n'est point bonne pour nous, car

les populations d'au delà la frontière nous montreront le bon chemin en nous parlant français.

b) Si les munitions sont épuisées, tant mieux, c'est qu'elle aura eu à beaucoup travailler, notre cavalerie, et qu'elle sera victorieuse. Et s'il faut des obus à ses coffres, on lui en enverra en wagon, assez près pour qu'elle aille les prendre.

c) Enfin, le cordon ombilical des postes de correspondance ne me semble pas devoir être pris au sérieux. Il faut trouver autre chose de plus pratique, avec quoi notre cavalerie aura des ailes libres et un vol sans limite.

Cet autre chose cherchons-le

.

Un dernier commentaire à cette instruction de découverte.

Le généralissime précise sur quoi devront porter les fausses nouvelles à répandre. C'est là en effet un acte qui ne peut émaner que du commandement suprême et qui est intimement lié à sa pensée de derrière la tête.

Un chef de cavalerie ne saurait de son propre chef, sans instructions préalables, propager des bruits de fantaisie, lesquels pourraient se contredire les uns les autres et aller au rebours du but à atteindre. Une fois la nature de ces fausses nouvelles établie, les moyens d'exécution appartiennent au général.

Passons à l'exécution.

Quand un ordre est clair, l'exécution est simple. Il faut qu'elle le soit ; il faut qu'il n'arrive jamais, quand on donne un ordre, que celui qui le reçoit se puisse demander : « que faut-il faire ? ».

Ici on nous dit ce qu'il y a à faire :

Marcher sur Sarrebourg,

Reconnaître l'ennemi,

L'attaquer, l'inquiéter, attirer toute son attention sur nous.

Recherche de la cavalerie ennemie. — Tout cela, qui peut nous empêcher de le faire ? La cavalerie ennemie et elle seule.

Nous n'avons rien à craindre des populations, rien des têtes de

colonne d'infanterie, que nous irons éventer, inquiéter, harceler, rien même de ses canons. Une cavalerie d'exploration, c'est-à-dire libre, qui est vigilante, qui a l'œil ouvert et la jambe près, passe partout.

Si un passage est gardé, elle en cherche un autre. Rencontre-t-elle de l'infanterie ? elle l'évite avant d'en souffrir ; elle a disparu et reparaît ailleurs avant d'avoir reçu une salve. Mais la cavalerie opposée qui a les mêmes qualités, les mêmes moyens et les desseins inverses pourra seule s'opposer à notre besogne d'exploration. Il faut donc nous attaquer à elle tout de suite et la vouloir battre. Pour cela, il faut la chercher et courir sur elle.

Retenons ceci : sur les espaces libres de l'exploration comme sur le champ clos de la bataille, toute cavalerie qui a une mission rencontrera devant elle une cavalerie qui a la mission inverse et qui s'opposera à son dessein. Donc le premier devoir de notre cavalerie est de battre la cavalerie ennemie d'abord et à fond et sans merci. Cela fait, le chemin sera libre ; elle pourra se lancer dans l'accomplissement de sa tâche.

Ceci, les Allemands le sentent comme nous. Cette nécessité est l'âme même de la tactique de leur cavalerie ; elle apparaît bien évidente dans ces lignes de von der Goltz dans son livre remarquable *la Nation armée* :

« Celle-là seule des parties belligérantes aura un service d'éclaireurs bien fait et utile qui réussira à battre d'abord la cavalerie ennemie. »

Et, ailleurs : « Une bonne et nombreuse cavalerie est le meilleur moyen pour dominer les opérations. De même qu'à certains jeux celui-là est avantage qui commence, de même à la guerre celui-là sera avantage, dont la cavalerie se montrera supérieure à celle de l'adversaire : il s'oriente plus vite, il arrive plus vite à former ses résolutions, à commencer les opérations. »

C'est le bon sens même qui vit dans ces lignes.

Ainsi il faut chercher la cavalerie ennemie pour la battre.

Pour combattre, il faut être concentré ; donc pas de détachements inutiles.

Cette nécessité de joindre d'abord la cavalerie ennemie et de l'attaquer divise en deux actes le rôle d'ensemble de la découverte :

1° Le premier est la lutte des deux cavaleries.

2° Le deuxième sera, pour la cavalerie victorieuse, la découverte proprement dite des forces et des mouvements des armées opposées.

Patrouilles de chasse. — Donc cette première partie de la découverte, ce premier acte doit être conduit dans le but particulier de trouver la cavalerie rivale.

Envoyer à sa recherche des escadrons entiers ou des partis équivalents semble inutile et dangereux, car c'est se priver d'un ou de quelques escadrons qui manqueront dans le combat.

L'agent de cette découverte doit être, à mon sens, la patrouille d'officier.

Il y a intérêt à surprendre l'ennemi, pour cela à ne pas lui révéler notre présence par un rayonnement imprudent de patrouilles, ce qui serait le fait de partis de découverte trop fortement constitués.

C'est ici qu'il faut s'attacher à la qualité des patrouilles plus qu'à leur nombre, qu'il faut s'envelopper de mystère et qu'il faut voir sans être vu.

Je comprends l'utilité de forts partis de découverte, de ce que de Brack appelle des détachements, lorsqu'il faut jeter sur le terrain des coups de sonde nombreux pour chercher une piste indécise ; je comprends aussi l'ouverture d'un rideau de patrouilles jeté dans une direction pour tromper la cavalerie ennemie et lui cacher la marche qu'on veut faire dans une autre direction.

Nous en verrons plus tard l'emploi dans la découverte proprement dite. Mais ce n'est point ici le cas.

Enfin, avant de passer à l'exécution de cette découverte de la cavalerie ennemie, un point de principe est à préciser, celui de l'éloignement des éléments de découverte.

Que vont-ils faire ces éléments de découverte ? Chercher un renseignement sur l'approche de la cavalerie ennemie. Mais la

condition nécessaire est que ce renseignement arrive en temps utile pour qu'on en puisse profiter.

Or, si la division de cavalerie fait de la stratégie pour le compte du généralissime, c'est-à-dire dans l'intérêt général de l'armée, elle fait de la tactique pour son propre compte en cherchant la cavalerie ennemie et en la voulant attaquer.

Si le généralissime a un intérêt capital à connaître aussi longtemps d'avance les mouvements des forces adversaires, le général de division a intérêt à surprendre la cavalerie ennemie et il faut qu'on lui crie : « la voilà ! » juste assez à temps pour qu'il puisse se précipiter à l'attaque en se donnant la supériorité des conditions. Il faut que le chien d'arrêt ne fasse lever le gibier que lorsque le fusil du chasseur est prêt à pouvoir l'atteindre.

Le chien d'arrêt dirige le chasseur sans s'en éloigner. Les patrouilles de découverte doivent être le chien d'arrêt de la division de cavalerie aussitôt qu'elle entre sur le terrain de chasse.

D'ailleurs, ici la difficulté de la transmission des renseignements intervient encore pour limiter les distances. Il ne saurait être question de postes de correspondance à établir entre deux points aussi mobiles.

En l'état, il ne faut compter que sur des estafettes et il est nécessaire que le renseignement n'ait à parcourir qu'un temps de trot pour pouvoir arriver le plus tôt possible, soit 10 kilomètres environ au maximum.

La découverte ainsi élucidée faisons-la, et comprenons que dans ce premier acte de la découverte, la recherche de la cavalerie ennemie, c'est la masse de la cavalerie qui est l'instrument unique essentiel, qui doit marcher vite et droit sur la bonne piste où l'oriente à courte distance le flair de ses patrouilles de chasse.

Revenons à notre situation et à notre carte. L'ennemi est à Sarrebourg. Il n'a pu prendre que de deux directions l'une, celle de Metz par Vic, ou celle de Lunéville que nous tenons.

S'il a pris celle de Metz, il nous échappe et il faudrait pour l'at-

teindre revenir passer en arrière et en sûreté le canal de la Marne au Rhin vers Einville-au-Jard. Aussi le général de division a-t-il dû ne pas attendre si tard pour éclairer la direction de Sarrebourg à Metz. Cette besogne a dû être faite.

Il était possible de la confier à un parti de découverte ; cependant en raison de la difficulté du pays qui doit être tenu par des postes d'infanterie, ne voulant pas se priver d'un escadron, et pensant d'ailleurs qu'une patrouille isolée pouvait mieux remplir cette mission, le général de division, dès son arrivée à Domèvre le 15 au soir, a dirigé sur Vic une seule patrouille de 2 officiers de choix accompagnés de 2 cavaliers bien montés.

Le général s'est fait relier au fort de Manonviller par un fil soudé à Domjevin. Il compte recevoir des nouvelles de la reconnaissance avant le départ du 17, ce qui est suffisant.

L'instruction donnée à cette patrouille était la suivante :

« Atteindre Moyenvic le plus tôt possible et savoir les forces ennemies venant de Sarrebourg, qui y ont passé ou qui y sont annoncées, ainsi que leur direction de marche. »

Le renseignement attendu arrive le 16 dans l'après-midi.

Aucun parti ennemi venant de Sarrebourg n'a été signalé sur la route de Sarrebourg à Metz par Moyenvic. Il ne reste donc au général de division qu'à marcher sur Sarrebourg le 17 au matin et à préparer sa marche dans cette unique direction.

MISE EN MOUVEMENT DE LA DIVISION.

Étudions sur la carte le terrain sur lequel nous allons marcher demain et vraisemblablement rencontrer la cavalerie ennemie :

Entre les avant-postes et la voie ferrée Avricourt-Cirey, un plateau large, ondulé, celui d'Amenoncourt-Igney-Repaix, entaillé dans sa largeur par le sillon du ruisseau de Repaix.

Au nord-est de la voie ferrée Cirey-Avricourt, entre 2 bandes de bois parallèles à la route de Sarrebourg, un plateau étranglé dont l'axe est jalonné par les villages de Gogney, Ibigny, Saint-Georges ;

puis le terrain se découvre en un plateau plus large, coupé à 4 kilomètres au sud de Sarrebourg par le canal de la Marne au Rhin. Le plateau est bordé à l'ouest par ledit canal, à l'Est par une lisière de forêts.

Ainsi le terrain est en 4 morceaux, la marche aura donc 4 actes :

- 1° Des cantonnements à la voie ferrée ;
- 2° Le plateau étranglé de Gogney à Saint-Georges ;
- 3° Le plateau large de Saint-Georges-Hattigny-Lorquin jusqu'au canal ;
- 4° Enfin la traversée du canal.

Au point de vue de la découverte de l'ennemi, c'est-à-dire de la reconnaissance du terrain, la ligne Cirey-Avricourt a déjà été fouillée sans résultat par les reconnaissances des avant-postes.

Il faut en outre ne pas s'engager dans le couloir de Gogney à Saint-Georges entre les 2 bandes de bois, forêt de Réchicourt et bois de Blâmont, avant que ces bois n'aient été fouillés.

Puis, avant de traverser le grand plateau de Lorquin, il faut en même temps qu'on l'ait fait éclairer dans son axe, et qu'on ait fait reconnaître prudemment au nord-ouest le canal de la Marne au Rhin et fouiller au sud-est les lisières des bois.

Quant au franchissement du canal, il constituera un passage de défilé.

Formation de marche. — Voilà pour les dispositions de découverte ; passons à la prévision de la marche.

Il est possible qu'on rencontre la cavalerie ennemie sur le plateau Gogney-Saint-Georges.

Or, dans ce 2^e acte de la marche, la route est un véritable défilé, la raideur des pentes et les bois au sud-est de la route rendent toute action impossible de ce côté et par conséquent tout déploiement impraticable ; de l'autre côté, si les pentes sont très accessibles, il faut, pour les franchir, passer au préalable le ruisseau de Richeval qui est un obstacle.

Si donc on voulait s'avancer en colonne de route par la route Blâmont-Saint-Georges, il faudrait au préalable faire tenir la sortie

du défilé avant de s'y engager et envoyer rapidement en avant-garde la brigade légère dont quelques escadrons à pied occuperaient l'angle Est de Saint-Georges et le côté nord du bois du Sablon, le reste en réserve à cheval.

Que si l'on ne veut pas exposer ainsi isolément la brigade légère, il faut ne pas s'aventurer en colonne de route sur la route, mais marcher en une formation de masses sur le plateau Gogney-Saint-Georges : ce plateau est très praticable, large de 1,500 mètres au moins, juste ce qu'il faut à une division pour l'envergure de son combat ; il présente un champ d'action excellent, les deux ailes appuyées au terrain.

Ordre en masses. — De ces deux seules solutions possibles j'incline vers la seconde.

Il faudrait toujours, au plus tard à Gogney, se former en masses pour traverser en formation concentrée le plateau allongé de Gogney à Saint-Georges.

En l'état, ce n'est pas la peine de se mettre en colonne de route de Domèvre à Blâmont ; l'écoulement de la colonne à Domèvre durerait au moins 30 minutes ; le passage de la colonne de route à une formation de masses au delà de Gogney ferait perdre encore 30 minutes. On peut donc gagner une heure en marchant en masse dès la zone des cantonnements.

Le terrain d'ailleurs est excellent, ferme, uni, ondulé, sans surprises ; les moissons vertes qui le recouvrent seront foulées par les pelotons de tête et ne seront plus une cause de fatigue pour les pelotons suivants.

On objectera que cela fera une marche de 15 à 20 kilomètres à travers champs avant de joindre la cavalerie ennemie.

Et si la fatigue n'en est sensiblement pas plus grande et si on peut consacrer à leur faire reprendre haleine les 60 minutes qu'on aurait perdues à prendre puis à quitter la grande route, n'y a-t-il pas avantage au point de vue de la fraîcheur des chevaux ? En tout cas, il est incontestable qu'il y a un avantage tactique de premier

ordre à être ainsi concentré et prêt au combat sur un signe en quelques minutes.

Le 18 août 1870, les corps d'armée de la 2^e armée, sur l'ordre du prince Frédéric-Charles, ont exécuté une marche d'approche « non pas en colonnes de marche longues et minces, mais par divisions massées, l'artillerie de corps entre les 2 divisions massées ». Et cette marche, dont les premiers objectifs, Jarny et Doncourt, étaient à environ 8 kilomètres des points de départ situés sur la route de Mars-la-Tour, s'est prolongée jusqu'à Saint-Privat et Roncourt après un parcours de 20 kilomètres environ.

A l'avenir, c'est dans cet ordre que se feront les marches d'approche de la bataille. Et cette marche à travers champs que l'infanterie tiendra ainsi pendant 20 kilomètres, la cavalerie ne serait pas capable de l'exécuter !

Elle est aussi nécessaire pour nous que pour l'infanterie et pour les mêmes raisons. Quand on est si près que nous le sommes de la cavalerie ennemie, si les deux cavaleries se rencontrent en colonne de route, elles perdront toutes les deux le même temps à se mettre en ligne ; mais si l'une des deux déjà concentrée surprend sa rivale en colonne de route, quelle supériorité de surprise, de vitesse, de rapidité n'a-t-elle pas sur elle, par suite des 25 minutes d'avance que lui donne sa concentration déjà faite !

Eh bien, cette cavalerie surprise il ne faut pas que ce soit la nôtre.

Je veux vous citer ici un passage du prince de Hohenlohe¹ au sujet de la nécessité des marches d'approche en formation de guerre :

« Les divisions se rencontreront étant en formation de marche, « surtout si, de part et d'autre, on fait de la cavalerie l'usage qu'il « faut en faire, qu'on l'envoie en avant pour le service de reconnaissance, pour voiler les opérations. Alors celle des deux l'em- « portera qui sera la plus habile à passer de la formation de « marche à celle des trois lignes.

« Malgré cela, on n'y exerce guère la cavalerie. Le premier qui,

1. Page 124 des *Lettres sur la cavalerie*.

« à ma connaissance, émit l'idée d'exercer la cavalerie de façon à
« lui faire traverser le pays en formation de guerre fut le général
« de Radowitz. Il mourut en 1853, sans qu'on ait donné suite à sa
« proposition.

« Tout dernièrement, la cavalerie du XII^e corps d'armée a fait
« des manœuvres dans le but de se perfectionner sous ce rapport.
« Je sais de bonne source qu'on y a fait d'abondantes et utiles
« expériences. Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que les
« frais à payer aux propriétaires pour les dommages causés à leurs
« terres n'atteignaient pas le tiers de ce que coûte la location d'un
« champ de manœuvres. Et pourtant, pour des motifs qu'on ignore,
« on n'a pas repris ce genre de manœuvres. »

Ainsi les Allemands ne semblent plus penser à cette nécessité de ne plus être en colonne de route avant même que la proximité de la cavalerie ennemie soit signalée. Tant mieux pour nous ! Du moins chez eux quelques esprits éminents y ont pensé.

Je veux encore faire une citation à ce sujet pour l'éclairer cette fois d'une lumière toute française et pour que la colonne de route soit définitivement placée dans votre esprit à la cote exacte et restreinte qu'elle doit avoir.

C'est le général de la Roche-Aymon qui me la fournit cette citation, la Roche-Aymon dont de Brack a écrit : « toutes les fois que je puis citer les propres paroles du général de la Roche-Aymon, je n'ai garde d'y manquer », la Roche-Aymon qui, en 1827, a écrit un livre admirable sur la cavalerie. Dans ce livre il y a tous les perfectionnements réalisés aujourd'hui, l'instruction par escadron, l'indépendance de l'escadron comme unité de manœuvre, les inconvénients des colonnes serrées par front d'escadron, la nécessité d'une ligne souple bien articulée, passant partout, pouvant se déployer instantanément, ce qu'il appelle la ligne de manœuvre et qui n'est autre chose que notre ligne de colonnes actuelle. Ce livre, adressé aux généraux du comité de cavalerie de cette époque, on a mis 50 ans à le comprendre ou plutôt à ne pas le lire.

Il était inutile, pour faire le règlement de 1876, d'aller chercher des inspirations à Vienne, il suffisait d'ouvrir nos auteurs français et, le premier de tous, la Roche-Aymon. A le lire, à voir seulement

les planches des évolutions qu'il préconise, on croirait que le livre porte la couverture bleue de l'Imprimerie nationale et la date de 1887 au lieu de celle de 1828.

Voici ce qu'il dit :

« La colonne de route est celle dans laquelle une troupe ou un « régiment voyage, change de quartier, ou sort de sa caserne pour « se rendre sur son terrain d'exercice. Cette colonne, dont le front « est quelquefois par quatre et plus souvent par deux, n'est absolu- « ment propre qu'aux mouvements de marche ou de voyage. »

Et plus loin :

« Tout en disant que la marche par quatre et par deux n'est « jamais employée à portée de l'ennemi, on ne saurait regarder ce « principe comme absolu ; car les localités exercent toujours un « empire *tyrannique* sur toutes les dispositions d'une troupe. Ainsi, « si la force des circonstances nécessitait momentanément cet ordre « de marche, il faudrait couvrir sa direction par une forte avant- « garde, et ses flancs par de nombreuses patrouilles, traverser avec « toute la célérité possible les localités qui vous soumettent à cet « ordre de faiblesse, et former les pelotons au fur et à mesure que « le terrain le permettrait ; une fois la colonne formée par pelo- « tons, la cavalerie se trouve dans le dispositif le plus généralement « adapté à toutes les circonstances de son action. »

Remarquez incidemment, dans ce dernier passage, ce sentiment que l'avant-garde n'est utile que pour couvrir le défilé et le déploiement de la colonne de route.

Et notez ce principe que la marche par quatre et par deux n'est employée, à portée de l'ennemi, que lorsque le terrain ne permet pas de faire autrement.

Or, ici il permet et il engage même à faire autrement.

Donc, dès les cantonnements, notre division marchera en masse.

En 1881, la 2^e division de cavalerie et une division composée de brigades de corps ont manœuvré pendant 12 jours, de 7 heures du matin à 11 heures, à toutes les allures, sur les plateaux de Vézélise et de Tantonville, dans des terrains absolument analogues

comme sol et comme configuration aux plateaux mamelonnés sur lesquels se trouve actuellement notre division de cavalerie.

Les éléments généraux de la marche de demain ainsi étudiés d'après le terrain, il n'y a plus qu'à l'exécuter, c'est-à-dire à :

- 1° Déterminer l'axe du mouvement, la direction ;
- 2° Ordonner les patrouilles de découverte d'après cette direction ;
- 3° Régler les formations et les allures ;
- 4° Prescrire l'ordre de la marche ;
- 5° Enfin les dispositions de sûreté.

Direction de marche. — L'orientation générale de la crête de ces plateaux est exactement dans la direction de Sarrebourg. C'est elle qu'il faut suivre.

Il y a deux avantages :

1° On y trouve un sol plus uni et on évite ainsi les montées et les descentes qu'occasionnerait le franchissement des ondulations du plateau si l'on suivait une autre direction au travers de ses pentes ;

2° On a ainsi tactiquement l'avantage du terrain, puisque l'ennemi ne peut venir sur vous que de niveau par la direction inverse ou en montant par toutes les autres, ce qui le met en situation d'infériorité morale et physique. Donc, il faut suivre la crête et la prendre à sa tête entre Igney et Foulcrey.

En mettant la formation de rendez-vous préalable au sud d'Igney, la direction générale sera jalonnée par les clochers de Foulcrey, Ibigny, Saint-Georges, en laissant celui de Landange au nord, celui de Lorquin au sud.

La voie ferrée au sud du faite de Foulcrey court à fleur de terre et ne présente pas d'obstacle ; enfin le ruisseau du Grand-Étang offre 3 ponts sur un front de 2 kilomètres, pour le cas où l'on ne pourrait pas le passer partout, ce que fera d'ailleurs connaître à l'avance une reconnaissance spéciale.

Patrouilles de découverte. — Elles semblent pouvoir être réglées ainsi qu'il suit :

1 patrouille d'officier avec 4 cavaliers par Foulcrey, Ibigny, Saint-Georges, Gondrexange ;

1 autre patrouille d'officier avec 5 cavaliers par Blâmont, Richeval, Aspach, Lorquin et Xouaxange.

Enfin un peloton sera dirigé sur Hattigny et Niderhof avec mission de fouiller la lisière des bois au pied des Vosges jusqu'à la Sarre rouge.

Les 2 patrouilles d'officier n'ont nul besoin d'être plus fortes : n'ayant qu'à voir, elles ne demandent que quelques cavaliers de choix pour la transmission des nouvelles, et aussi pour le rayonnement intermittent et à courte portée que peuvent exiger les reconnaissances.

Dans ce premier but, elles ont connaissance de la direction de marche de la division, sur laquelle elles devront orienter les estafettes porteurs de renseignements, en raison des 2 heures d'avance qu'il suffit de leur faire prendre sur la division, au départ.

J'ai jalonné la marche de ces patrouilles par des noms de villages. Ce n'est là qu'une indication de direction générale et point un itinéraire.

Il ne faudrait pas penser que ces patrouilles doivent se préoccuper de la reconnaissance minutieuse de ces villages. Le gibier qu'elles chassent ne saurait y être gîté. Tout au plus les abords des villages pourraient-ils servir de couvert aux patrouilles ennemies ; et il suffira, pour y aller voir, de détacher deux cavaliers qui reviendront aussitôt.

Non, la masse de la cavalerie que l'on veut aborder est sur la route si elle n'est pas prévenue de notre approche, ou plus vraisemblablement, elle est comme nous en marche d'approche à travers champs.

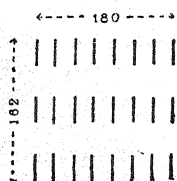
Formation de marche. — La formation doit être concentrée, avons-nous dit. Il y en a quatre pour la division et deux particulièrement plus denses :

La ligne par brigades en colonnes de masses ;

La colonne par brigades en lignes de masses.

Je donne la préférence à cette dernière parce qu'elle est plus

souple, plus maniable, ayant un front moins étendu. Elle est plus facile à conduire, mieux articulée, parce que les escadrons qui passent sur un sol déjà foulé par ceux de première ligne sont plus nombreux et que la marche des derniers sera rendue d'autant plus facile ; enfin parce que la succession des brigades répond à l'économie même du combat et à la succession de ses efforts par lignes échelonnées.



Cette formation pour les 3 brigades demande 180 mètres de front et 162 mètres de profondeur.

Le général a véritablement sa division dans la main et dans les yeux.

Le général de division est le guide de sa division dans le sens élevé du mot, c'est-à-dire qu'il la fait marcher où il veut la conduire ; mais il ne saurait être le guide *matériel* de cette marche. Toute marche exige des conditions de calme, de régularité d'allures qu'il faut soigneusement respecter.

D'autre part, le général de division qui marche à l'ennemi a sa préoccupation tendue vers cet ennemi, l'œil sur l'horizon, interrogeant le terrain devant lui, allant de sa personne reconnaître les indices qui sont signalés et les accidents du terrain sur lequel il va peut-être lancer la charge.

Cette mission, la première, la plus importante est exclusive de la direction de la marche. Il faut laisser le chef à ses préoccupations, à ses résolutions, et après qu'il a indiqué l'axe du mouvement, il appartient à un guide auxiliaire d'assurer *mécaniquement* la régularité de la marche et des allures. Ce guide sera un officier de l'état-major suivi du fanion du général. Le général n'a pas besoin de son fanion quand il va en avant reconnaître le terrain ; son fanion résume en quelque sorte sa présence et affirme sa direction ; c'est pour cela que le fanion doit marcher derrière l'officier qui sera le guide mécanique.

Vous avez suivi sur la carte l'axe de mouvement de cette marche d'approche jalonnée par quelques clochers. Mais ce sera une opération assez difficile de se maintenir sur cet axe dont les jalons disparaîtront et reparaitront tour à tour suivant les ondulations du

terrain. Ce sera un moyen insuffisant que de prendre des points de direction intermédiaires. Il sera utile d'avoir un repère certain même par les temps de pluie et de brouillard, et ce repère c'est la boussole directrice.

Il en est une plus pratique que les autres, celle en usage dans le 6^e corps.

Avec cette boussole on prend l'angle de la direction à suivre et on conduit ensuite la division au compas, comme le pilote conduit le navire.

L'officier d'état-major sera le pilote de la division.

De la butte d'Igney il verra le clocher de Foulcrey qui est dans la direction générale de la marche.

Il prendra l'angle de cette direction qu'il fixe matériellement en immobilisant le nimbe.

Il pourra même prendre une visée à cheval sans mettre pied à terre, s'il a sa carte pliée dans un étui rigide en corne transparente et placée de manière que le méridien en soit parallèle au quadrillage de l'étui.

Une fois le point de direction disparu, le pilote consulte sa boussole pour vérifier si la direction est maintenue et, au besoin, il donne un léger coup de gouvernail pour redresser le navire.

Une précaution pratique à ne pas négliger consistera à établir le front de masses de la première ligne exactement perpendiculaire à l'axe du mouvement à suivre. Les chevaux marchant parallèlement les uns aux autres, se tiendront plus facilement ainsi dans la bonne direction.

Allures. — Les allures seront indiquées par le terrain ; on évitera de trotter sur les terrains en pente ; elles seront simultanées pour toutes les lignes, c'est-à-dire que ces lignes prendront alternativement le pas et le trot en même temps, ou presque en même temps, les dragons, par exemple, devant trotter quelques pas de plus que les cuirassiers qui les précéderont, pour regagner l'espace qu'ils avaient perdu par la différence des deux vitesses de leurs pas respectifs.

Inutilité de l'avant-garde permanente. — Avant de régler l'ordre de la marche, une importante question se présente tout d'abord.

La division doit-elle marcher compacte en un seul groupe ou bien doit-elle détacher une avant-garde ?

Une cavalerie en colonne de route a besoin d'une avant-garde, c'est incontestable et nous en établirons la nécessité lorsque notre cavalerie marchera sur une route ; mais ici, ce que vous demandez à l'avant-garde d'une colonne de route est déjà fait. Je veux dire la facilité de sortir de cette situation de défilé que représente une colonne de route avec ses 5 kilomètres de ruban, la possibilité d'avoir le temps de passer à une formation concentrée, puisque la division marche en formation concentrée. Sa marche est éclairée par des patrouilles de découverte ; elle sera gardée contre toute surprise par les patrouilles de sûreté, dont nous nous occuperons tout à l'heure. Elle est compacte, prête à tout événement. Si devant elle il y a un piège, une surprise, elle sera mieux éventée par une patrouille de découverte que par une avant-garde.

Quelques esprits disent : l'avant-garde c'est un enjeu qui permet de ne pas tout risquer à la fois, quand ce n'est pas nécessaire. Mais la concentration n'implique pas la nécessité d'engager à la fois tout ce qu'on a sous la main.

Nous sommes éclairés — et le fait de l'avant-garde n'a rien à voir à cette question ; — nous sommes aussi bien éclairés, que nos patrouilles de découverte partent du gros ou qu'elles partent de l'avant-garde, car ce n'est pas l'avant-garde qui éclaire, ce sont les patrouilles de découverte.

Un événement surgit, les patrouilles de découverte l'annoncent, le général apprécie et s'il ne faut qu'un régiment pour y parer, rien ne l'oblige à en envoyer deux.

D'ailleurs, supposons le problème résolu. Il y a une avant-garde détachée à quelques kilomètres en avant ; cette avant-garde se rencontrera devant l'ennemi, dans une situation ou bonne ou mauvaise ; c'est-à-dire qu'elle surprendra ou qu'elle sera surprise dans le sens général du mot. Eh bien, si elle est surprise, elle sera battue sans que le gros la puisse secourir, parce qu'il sera trop loin

d'elle ; que si elle surprend l'adversaire, elle ne pourra pas profiter de cet avantage, parce qu'elle ne sera pas en force.

Aux manœuvres de Châlons en 1886, on a opposé très souvent les divisions l'une à l'autre, ce qui a fait faire des opérations pleines d'enseignements. Celui que j'en ai retenu est l'inutilité, le danger de l'avant-garde détachée sans raison, quand on marche concentré vers le combat.

Imaginons d'ailleurs 2 cavaleries en formation concentrée marchant l'une vers l'autre, toutes les deux également bien éclairées et gardées dans leurs marches d'approche, seulement l'une est en un seul morceau compact, l'autre en deux tronçons séparés par une distance de quelques kilomètres. Il est évident que la cavalerie qui est compacte aura le temps de battre successivement les deux tronçons de sa rivale ; et vous ne choisiriez pas celle-ci s'il vous fallait prendre parti entre les deux.

Le cas est éclairé par l'opinion du général La Roche-Aymon dans le dernier passage cité plus haut ; il est jugé par l'expérience de toutes les manœuvres que vous avez pu voir, mieux encore par votre bon sens.

Ordre de la marche. — Donc, la division en un seul morceau, en tête la brigade légère, puis les cuirassiers et enfin les dragons.

Pourquoi en tête la brigade légère ? Parce que si j'affirme l'inutilité et le danger d'une avant-garde détachée en permanence, je prévois la nécessité de jeter en avant, à un moment donné et suivant les circonstances, une fraction de manœuvre ayant à remplir une mission précise, temporaire, actuelle, une ruse à faire à l'ennemi, une amorce à lui jeter, pour lui faire commettre une faute dont on profitera pour l'entraîner dans une direction prévue pendant qu'on l'attaquera ailleurs. Mais cette avant-ligne de manœuvre, je la conçois à courte distance, assez rapprochée pour que la division soit là tout près et toute prête pour profiter de sa manœuvre.

Enfin, ce rôle de manœuvre appartient à la cavalerie légère, voilà pourquoi il la faut en tête.

D'ailleurs, avant le moment où une manœuvre pourra devenir utile et au cours même de la marche d'approche, il arrivera, par intermittence, qu'on aura besoin de jeter en avant d'un défilé une troupe d'avant-garde, pareille à une tête de pont, à la faveur de laquelle la division pourra déboucher sur le terrain favorable.

Dans la marche actuelle, le passage de la voie ferrée Avricourt-Blâmont, puis le franchissement des deux ruisseaux transversaux, ruisseau du Grand-Étang et ruisseau Neufmoulin, constituent sinon des passages de défilé proprement dits, du moins des moments critiques pendant lesquels il importe que la division soit protégée. Il est donc utile qu'elle ne s'y aventure pas tout entière et qu'elle jette au delà de ces obstacles une tête de pont qui prendra pied sur le terrain et couvrira ainsi la sûreté de son passage sur le terrain favorable.

Entre la brigade légère et la brigade de cuirassiers on mettra, au départ ou à chaque reprise du pas, une distance de quelques centaines de mètres qui sera vite rattrapée par le pas plus rapide des chevaux de cuirassiers, et afin même que ces derniers ne soient pas ralentis dans leur allure du pas, ce qui serait une fatigue.

Place de l'artillerie. — Où marchera l'artillerie et dans quel ordre?

L'artillerie aura dû quitter la route comme la cavalerie et se former en masse comme elle. Il y a bien un chemin de terre par Igney, Foulcrey, Ibigny, Saint-Georges qui est orienté à peu près dans l'axe du mouvement de la division; mais il ne faciliterait guère le tirage des voitures et j'incline à penser qu'il vaut mieux ne pas renoncer à l'avantage de la concentration pour l'artillerie comme pour la cavalerie.

L'artillerie marchera donc en masse.

En raison de son allure particulière de 205 mètres au trot et même ici seulement 200 mètres par minute, il faut lui donner une marche indépendante et, pour cette raison, ne la mettre ni en tête, ni entre les brigades, mais à côté. Ici elle sera sur le côté droit,

en raison de la configuration du terrain dont les pentes plus raides au sud-est forment de ce côté un appui, une défense, et dont le glacis général incliné vers les petits étangs situés au nord-ouest, indique que les positions dominantes sont sur le flanc droit. L'artillerie sera donc dirigée sur le pont du moulin de Foulerey pour franchir le ruisseau du Grand-Étang.

Sa masse réglera ses allures sur celle de la division, prolongeant ses temps de trot de manière à se replacer à hauteur de la brigade de tête. Cette obligation réduira pour elle la longueur des temps de pas et obligera la cavalerie à ne pas prolonger ses temps de trot pour ne pas augmenter pour l'artillerie la distance à rattraper.

A ce moment les brigades et les batteries forment un tout qui ne doit pas se disjoindre. Si la cavalerie marche à l'allure de 1 kilomètre au pas et 2 au trot, l'artillerie fera dans le même temps 710 mètres au pas et 2,290 au trot. C'est cette allure qu'il est sage de ne pas dépasser aussi longtemps qu'on n'a pas de raison pour demander aux attelages le coup de collier qui doit précéder le combat.

Et l'instrument de combat du général de division est ainsi en mains dans la position « en garde ».

Place de l'ambulance. — Que sont devenus les services accessoires ?

L'ambulance suivra la brigade de queue, ayant son rôle dans le combat. Si le reste n'intéresse pas directement le combat, il faut du moins savoir ce qu'on en doit faire.

Services auxiliaires. — Les services accessoires ne peuvent pas suivre la division dans sa marche d'approche. On ne doit cependant pas les abandonner en arrière ; une fois le combat gagné, on aura besoin de les avoir le plus près possible. Il y a donc une solution intermédiaire à trouver.

D'ailleurs, en cas de retraite momentanée, les hommes à pied des trains régimentaires, au nombre de 360 (15 hommes par escadron),

augmenté encore des ouvriers d'administration, des secrétaires et des télégraphistes, forment un effectif de fusils qui peut mettre en état de défense une localité et la faire servir de point d'appui à un arrêt de la cavalerie.

La première nécessité est de constituer ce convoi sous un commandement militaire unique qui le conduira en ordre et qui, à l'arrivée au terme de la marche, le dressera à se parquer et à préparer la mise en état de défense de la localité où il cantonnera.

Ce convoi sera composé de tous les services accessoires de la division et pourra être placé sous le commandement d'un officier d'approvisionnement désigné en permanence par le général de division.

Il sera choisi plus ancien que l'officier de gendarmerie de la force publique qui sera sous ses ordres, en dehors de son service spécial de prévôté.

Le peloton de gendarmes montés assurera la police et l'ordre dans la marche du convoi.

Je reviendrai plus tard sur la question de la marche du convoi. Pour le moment assignons-lui comme objectif à atteindre Saint-Georges où il cantonnera, sans nous occuper de la manière dont il pourra y arriver.

Patrouilles de sûreté. — Les patrouilles de découverte qui fouillent les bois et éclairent le terrain à une dizaine de kilomètres en avant de la division sont chargées de découvrir et de signaler l'ennemi dans la direction par laquelle on s'attend à le rencontrer. Mais il pourrait arriver, par disgrâce, que l'ennemi, ayant trompé l'œil de ces patrouilles, surgisse par une autre direction. Dans ce cas, qu'il faut prévoir, il importe que l'on ne soit pas surpris. Or, ici comme partout, n'être pas surpris c'est avoir le temps de prendre ses dispositions.

Dans le cas présent, les dispositions sont vite prises ; on est massé en colonne par brigade en ligne de masses. Si l'ennemi paraît à droite, il suffit d'orienter vers la droite un dispositif de combat en échelonnant les brigades.

Nous verrons, à propos du combat, qu'il convient d'ouvrir la colonne d'approche à 1,600 mètres de l'ennemi.

Mais, au préalable, il faut avoir le temps d'orienter la colonne d'approche dans la direction nouvelle.

Ce changement de direction à angle droit exige une minute et demie, pendant lesquelles l'ennemi peut parcourir 510 mètres au galop. Ce qui porte à 2,110 mètres, c'est-à-dire à 2 kilomètres, la limite à laquelle il faut que tout danger sur les flancs soit éventé pour éviter toute surprise.

Dans le cas présent — et il en sera ainsi presque toujours — pour voir à cette distance de 2 kilomètres, il suffit d'avoir des yeux, là où s'arrête le cercle de vision de la colonne, borné par la crête de l'ondulation, dans le pli de laquelle elle se trouve défilée. Ces yeux placés sur cette crête surveilleront l'horizon qu'elle cache à la colonne. C'est sur ces crêtes voisines, à portée de vue, qu'il faut avoir des patrouilles de sûreté, une ou deux sur chaque côté. Ces patrouilles s'appellent dans le règlement patrouilles de combat; mais ce terme général s'applique aussi bien aux premières patrouilles et laisse dans une confusion regrettable les deux espèces de patrouilles nécessaires qui doivent répondre à deux buts différents :

1° Là où l'on cherche l'ennemi, des *patrouilles de découverte* d'un caractère offensif, allant, le plus avant qu'il est utile de le faire, découvrir la marche ou les positions de la cavalerie adverse et donnant ainsi à la division le temps qu'il lui faut pour pouvoir choisir son terrain, se préparer au combat et se donner le plus possible la supériorité des conditions ;

2° Là où l'on n'attend pas l'ennemi, des *patrouilles de sûreté* d'un caractère défensif, peu éloignées, surveillant le cercle d'approche caché par les crêtes voisines et destinées à couvrir la division, pour lui éviter toute surprise.

Ainsi là, comme d'ailleurs nous le verrons partout, quelle que soit l'échelle de l'opération qu'on fait, nous trouvons cette alliance des deux éléments actif et passif, offensif et défensif, qui résume toute action de guerre.

Patrouilles de reconnaissance. — En dehors de cette mission de sûreté, un autre but est à atteindre, qui peut être confié à une patrouille de sûreté s'il y en a une en avant dans la direction de marche de la division, ou qui, à son défaut, exigera une patrouille spéciale. Ce but c'est la reconnaissance du terrain.

Les éclaireurs de terrain jetés, à portée de voix, en avant de leurs escadrons, ne servent qu'à crier casse-cou devant un fossé, un trou, un mauvais pas quelconque. Ils sont indispensables, du moins jusqu'à la formation de la ligne de bataille, moment où il convient de les faire rentrer, parce qu'ils deviendraient, devant la ligne lancée au galop, non seulement inutiles mais dangereux.

Mais leur emploi ainsi limité est insuffisant au point de vue de la reconnaissance du terrain. Il faut que celui-ci soit reconnu dans son ensemble suivant le sens de la marche, pour la pouvoir orienter, et avec une avance qui permette au chef de diriger sa masse suivant les résultats de cette reconnaissance. Il faut que le sol, dans la limite de cette zone de manœuvre d'environ 2 à 3 kilomètres qui enveloppe la division, soit à ce point connu que le chef ne puisse pas être exposé à engager ses forces sur un terrain défavorable dont les obstacles seraient signalés beaucoup trop tard par les éclaireurs de terrain.

Cette reconnaissance, lorsqu'il n'y aura pas des patrouilles de sûreté, là où elle doit être faite, pourra être confiée à des officiers de l'état-major ou à des officiers d'ordonnance.

Maintenant que les conditions de cette marche d'approche ont été ainsi rationnellement déterminées, faisons l'ordre par lequel le général de division prescrira cette marche.

ORDRE DE MOUVEMENT.

Domèvre, 17 mai, 2 heures après midi.

Situation.

La cavalerie ennemie n'a pas encore été découverte; mais les renseignements font pressentir qu'une masse est au sud de Sarrebourg pour couvrir une armée qui se concentre vers le nord.

But.

La division marchera à la recherche et à l'attaque de cette cavalerie.

Dispositions.

Découverte. — Confiée à la brigade légère.

3 officiers devront être rendus *ce soir à 6 heures, en voiture*¹, à Domèvre, pour y recevoir des missions de découverte.

On préparera dès maintenant la composition des patrouilles de découverte :

1^{re}, 5 cavaliers de choix;

2^e, 4 cavaliers de choix;

3^e, un peloton constitué.

Rassemblement. — Demain, à 7 heures du matin², sur la position prescrite par l'ordre de cantonnements.

Alimentation. — Les hommes et les chevaux auront mangé et emporteront une 1/2 journée de nourriture.

Convoi. — Point initial, Blâmont. — La tête y passera à 9 heures. — Cantonnements d'alarme à Saint-Georges.

Le Général commandant la division de cavalerie.

1. Voiture de réquisition.

2. La position de rassemblement a dû être, en effet, déterminée au préalable par l'ordre de cantonnements.

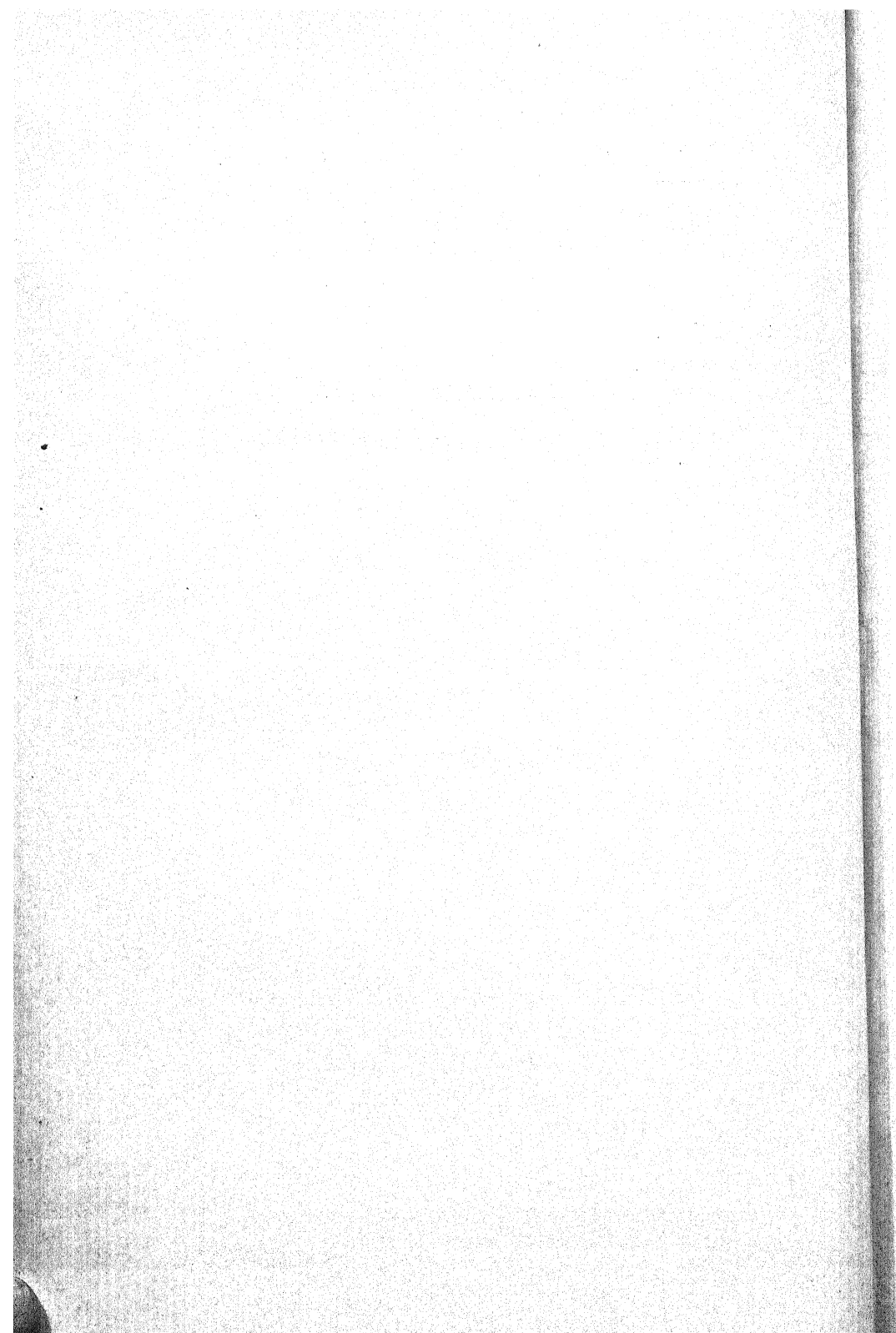
Quant à l'ordre de la formation de rassemblement, il a dû être prescrit d'une manière fixe par un ordre général, de même que l'ordre de marche du convoi.

Il est inutile de fixer à chaque fraction un itinéraire pour se rendre de son cantonnement à la position de rassemblement.

Les escadrons se groupent à la sortie de chaque cantonnement et le chef de la fraction ainsi constituée se dirige par le chemin le plus court, qu'il a dû faire reconnaître à l'avance, dès que *l'ordre de cantonnements* a fixé la position de rendez-vous.

Les fractions qui se trouvent sur une même direction s'échelonnent dans l'ordre de leurs cantonnements sans qu'il puisse y avoir aucune confusion.

Quant aux dispositions concernant les *patrouilles de sûreté*, elles n'ont pas à figurer dans le présent ordre. Il suffira de les prescrire sur le terrain.



IV

LE COMBAT¹

INTRODUCTION

Initiative de l'attaque. — La division concentrée, éclairée de loin, gardée de près, vient de dépasser Ibigny, lorsque le renseignement suivant arrive au général de cavalerie :

« Des troupes de cavalerie, environ 6 à 8 escadrons, passent le canal à Xouaxange ; d'autres escadrons passent le canal à l'est, vers Hesse.

« Lieutenant X., plateau à hauteur de Lorquin, 8 h. 40. »

Ce renseignement parvient au sud de Saint-Georges à 8 h. 55.

Un premier problème se présente à l'esprit du général : un vallon, un ruisseau, celui de Neuf-Moulin, sont là devant lui, à 1,500 mètres. Faut-il les franchir ? A-t-il le temps de les passer et de se trouver en formation sur le plateau d'Aspach, sans craindre une surprise de l'ennemi ? S'il n'avait pas ce temps, et que ce même renseignement lui fût parvenu alors qu'il était à l'ouest d'Ibigny, faudrait-il aller de l'avant quand même ?

Il y a un lieu commun qui court les livres et qu'on répète un peu sans savoir ce qu'il veut dire, c'est celui de l'initiative de l'attaque. Assurément il faut vouloir l'attaque, la chercher et courir à elle ; et faisons-nous autre chose dans cette marche d'approche ? Mais faut-il penser qu'il s'agisse de courir sus à l'ennemi aussitôt

1. Voir la carte n° 1.

qu'il est signalé, sans réflexion, sans idée, quelle que soit la distance à franchir, et quels que soient le terrain et ses obstacles ?

N'y a-t-il pas plutôt initiative de manœuvre et d'intelligence, et vraiment alors l'initiative d'attaque, dans la volonté du chef qui sait donner à la cavalerie opposée le temps de commettre une faute, pour en profiter et pour réaliser cette condition essentielle du succès, quand elle est au service de la résolution, la surprise ?

Voici un vallon à passer, des pentes à descendre, un ruisseau à franchir plus ou moins en désordre, et des pentes à remonter : ne faudrait-il pas attendre, se masquer derrière la crête Saint-Georges-Hattigny, y dissimuler ses dispositions d'attaque et laisser l'ennemi passer le premier, pour l'écraser tout à coup d'une volée d'artillerie, puis le culbuter dans le ruisseau ? Et n'y aurait-il pas là une inspiration plus heureuse que de courir de l'avant sans réflexion, sans idée, s'exposant au danger de rencontrer l'ennemi au passage du ruisseau, ou plus mal encore, au moment où l'on remonterait les pentes du plateau d'Aspach, alors que la cavalerie opposée en tiendrait déjà la crête, prête à choisir l'*à-propos* de s'élançer sur vous ?

Poser une pareille question, c'est la résoudre.

Que les mots d'offensive, d'attaque soient écrits à toutes les pages des règlements ; qu'on exalte encore davantage l'esprit casse-cou de notre cavalerie, c'est parfaitement excellent et sacré. Une cavalerie n'est bonne que si elle est témérairement casse-cou ; mais que le chef qui lance cette cavalerie ait un peu d'idée, cela ne gâte rien.

« Le propre de la cavalerie est une téméraire impétuosité. Tout « cela est vrai pour les soldats. Le chef de cavalerie doit employer « cette témérité sans hésitation et en même temps *prendre ses mesures pour la soutenir et prévoir ses défaillances.* » Ces lignes sont prises dans un livre admirable que je recommande aux méditations de tous ceux qui aiment les choses militaires écrites en français, simplement avec le bon sens et avec le cœur, un livre bien français, bien lumineux, plein de bon sens, un livre comme il y en a trois ou quatre dans notre littérature : *les Études sur le combat*, du colonel Ardant du Picq. Elles ont été écrites avant 1870, puisque leur auteur a été tué comme colonel pendant la guerre. Elles sont

aussi vraies aujourd'hui qu'au moment où elles ont été pensées, parce que le bon sens n'a pas d'âge. — J'aurai l'occasion d'y faire de nombreux emprunts.

Ainsi, pour le chef, entendons par initiative de l'attaque, l'initiative de la manœuvre, de l'idée qui doit être, avec la résolution, l'âme de l'attaque.

« Un général habile saura livrer le combat à son heure sur un terrain bien connu de lui sans aller au-devant de son adversaire ; il suffit qu'il sache l'y attirer et l'y attendre. Il n'en aura pas moins l'initiative de l'attaque s'il ne se laisse pas deviner. »

Ce sentiment a été exprimé en 1886 dans un travail paru dans la *Revue d'artillerie* sur le rôle de l'artillerie à cheval de la division de cavalerie¹, et fait par le plus offensif et le plus casse-cou des commandants d'artillerie à cheval. Mais il a aussi « un peu d'idée » et ça ne nuit pas.

Revenons au passage du ruisseau Neuf-Moulin. Le général de division ne doit le tenter que si la possibilité de son calcul lui donne l'assurance de pouvoir rencontrer l'ennemi après le franchissement et sur le plateau de la rive opposée.

En l'état, étant donnés sa proximité de ce ruisseau et l'éloignement relatif de la cavalerie ennemie, il a cette assurance ; donc il franchit le ruisseau, ouvrant un peu ses lignes de masses, chaque escadron cherchant son endroit pour passer le plus facilement et sans effort. Et voici la division en colonne par brigade en ligne de masses, l'artillerie à droite, formée en arrière de la première crête du plateau de Lorquin, entre le ruisseau d'Aspach et Landange.

Reconnaissance. — Elle s'arrête ; les chevaux soufflent ; le général seul, absolument seul, se glisse en avant de la crête pour reconnaître le terrain, y chercher l'approche de l'ennemi et orienter ses dispositions. Je dis qu'il est seul, parce que s'il est accompagné des généraux, de leurs officiers d'ordonnance et flanqué de son fanion, ce n'est plus une reconnaissance, c'est un défi de tournoi

1. *L'Artillerie à cheval dans la division de cavalerie*, par P. Durand, chef d'escadron d'artillerie, commandant l'artillerie de la 4^e division de cavalerie. Paris, Berger-Levrault et C^{ie}. Prix : 2 fr.

chevaleresque : « A vous, messieurs les Anglais ! » Non, seul ; il doit être seul. Zieten seul, en avant de sa cavalerie, se cachait, au guet, et donnait le signal de l'attaque en jetant sa pipe en l'air.

Le moment solennel approche, le moment sacré et terrible qui, en quelques minutes, des deux cavalleries fera une victorieuse et une vaincue, et dans lequel va se jouer la supériorité stratégique des premières opérations.

Le combat de la cavalerie ! ça paraît bien simple, deux cavalleries qui se heurtent ; et puis ça doit être toujours la même chose depuis Xénophon ; l'homme est le même et le cheval à peu près le même. Ce qui prouve cependant que ce n'est pas aussi simple que ça paraît l'être, c'est qu'il y a une tactique de cavalerie et qu'on n'est même pas toujours sûr de tenir la bonne. Telle a été du moins l'opinion des Allemands qui, en 1886, ont complètement changé la leur.

Avant d'aborder cette question palpitante, la plus grave qui touche au cœur de la cavalerie, il faut éclairer le terrain de ce sujet avec *le plus de lumière possible*.

Analyse morale du combat. — Dans le combat de la division de cavalerie, il y a trois choses :

- 1° Les escadrons qui vont charger ;
- 2° Le terrain sur lequel va avoir lieu le combat ;
- 3° L'artillerie à cheval, engin à *peu près* nouveau.

J'ai classé les trois choses dans l'ordre de leur importance ; l'artillerie n'est en effet qu'un accessoire, utile si l'on peut bien s'en servir, tandis que le terrain est un facteur obligatoire, fatal ; il est tel que le hasard le donne ou bien tel que l'intelligence le permet de choisir.

Je vais étudier successivement ces trois éléments.

LES ESCADRONS.

Dans les escadrons, il y a l'homme, puis le cheval.

Le cheval, il faut le choisir le meilleur possible, puis l'élever, le dresser, l'entraîner et le monter le mieux possible. La succession

de ces cinq verbes contient tous les dessous de la tactique de la cavalerie. Mais de cela, je ne peux dire davantage pour le moment. Ce serait sortir du cadre du combat.

Reste l'homme ; celui-ci, étudions-le, parce qu'il est l'âme vivante du combat et que la victoire est dans son cœur.

Ici je vais appeler à mon aide bien des témoins ; je pourrais presque les prendre au hasard tant ils sont tous d'accord sur le sentiment que je veux faire ressortir, celui du moral dans le combat de cavalerie.

Cependant je les ai choisis.

Je vous présente le premier : Colonel de Schauenbourg. Il a eu l'honneur d'être le premier colonel des chasseurs d'Afrique. En 1815 il était capitaine commandant ; il a donc fait une partie des grandes guerres à la tête d'un escadron. Il parle ainsi dans un livre sur *l'Emploi de la cavalerie à la guerre* :

« Beaucoup de militaires qui ne savent de la guerre que ce
« qu'ils en ont lu ou entendu raconter sont persuadés que, lorsque
« deux troupes de cavalerie se chargent, il y a choc, c'est-à-dire
« que les chevaux viennent se heurter, la tête des uns contre les
« autres et que les cavaliers de l'un des deux partis sont renversés
« comme des capucins de cartes.

« Cependant ceux qui ont vu de véritables combats de cavalerie
« savent qu'au moment de s'aborder le parti le moins brave, le
« moins impétueux ou le moins confiant en lui-même fait demi-
« tour ; il n'y a plus alors qu'à le poursuivre.

« S'il n'en était pas ainsi, comment des troupes de cavalerie infé-
« rieures en nombre, en taille d'hommes et de chevaux, auraient-
« elles anéanti des troupes plus nombreuses et composées d'hommes
« et de chevaux de taille colossale ?

« Comment nos régiments de chasseurs à cheval et de hussards,
« souvent mal montés et toujours incomplets, auraient-ils fait fuir
« et écrasé des régiments de dragons et de cuirassiers prussiens
« ou autrichiens ? »

Ainsi le moins fort fuit ; l'autre seul poursuit. Soyons cet autre, voilà tout.

Dans une notice sur Curély, parue dans la *Revue de cavalerie*, j'ai relevé le passage suivant :

« Le 12 février 1814, à Château-Thierry, le colonel Curély, à la tête du 10^e hussards, charge contre une trentaine d'escadrons. »

« Cette charge décide du succès de la bataille. »

Comment comprenez-vous la charge de ces 6 escadrons contre 30 escadrons ?

Y a-t-il eu choc de ces 6 escadrons avec ces 30 escadrons ? Ça n'a pas de sens. Il y a eu 30 escadrons ennemis qui ont fait demi-tour devant 6 escadrons français et peut-être devant Curély tout seul.

De Brack. — Celui-ci, je n'ai pas à le présenter, pas plus que ce nom de Curély, déjà familier à la *Revue*, et que la parole éloquente de de Brack, bien plus que la justice boiteuse de l'histoire, a rendu immortel.

Lisez page 244 : « Ce qui prolonge le terme d'une charge, ce qui double sa vigueur, c'est la confiance inspirée par la proximité des troupes de soutien. Qu'on ne l'oublie jamais. Que ces troupes, telle allure que marche l'attaque, suivent aussi rapidement qu'elle, en ne s'arrêtant qu'avec elle et pour se poster près et menaçantes. Presque tous les demi-tours des charges ne sont dus qu'à la mollesse ou à l'ignorance des troupes de soutien. » Vous voyez à côté de l'explication ou d'une explication du fait, le fait, le demi-tour d'une cavalerie devant l'autre.

Prince de Hohenlohe. *Lettres sur la cavalerie*, page 169 :

« De vieux soldats m'ont raconté, à la vérité quand j'étais encore tout jeune officier, que sur douze attaques de cavalerie, onze n'aboutissaient pas à un choc. L'une ou l'autre des deux lignes faisait auparavant, me disait-on, volte-face, etc. »

Les vieux soldats dont parle le prince de Hohenlohe, d'après son âge actuel, avaient fait les guerres du commencement du siècle et parlaient par expérience.

Le prince de Ligne s'exprime ainsi avec une verve peu indulgente dans les *Préjugés militaires* :

« Ne s'imaginent-on pas des culbutes entières d'escadrons ; ne voit-on pas partir une troupe au galop pour en renverser une

« autre, et ne regarde-t-on pas la supériorité de l'impulsion comme
« une chose irrésistible ? N'a-t-on pas toujours entendu dire qu'il
« fallait mettre la cavalerie sur trois rangs, parce que le troisième
« pressait les deux autres ? Comme si les chevaux s'avançaient sur
« les talons les uns des autres ?...

« Les mulets du prince Eugène, dont parle le Roi dans ses *Ré-*
« *flexions sur la guerre*, pourraient raisonner ainsi ; mais il est
« singulier que ce soient des généraux de ce temps-là qui aient eu
« des yeux et qui n'aient pas vu...

« Pour moi, qui ne le suis que de ce temps-ci, je n'ai pas vu de
« combat de cavalerie de bonne foi, parce qu'apparemment per-
« sonne n'en avait envie...

« Je n'ai jamais compris comment on se représentait le choc. On a
« cru que c'était poitrail contre poitrail. Cela est de toute impossi-
« bilité. Que deviendraient les têtes des chevaux si elles se heur-
« taient ? Et ce qui dépendrait de la tête plus ou moins dure du cheval
« pourrait être aussi fatal à celui qui attaque qu'à celui qui sera
« attaqué... » Et plus loin : « C'est des mouvements que dépend le
« succès des combats. C'est de la célérité et de la régularité des
« changements de front, des formations de flanc, d'une aile qu'on
« refuse en avançant l'autre ; et c'est de la perfection de tout cela
« que l'on doit attendre la défaite du corps de cavalerie ennemie. »

Voici ce que dit à son tour La Roche-Aymon : « La plupart des
« officiers qui n'ont pas fait la guerre imaginent que deux régi-
« ments qui se chargent viennent se heurter l'un contre l'autre,
« comme deux corps solides. Il n'en est rien. D'abord la construction
« et la nature des chevaux empêchent ce prétendu coup de poitrail
« dont parlent tous ceux qui n'ont pas assisté à quelques cam-
« pagnes. Il est rare qu'une charge se fasse assez à fond pour s'a-
« border réciproquement : une des deux troupes, celle qui est la
« moins bien unie, celle qui a le moins de consistance morale, di-
« minue son allure, hésite, s'ouvre et tourne ; alors celle qui a
« conservé son *impulsion morale* et son ensemble n'a plus qu'à pour-
« suivre.

« Si deux troupes également braves, également bien conduites
« s'abordent, alors les chevaux se jettent naturellement dans les pe-

« tils intervalles entre chaque cavalier et les rangs s'entremêlent.

« Alors c'est le plus adroit à manier le sabre qui décide de la victoire. Mais de pareils exemples sont très rares à la guerre : j'en appelle à tous les officiers de cavalerie ; ils ne me contrediront pas. Quant à moi, je ne puis en citer que deux exemples. »

Et La Roche-Aymon donne alors le détail de ces deux engagements, en 1807 : 4 escadrons de son régiment contre le 2^e hussards ennemi qui l'avait provoqué et lui avait donné rendez-vous à heure fixe. « Mais, ajoute-t-il, c'était là un défi, une espèce de combat singulier. »

Il est inutile de prolonger cette série de citations ; elles se ressemblent toutes ; elles établissent expérimentalement que le choc n'existe pas et que de deux cavaleries qui s'abordent l'une fait généralement demi-tour devant l'autre ; ou bien que très rarement la rencontre se résume en une mêlée.

Mais peut-être aura-t-on à la pensée l'exemple des charges de 1870 et de 1866 à Mars-la-Tour et à Sadowa, pour l'opposer comme une objection au fait de philosophie et d'expérience que nous venons d'établir ?

Voici la réponse. Je la trouve dans les *Entretiens* du prince de Hohenlohe sur la cavalerie parus après la première édition de cette étude ; et elle est si saisissante que je veux la reproduire intégralement.

D'ailleurs elle nous épargnera la synthèse de ces combats, où il aurait fallu montrer les conditions dans lesquelles s'en est produite successivement la mêlée, j'allais dire le désordre.

« B. — Je vous rappelle qu'on nous a appris autrefois que sur dix charges de cavalerie contre cavalerie neuf fois l'un des deux partis fait demi-tour avant la rencontre. Cette observation était fondée sur l'expérience des guerres antérieures. Mais dans la guerre de 1870, les choses ne se sont presque jamais passées ainsi ; il en avait été déjà de même en 1866. Les deux cavaleries opposées se sont presque toujours pénétrées et en sont venues à la mêlée ; les cavaleries de 1870 ne l'ont donc cédé en rien en cranerie aux cavaleries d'autrefois.

« A. — Mais voyez donc ! C'est précisément ce fait dont vous
« parlez qui révèle l'infériorité des cavaleries d'aujourd'hui. Je
« dois reconnaître que, sous le rapport de la crânerie, de la bra-
« voure, de l'audace, la cavalerie d'aujourd'hui est irréprocha-
« ble ; mais si, autrefois, les cavaleries ne se pénétraient pas si
« souvent, cela tient à ce qu'elles demeuraient très compactes et
« que par conséquent il ne pouvait pas y avoir pénétration mais
« simplement *choc*. Frédéric le Grand blâme formellement les at-
« taques décousues parce qu'elles ouvrent la mêlée. » Et il ajoute :
« Je ne veux pas de mêlée, la cavalerie doit charger en muraille. »
« Le parti qui voyait qu'il allait avoir le dessous n'avait alors rien
« de mieux à faire que de se soustraire au combat.

« Notre cavalerie n'est pas toujours en état de conserver un
« ordre aussi compact, parce que les chevaux n'y sont souvent
« pas suffisamment dressés.

« B. — Vous m'accorderez bien pourtant que la cavalerie à
« Vionville a été plusieurs fois employée en masses très respec-
« tables.

« A. — On a employé *des masses* mais pas *en masses, en gouttes*.
« Un régiment s'est engagé, puis on a appelé ce qui était à proxi-
« mité, par régiments et même par escadrons ; on a ainsi envoyé
« au combat des atomes isolés, sans plan préconçu, sans direction
« d'ensemble. Qui est-ce qui commandait toute la cavalerie alle-
« mande réunie à l'aile gauche ? L'ouvrage du grand état-major
« ne nomme personne qui ait eu le commandement de l'en-
« semble. »

A ce maître jugement d'un de nos vainqueurs, où la griserie du triomphe n'a pas su même obscurcir la nette clairvoyance, il n'y a rien à répliquer. Il s'applique aux charges de Sadowa comme à celles du 16 août. Il vient faire tourner l'objection au profit de la cause et y ajouter une preuve de plus.

D'ailleurs il était bien à prévoir qu'un fait psychologique, vrai de toute antiquité, vérifié à toutes les époques des combats, ne pouvait pas cesser tout à coup d'être la réalité et que la date de 1870 ne devait pas faire une coupure dans l'histoire du cœur humain.

Ayons au ventre seulement autant de cœur que nos grands-pères, et dans la tête pas plus d'idée ; et cela suffira pour qu'on fasse encore demi-tour devant nous.

Le colonel Ardant du Picq va nous donner l'explication morale, la philosophie du fait matériel, avec une force de bon sens que je craindrais d'émousser, si je ne la faisais pas entrer dans ces lignes, intacte, telle qu'elle est sortie de sa pensée.

« Tailler des croupières est un mot qui indique à lui seul le but
« de l'action de la cavalerie et ses résultats. Les manœuvres de
« cavalerie sont des menaces. Les plus fortes l'emportent. »

Cette dernière phrase contient toute la tactique de la cavalerie :

« Les manœuvres de cavalerie sont des menaces ; les plus fortes
« l'emportent. » Et voici comment il met en lumière cette idée :

« Étudions d'abord, dit-il, le moral du combat de cavalerie dans
« le combat d'homme à homme.

« Deux cavaliers se lancent à l'encontre l'un de l'autre. Vont-ils
« diriger leurs chevaux front à front ?

« Leurs chevaux se briseraient et à quoi bon ? A se mettre à pied
« tous les deux, en courant les chances de se faire écraser dans le
« choc et dans la chute de leurs montures. Chacun dans le combat
« compte sur sa force, sur son adresse, sur la souplesse de sa mon-
« ture, sur sa valeur personnelle ; il ne veut donc pas du choc
« aveugle et il a raison.

« Ils s'arrêtent face à face, côte à côte, pour combattre homme à
« homme, ou bien ils se croisent en s'envoyant au passage coups de
« sabre ou de lance ; ou bien encore ils cherchent à froisser du
« poitrail le genou de l'adversaire et à le démonter ainsi. — Mais
« chacun toujours, toujours, en cherchant à frapper l'autre, songe
« à se garer lui-même, ne veut pas d'un choc aveugle qui supprime
« le combat...

« Les combats antiques, les combats de chevaliers, les combats
« de cavaliers de nos jours, ne nous montrent pas autre chose.

« La discipline, en maintenant les cavaliers dans le rang, n'a pu
« changer l'instinct du cavalier.

« Pas plus que l'homme isolé, le cavalier dans le rang ne tient à se
« briser mur contre mur au choc de l'ennemi. — *De là le terrible effet*

« *moral du rang serré qui s'avance.* — Comme il n'y a nul moyen
 « d'échapper de droite ou de gauche, les deux partis, hommes et
 « chevaux, éviteront le choc en s'arrêtant face à face. Mais, dira-
 « t-on, si ce sont des troupes braves par excellence, également
 « trempées au moral, également bien conduites et enlevées, éga-
 « lement animées, qui arrivent à se voir de face et de si près ? —
 « Toutes ces conditions ne se trouvent pour ainsi dire jamais réu-
 « nies de part et d'autre, et la chose ne se voit jamais ; 49 fois
 « contre une, une des deux cavaleries hésitera, se découdra, se
 « mettra en désordre, tournera le dos devant la résolution de
 « l'autre, avant les trois quarts du temps nécessaire pour en venir
 « à la distance où les yeux rencontrent les yeux, plus près encore
 « souvent ; mais toujours, toujours l'arrêt, le recul, le détour des
 « chevaux, le désarroi, qui trahissent la peur ou l'hésitation, vien-
 « nent à ce point amoindrir, atténuer, supprimer le choc et le
 « traduire en fuite instantanée, que l'assaillant résolu n'en est point
 « ralenti. Il n'a pu franchir ou tourner les obstacles des chevaux
 « non encore en fuite, dans ce brouhaha d'un demi-tour impossible
 « sur place et exécuté cependant par la troupe enfoncée, sans être
 « en désordre lui-même. — Mais ce désordre est celui de la vic-
 « toire, de l' « En avant », et une bonne cavalerie ne s'en trouble
 « pas, car elle se rallie en avançant toujours, tandis que l'enfoncée
 « a la peur aux talons. »

Est-il un tableau plus vivant, plus vrai, physiquement et mora-
 lement, que cette réalité ainsi dramatiquement dépeinte ?

Le plus résolu seul l'emporte, soyons le plus résolu.

Et plus loin :

« Jomini parle de charges au trot contre de la cavalerie lancée
 « au galop, et cite Lasalle qui en agissait souvent ainsi et qui,
 « voyant la cavalerie ennemie accourir au galop, disait : « Voilà
 « des gens perdus. » Jomini faisait de cela une affaire de choc. Le
 « trot permet l'union, la compacité que le galop désunit. Tout
 « cela est peut-être vrai, mais affaire d'effet moral avant tout. Une
 « troupe lancée au galop qui voit arriver à son encounter des esca-
 « drons bien serrés, au trot, est étonnée d'abord d'un aplomb sem-

« blable ; par l'impulsion matérielle supérieure du galop, il va la
 « culbuter ! Mais point d'intervalles, point de trous par où passer
 « en perçant la ligne pour éviter le choc, le choc qui brise hom-
 « mes et chevaux ; ces hommes sont donc bien résolus, que leurs
 « rangs serrés ne permettent à aucun de s'échapper par demi-tour,
 « et s'ils vont d'une allure si ferme, c'est que leur résolution est
 « ferme aussi, et qu'ils n'éprouvent pas le besoin de s'enlever,
 « de s'étourdir eux-mêmes par la vitesse effrénée du galop aban-
 « donné.

« Tous ces raisonnements, les cavaliers lancés au galop ne les
 « font pas, mais d'instinct ils le sentent ; ils comprennent qu'ils
 « ont devant eux une *impulsion morale* supérieure à la leur, et les
 « hommes se troublent, hésitent, les mains instinctivement tour-
 « nent les chevaux. Il n'y a plus de franchise dans l'attaque au
 « galop et si quelques-uns vont jusqu'au bout, les trois quarts ont
 « essayé d'éviter le choc ; il y a désordre complet, démoralisation,
 « fuite, et alors commence la chasse au galop pour les chargeurs
 « au trot. »

Plus loin, le colonel Ardant du Picq revient sur son idée du choc, et voici comment il remplace la formule MV^2 par une autre :

« Sans exception, tous les écrivains parlant de la cavalerie nous
 « disent que la charge à fond de deux cavaleries à l'encontre l'une
 « de l'autre et le choc à toute vitesse n'existent jamais.

« Toujours, avant le choc, l'une faiblit, tourne le dos, sinon il
 « y a arrêt mutuel nez à nez. Que devient donc le MV^2 ? Si ce
 « fameux MV^2 est un vain mot, pourquoi donc écraser vos che-
 « vaux sous des colosses (oubliant que dans la formule il y a M
 « et V^2) ? Dans une charge il y a M , il y a V^2 , il y a ceci, il y a
 « cela ; il y a — il y a *résolution* — et, je crois, vraiment rien de
 « plus.

« Ne jamais faire aux officiers, aux soldats de cavalerie des
 « démonstrations mathématiques de la charge qui ne sont bonnes
 « qu'à ébranler la confiance ; car le raisonnement mathématique
 « montre un écrasement mutuel qui n'a jamais lieu. Leur montrer
 « le réel. Lasalle, avec sa charge au trot toujours victorieuse, se

« passait bien de raisonnements pareils, qui lui eussent démontré
 « qu'une charge au trot de cuirassiers doit être enfoncée par une
 « charge au galop de hussards.

« Il leur disait simplement : « Allez résolument et soyez *sûrs*,
 « *certain*s, que vous ne trouverez casse-cou assez décidés pour vous
 « heurter. » Il faut être casse-cou pour aller jusqu'au bout. Le Fran-
 « çais est plus casse-cou que personne ; et c'est pour cela qu'il est
 « bon cavalier de combat quand ses chefs eux-mêmes sont casse-
 « cou, qu'il est le meilleur de l'Europe quand en outre ses chefs
 « ont un peu de tête, ce qui ne gâte rien.

« La formule de cavalerie est :

« R résolution, et R et toujours $R >$ tous les MV^2 du monde. »

Est-il possible d'être à la fois plus vrai et plus vigoureux, plus cavalier que cet étonnant fantassin ; et n'y a-t-il pas dans cette boutade superbe d'entrain et pleine de haut bon sens tout le secret de la victoire pris au fond du cœur humain ?

Voilà dans quel esprit il faut dresser notre cavalerie : $R >$ tous les MV^2 du monde. Il faut mettre dans son cœur que rien ne pourra résister devant sa résolution invincible.

Ainsi l'action de la cavalerie se résume non en le choc de deux impulsions matérielles, mais au contraire en la lutte de deux impulsions morales.

Cette conclusion, j'ai préféré l'étayer sur l'opinion des hommes dont l'expérience et le bon sens peuvent faire autorité. J'ai soigneusement évité, au contraire, de chercher dans les documents historiques des renseignements qui n'auraient pas su prouver grand'chose.

Qu'a-t-il su prouver par sa dernière étude sur Napoléon Bonaparte, M. Taine ? et malgré les séductions de son admirable logique et malgré la magie de son langage ? A-t-il diminué d'un pouce la taille colossale du géant dont l'ombre ténébreuse couvre encore notre France en mal d'enfant ?

M. Taine a démontré de nouveau cette vérité déconsolante que l'histoire ainsi comprise est l'arsenal sombre où tous les partis

vont chercher leurs armes, l'eau trouble où toutes les opinions viennent tremper l'acier de leur plume.

Quand La Roche-Aymon, de Brack, Ardant du Picq ou ce général allemand A. parlent français et que mon bon sens les comprend, je dis que c'est là la vérité. Mais quand les chercheurs vont, dans les avenues obscures de l'histoire, ramasser péniblement des faits épars, incohérents et qu'ils me présentent une vérité douteuse édifiée sur un piédestal boiteux, je ne puis pas me découvrir devant leur idole et je sors du temple noir, pour chercher ailleurs la lumière.

Donc ayons l'impulsion morale supérieure et la victoire nous sera assurée.

Qu'y a-t-il dans cet ascendant moral si terrible, si puissant ? de quels éléments sa force est-elle faite ?

Il est difficile d'analyser chimiquement un pareil composé immatériel et de réduire, comme à l'éprouvette, de telles grandeurs morales.

Aussi, il ne faut voir dans l'énumération qui va suivre qu'une nécessité de méthode pour classer dans leur ordre de succession les facteurs principaux qui semblent entrer plus sûrement dans cette victoire morale.

Ces facteurs les voici :

- 1° Le chef ;
- 2° La surprise ;
- 3° L'à-propos dans le choix du moment de l'attaque ;
- 4° La résolution ;
- 5° Les soutiens ;
- 6° La prévision de la contre-attaque ennemie dans la poursuite.

Le chef. — Il est peut-être à lui seul la moitié de la valeur de la cavalerie qu'il commande ; à ce point qu'il vaudrait mieux une cavalerie médiocre comme chevaux et comme cavaliers commandée par un chef d'élite, qu'une cavalerie supérieurement préparée entre les mains d'un général médiocre. Ici l'instrument ne

vaut que selon le moment où on l'emploie et par la façon dont on s'en sert. Dans aucune arme ne se fait sentir aussi profondément la puissance de ce fluide moral par lequel le chef véritable électrise sa troupe, porte son ardeur au maximum de tension et élève sa confiance en lui et en elle à hauteur de toutes les entreprises.

La surprise. — Il faut entendre ce mot dans son sens le plus large et y comprendre tout ce qui étonne, tout ce qui, avec l'étonnement, cause l'hésitation, la crainte, la défiance, la terreur, l'arrêt, puis la fuite :

Apparaître tout près quand l'ennemi vous croit loin, le saisir ainsi brusquement avant qu'il ait pu se reconnaître ;

Avoir sur l'ennemi l'avance des dispositions du combat et pouvoir l'attaquer pendant qu'il est en évolution ;

Faire simplement une chose inattendue qui l'impressionne et le déprime moralement ;

Ou bien encore tendre à l'occasion un piège ; lui faire une ruse, lui présenter une amorce pour l'entraîner dans une imprudence et le surprendre tout à coup par une contre-attaque inattendue ;

Menacer un flanc découvert ou les derrières de ses lignes ;

En un mot, faire cette chose même invraisemblable, inattendue, dont Xénophon recommande l'emploi et qui, plus elle est imprévue, plus frappe de terreur ceux mêmes qui sont les plus forts.

L'à-propos dans le choix du moment de l'attaque. — Puisqu'il n'y a pas choc, mais seulement menace du choc, le succès du combat est bien plutôt une question d'ordre, de cohésion, qu'une question de vitesse. L'ordre est d'ailleurs un signe de calme, de force, et par conséquent d'ascendant moral. De deux troupes, l'une au galop mais désordonnée, l'autre au trot mais ordonnée, prête à s'élancer, pareille à un ressort bandé qui va se détendre quand on le lâchera, j'incline à penser que ce ne sera pas la première qui l'emportera.

Donc, d'abord l'ordre, la cohésion, puis la vitesse. La vitesse ne vient qu'après, moralement et aussi physiquement, dans l'exécution du combat.

A quel moment doit-elle intervenir ? Voilà le problème à résoudre.

Il est résolu par le colonel Ardant du Picq avec sa sûreté de bon sens ordinaire :

« La cohésion et l'ensemble faisant la force de la charge, on
« s'explique, l'alignement étant impossible à une allure abandon-
« née où les plus vites dépassent les autres, comment il ne faut
« lâcher la bride que *lorsque l'effet moral est produit* et qu'il s'agit
« de le compléter en tombant sur l'ennemi déjà en désordre, en
« train de tourner le dos.

« En thèse générale, il faut à la charge le galop, l'allure entraî-
« nante, enivrante pour les hommes et les chevaux, et pris à telle
« distance qu'il faille arriver et quand même, quoi qu'il en coûte
« aux hommes et aux chevaux. Voilà pourquoi les règlements veu-
« lent que la charge soit commandée de si près et ils ont raison.
« Si les cavaliers attendaient qu'on les *commandât*, ils arriveraient
« toujours... Mais les gens de prouesses et les gens qui ont amour-
« propre et peur, ont fait manquer plus de charge, contre des gens
« solides, qu'ils n'en ont, selon eux, enlevé, — selon moi, laissé
« réussir contre des troupes ordinaires. Le maintien de son
« monde dans sa main jusqu'au commandement : *Chargez !* l'ins-
« tant précis de ce commandement sont à la fois choses si diffici-
« les et si fugitives, elles exigent chez le chef une domination si
« énergique sur son monde et un coup d'œil si rapide à un mo-
« ment où les trois quarts n'y voient plus, que les bons chefs de
« cavalerie, des vrais chefs d'escadrons au général, sont très rares
« et les charges réelles de même.

« Les hommes ne demandent qu'à se distraire du danger qui
« s'avance par le mouvement. Les cavaliers qui vont à l'ennemi,
« si on les laissait faire, partiraient au galop, quitte à ne pouvoir
« arriver ou à arriver éreintés (matière à carnage, même pour des

« Arabes, comme cela est arrivé en 1864 à la cavalerie du général
« Martineau). Le mouvement rapide trompe l'angoisse qu'il est
« naturel de vouloir abrégé; mais les chefs sont là, auxquels l'ex-
« périence, le règlement ordonnant d'aller lentement, puis d'accé-
« lérer progressivement l'allure, de manière à arriver avec le
« maximum de vitesse : le trot, puis le galop, puis la charge. Mais
« il faut du coup d'œil pour mesurer l'espace, la nature du terrain,
« et si l'ennemi vient au-devant, pour juger du point où l'on peut
« se rencontrer. Plus on approche, plus grande est dans les rangs
« la pression morale. La question d'arriver au moment de la plus
« grande vitesse n'est pas seulement question mécanique, puis-
« qu'on ne se charge à vrai dire jamais; c'est une question morale.
« Il faut savoir sentir à quel moment l'inquiétude de son monde
« exige l'enivrement de la tête baissée, du galop de charge. Un
« instant trop tard et l'angoisse trop grande a pris le dessus et fait
« agir sur les chevaux les mains des cavaliers; le départ n'est pas
« franc, nombre se dissimulent et restent en arrière. Un instant
« trop tôt et avant l'arrivée, la vitesse se ralentit; l'animation,
« l'enivrement de la course, chose d'un instant, s'épuise avec elle,
« l'angoisse reprend le dessus, les mains agissent instinctivement,
« et si le départ a été franc, l'arrivée ne l'est plus. »

Cette admirable psychologie met en son vrai jour la théorie de l'initiative de l'attaque.

En résumé, il ne faut pas partir trop tôt, il faut partir quand il faut. Peu importe de partir le premier, cela ne signifie rien au point de vue moral, car à grande distance on voit à peine et en tout cas l'ascendant moral ne porte pas loin; c'est l'arme terrible à courte portée. Au contraire, laisser l'ennemi partir le premier, c'est peut-être le laisser partir trop tôt, c'est par conséquent lui faire commettre une faute.

Donc il faut partir quand il faut, afin d'avoir à la fois l'ordre, la cohésion et la vitesse, pour porter la terreur du choc à son maximum d'intensité morale. Il faut faire prendre aux cavaliers et aux chevaux juste le galop nécessaire pour donner aux premiers l'enivrement de la résolution suprême, aux seconds toute leur ardeur avant d'atteindre à l'essoufflement.

Alors, quand est-ce donc qu'il faut ?

De Brack nous le dit :

« Si la cavalerie ennemie menace d'une charge, que fait-on ?

« Vous tâchez de prendre promptement une position en avant
« de laquelle il se trouve quelques obstacles qu'elle n'aperçoit pas ;
« vous la laissez s'abandonner sur vous, et quand elle arrive à ces
« obstacles, qui l'étonnent et la désunissent, vous la chargez à
« votre tour et profitez de son désappointement et de ses embarras
« physiques pour la renverser sur un terrain qui lui est défavo-
« rable. »

(Remarquez au passage l'idée de surprise mise en évidence ici
comme au passage du ruisseau de Neuf-Moulin.)

De Brack continue :

« Si le terrain n'offre pas d'obstacles ?

« Vous jugez d'un coup d'œil si la distance à laquelle l'ennemi
« entame sa charge est trop grande, dans l'instant de l'ensemble
« et de la vitesse de son attaque ; si l'ennemi *a fait cette faute*, vous
« l'attendez de pied ferme et le chargez résolument quand ses cava-
« liers essoufflés arrivent à vous. C'est ce que nous exécutâmes à
« Waterloo contre la brigade anglaise Ponsonby.

« Si l'ennemi n'a pas pris trop d'espace ?

« Vous vous ébranlez quand il est au quart de sa charge et le
« chargez à votre tour.

« Pourquoi ?

« Pour avoir une force d'impulsion égale à la sienne et *un en-
« semble* d'un quart supérieur. »

Et maintenant que faut-il penser de l'initiative de l'attaque ?
Initiative de résolution et d'idée chez le chef, oui ; chez la troupe,
ardeur offensive développée à l'extrême. Mais que le sabre ne sorte
du fourreau que juste avant l'attaque, et que l'attaque ne soit
lancée qu'à *propos*.

De Brack recommande d'amener sa troupe à une allure modérée
le plus près possible. La Roche-Aymon est plus précis :

« Quand on a trotté pendant le temps convenable pour s'appro-
« cher de l'ennemi à environ deux cents pas, on commande : For-

« mez¹ la ligne (on est ici en ligne de manœuvres selon le terme de
« La Roche-Aymon, ce qui est exactement notre ligne de colonnes)
« et la ligne déployée en ordre d'action ou de choc, on commande
« ou fait sonner le galop. Arrivé à quarante ou cinquante pas au
« plus du front de l'ennemi, il fait charger et son élan a toute
« l'impulsion qu'il doit avoir, les chevaux ayant été convenable-
« ment ménagés.

« La formation de la ligne de choc a quelque chose d'imposant
« pour l'ennemi ; elle électrisera le moral de la troupe qui abordera
« la ligne qui lui est opposée avec d'autant plus d'ensemble que
« l'alignement sera plus facile à conserver, pendant le petit espace
« où la ligne sera déployée, plus qu'il ne peut l'être quand la ligne
« mince s'avance ainsi sur l'ennemi pendant 600, 700 ou 800 pas.
« Il est impossible alors qu'il n'y ait pas quelques flottements qui
« résultent trop souvent *du plus ou moins de décision des cavaliers.* »
— C'est l'idée du colonel Ardant du Picq. — « Au lieu qu'après
« sa formation la ligne passant tout de suite au galop, les chevaux
« s'animent et malgré sa volonté le cavalier le moins brave se
« trouve entraîné ; il est rare de voir une troupe de cavalerie tour-
« billonner et tourner au galop. »

Ainsi, c'est à environ 200 mètres qu'il faut déployer la ligne de colonnes. J'y reviendrai d'ailleurs avec plus de précision.

Quant au moment de la charge, tous les règlements sont d'accord pour prescrire de ne commander : *Chargez !* qu'à 50 ou 60 pas de l'ennemi, parce qu'à ce moment on est assez près pour que l'impulsion morale du plus fort se fasse sentir irrésistiblement, parce que le plus faible a déjà fait ou fait demi-tour, et que c'est le moment de se lancer sur lui.

Que si, à cette distance rapprochée où les cavaliers sont presque les yeux dans les yeux, nous avons devant nous un adversaire assez solide pour n'être pas ébranlé, il faut être quand même assez résolu et assez casse-cou pour se précipiter sur lui et le charger à fond. Il sera vaincu par l'élan de la charge avant la mêlée.

1. « Formez la ligne », veut dire, « en bataille », dans la convention particulière de La Roche-Aymon.

La Résolution. — Nous arrivons ainsi à la résolution, au fameux R de la formule du colonel Ardant du Picq : « R > que tous les MV² du monde. »

Avec elle, tout est possible avec un peu de façons ; sans elle, rien ne se peut espérer de grand, de définitif.

Et si j'ai voulu établir avec tant de soin par l'expérience des combats et par l'étude morale que le choc n'existait pas, c'est pour en tirer cette conclusion qu'il faut mettre dans l'âme de nos cavaliers :

Puisque des deux cavaleries qui s'attaquent l'une fait demi-tour devant l'autre, il n'y a qu'à avoir la volonté résolue de s'engager à fond et d'être celle devant laquelle aucune autre ne pourra tenir.

Cette résolution doit animer le chef et de lui se communiquer aux officiers, aux cavaliers, aux chevaux même !

Mais en dehors de cette résolution morale, la plus importante qui doit animer les hommes, il en faut une autre en quelque sorte matérielle, préexistante dans le mécanisme même à employer. Au moment suprême du déploiement pour l'attaque, il faut que toute hésitation soit interdite, il faut que le déploiement soit subit, instantané, sans erreur possible. Or, étant donnée une colonne de pelotons, il y a deux moyens de la déployer en bataille, *vers la droite* ou *vers la gauche*. On dit partout que c'est un avantage ; j'oserai écrire que c'est un inconvénient grave. Assurément, si l'on considère un escadron isolé, il peut y avoir avantage à le pouvoir former au choix du chef et selon le terrain d'un côté ou de l'autre. Mais l'escadron isolé existe-t-il au point de vue du combat ? N'est-il point une exception et ne convient-il pas de s'occuper du vrai but, le combat des masses ? Or dans le combat de la division sur un front de 1,500 mètres, qu'est-ce donc que les 36 mètres que le choix du côté du déploiement peut faire gagner d'un côté ou de l'autre, en balance avec le danger que peut faire courir l'hésitation du commandement ?

Le malheur est que, lorsqu'on fait un règlement, on commence par les écoles du cavalier, du peloton, de l'escadron, pour finir par le combat de la division.

Que le livre bleu présente les écoles dans cet ordre, bien ! mais

qu'elles aient été étudiées dans l'ordre inverse et déduites du but à atteindre ! Le but, c'est le combat de la division ; les premières écoles, le moyen.

Il faudrait subordonner les moyens au but.

Au camp de Châlons, en 1886, on a vu une manœuvre remarquablement comprise manquer parce que le colonel d'un régiment, au moment de son déploiement au galop, malgré son calme et sa supériorité incontestée, a hésité quelques secondes, en se retournant pour savoir s'il fallait commander *vers la droite* ou *vers la gauche en bataille*. S'il n'y avait eu qu'une manière de se pouvoir déployer, il n'y aurait pas eu d'hésitation possible. Je voudrais que cette irrésolution, si dangereuse et si difficile à éviter à un pareil moment, fût supprimée par la prévoyance d'un mécanisme unique sur le centre.

Et cette raison-là n'est pas faible pour plaider la cause du fractionnement ternaire déjà demandé par Guibert dans son *Essai général de tactique*, et redemandé par Zieten. Avec un mécanisme unique sur le centre (et on pourrait le rendre réglementaire, même avec 4 pelotons, le 2^e vers la droite, les 3^e et 4^e vers la gauche), avec un mécanisme unique, un seul commandement : « En bataille », ou un seul geste, et ainsi la résolution du chef passe matériellement dans le déploiement et dans l'attaque.

J'ai dit geste ou commandement. Je m'explique. C'est une nécessité absolue qu'une troupe soit assez manœuvrière, assez souple, assez équilibrée dans la main de son chef, colonel ou commandant d'escadron, pour pouvoir manœuvrer au geste ; et cette manière est sur le terrain d'exercice la meilleure sanction de la parfaite instruction. Mais sur le champ de bataille, au moment où l'on est en face de l'ennemi, où il faut tout faire pour exalter le moral du cavalier et l'élever au paroxysme, ce serait se priver d'un des moyens d'action les plus puissants que de vouloir supprimer la voix, la voix du chef, la voix qui, après le regard, est l'instrument de séduction et de commandement le plus énergique, la voix à la fois calme et ardente, dont les vibrations retentissantes frappent jusqu'aux fibres du cœur pour l'électrifier.

Les soutiens. — Je veux citer une deuxième fois ce passage de de Brack :

« Ce qui prolonge le terme d'une charge, ce qui double sa vigueur, c'est la confiance inspirée par la proximité des troupes de soutien. Qu'on ne l'oublie jamais. Que ces troupes, telle allure que marche l'attaque, suivent aussi rapidement qu'elle, en ne s'arrêtant qu'avec elle et pour se poster près et menaçantes. Presque tous les demi-tours des charges ne sont dus qu'à la mollesse ou à l'ignorance des troupes de soutien. Une charge mal soutenue, *tel (sic)* bravement qu'elle ait été entamée, n'est qu'une sanglante échauffourée. Une charge bien soutenue est toujours victorieuse et décisive ! Rappelez-vous qu'en raccourcissant la retraite d'une charge par la proximité des points d'appui, vous annulez la retraite. J'appelle *troupes de soutien*, non seulement la première ligne qui suit et appuie la charge, mais bien les lignes qui s'échelonnent en arrière et qui suivent rapidement à courte distance... »

Cette importance capitale des soutiens n'a pu échapper à la clairvoyance du colonel Ardant du Picq :

« Pour la cavalerie, dit-il, plus que pour l'infanterie, car son essence est de s'aventurer plus loin, de prêter le flanc davantage ; par conséquent, il y a nécessité de réserves pour les flancs et le dos ; il y a nécessité de réserves pour couvrir, soutenir les poursuivants qui, presque toujours, à leur tour, sont poursuivis au retour.

« Plus que dans l'infanterie, aux dernières réserves intactes est la victoire.

« Donc, toujours des réserves et toujours de l'audace. Alliez ces deux choses et nul ne tient devant vous. »

En vérité, tout aboutit là. Et c'est à quoi conclut aussi Napoléon qui, dans la concision intense de ses maximes, a condensé toutes les lumières et résumé toute la philosophie de la guerre :

« Il ne faut pas perdre de vue que la cavalerie a avec elle de l'artillerie légère, qu'elle est placée sur plusieurs lignes, qu'elle est plus ou moins sur 4 ou 5 lignes et que les lignes de derrière, si elles ne sont pas contenues par une cavalerie qui leur est opposée peuvent prendre la cavalerie à dos. » (Notes sur l'intro-

duction à l'*Histoire de la guerre en Allemagne en 1756*, par le général Lloyd.)

Des soutiens : La cause a à peine besoin d'être plaidée tant elle est évidente ; les soutiens appuient la ligne d'attaque moralement par leur seule existence, efficacement ensuite s'il est nécessaire. Et si cette ligne d'attaque rencontre une cavalerie ennemie qui fasse bonne contenance et qu'une mêlée ait lieu, ce sont les soutiens seuls dont l'intervention fera lâcher pied à l'adversaire, surtout s'ils peuvent menacer les flancs. Et il semble que, dans la pensée de Napoléon, ces soutiens ne soient jamais assez nombreux, car il dit 4 ou 5 lignes. Par ligne, il ne faut plus entendre dans le combat de la cavalerie contre la cavalerie des lignes placées les unes derrière les autres, mais des échelons qui se débordent.

Warnery s'élevait déjà, en son temps, contre la succession des lignes quand il écrivait dans ses *Remarques* : « La seconde ligne « doit déborder la première et la réserve toutes les deux de tout « son front s'il est possible, quoique jusqu'ici on ait fait le con- « traire sans savoir pourquoi. »

« Le meilleur ordre pour attaquer, dit de Brack, est celui en « échelons, parce que les lignes se soutiennent successivement ; « que leurs flancs sont couverts ; qu'il est impossible à l'ennemi de « manœuvrer sur nos ailes sans que nous soyons en mesure de le « recevoir et qu'en cas d'échec notre retraite est disposée et sou- « tenue. »

Donc des soutiens, et des soutiens en échelons.

La prévision de la contre-attaque ennemie dans la poursuite.

— La cavalerie ennemie a fait demi-tour devant nous avant la rencontre ou bien après une mêlée. Il faut la poursuivre et la poursuivre avec la volonté de l'atteindre, de la sabrer, de lui tailler des croupières. Or cette cavalerie ennemie, qui fuit devant nous, a déjà quelques pas d'avance, elle court en désordre à toutes jambes pour se rallier en arrière en lieu sûr. Il n'y a donc qu'une manière d'espérer l'atteindre et la sabrer, c'est de ne pas perdre une

seconde et de se lancer sur elle *en lave*, à corps perdu. Toute disposition à prendre à ce moment, tout ordre à donner sont irréalisables, ou bien la poursuite est nulle.

Arrêter l'escadron de direction, qui est peut-être le plus engagé, pour laisser courir les autres ; poursuivre seulement avec les escadrons des ailes, comme le demande von Schmidt, déployer en fourrageurs un peloton de chaque escadron selon La Roche-Aymon ; toutes ces dispositions prennent du temps, elles sont donc irréalisables.

Le nouveau règlement prussien, comme le nôtre d'ailleurs, semble avoir le sentiment juste de cette situation quand il prescrit que « pour la poursuite la troupe se porte à l'allure la plus « rapide et en ordre dispersé sur la ligne de retraite de l'ennemi » (§ 166).

De Brack a écrit :

« Une fois les Hongrois et les Prussiens en retraite, il n'y a pas « de milieu : ou il faut se décider à leur tenir l'épée dans les reins, « ou à abandonner sur-le-champ sa charge en se ralliant ferme. »

Et c'est bien l'expression de la vérité. Remarquez au passage le mot de de Brack « sa charge » : pour lui, elle commence dans la réalité du combat après le demi-tour préalable de l'ennemi.

Donc poursuivre en désordre à toutes jambes, — seule une troupe en désordre peut courir aussi vite qu'une troupe en désordre, disait Warnery, — et poursuivre avec tous les escadrons les plus engagés.

Mais pendant cette poursuite, si des escadrons ennemis déjà ralliés ou frais surgissent et menacent d'une contre-attaque, les poursuivants sont perdus à moins qu'une réserve intacte et en ordre n'appuie la poursuite (de Brack disait la charge), prête à faire face à tout retour offensif de l'ennemi.

Cette réserve est donc indispensable aussi bien pour parer à l'imprévu dans la victoire, que pour rétablir le combat en intervenant sur les flancs d'une mêlée indécise.

La nécessité de cette réserve semble affirmer la nécessité d'une quatrième brigade comme le demandait le rapport allemand de 1841 dont j'ai eu déjà l'occasion de citer l'œuvre remarquable et sur lequel je reviendrai encore.

Ainsi voilà précisée la part qui revient aux principaux facteurs qui entrent dans la force de l'ascendant moral :

1° Le chef,

2° La surprise,

3° L'à-propos dans le choix du mouvement de l'attaque,

4° La résolution,

5° Les soutiens,

6° La réserve, c'est-à-dire la prévision de la contre-attaque ennemie.

Maintenant, occupons-nous du terrain.

LE TERRAIN.

La plupart des règlements, qui cependant font tous de la tactique, parlent à peine du terrain, comme s'ils étaient appelés à faire battre les troupes sur un champ de Mars, tels que les soldats de plomb sur une table.

Avant la guerre, nos règlements ne s'occupaient que des mécanismes, des évolutions, des procédés mécaniques ; en quoi ils étaient parfaitement sages. Nous, nous l'étions moins en ne voyant que le règlement, que le procédé, sans nous préoccuper de son application contre l'ennemi sur le terrain, c'est-à-dire de la tactique. Après la guerre, au lieu de nous accuser nous-mêmes, nous avons accusé nos règlements ; on les a simplifiés comme mécanismes et l'on a bien fait ; je les souhaiterai encore plus simples et réduits à quelques pages, selon la belle demande du général Morand.

On a fait moins bien en les bourrant de tactique à tous les étages, créant ainsi un mal là où on avait cru apporter un remède, confondant des choses qui devraient être tenues pour distinctes, à savoir :

1° Le règlement,

2° Les méthodes d'instruction,

3° La tactique.

Le règlement doit être sec comme le port du sabre : le mécanisme pour sortir des cantonnements, marcher sur les routes, se

masser dans les champs, se déployer, charger et se battre, rien de plus.

Les méthodes d'instruction, larges, laissant la porte et les fenêtres ouvertes à l'intelligence, à l'initiative, à l'individualité du chef, se contentant d'indiquer la voie et une voie française appropriée à notre tempérament nerveux, impressionnable.

Enfin la tactique, on l'enseigne dans les écoles à tous les degrés. Et si cela ne suffit pas, que le ministre en consacre une à part pour chaque arme.

Surtout qu'il se défende d'en confier le soin de fabrication à une commission. Qu'il choisisse son homme, le meilleur dans chaque arme à défaut de lui-même, qu'il lui dise : *Tu Marcellus eris!* et qu'il le laisse faire — sauf à ne pas l'approuver.

Quant aux commissions, vous savez le mot du prince Eugène sur les conseils de guerre : « Quand un général ne veut rien faire, il n'a qu'à réunir un conseil de guerre. » Les commissions ce sont un peu les conseils de guerre du temps de paix.

Cette parenthèse fermée, revenons au terrain.

Les règlements, puisqu'ils font de la tactique, devraient se préoccuper du terrain.

Dans le règlement français, le mot de terrain¹ est trop sobrement écrit.

L'idée en est notamment mentionnée dans le rapport de 1876 au sujet de la disposition des brigades. « Cette solution, dit-il, est « le fait du choix du terrain de combat. » Ce principe semble d'une sagesse incontestable.

Il est reproduit par le nouveau règlement allemand de 1886 :

« Le commandant de la division est libre, dit-il, de faire cette « répartition — celle de ses forces — comme il l'entend, d'après « le but du combat, la force et la formation de l'adversaire et le « terrain. »

Mais j'aime encore mieux la doctrine du rapport allemand de 1841 ; la voici :

« Il est impossible de donner des règles précises pour la forma-

1. Je ne parle pas du terme « éclaireur de terrain » qui est une expression toute faite et qui ne répond qu'à l'idée de la praticabilité du sol.

« tion, le déploiement, l'attaque. La force physique et morale de
« l'ennemi et la configuration du terrain fixeront toujours d'une
« façon différente l'emploi des masses de cavalerie. »

Voilà la vérité, et elle y est entière, dans cette phrase parfaite. En trois mots elle dit toute l'action de la cavalerie : *formation*, c'est-à-dire dispositions des forces, *déploiement*, *attaque* ; et elle met en relief les seuls facteurs qui détermineront les résolutions du chef : *la force physique* de l'ennemi, c'est-à-dire ce qu'on voit de son effectif ; *sa force morale*, c'est-à-dire ce qu'on sait de sa manière de combattre, de sa tactique particulière et de son état de cœur ; enfin *la configuration du terrain* ; et c'est tout. Le chef ne verra rien autre, ne saura rien autre. Le détail des dispositions que prend l'ennemi lui échappera à 1,500 ou 1,600 mètres, et à cette distance ses dispositions à lui doivent être déjà prises, comme nous le prouverons plus loin. S'il attend de voir celles de l'ennemi pour prendre les siennes, il sera trop tard. Dire : la deuxième ligne sera du côté le plus menacé, n'est-ce pas présomptueux ? Peut-on savoir quel est le côté le plus menacé ? Ne le sont-ils pas tous les deux ? Ne serait-il pas plus sage de prendre appui sur le terrain pour une aile, sinon pour les deux ? et alors on saurait celle que l'ennemi peut seule menacer.

Il faut prendre ses dispositions avant l'ennemi, lui imposer les siennes, si c'est possible, et ne demander qu'à ce qui est visible et réel l'inspiration des dispositions. Or rien n'est plus réel que le terrain où l'on va se battre et c'est lui qui doit fixer la formation des troupes. Et il le fera toujours d'une manière différente, comme le dit le rapport de 1841.

Dispositions de combat et non dispositif. — Devant cette vérité, que faut-il penser d'un dispositif de combat ? Il en faudrait un préparatoire, si l'on se battait sur le plan horizontal pour lequel les règlements de toutes les cavaleries semblent faits. S'il y avait un terrain normal, je pourrais comprendre un dispositif normal préparatoire ; mais le terrain est quelconque ; il est actuel, concret, avec sa physionomie, ses accidents, ses ondulations, ses couverts, ses appuis, ses obstacles. Prenez un dispositif d'après le terrain,

approprié au terrain, et point préparatoire mais définitif : seul se peut réserver l'emploi des échelons et de la réserve. Il n'y a pas, dans la réalité du terrain, laquelle précède la réalité de l'action dont les préliminaires chez l'ennemi seront le plus souvent invisibles, il n'y a pas de dispositif préparatoire ; il y a un ordre de marche d'approche avec des brigades en ligne de masses, l'une derrière l'autre ; puis, aussitôt que le chef a orienté sa résolution d'après « *la force physique et morale de l'ennemi et d'après le terrain* », il y a l'échelonnement des forces approprié au terrain. C'est là le seul dispositif rationnel. Ce seront toujours des échelons ; mais leur force et leur disposition relative changeront chaque fois, parce que chaque fois changeront aussi les circonstances déterminantes de l'ennemi et du terrain.

Voilà donc clairement en lumière l'influence du terrain sur les formations, sur les dispositions. Je ne veux pas employer ce mot de dispositif qui éveille toujours l'idée de quelque chose de normal, l'idée d'un gabarit, d'un cliché invariable, idée qui est la source des erreurs les plus graves. Les esprits paresseux, et ce sont les plus nombreux, préfèrent, au lieu de réfléchir et de penser, employer machinalement le dispositif normal, lequel ne s'appliquant qu'au cas général, virtuel, ne peut jamais s'appliquer aux cas particuliers réels.

Déjà à propos du ruisseau devant Aspach, nous avons compris l'influence du terrain, au point de vue du choix de l'endroit de la rencontre et de la première résolution du chef.

Influence du terrain sur l'à-propos de l'attaque. — Maintenant il nous reste à mettre en évidence l'influence du terrain sur le moment de l'attaque, et comment elle vient modifier une deuxième fois cette fameuse proposition de l'initiative de l'attaque. Soit un terrain ondulé dont voici le profil :



Une cavalerie apparaît en ligne de colonnes en F, quand la ca-

valerie opposée se trouve en A. Elles sont à 1,500 mètres, 2,000 mètres l'une de l'autre ; le glacis FR a 1,000 mètres d'étendue. La cavalerie A se déploie et s'ébranle au galop à l'attaque de la cavalerie F qui s'est arrêtée. La cavalerie A va galoper 1,500 mètres dont 1,000 mètres en remontant le glacis RF. Au moment où la cavalerie A est rapprochée à environ 300 mètres, la cavalerie F, nullement impressionnée par le galop de cette troupe fatalement un peu désordonnée par la course et essoufflée, la cavalerie F dominante, presque écrasante, se déploie en ordre compact et se lance au galop.

Vous, cavalier, qui me lisez, de quel côté voudriez-vous être ? du côté F ou du côté A ? Et voyez-vous ce qui se passera ? Devant l'impulsion morale de cette troupe fraîche, en ordre, dominante et menaçante, la cavalerie A, essoufflée, désordonnée, ayant perdu son impulsion morale et amorti son impulsion physique, fera demi-tour et sera poursuivie et sabrée.

Alors, me direz-vous, puisque c'est une faute qu'a commise la cavalerie A de partir la première, si les deux partis F et A restent, chacun sur sa crête, attendant que l'autre commence, où sera le combat ? — Le plus avisé des deux, celui du côté duquel sera l'à-propos, l'intelligence, tendra une ruse à l'autre et l'obligera ainsi à s'ébranler à faux, pour l'attaquer ensuite avec une supériorité d'impulsion morale qui sera augmentée par la surprise.

Quoi qu'il en soit de cette ruse à faire intervenir, la vérité reste incontestable de l'influence du terrain, funeste pour celui qui attaque en montant et qui amortit ainsi son impulsion dans l'essoufflement d'une attaque de bas en haut, heureuse pour celui qui domine et qui voit son impulsion morale, sa vitesse accrues et ses forces ménagées par l'attaque de haut en bas.

Et ces profils ondulés ce n'est pas l'exception ; c'est plutôt la règle ; vous les avez à Châlons, vous les avez plus accentués sur les deux rives du ruisseau de Neuf-Moulin, sur le terrain où ces deux cavaleries se vont rencontrer.

Les manœuvres de 1886, pendant lesquelles on a très souvent opposé une troupe à l'autre, ont été fertiles en enseignements de ce genre.

Voici un exemple que je transcris textuellement, comme il est dans mes notes prises au jour le jour :

« 2 septembre 1886.

« La brigade légère de la n^e division surprise dans sa marche, « a fait à gauche, s'est formée en ligne de colonnes sous le canon « de l'artillerie et a galopé 1,000 mètres en remontant à l'attaque « des batteries opposées. Celles-ci, sur la crête, étaient encadrées « par deux régiments qui ont laissé venir à eux l'attaque essoufflée « et qui ont chargé de pied ferme avec le vrai sentiment de la situation et du terrain. »

Et personne n'a trouvé que les deux régiments d'en haut avaient eu tort de laisser prendre à la brigade légère l'initiative de l'attaque, plus exactement l'initiative de la faute.

Cette importance capitale du terrain, elle n'avait pas échappé au sens si pratique de de Brack.

Voici comment il en parle :

« Quelle est la meilleure position un jour d'affaire ?

« Celle qui nous donne l'avantage du terrain pour l'attaque et « pour la défense.

« En quoi consistent les principales qualités d'une bonne position ?

« A avoir ses ailes appuyées sur des obstacles que l'ennemi ne « peut franchir, ses derrières assurés pour la retraite et devant soi « un terrain commandé par la position et qui, en opposant des difficultés à l'ennemi, permet au contraire l'emploi instantané de « toutes nos forces.

« Ne prenez-vous pas ordinairement position sur des hauteurs ?

« Oui, parce qu'on y découvre mieux autour de soi, que les « pentes offrent des difficultés de plus à l'ennemi, et que le regard « de l'ennemi ne plongeant pas sur nous, nous pouvons, derrière « le rideau que la ligne supérieure du terrain oppose à ce regard, « établir nos lignes et grouper nos forces sans être aperçus.

« Si le terrain sur lequel vous vous trouvez forcément en position présente des désavantages ?

« Vous vous hâtez de les reconnaître et vous y remédiez par une « bonne disposition de votre troupe. »

Voilà clairement expliquée l'idée de prendre ses formations d'après le terrain.

Plus loin il y revient encore :

« Il est bien rare qu'une plaine soit assez plane et rase pour
« qu'il n'y ait pas quelque avantage de terrain à y saisir contre
« l'ennemi !... Tirez-en donc parti pour vous en appuyer et pour
« en faire des causes de pertes à votre ennemi. »

Il reste à étudier le 3^e élément du combat : l'emploi de l'artillerie à cheval qui, bien utilisée, pourra être un instrument précieux au service de la surprise.

L'ARTILLERIE.

Deux théories intransigeantes sont en opposition relativement au rôle de l'artillerie dans le combat.

La première, celle des cavaliers de pur sang — et elle honore grandement leur foi enthousiaste dans l'en-avant, dans le R de la formule de la *résolution* — la première dit : « L'artillerie, c'est un
« boulet au paturon ; elle nous gêne ; qu'elle se taise ; nous n'avons
« pas besoin d'elle pour gagner la bataille. »

Il faut applaudir cette belle ardeur impatiente et ma prédilection incline sinon vers la doctrine, du moins vers le sentiment d'où elle est sortie.

La deuxième théorie, la théorie matérialiste, pense au contraire que les masses de cavalerie seront détruites à grandes distances par l'artillerie.

Nous allons discuter ces opinions extrêmes ; nous y trouverons, je l'espère, l'occasion de mettre les choses à leur vrai point.

Place de l'artillerie. — L'artillerie est-elle une gêne ? Mais ça dépend de la manière de s'en servir. Servez-vous-en sans lui permettre de vous gêner, et le problème est résolu ; et sa résolution est possible.

Avant tout, il faut établir que l'artillerie n'est qu'un accessoire, mais qu'il est possible de l'utiliser avantageusement.

Nous verrons plus tard que, dans les marches, l'artillerie ne gêne pas la cavalerie et ne ralentit pas sa vitesse générale. D'ailleurs, pendant les marches, son utilité est incontestable. Elle arrive donc, sans nous encombrer, sur le terrain du combat. Le premier point est de l'y placer de manière qu'elle ne gêne ni le déploiement, ni le combat de la cavalerie.

On a proposé de fractionner les trois batteries et de les faire marcher l'une à droite, l'autre à gauche du dispositif, la troisième derrière le centre, sous le prétexte d'avoir ainsi au moins une batterie du côté où l'artillerie sera le plus utile. Ce procédé, qui gênera le déploiement de la cavalerie au moins sur une de ses ailes, se pourrait discuter, si la cavalerie se devait battre sur un plan horizontal ; il supprime le terrain, comme du reste le dispositif qui masse l'artillerie derrière le centre. Là encore, la théorie normale, le cliché à tout faire ! tandis que dans la réalité il y a un terrain précis qui inspire les dispositions du général et qui indique fatalement la place de l'artillerie.

Revenons à notre exemple. La division a franchi le ruisseau de Neuf-Moulin ; elle va se déployer au nord d'Aspach. Voyez le terrain : de longues croupes qui descendent à gauche vers le nord-ouest ; au contraire, à droite vers le sud-est, une crête avec des pentes courtes, raides, un ruisseau, un bois, un village. Personne n'hésitera à placer toute l'artillerie à droite sur la crête, appuyée aux obstacles et dominant tout le terrain du combat. L'auteur lui-même du dispositif des batteries en triangle ne songera pas à en mettre une à gauche sur les pentes, où elle serait d'abord gênante, puis gênée à son tour par le masque des lignes qui se déploierait devant elle.

Si le terrain fixe la formation des échelons, à plus forte raison fixera-t-il la place de l'artillerie ; cette place, elle sera unique ; il n'y en aura qu'une bonne ; y en aurait-il deux, que l'une des deux serait gênante et par conséquent nuisible. S'il n'y a donc sur le terrain qu'une seule bonne place, pourquoi trois morceaux d'artillerie ? — Il n'en faut qu'un.

Donc l'artillerie en une seule masse, non pas pour lui faire ob-

tenir un effet de concentration pour lequel le temps lui manquera, mais tout simplement parce que c'est la seule manière qu'elle ait : 1° de n'être pas gênante ; 2° d'être employée au mieux du terrain.

Pas de soutien. — On lui fait une autre objection à cette artillerie à cheval. Il faut qu'on la garde, dit-on ; il lui faut un soutien, un escadron ; et ce sera un escadron qui manquera dans le combat. Eh bien, non, il ne faut pas de soutien.

Laissons tous nos escadrons en ligne. Il est inutile de les si mal employer. Qu'arrivera-t-il ?

Si notre artillerie n'est pas exposée, notre soutien aura été inutile et dangereux en manquant au combat.

Si notre artillerie est en l'air, exposée, qu'elle tente l'audace de l'ennemi, et que deux ou trois ou quatre escadrons se jettent sur nos batteries, ces escadrons seront en moins dans la mêlée ; s'il y en a une ; leur absence y aura une influence très grave ; l'ennemi sera battu, et alors à quoi aura servi sa charge contre notre artillerie ? Pas même à sabrer quelques canonniers qui auront vite fait de s'abriter sous leurs voitures. Les escadrons qui auront chargé notre artillerie se rallieront en désordre, abandonnant leur conquête dérisoire, puisqu'ils ne peuvent pas emmener les pièces soi-disant prises. Il n'y a de pris que ce que l'ennemi emporte. Or, des escadrons dans un combat de cavalerie n'ont pas les moyens d'emmener des pièces. Le meilleur leur manquera toujours pour cela, le temps. Il n'y a qu'un soutien vrai pour les batteries, c'est la victoire. Le vainqueur retrouvera toujours son artillerie ; et les revers de ses canonniers auront fait à l'ennemi autant de mal que son sabre en aura fait à ses attelages. Donc il faut avoir la victoire, et pour l'assurer il ne faut pas détacher un seul escadron, quelque exposée que soit l'artillerie : si elle reçoit une charge de l'ennemi, tant mieux ! et cette rupture de l'équilibre des forces actives en notre faveur est peut-être le plus grand service que pourra rendre notre artillerie.

Aussi pour qu'elle puisse à coup sûr rendre au moins ce service, je la mettrai le plus en avant possible, je l'exposerai volontaire-

ment, avec préméditation, pour qu'elle attire sur elle une charge de quelques escadrons.

Dans la bataille générale, que l'artillerie soit toujours couverte, rien de mieux pour ne pas être exposée inutilement aux feux de mousqueterie, aussi pour ne pas être abandonnée à une charge de cavalerie qui trouverait alors le temps d'emmener les canons !

Mais ici il n'y a pas de mousqueterie à craindre ; il n'y a que quelques coups de sabre inoffensifs ; il n'y a pas à redouter la fuite des canonniers devant l'impulsion morale d'une charge, enchaînés qu'ils sont sur place à l'immobilité de leurs canons.

Si ce mouvement en avant rapproche nos batteries des batteries ennemies, la distance se raccourcit également pour les deux rivales.

Enfin cette pointe en avant a encore l'avantage de permettre aux batteries de tirer plus longtemps. Pour leur faciliter le moyen de suivre leur but mobile en faisant pivoter leurs pièces sur leur centre, il semblerait avantageux de les former en échelons, l'aile extérieure en avant.

Ouverture du feu. — Passons maintenant dans le camp matérialiste : tout au canon ; la division devient le soutien de l'artillerie ; le principal devient l'accessoire.

D'abord, à quelle distance maxima l'artillerie pourra-t-elle tirer sur la cavalerie ? La portée de la vision, plus courte que celle du canon, vient ici limiter la distance du tir.

Au plus tôt, l'artillerie pourra tirer quand elle verra, quand la cavalerie apparaîtra à l'horizon visible du canon. Cet horizon visible dans les plaines les plus plates, celles au sud de Paris vers Rungis et Belle-Épine, est au plus éloigné de 3,000 mètres.

Or, à cette distance et jusqu'à 2,000 mètres, le tir sur une masse mobile est très incertain et sans grand résultat.

Une cavalerie surprise à 3,000 mètres par le canon ennemi peut s'y soustraire rapidement, en trottant dans une direction oblique, sans éprouver de grandes pertes.

Si le canon veut prétendre à détruire à lui seul la cavalerie opposée, il devra donc éviter ces salves intempestives qui servent

à l'ennemi plus qu'elles ne lui nuisent, puisqu'elles l'avertissent d'avoir à se mettre en garde; il lui faudra se taire, se cacher et n'ouvrir son feu qu'à une distance où tous les coups seront bons et où les escadrons pourront profiter du désordre occasionné par les obus.

Distance d'attraction fatale. — Il convient en outre de savoir si autour du canon de la cavalerie adverse il y a une zone en dedans de laquelle il ne soit pas possible d'échapper à l'obus et de refuser le combat.

Assurément, il y a une distance assez rapprochée, 1,000, 1,500 mètres peut-être, où il n'est plus possible de refuser le combat sans danger matériel, et où il vaut mieux se sauver de ce danger en avant plutôt qu'en arrière.

Certains officiers d'artillerie prétendent qu'en deçà de 2,500 mètres une cavalerie ne peut pas refuser le combat. Oui, mais le canon n'y est, je crois, pour rien. Et la vérité semble pouvoir s'énoncer ainsi :

Lorsque deux cavaleries sont visiblement en présence (ce qui arrivera généralement à la distance de 2,500 mètres), l'une des deux ne peut pas se dérober à l'autre et refuser le combat sans compromettre irrémédiablement son ascendant moral, à moins que sa retraite ne soit une ruse ou une manœuvre voulue et prévue et préalablement portée à la connaissance des troupes; la raison morale seule commande cette nécessité.

Ordre d'attaquer. — Donc à partir du moment où deux cavaleries sont visiblement en présence, soit 3,000 ou 2,500 mètres, il doit y avoir combat. A partir de ce moment seulement, l'artillerie peut tirer. Le doit-elle? Non, à moins que sa cavalerie n'ait déjà été vue et qu'elle ne soit menacée par l'artillerie adverse. Dans ce cas, elle n'a pas d'ordre à attendre; mais si elle n'est pas devancée, et que sa cavalerie puisse avoir pour elle l'avantage de la surprise, elle ne doit ouvrir le feu que sur l'ordre du général, sous peine de faire manquer la surprise. Cet ordre, le général le donne au com-

mandant de l'artillerie qui se tient près de lui, au moment d'attaquer, ou plus exactement avant, et trois minutes avant le moment où il veut que parte le premier coup de canon.

« L'ordre d'amener les batteries doit précéder de trois minutes le « moment d'attaquer précisé par le premier coup de canon. » (*L'Artillerie à cheval dans la division de cavalerie*, commandant Durand.)

Ainsi on peut dire, au sujet de l'ouverture du feu, que l'artillerie entre en action lorsque l'un ou l'autre des deux adversaires prononce son attaque.

But à battre. — Ce moment venu, sur quoi l'artillerie doit-elle tirer ? Je ne pense pas qu'il soit sage de donner à ce sujet de règle fixe.

L'idée double qui doit régler sa conduite est de détruire la cavalerie ennemie et d'empêcher que sa propre cavalerie ne soit détruite.

Si l'artillerie adverse est en retard, il n'y a qu'un but rationnel, la cavalerie adverse ; si notre propre cavalerie est menacée par l'artillerie ennemie, la nôtre doit, il me semble, éteindre cette artillerie.

Si les Allemands ne conservent dans leur cavalerie que deux batteries à cheval, peut-être serait-il sage de chercher avec deux batteries à éteindre l'artillerie adverse, ce qui sera facile, étant donnée notre supériorité technique de ce côté ; la troisième batterie serait disponible pour faire à la cavalerie ennemie tout le mal dont nous saurions ainsi préserver la nôtre.

Ceci est d'ailleurs de la tactique d'artillerie et ce sera l'affaire du commandant des batteries. Ce qui intéresse notre cavalerie, c'est de placer l'artillerie au mieux de notre action et de la sienne, mais de la nôtre d'abord, ensuite de préciser le moment où l'on devra lui donner l'ordre d'ouvrir le feu.

Avant d'en finir avec l'artillerie, il serait injuste de ne pas mettre en évidence la part importante qu'elle peut prendre dans l'ascendant moral et dans le saisissement de l'effet de surprise qu'il faut toujours chercher à réaliser.

Il faut en outre signaler une manière toute morale de savoir l'employer, en la faisant tirer à blanc dans une mêlée indécise pour la désagréger et préparer par la panique le succès de l'intervention de la réserve. (C^t Durand.)

Résumons ce rôle de l'artillerie :

Les 3 batteries en un seul morceau d'un même côté, du côté que le terrain indique, le côté dominant, appuyé, vers lequel la cavalerie ne peut pas se déployer, et à hauteur de la ligne d'attaque ; aussitôt l'attaque résolue, lancer les batteries le plus en avant possible, les *exposer sans soutien*, formées en échelon l'aile extérieure en avant.

Au cas d'une mêlée indécise, la faire tirer à blanc dans les flancs des escadrons, les nôtres préalablement avertis de cette tactique.

Nous sommes arrivés au milieu de notre route ; retournons-nous pour voir le chemin déjà parcouru et celui qui nous reste à faire.

Nous avons cherché à analyser ce qui fait l'âme de cette impulsion morale si redoutable et ce qui contribue matériellement à sa puissance, si je puis oser une pareille alliance de mots. Nous avons vu l'importance du chef de la surprise, de l'à-propos dans le choix du moment de l'attaque, de la résolution, des soutiens, de la réserve ;

Nous avons fait au terrain la place importante qu'il doit tenir dans les dispositions arrêtées par le chef ;

Enfin nous avons vu dans quelle mesure il semble indiqué de se servir de l'artillerie, matériellement et moralement.

Maintenant le moment semblerait venu de conclure. Ce moment n'est point venu et la conclusion ne serait pas assez précise. Ce n'est pas une tactique générale qu'il nous faut, destinée à nous servir contre la cavalerie russe, ou autrichienne, ou anglaise, ou allemande. Le danger n'est que d'un côté ; nos yeux, nos efforts doivent y être aussi.

Dans la guerre de demain ou d'après-demain, c'est contre la cavalerie allemande que nous devons nous battre ; c'est donc une

tactique contre la cavalerie allemande qu'il nous faut prendre et pour cela il nous faut connaître la sienne.

Les Allemands viennent de changer complètement leur tactique : le règlement du 10 avril 1886 semble la faire saisir assez clairement.

Donc étudions-la d'abord, et quand nous la connaissons, nous nous garderons de la prendre et de copier leur nouveau règlement. Il ne nous faut pas faire *comme eux*, il nous faut faire *contre eux* ; voir les défauts de leur manière et en prendre une rationnellement opposée, destinée à la battre supérieurement.

LA TACTIQUE DE COMBAT DE LA CAVALERIE ALLEMANDE.

(Règlement du 10 avril 1886.)

Principes du combat allemand. — Voici les préliminaires du combat :

Une position de rendez-vous préalable pour se masser, puis une marche d'approche en colonne de masses ou par brigade en ligne de masses. Aucune prescription pour le détachement d'une avant-garde. L'artillerie marche à la hauteur de la 1^{re} ligne.

Tout cela est malheureusement très judicieux.

Puis les lignes se forment pour le combat, et le principe qui est l'âme de leur tactique est clairement exprimé :

Tout faire « dans le but d'assurer et de garantir la victoire de la « 1^{re} ligne, si bien que cette ligne ne puisse être repoussée ».

La grosse cavalerie en 1^{re} ligne, avoir cette ligne plus forte que celle de l'adversaire, y mettre au moins la moitié des escadrons ; tant pis pour la brigade qui sera fractionnée, dit le règlement ; avant tout une forte 1^{re} ligne.

La 2^e ligne est faite de deux régiments appartenant à deux brigades différentes, partie à une aile, partie fractionnée par escadrons derrière la 1^{re} ligne. Enfin, la 3^e n'a qu'un régiment, le sixième des forces.

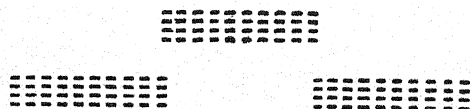
Dispositif allemand. — Le règlement ne présente pas d'image au sujet d'un dispositif de combat. Mais, s'il n'y a pas de dispositif en épure, il y en a un en prose dans le texte, et si clairement marqué, qu'il sera sans doute, pour la plupart des esprits, un cliché normal. Le voici :

On ouvre d'abord la colonne par brigade en ligne de masses, la 1^{re} en tête, la 2^e et la 3^e formant échelons derrière les deux ailes et à la même hauteur jusqu'à ce qu'on puisse voir « quelle est l'aile » de la 1^{re} ligne qui doit être renforcée ». A ce moment, « la brigade qui renforcera la 1^{re} ligne au moyen de son régiment intérieur, emploiera alors l'autre en 2^e ligne pour déborder la dernière brigade, l'autre brigade placera les escadrons de son régiment intérieur derrière la 1^{re} ligne avec de grands intervalles, « tandis que son régiment extérieur sera laissé en arrière comme « réserve, soit derrière le centre, soit derrière une aile, formé en « masse. »

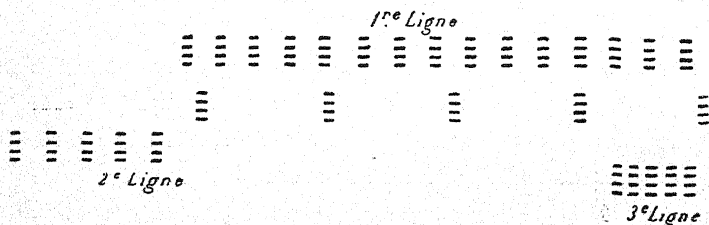
La 2^e ligne ne reste pas sous le commandement d'un seul chef.

Ces dispositions peuvent se traduire et se traduisent fatalement devant l'esprit par les images ci-après :

Dispositif préparatoire.



Dispositif de combat.



La 1^{re} ligne se forme en ligne de colonnes tout de suite ; elle ne manœuvre pas, elle s'oriente droit par petits changements de direc-

tion, les escadrons en colonne ou en demi-colonne. Elle ne se déploie en bataille qu'une fois orientée dans la direction de l'attaque. Elle s'avance au trot le plus longtemps possible ; elle ne se lance au galop à grande distance que si elle peut surprendre l'ennemi pendant son déploiement.

Elle emploiera les escadrons des ailes en flanc offensif ou en flanc défensif, suivant les circonstances, en les conservant cependant sur la ligne sans les en détacher au préalable.

La 1^{re} ligne doit envelopper par ses ailes la 1^{re} ligne ennemie.

La 2^e ligne se forme en ligne de colonnes en même temps que la 1^{re} ; aux ailes, elle sert de flanc défensif, contre-attaquant les ailes de l'ennemi. C'est un soutien.

Les escadrons détachés derrière la 1^{re} agissent d'eux-mêmes et sont faits « pour intervenir dans une mêlée indécise ».

La 3^e ligne est une réserve.

Enfin, l'artillerie en masse d'un seul côté, ouvrant le feu le plus tôt possible, sauf dans le cas où l'on veut surprendre. Elle reçoit un soutien, et on a la préoccupation « qu'elle ne soit pas immédiatement exposée aux attaques de l'ennemi ».

En résumé, pas de manœuvre, pas d'idée, pas d'inspiration du moment, pas de formation à laisser commander par le terrain et les circonstances. Tout de suite une 1^{re} ligne d'attaque très longue, précocement déployée en ligne de colonnes ; presque tout l'enjeu du combat risqué d'un seul coup dans l'attaque de la 1^{re} ligne ; quelque chose d'absolu et de brutal, sans souplesse, sans articulation et presque sans réserve. Il y a loin de cet instrument rigide, presque grossier, dont l'emploi semble renier l'intelligence du chef et l'importance caractéristique du terrain, aux sages prescriptions des Prussiens de 1841 :

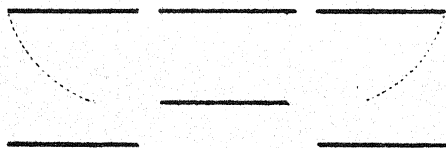
« Il est impossible de donner des règles précises pour la formation, le déploiement, l'attaque. La force physique et morale de l'ennemi et la configuration du terrain fixeront toujours, d'une façon différente, l'emploi des masses de cavalerie. »

Inconvénients des longues lignes. — Le principe sur lequel est basée cette tactique paraît être faux, celui de vouloir assurer la

victoire de la 1^{re} ligne. Ce n'est pas le succès de la 1^{re} ligne qui est le bon, c'est le succès définitif qui compte seul. Et l'on a vu des combats rétablis par les réserves, où les 1^{res} lignes avaient échoué, comme à Golymin, le 26 décembre 1806.

Ce principe faux a entraîné la formation quand même d'une 1^{re} ligne de 3 régiments trop tôt déployés en ligne de colonnes, ligne encombrante, rigide, difficilement maniable et qui, une fois lancée dans une direction, ne pourra pas en dévier et sera surprise si elle se lance à faux. En outre, le calcul de l'enveloppement par les ailes semble s'égarer en faisant pour cela une 1^{re} ligne plus longue que celle de l'adversaire.

La conception de lignes distinctes fausse toutes les idées. Il n'y a pas de lignes distinctes ; il y a un total d'escadrons de part et d'autre ; et si les nombres en sont égaux, comme chaque échelon, quelle que soit sa place en profondeur, a son champ d'action propre, à la fin tous les échelons ayant donné, les deux fronts seront égaux en développement. Si les combats étaient isolés par ligne distincte, on pourrait comprendre l'avantage d'une forte ligne isolée contre une petite ligne isolée. Mais tracez sur le papier deux formations opposées l'une à l'autre, chacune de 3 régiments ; la 1^{re} a ses 3 régiments en ligne, la 2^e a ses 3 régiments en échelons. Où



prend-on que la première formation puisse envelopper la seconde ? Les ailes de la première ne seront-elles pas contre-attaquées à leur tour, et supérieurement, par les ailes de la deuxième ?

A front égal, quand deux troupes cherchent à se prendre par les ailes, c'est celui qui part le dernier qui enveloppe l'autre.

Toute la force des échelons est dans cette réalité élémentaire et toute la force de la cavalerie est dans la force des échelons.

Aussi, en dernière analyse, de Brack ne trouve rien de mieux à conseiller, les échelons :

« Le meilleur ordre pour attaquer, dit-il, est celui en échelons,

« parce que les lignes se soutiennent successivement ; que leurs
« flancs sont couverts ; qu'il est impossible à l'ennemi de ma-
« nœuvrer sur nos ailes sans que nous soyons en mesure de le
« recevoir et qu'en cas d'échec, notre retraite est disposée et sou-
« tenue. »

C'est donc une erreur de la part des Allemands de mettre trop de monde en première ligne ; nos brigades des ailes contre-attaqueront leurs fractions débordantes, qui d'enveloppantes deviendront enveloppées. Cette 1^{re} ligne n'a même pas pour elle l'avantage de l'impression morale ; nos escadrons de 1^{re} ligne ne verront que ceux qui seront devant eux ; elle ne peut pas être embrassée dans son ensemble à la courte distance de portée de l'impulsion morale. D'ailleurs, sa longueur sera une cause de désunion, de désordre ; et ce résultat peut diminuer d'autant la force de l'impulsion morale de l'adversaire.

Les Prussiens de 1841 étaient plus sages en écrivant ces préceptes : « *Inconvénients des longues lignes* : s'il est de principe d'allier
« à toute attaque la prévision des cas inattendus et de garder sous
« la main des forces toutes prêtes, il ne faut pas que ces forces
« soient disposées sur une ligne trop longue.

« Si l'ennemi a pris des dispositions analogues, la formation
« en échelons dans la profondeur présentera de grands avan-
« tages. »

Il faut se réjouir que ces sages paroles soient tombées dans l'oubli et qu'un vent d'aberration ait égaré le règlement de 1886 dans une voie qui semble fausse.

Inutilité des escadrons de soutien. — Quant aux escadrons disposés derrière la 1^{re} ligne, et destinés à intervenir dans une mêlée indécise, leur disposition semble peu justifiée.

S'il y a mêlée par suite d'un arrêt face à face, une contre-attaque sur les derrières de l'ennemi aura bien plus d'effet que ce renfort d'escadrons chargeant derrière la 1^{re} ligne.

Que si l'ennemi a traversé notre 1^{re} ligne, je pense que la contre-attaque de quelques escadrons détachés de la réserve, attaquant en ligne compacte les cavaliers ennemis, décousus par l'at-

taque traversée, occasionnera plus sûrement leur retraite que les quelques escadrons éparpillés en tampons derrière la 1^{re} ligne.

Enfin, au cas où cette 1^{re} ligne serait ramenée, ces escadrons seraient entraînés dans le demi-tour ; et, si elle est victorieuse, ils sont inutiles à cette place.

Ainsi sur les quatre cas de la réalité, il y en a trois où ces escadrons sont sans but ; et, dans le seul cas d'une mêlée traversée, leur rôle est mieux rempli par des escadrons détachés de la réserve.

CONCLUSION.

Et maintenant il faut conclure, il faut chercher les bases d'une tactique opposée à cet engin allemand, d'une tactique française. Ce serait une triple faute d'emprunter aux Allemands leur dernière manière :

1^o Parce qu'elle est défectueuse en soi ;

2^o Parce que si la longueur de leur 1^{re} ligne est un peu corrigée par la faculté manœuvrière, la supériorité d'évolution de leur cavalerie, elle serait plus dangereuse avec notre irrégularité d'évolution ;

3^o Parce qu'il est logique d'exploiter les défauts de cette tactique au profit de nos qualités françaises.

Il faut chercher, non la victoire de la 1^{re} ligne, mais la victoire définitive, la vraie. Pour l'assurer matériellement, il faut avoir la supériorité numérique des escadrons, non dans la 1^{re} ligne, mais dans la masse totale ; il faudrait donc, comme le demandaient les Prussiens de 1841, une quatrième brigade, qui serait véritablement alors une réserve et qui n'alourdirait pas la division, son emploi n'augmentant pas l'envergure d'action de l'ensemble.

A la rigidité du dispositif prussien, il faut opposer la souplesse des articulations en échelons ; à l'invariabilité de la forme de l'attaque, il faut opposer l'idée, la manœuvre appliquée au terrain.

En cela, nous resterons nous-mêmes, nous servant de notre bien, de notre intelligence prompte, jaillissante, de l'inspiration gauloise, de l'éclair de la pensée.

Idée d'une manœuvre. — Il nous faut commencer le combat par une manœuvre. Entendons manœuvre dans son sens le plus large, celui de l'application d'une idée au terrain contre l'ennemi ; une ruse, un piège à lui tendre, une amorce pour le faire partir à faux, pour ébranler sa longue ligne d'attaque dans une direction voulue, afin de l'attaquer à fond d'un autre côté.

Le terrain seul fixera la forme de cette idée ; cette forme ne sera jamais la même, puisqu'elle sera inspirée par le terrain qui sera toujours différent ; mais il faut retenir qu'il doit y avoir une idée à appliquer, une manœuvre à faire.

Quel sera l'instrument de cette manœuvre ? La cavalerie légère évidemment, et un des deux régiments pourra y suffire. Il semble qu'il y aura souvent avantage à former ce régiment sur un seul rang¹, afin qu'il ait le front d'une brigade. Il aura ainsi plus de « souplesse de mobilisation », selon l'expression de de Brack, pour faire sa manœuvre ; il aura également juste l'étendue nécessaire pour servir au besoin de masque, soit à la brigade d'attaque, soit à l'artillerie dont l'apparition subite pourra produire un puissant effet de surprise.

Ainsi, nous en arrivons à établir que la ligne de tête doit être une avant-ligne de manœuvre et non une ligne d'attaque, et que cette avant-ligne de manœuvre, indépendante, du reste, dans une certaine mesure, sera suffisamment constituée par un régiment, les pelotons sur un rang. Ce régiment, sa manœuvre faite, se rallie en arrière sur l'aile où est le deuxième régiment et reconstitue avec lui la brigade de réserve, le deuxième régiment servant de noyau au ralliement du régiment de manœuvre et jusqu'à ce moment restant prêt d'ailleurs à tout événement.

La manœuvre² doit en effet rationnellement précéder l'attaque. N'en est-il pas ainsi dans le duel ? On tâte son adversaire, on le

1. Les Allemands ont cette formation sur un rang pour attaquer de l'artillerie.

Les Cosaques ont aussi quelque chose d'analogue avec leur formation en lave.

2. Le rôle de la 2^e ligne dans le règlement de 1882 est-il véritablement un rôle de manœuvre ? Qui dit manœuvre dit initiative, idée ; y a-t-il une idée, une initiative dans ce rôle subordonné de la 2^e ligne, si bien prévu qu'on a pu le clôturer entre cinq hypothèses.

Peut-elle faire autre chose que le mouvement correspondant à la circonstance qu'elle a devant elle, mouvement qui revient toujours à un rôle de flanc offensif ou de flanc défensif ?

trompe, on l'entraîne à se découvrir pour l'attaquer ensuite. Cette loi de bon sens, plus exactement peut-être d'instinct, ne doit-elle pas s'appliquer au duel de deux cavaleries ? Et semble-t-il paradoxal de dire que, puisque la manœuvre doit précéder l'attaque, il faut avant la 1^{re} ligne d'attaque une avant-ligne de manœuvre ?

Ainsi, d'abord une manœuvre, voilà qui est français, une ruse — nos succès passés en sont pleins.

« Avant de charger la cavalerie, que doit-on faire ? » demande de Brack.

« La tâter, comme un maître d'armes habile tâte son adversaire dans un assaut...

« Menacer ses ailes, et si l'ennemi s'ébranle par un mouvement maladroit et trop compliqué, saisir l'instant, qui ne dure que quelques secondes, et charger à fond.

« Une manœuvre que j'ai toujours vu employer avec succès lorsque deux lignes s'observent sans bouger, et attendent l'une et l'autre l'instant de l'attaque, c'est de ployer rapidement en colonne par pelotons un de nos escadrons des ailes, et de le lancer ainsi en avant au grand trot, perpendiculairement, à 100 pas de l'aile de la ligne ennemie, avec ordre de la déborder, et aussitôt, par un mouvement de pelotons à droite ou à gauche, de se reformer en bataille et de tenir bon. Rarement l'ennemi ne s'ébranle pas sur cet escadron isolé, qui fait diverger sa pensée et l'inquiète ; alors s'il bouge et prête le flanc, vous entamez la charge avec vos derniers escadrons, et vous avez de grandes chances de réussir. Ce mouvement est en petit toute la guerre. »

Cette manœuvre-là ou une autre. Il faut se garder de vouloir toujours la même, le terrain indiquant la meilleure à tenter. Mais il en faut une ; l'idée y est. Et puisqu'il faut une manœuvre, il faut une avant-ligne de manœuvre.

Dispositions d'attaque. — Passons à l'attaque. Il nous reste deux ou même trois brigades pour faire l'attaque. Comment les disposerons-nous ? En tête, on placera la brigade de grosse cavalerie ; elle sera sur une seule ligne — je veux dire tous ses escadrons à la même hauteur, — et elle sera seule sur le front d'attaque.

Il faut également se défendre d'y mettre plus d'une brigade et d'en mettre moins. Il semble inutile de briser un lien tactique et, dans les deux cas, il faudrait rompre une brigade. Nous avons vu pourquoi il serait dangereux de faire la 1^{re} ligne plus forte. Il paraît insuffisant de la faire plus faible ; un seul régiment n'aurait pas une consistance morale suffisante pour marcher contre une ligne de trois régiments.

Donc, une brigade en front d'attaque.

Quant aux deux autres brigades, elles fournissent les indispensables échelons.

Il n'y a, en effet, ni 2^e ni 3^e ligne ; il y a une masse de cavalerie présentant un front d'attaque soutenu par des échelons et appuyé par une réserve, le tout ne faisant qu'un corps articulé.

La tactique de lignes, l'étude particulière des fameuses hypothèses d'intervention de la 2^e ligne, toutes ces épures, tous ces « Nuremberg » d'escadrons, toute cette complication, sont des produits allemands, dont les Allemands ne veulent déjà plus et qu'ils ont — trop sagement — jetés aux orties.

Le général von Schmidt avait incontestablement versé du côté de l'exagération de ses qualités, dans le pédantisme des évolutions. Son héritage ne sera pas dans ce joujou de grandes manœuvres, que ses successeurs viennent de briser.

Il faut rejeter tout ce qui est compliqué, tout ce qui ne se comprend pas.

Malheureusement, dans notre beau pays, où le nombre des gens intelligents est cependant plus grand qu'ailleurs, on s'en laisse imposer par les appareils compliqués qui étonnent l'esprit ; et on croit que les choses sont savantes lorsqu'on ne les comprend pas.

Il est si vrai cet ahurissement de l'esprit, — quand le bon sens laisse échapper le gouvernail et que le vent du formalisme pédant et de la science nébuleuse bat dans les voiles, — qu'on a pu en arriver à prétendre que la 2^e ligne devait attaquer en même temps que la 1^{re}. L'auteur qui a écrit les remarquables études à propos des *Lettres* du prince de Hohenlohe n'a-t-il pas été obligé, à cette même place¹, de prendre la peine de démontrer l'iusanité d'une pareille proposition ?

1. *Revue de cavalerie*, livraison de septembre 1883.

Il n'y a de bon, de vrai que ce qui est simple, ce qui tombe sous le bon sens.

Contentons-nous des choses simples, et ayons tout bêtement le sens commun.

Or, il nous montre que dans la division il n'y a pas trois lignes, qu'il n'y a pas d'actions de ligne, qu'il y a une masse, laquelle doit être puissante sur toutes les directions d'attaque possibles, et qui, pour pouvoir faire face à cette attaque de direction variable, doit être d'une grande souplesse de formation, une masse assez parfaitement équilibrée dans le partage de ses forces pour avoir toujours une fraction prête à la contre-attaque.

Cette formation idéale est réalisée par les échelons. C'est ce que nous allons démontrer.

De quel côté les faut-il mettre, ces échelons ? C'est au terrain à le dire.

Si la rencontre avait lieu sur un champ indéfiniment plat, sans qu'il soit possible d'appuyer une aile au terrain, les deux ailes étant également vulnérables, il faudrait autant de soutiens d'un côté que de l'autre, et les échelons seraient alors symétriques.

Mais sur le terrain ondulé où auront lieu les rencontres de l'avenir, il sera toujours possible de s'appuyer d'un côté au terrain, et il semble superflu de dire qu'il faut toujours prendre ce point d'appui sur le terrain quand celui-ci le donne. Au lieu de craindre sur les deux flancs, on est assuré sur l'un, et toute l'attention, tous les efforts sont reportés sur l'autre ; tous les échelons peuvent alors et doivent y être.

Si le terrain ne présentait pas, dans l'étendue du champ de la rencontre, une ligne d'appui bien nette, mais simplement une crête, comme sur notre plateau de Lorquin, l'inclinaison du plateau suffirait à indiquer le côté le plus favorable à l'action et le côté le plus défavorable à la contre-attaque de l'ennemi.

Ces raisons déterminent la place des échelons d'un unique côté, du côté favorable à l'action ; et, par un effet de contrepoids, elles rejettent du côté opposé l'artillerie et la réserve.

En effet, nous avons vu que l'artillerie doit être du côté opposé

à l'action pour ne pas la gêner et du côté de l'appui pour s'appuyer, elle aussi, au terrain, c'est-à-dire du côté opposé aux échelons.

Enfin, la réserve doit être aussi du même côté opposé aux échelons, tout le reste étant de l'autre, où il y aura assez d'escadrons pour assurer la victoire.

Elle serait d'ailleurs inutile du côté des échelons ; car si, contrairement à toute vraisemblance, les échelons, quoique supérieurs en nombre à l'ennemi, étaient ramenés, c'est alors par une contre-attaque du côté opposé et sur les derrières de l'ennemi qu'il faudrait chercher à rétablir le combat. C'est donc de ce côté opposé que doit être la réserve.

Ainsi, rationnellement, si le terrain indique de mettre tous les échelons d'un côté, il indique aussi, par contre-coup, d'établir du côté opposé l'artillerie et la réserve.

La division se trouve alors équilibrée sur son axe et, si la manœuvre entraîne l'attaque dans une direction qui l'éloigne de sa ligne d'appui et qu'il se fasse de ce côté un vide qui puisse tenter une contre-attaque de l'ennemi, la réserve est là pour y parer.

Il sera même bon de laisser quelquefois un vide, un couloir entre la ligne d'appui du terrain et l'aile appuyée pour tenter l'ennemi, pour l'engager à s'y aventurer, afin de le faire battre par la réserve. Les escadrons qu'elle bat ainsi avant son heure seront en moins du côté des échelons, et ce déplacement de forces est tout à l'avantage du succès des échelons.

Mécanisme des échelons. — Maintenant, entrons un peu dans le détail des échelons et étudions leur liaison avec la ligne d'attaque et leur liaison entre eux.

Ces échelons se formeront en ligne de colonnes en même temps que la première brigade d'attaque. Ils font partie, en quelque sorte, de cette ligne, subordonnés à elle, soudés à elle ; si bien que les trois brigades d'attaque ne font qu'un tout, qu'un même ensemble. Une part en est intentionnellement refusée, pour l'engager par efforts successifs, de manière à avoir toujours un échelon prêt à

contre-attaquer l'aile débordante, et d'enveloppante la faire enveloppée, de manière enfin à être le dernier à avoir l'échelon disponible qui produit l'enveloppement final.

Distance d'échelonnement. — On conçoit que, pour atteindre ce but par la solidarité intime de tous les échelons, il doit y avoir une certaine distance constante d'échelonnement, indépendamment de toute influence de terrain ; c'est cette distance rationnelle qu'il y a lieu de déterminer.

Mais d'abord quelle doit être la force de ces échelons ? Il y a avantage à les faire au plus d'un seul régiment, pour en avoir quatre au lieu de deux, et être ainsi plus maître du combat, par suite de la disposition facultative des derniers soutiens ; soutien ou échelon, les deux termes répondent à la même idée, au même but.

D'ailleurs, les Prussiens ayant trois régiments en première ligne, débordent notre ligne avec un seul régiment. Donc notre premier échelon d'un régiment suffira pour maîtriser le régiment adverse débordant.

Que si l'on veut mettre toute une brigade en premier échelon, il sera prudent de fractionner l'autre brigade en deux échelons de régiment, pour s'assurer qu'on sera le dernier à avoir un soutien.

La distance entre les échelons doit être un peu grande, pour que chaque échelon soit à demi masqué par les lignes qui le précèdent, afin de produire par sa contre-attaque un effet de surprise.

D'autre part, cette distance ne doit pas être assez grande, qu'elle puisse laisser isolés les escadrons qui précèdent et les exposer à être enveloppés avant la riposte de ceux qui suivent.

Il faut, je le répète, éviter qu'il se produise successivement des combats de lignes isolées. La ligne la plus forte aurait rationnellement le dessus, si les échelons en arrière étaient trop loin pour contre-attaquer à propos. Ils cesseraient alors d'être des soutiens et ils manqueraient leur but essentiel.

Il ne doit y avoir qu'un seul combat de deux masses, lequel est en plusieurs actes, comme tous les grands drames, mais présente une succession non interrompue d'efforts, qui viennent à propos

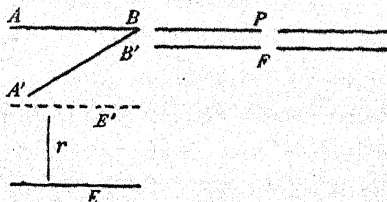
appuyer et compléter l'action unique, se déroulant sans solution de continuité depuis l'attaque de la première brigade jusqu'au dernier coup de sabre.

Ainsi limitée par ces conditions, la distance rationnelle d'échelonnement est facile à déterminer.

Il ne s'agit ici que d'examiner le cas d'une mêlée, puisque dans l'autre cas l'un des deux partis a tourné bride.

Soient donc les deux lignes opposées P et F, se rencontrant dans une mêlée. Le parti P déborde la ligne d'attaque F d'un régiment AB, qui essaie d'envelopper F par un mouvement de rabattement.

Or, pour que l'échelon E puisse s'opposer à l'enveloppement et produire tout son effet, il faut qu'il tombe sur le régiment AB au moment où celui-ci a fait un quart d'à-droite et se trouve en A'B', présentant le flanc ; dans ces conditions, l'échelon E, arrivé en E', attaque A'B' dans son flanc et l'enveloppe. Pour cela, il faut que la distance r que E aura à parcourir soit au moins aussi grande que la distance AA', parcourue dans le même temps par l'ennemi. Je dis au moins, car si elle était sensiblement moindre, l'échelon E arriverait trop tôt et pourrait être pris en flanc. Il vaut donc mieux que cette distance r soit sensiblement plus grande. Cette distance AA' est égale à la moitié du front du régiment. La distance d'échelonnement à laquelle l'échelon E doit se tenir lié en arrière de la première ligne F est donc au moins égale au front du régiment, soit 250 mètres. Pour ne pas être trop juste et être sûr d'arriver dans le flanc de l'ennemi, il faut compter 300 mètres ; 300 mètres au moins et 500 mètres au plus. A 500 mètres, l'échelon E arriverait sur le régiment AB au moment où celui-ci aurait parcouru la moitié de son rabattement et serait perpendiculaire à son front primitif. Passé cette limite, l'échelon E n'arriverait plus à atteindre le régiment AB, qui aurait ainsi le temps de tomber sur les derrières de la ligne F.

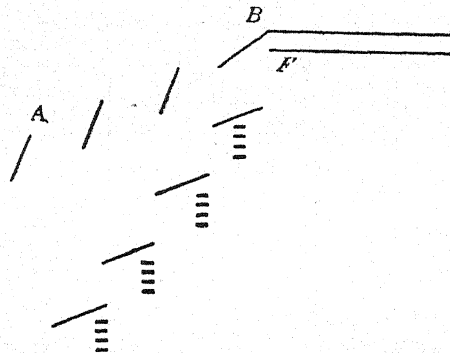


La distance rationnelle d'échelonnement se trouve donc comprise entre 300 et 500 mètres, mais plus voisine de 300 mètres.

C'est une erreur de croire que la distance du premier échelon doive être très courte. En pensant ainsi, on est évidemment préoccupé de l'intention fausse de pouvoir prolonger à temps la 1^{re} ligne si celle-ci est débordée. Si elle est débordée, tant mieux, à la condition que le premier échelon soit là, à portée, pour prendre en flanc l'aile ennemie, qui est alors d'autant plus saisie de surprise qu'elle croyait elle-même envelopper. Tandis que si l'on veut prolonger la 1^{re} ligne, on fait le jeu de l'adversaire, qui peut alors vous envelopper.

Fractionnement des grands échelons. — Ici il convient de faire une remarque : c'est que le régiment AB ne fera pas son rabattement d'une seule pièce, mais successivement par escadrons échelonnés.

Il y a donc lieu de parer à ce rabattement par échelons par une disposition inverse en échelons, l'escadron de tête se trouvant de 50 à 100 mètres en arrière de l'aile F, pour que le dernier escadron de gauche soit placé à la distance de 300 mètres, que nous avons déterminée comme la meilleure.



Cette disposition en échelons est recommandée par Warnery pour l'aile non appuyée de la 1^{re} ligne. Ce qui prouve que l'esprit humain se meut toujours dans le même cercle de quelques

vérités élémentaires et que plus ça change, plus c'est la même chose — ici surtout, dans le combat de la cavalerie, où toutes les données sont les mêmes qu'au temps où Warnery écrivait, en français d'ailleurs.

Ainsi dans le détail comme dans l'ensemble, nous ne trouvons, en dernière analyse, que des échelons : échelons de régiment et, dans le premier régiment, échelons d'escadron, chaque échelon étant en arrière de celui qui le précède, à une distance un peu plus grande que son propre front.

Souplesse d'orientation des échelons. — A cette formation en échelons et à cette distance d'échelonnement, on trouve encore une raison : celle de l'utilité de pouvoir faire face de tous côtés et de pouvoir ainsi présenter partout à l'ennemi des lignes de bataille.

Voici la brigade de tête appuyée de ses échelons en colonne.

Les échelons d'escadron peuvent instantanément faire face demi-à-gauche ou à gauche en bataille, comme la demi-colonne de pelotons dans l'escadron ; et si, comme dans la demi-colonne de pelotons les distances sont égales au front, ou mieux un peu plus grandes, on aura ainsi une ligne de bataille compacte, qui peut faire face de tous les côtés.

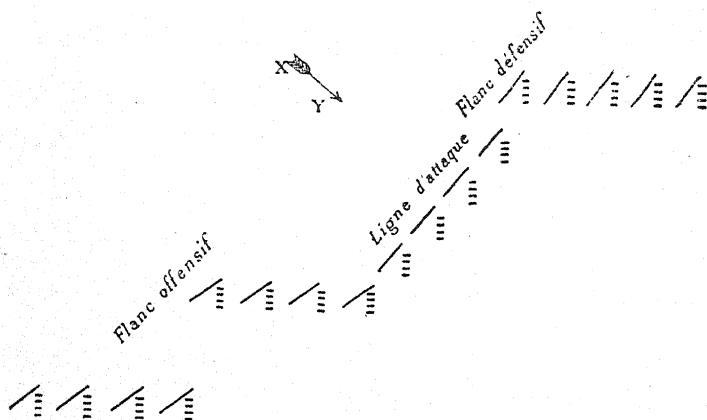
L'ennemi cherchera, en effet, à attaquer de flanc ; il faut donc que la formation de l'ensemble soit assez souple pour permettre, sans surprise, de lui faire face.

S'il est pédant, dans l'attaque de front, d'imaginer, pour la 2^e ligne, d'autres complications que la réalité de la contre-attaque des échelons défensifs ou du rabattement des échelons qui ne trouvent pas d'adversaire et deviennent flanc offensif, il faut prévoir qu'on ne sera jamais sûr d'une attaque directe ; il faut donc pouvoir s'orienter droit instantanément sur la direction plus ou moins oblique par laquelle se présentera l'ennemi.

Soit XY cette direction oblique, à laquelle il faut faire face.

Nous avons établi qu'on déploie les lignes de colonne à 300 mètres de l'ennemi, c'est-à-dire tout près, et seulement lorsqu'on est orienté droit. Au moment où nous nous apercevons de la direction de l'attaque, les escadrons sont donc encore en colonne.

Chaque escadron se déploie face à l'attaque, c'est-à-dire ici demi-à-gauche en bataille, et alors on a instantanément une ligne d'attaque formée avec des échelons offensifs sur l'aile droite; et l'ennemi qui croyait surprendre est, au contraire, surpris : il croyait attaquer de flanc, il est maintenu de front et lui-même contre-attaqué de flanc.



Est-il une formation plus souple et plus forte; et saisit-on maintenant toute la valeur de ces échelons, non seulement par régiment, mais même par escadron, au moins pour le premier régiment de soutien ?

Ils le savaient bien les vieux Prussiens de 1841. Ils l'avaient appris dans la guerre et ils écrivaient :

« La troupe qui attaque doit, en conséquence, prendre les précautions suivantes :

« 1° Former des groupes compactes à proximité des flancs qui constituent le côté faible de la cavalerie. Ces groupes suivent le mouvement en se masquant derrière les ailes ou en les débordant en échelons, et sont destinés à opérer soit comme flanc offensif, soit comme flanc défensif.

« 2° Former une forte réserve, qui suit à distance, et qui est destinée non seulement à appuyer et à recueillir les troupes qui peuvent être repoussées, mais qui doit, avec ces dernières, frapper le coup décisif. »

J'ai examiné seulement le cas d'une attaque oblique sur la gauche.

Je n'ai pas lieu, en effet, de me préoccuper d'une attaque oblique sur l'aile droite ; car si j'ai pris une formation échelonnée vers la gauche, c'est parce que le terrain à droite m'offrait une ligne d'appui ou une zone non favorable à l'action. Une attaque vers la droite est donc invraisemblable. D'ailleurs, j'ai de ce côté la réserve, pour équilibrer la masse sur son axe et parer à l'imprévu, même à l'invraisemblable.

Enfin, il faut faire ressortir un dernier avantage de ces soutiens en échelons : si le malheur veut que notre ligne de tête fasse demi-tour, l'isolement des échelons rend moins dangereuse, plus difficile la contagion du demi-tour ; et les échelons restant fermes peuvent contre-attaquer soit en avant, soit dans le flanc droit ennemi, en faisant face à droite.

Discipline de combat. — Je le répète encore, — c'est pour la troisième et dernière publication, — il y a un front d'attaque fort d'une brigade soutenu d'échelons, appuyé d'une réserve, le tout ne faisant qu'un corps articulé, les membres suivant la tête, les échelons suivant la ligne d'attaque.

Il n'y a pas lieu d'étudier des rôles distincts pour chaque ligne. Il y a un rôle unique pour tous : faire face à l'ennemi là où il se présente et l'attaquer à fond, soit droit, soit de flanc, soit de revers.

Pour cela, il faut avoir cette formation en échelons la plus apte à l'attaque de tous les côtés, à la riposte de tous les côtés, par conséquent la plus souple, la mieux articulée, la plus forte.

Il faut ensuite qu'il soit établi et passé dans la routine de la cavalerie :

1° Que toute troupe qui n'a rien à attaquer devant elle se rabat en flanc offensif sur l'ennemi, sans attendre un ordre, qui arriverait toujours trop tard ;

2° Que toute ligne ou échelon non appuyé doit avoir son escadron d'aile en flanc défensif et formé en colonne ;

3° Que toute troupe doit se déployer droit par escadron, *face à l'ennemi*.

A ce sujet, devant l'ennemi, il ne doit plus y avoir qu'un seul commandement de déploiement : *En bataille !* Il est inutile d'indiquer le côté du déploiement, c'est l'ennemi qui l'indique.

S'il vient droit, il est entendu que c'est un déploiement sur le centre des deux côtés à la fois ; et s'il vient obliquement, c'est du côté où il vient, exactement face à lui ; lui seul précise le degré d'obliquité qu'il faut donner au redressement des pelotons ;

4° Que les intervalles entre les colonnes de peloton, dans la ligne de colonnes ou dans les échelons, soient plus près de 36 mètres que de 48 mètres, afin que les trouées de 12 mètres entre les escadrons en bataille soient presque supprimées, et qu'après le déploiement les escadrons soient en muraille sur une ligne pleine à crever et sur laquelle le demi-tour, qui ne peut se faire que par des ailes, soit impossible.

Les intervalles de 12 mètres entre les escadrons, — affaire d'élasticité, affaire de terrain de manœuvre. Or, ici c'est affaire de résolution, sans permettre à la crainte de tourner la bride des chevaux. D'ailleurs, la charge succédant à la formation de la ligne de bataille, les intervalles d'élasticité n'ont plus de raison et seulement du danger à être encore à un pareil moment.

« Frédéric, Seydlitz, applaudissaient quand ils voyaient les centres des escadrons chargeant pressés sur 3 et 4 rangs de profondeur. — C'est qu'ils comprenaient que de ce centre pressé les premiers rangs ne pouvaient s'échapper de droite ou de gauche et qu'ils étaient forcés d'aller droit. » (Ardant du Picq.)

La réserve sera échelonnée par régiment en masse, afin d'avoir plus de mobilité.

Toutes les raisons inclinent la réserve vers le côté opposé aux échelons et non derrière le centre. Si le front d'attaque faisait demi-tour, ce serait à elle à se jeter sur les flancs de l'ennemi. Pour cela, il faut qu'elle ne soit pas exposée à être entraînée dans le demi-tour de la première ligne. Il la faut donc derrière l'aile opposée au soutien et non pas derrière le centre.

Sur cette aile, il y aura aussi l'artillerie. Nous avons vu qu'il la fallait avancer tout de suite, le plus tôt possible, pendant la manœuvre.

vre de la cavalerie légère, en l'air sur le flanc et l'exposer volontairement, sans soutien. Là elle pourra tirer plus longtemps, elle sera masquée plus tardivement; elle attirera sur elle une fraction de l'ennemi. De là encore, au cas d'une mêlée, elle pourra tirer à blanc sur les derrières de l'ennemi ou au moins sur ses flancs.

Place du chef. — Enfin, la place du général semble indiquée en arrière de l'artillerie, qui est le seul point fixe au milieu de cette mobilité. Or l'immobilité seule pourra faciliter sa vue, lui permettre d'embrasser l'ensemble de l'action et aider au calme, à la soudaineté de ses décisions. C'est d'ailleurs là qu'est la réserve, à sa portée.

A propos des évolutions préparatoires successives. — Avant d'en finir avec le détail des formations de combat, il est un point qu'il faut préciser: celui des moments successifs où il convient: 1° de rompre l'ordre en colonne de masses de la marche d'approche pour prendre la formation en échelons appliquée au terrain; 2° d'ouvrir les lignes de masses en lignes de colonnes; 3° enfin de se déployer en bataille.

D'après La Roche-Aymon, c'est seulement à 200 mètres qu'il faut déployer la ligne de colonnes en bataille. Or, 200 mètres est un minimum.

En effet, il faut 20 secondes pour déployer une ligne de colonnes au trot. Je dis au trot afin que le déploiement ait le calme, la cohésion indispensables. Il peut être exécuté au galop, en tout cas jamais au galop allongé. Nous verrons plus tard à quoi nous servira le précieux entraînement au galop allongé. Ici il est hors de propos; la précipitation est contraire au bon ordre; et l'ordre, le calme, sont indispensables à la cohésion, qui est indispensable à l'ascendant moral.

Il faut donc 20 secondes pour déployer une ligne de colonnes. Pendant ce temps, la ligne s'est avancée de 40 mètres au plus; l'ennemi supposé au galop, a gagné 120 mètres. Ce total de 160 mètres réduit la distance restante à 40 mètres, si l'on a commencé

le déploiement à 200 mètres de l'ennemi. Ces 40 mètres sont le minimum de l'élan à faire prendre à la charge.

Donc on peut dire que la distance minima à laquelle il faut déployer la ligne de colonnes est de 200 à 300 mètres, et plutôt voisine de 300, pour pouvoir donner un peu de galop aux escadrons avant le commandement : *Chargez !*

Le commandement de : *Sabre à la main* doit être fait en ligne de colonnes, juste avant le déploiement, afin que : *Sabre à la main, En bataille, Pour l'attaque, Au galop et Chargez* ne fassent qu'un.

Maintenant, en remontant la succession des évolutions préalables, cherchons à quelle distance minima il faut ouvrir la ligne de masses en ligne de colonnes.

Pour faire passer la brigade de la ligne de masses sans intervalles à la ligne de colonnes, en l'ouvrant vers une seule aile, l'aile opposée à la ligne d'appui du terrain, il faut une minute.

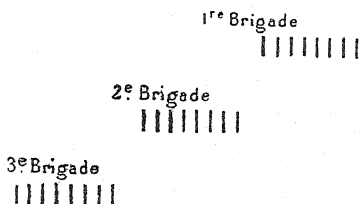
Pendant cette minute, l'ennemi au galop fera 340 mètres ; notre ligne aura parcouru 140 mètres. Or, entre les deux, il doit y avoir au moins les 300 mètres de distance nécessaire au déploiement en bataille. Le total de ces trois données fait 780 mètres, soit 800 mètres.

Au moment où l'on ouvre les lignes de masses, la division a une formation en échelons par brigade en ligne de masses.

Or, pendant que la première brigade s'ouvrira vers la gauche, il faut que la deuxième brigade gagne vers la gauche les 144 mètres d'intervalle nécessaire au déploiement de la première, afin qu'elle se place ainsi en dehors de la première brigade, avant de s'ouvrir elle-même. Si donc on veut comprendre dans la durée du mouvement l'ouverture de la deuxième brigade, ce qui est prudent, l'évolution durera 1 minute 40 secondes. Pendant ce temps, l'ennemi au galop fera 565 mètres, notre ligne avancera de 180 mètres. Ces chiffres, augmentés des 300 mètres nécessaires au déploiement de la ligne de colonnes, portent à 1,045 mètres la distance à laquelle il faut ouvrir les lignes de masses.

Enfin, pour ouvrir la colonne par brigade en ligne de masses, en échelons de ligne de masses, la troisième brigade a 360 mètres à gagner sur le flanc, ce qui prend 1 minute 20 secondes, pendant

lesquelles l'ennemi au galop fera 450 mètres et nous 150 mètres. Et augmentant ces deux chiffres des 1,000 mètres nécessaires à l'ouverture des lignes de masse, on trouve 1,600 mètres.



Dans ces calculs, j'ai supposé l'ennemi au galop afin de mettre les choses au pire et de pouvoir obtenir un minimum mécanique précis.

Je n'ai pas parlé de l'artillerie, qui marche à hauteur de la première brigade et qui devra se porter en avant dans les conditions déjà prévues.

Je n'ai pas eu davantage à tenir compte de la réserve qui se porte à sa place pendant l'ouverture des brigades en échelons de lignes de masses.

Pour établir rationnellement ce calcul de données élémentaires, qui doit être l'A B C des évolutions de combat, j'ai dû examiner les phases d'évolutions en remontant de la dernière à la première. Je les résumerai dans leur ordre naturel d'exécution, en répétant qu'il faut au minimum et *mécaniquement*, sans intervention d'artillerie adverse, ni d'idée de manœuvre :

- 1^o Ouvrir la colonne d'approche à 1,600 mètres de l'ennemi ;
- 2^o Ouvrir les lignes de masses en lignes de colonnes à 1,000 mètres de l'ennemi ;
- 3^o Déployer la ligne de colonnes à 300 mètres de l'ennemi.

Le général de Schmidt avait énoncé déjà, mais sans explication, qu'il faut avoir fini ses évolutions, à 600 mètres de l'ennemi ; mais il n'a pas indiqué à quel moment il fallait commencer la fin de ses évolutions, c'est-à-dire ouvrir les lignes de masses. Or, quand il s'agit de chiffres, il ne faut jamais rien accepter qu'après y avoir apporté la vérification du compas.

Il est incontestable que c'est la manœuvre, c'est-à-dire l'idée du chef, ou le terrain, ou l'ennemi, qui détermineront le moment opportun de ces diverses évolutions ; mais il n'en est pas moins indispensable de connaître parfaitement ces données, à titre de renseignement pratique, pour ne jamais s'exposer à courir le danger d'être surpris en voie d'évolution.

RÉSUMÉ

Que si maintenant il faut résumer toute cette longue discussion, pour en faire ressortir les quelques principes de la tactique de combat, voici ce que je dirai :

1° Marche d'approche.

Aussitôt que le combat est dans l'air, que la cavalerie ennemie est signalée entre 10 et 20 kilomètres de distance, quitter la route, prendre une direction à travers champs, en formation concentrée. La colonne par brigade en ligne de masses semble la meilleure, parce qu'elle achemine plus directement vers la formation ultérieure échelonnée par lignes de masses. La bande de terrain située autour de l'axe de direction de la masse présentera des alternances de terrain favorable à l'action et de terrain défavorable ou étranglé, formant défilé dans le sens large du mot.

Cette bande de mouvement se peut comparer à une chaîne, dont les anneaux seraient représentés par les champs de combat et les soudures des anneaux par des défilés.

Ces champs de combat, il faut les traverser avec calme et résolution, concentré, sans avant-garde, marchant dans l'atmosphère de sûreté que les patrouilles de découverte et de garde-à-vous mettent autour de la division.

Les défilés constituant des passages de crise, il faut, au contraire les franchir rapidement et sous la protection d'une avant-garde appuyée d'artillerie, laquelle ira au plus vite s'établir en tête de pont, au delà du défilé, pour assurer le débouché de la masse. Je dis que l'avant-garde doit être appuyée d'artillerie, pour augmen-

ter la force de résistance de cette tête de pont, de cette troupe défensive.

On voit donc clairement ce jeu alternatif de la marche d'approche par *bonds successifs*, de terrain de combat en terrain de combat, de manière à n'être pas exposé à croiser le fer sur un terrain défavorable.

2° Reconnaissance et dispositions.

L'ennemi arrivé à proximité de l'horizon visible, le général reconnaît seul les forces opposées et le terrain du combat, voit le parti à en tirer et en déduit ses dispositions de combat, qu'il *explique aux généraux et au commandant de l'artillerie*.

3° Combat.

Ces dispositions doivent se traduire :

1° Par une idée, par une manœuvre préalable s'il y a lieu, manœuvre de surprise ou de ruse dont l'exécution sera appropriée au terrain ;

2° Par une formation appliquée au terrain.

Cette formation se résume en un front de combat, appuyé d'un côté au terrain autant que possible, et soutenu de l'autre côté par des échelons de force variable ; la réserve et l'artillerie du côté opposé aux échelons, c'est-à-dire du côté appuyé et non favorable à l'action.

Le général oriente la direction de l'attaque, et se place du côté de l'artillerie ; il marche ou s'arrête suivant ses résolutions.

Le moment venu, il ordonne la manœuvre d'abord, l'attaque ensuite, en commençant par utiliser le plus tôt possible son artillerie.

Il donne le signal de la formation en ligne de colonnes par une *sonnerie*, afin qu'elle soit simultanée dans tous les échelons, la réserve exceptée.

Le déploiement en bataille, face à l'ennemi, est ordonné par le général commandant la brigade d'attaque ; les échelons se conforment à ce mouvement.

Enfin le cri de *Chargez !* doit sortir de tous les cœurs.

Le domaine de l'intelligence et de la prévision s'arrête là. Le courage, la résolution, font le reste.

A partir du moment où la formation échelonnée est prise, toutes les évolutions subséquentes et fatales : ouverture des lignes de colonnes et déploiement des escadrons face à l'ennemi, doivent être un mécanisme dont le perfectionnement est à faire passer dans la routine de la cavalerie. Il n'y a de l'ordre et, par conséquent, de l'ensemble, de la cohésion, il n'y a de salut qu'à ce prix.

Ces quelques principes sont dans notre règlement ; il suffit de savoir les y prendre.

Idée de manœuvre, article 607.

Liberté des dispositions de combat et leur appropriation au terrain, articles 580 et 506 et rapport de 1876.

Recommandation de l'emploi des échelons, article 608.

Prenons-les et gardons-les sans aller chercher une doctrine autre part.

APPLICATION

Puis appliquons-les au cas présent.

Aussitôt que le général de division a pris la décision de franchir le ruisseau de Neuf-Moulin, il a détaché en avant-garde la brigade légère et une batterie, dans le but de lui faire franchir le vallon le plus tôt possible et de l'établir en tête de pont sur les croupes au nord-ouest du clocher d'Aspach pour assurer le débouché du gros de la division. — Cette avant-garde n'avait pas à se montrer sur la crête sans nécessité, pour ne pas donner à l'ennemi une alerte malencontreuse.

Le général, après avoir donné ses ordres pour le passage du ruisseau, est allé de sa personne avec la brigade légère pour faire sa reconnaissance. Il s'est porté pour cela vers le Poirier des I, sur le point culminant du plateau et un peu en avant de la crête, afin que sa silhouette ne se dessinât pas sur le ciel.

Après le passage du vallon, la division rejoint sa brigade légère

et s'arrête en arrière de la crête, au sud-ouest du petit chemin qui va de Landange à la cote 358, dans l'ordre de sa marche d'approche, l'artillerie en masse à la droite de la brigade de tête. — On est pied à terre ; les chevaux soufflent ; rien n'est en vue.

A ce moment, la sûreté de la division est assurée dans les conditions suivantes :

Deux patrouilles de sûreté surveillent le vallon du ruisseau de Neuf-Moulin, l'une à hauteur de Landange, l'autre à hauteur d'Aspach, celle-ci éclairant la direction de Gondrexange. Sur la droite, une patrouille de sûreté est arrivée sur les pentes à l'ouest de Lorquin. Enfin, une dernière patrouille est à l'angle nord-est du bois de la Minière couvrant ainsi le flanc droit de la division.

Quant aux patrouilles de découverte, deux d'entre elles sont restées en contact et, tout en continuant à observer, elles se sont reliées l'une sur le vallon de Lorquin, l'autre sur Landange.

Il arrive ainsi un moment où, par suite de l'arrêt et même du repliement des patrouilles de découverte d'une part, et d'autre part de la progression des patrouilles de sûreté qui marchent avec la division, ces deux espèces de patrouilles se confondent et font double emploi. Si les patrouilles de découverte s'aperçoivent de la présence toute voisine des patrouilles de sûreté, elles peuvent rentrer aussitôt qu'elles sont dépassées par ces dernières et qu'elles leur ont communiqué leurs observations. Elles viennent alors, au galop, rendre compte de vive voix de leur dernière découverte.

C'est ainsi qu'une patrouille de découverte débouche au galop de Landange et vient faire connaître au général de division qu'une masse de 20 escadrons au moins se forme en rendez-vous, à couvert, dans le pli de terrain au nord-est de Neuf-Moulin. L'officier montre la direction ; le général regarde ; on ne voit encore rien.

Le général embrasse d'un regard le terrain, un vaste glacis incliné vers le nord-ouest, qui à 1 kilomètre de distance, se creuse en une légère ondulation, puis se relève sur le chemin de Lorquin à Neuf-Moulin, pour retomber enfin dans le vallon où se masse l'ennemi.

Attendre que cette cavalerie débouche sur la crête de la petite ondulation pour vérifier sa présence et prendre une décision, ce

serait peut-être perdre l'occasion d'une surprise. D'ailleurs, l'officier est digne de confiance. Le général en sait et en voit assez pour prendre sa décision. La voici :

Attirer l'ennemi dans la direction de Landange pour l'entraîner à prêter le flanc gauche ;

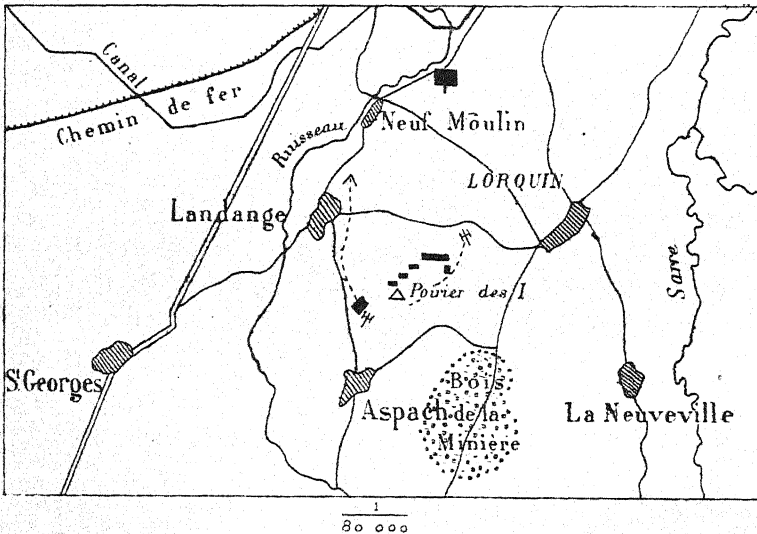
L'attaquer dans son flanc gauche en descendant le glacis du plateau avec l'avantage du terrain ;

Lancer l'artillerie en avant et à droite au sommet du plateau prenant d'enfilade l'ondulation que l'ennemi aura à traverser ;

Appuyer sa formation de combat à droite aux pentes raides du plateau, et à son artillerie ; et s'échelonner vers la gauche avec la réserve à droite.

Cette décision, aussitôt qu'elle jaillit de son esprit, le général la traduit par les ordres suivants, donnés successivement aux généraux, au colonel¹ du N° chasseurs et au commandant de l'artillerie, réunis au galop.

L'ennemi est là-bas massé dans cette direction. Mon but est de



1. On s'étonnera peut-être ici de voir supprimer un degré de la transmission hiérarchique. Mais il importe que la manœuvre à laquelle on juge suffisant d'employer un régiment soit comprise du colonel qui l'exécutera ; et pour en assurer à la fois l'intelligence et la rapidité il est indispensable de supprimer un intermédiaire. C'est pourquoi le général de division exprime sa pensée directement au colonel du N° chasseurs.

l'attirer sur Landange dont voici le clocher, pour l'attaquer dans son flanc gauche avec l'avantage du terrain.

Au colonel du N° chasseurs. Dirigez-vous au trot sur Landange. Quand vous aurez dépassé Landange, vous manœuvrerez pour remplir mon intention.

Si, en attirant l'ennemi sur vous, vous étiez trop vivement ramené, le village de Landange vous pourrait servir de point de ralliement.

Au commandant de l'artillerie. Portez-vous à environ 1,000 mètres d'ici vers le nord-est jusqu'au chemin de Lorquin à Landange, pour vous appuyer et m'appuyer à la raideur des pentes orientales du plateau.

Aussitôt en batterie, ouvrez le feu, à votre initiative; je serai prêt. Le général des chasseurs vous donnera un peloton pour éclairer votre marche.

Au général des chasseurs. Après que l'artillerie aura dégagé le terrain, jetez-vous vers l'Est avec votre 2^e régiment en masse. Vous serez en réserve derrière l'aile droite.

Au général des cuirassiers. Vous formez le front d'attaque, restez en place. Je donnerai le signal de la marche. — Direction vers le nord-est sur le clocher de Lorquin dont la pointe émerge de ce vallon dont on devine la naissance. Avant d'arriver au bord du plateau, vous redresserez vers le nord.

Au général de la 1^{re} brigade de dragons. Formez-vous en échelons de régiment en masse sur le flanc gauche des cuirassiers.

Au général de la 2^e brigade de dragons (s'il y en a une deuxième). Portez-vous en échelon sur le flanc gauche des dragons de la 1^{re} brigade.

Ces ordres sont donnés à chacun des chefs indiqués dans l'ORDRE LOGIQUE DE L'EXÉCUTION; mais ils doivent être entendus de tous,

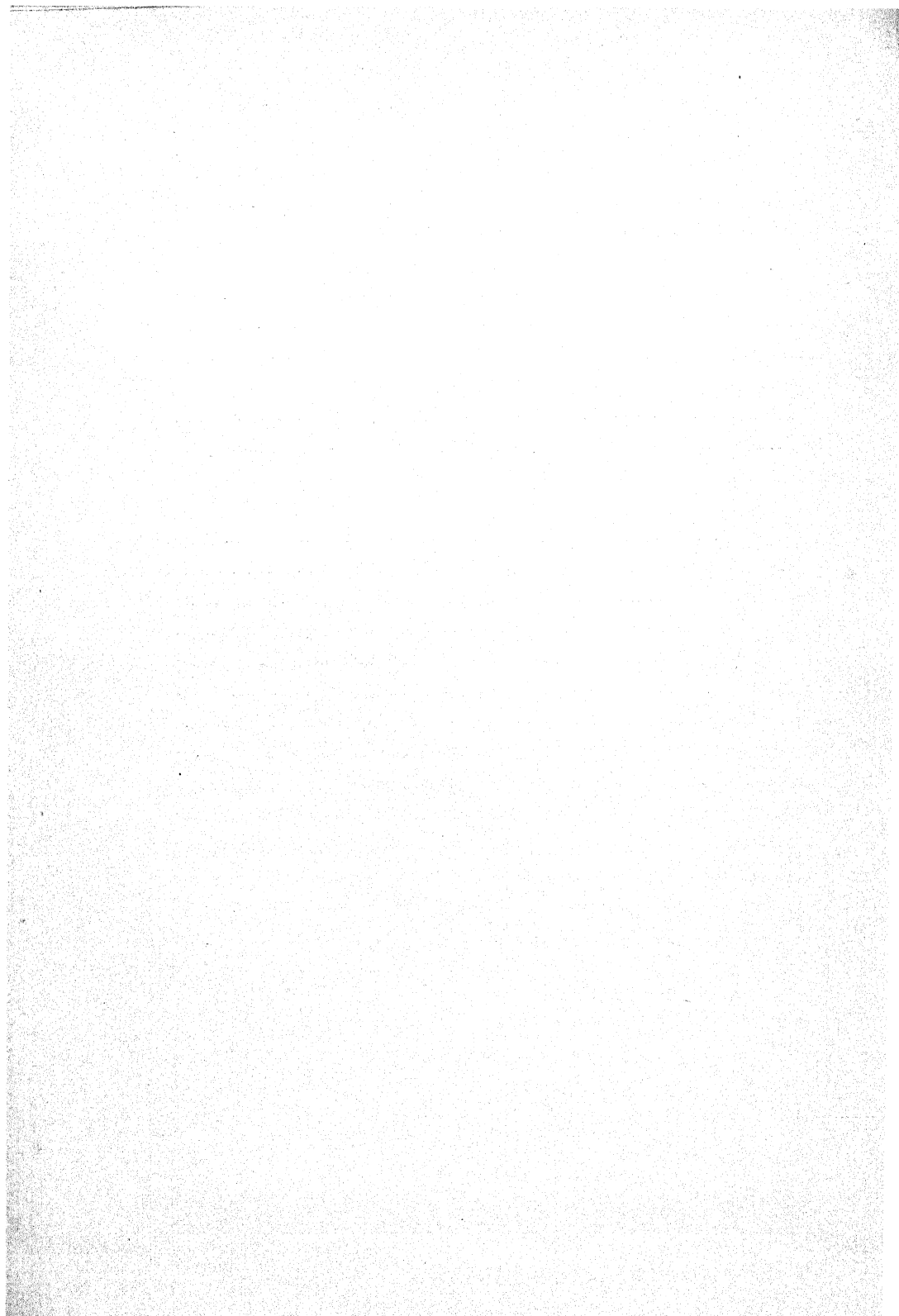
afin que tous comprennent dans son ensemble l'idée maîtresse de l'action. Après quoi seulement le général de division rend la liberté à ses commandants d'unité, qui partent en même temps au galop.

Les ordres d'attaque s'arrêtent là, et là aussi se doit arrêter une étude d'application de combat si elle ne veut pas tourner au genre romantique à la du Vernois et verser dans les fantaisies de l'imagination.

Seules les circonstances décideront des phases suivantes des préliminaires du combat, déploiement en lignes de colonnes, puis formation en bataille.

La précision de ces ordres se passe de commentaires. L'idée de l'exécution y est claire; mais ils laissent volontairement à l'intelligence et à l'initiative de chacun le choix des moyens d'exécution. Je soulignerai cependant un point. Le général n'a pas cherché à coordonner par une disposition *d'accord* la manœuvre du N^e chasseurs et l'attaque de l'artillerie. Et, à mon humble avis, il a eu raison; toute disposition de ce genre serait assurément déjouée par l'imprévu et pourrait paralyser l'action d'une de ces unités, au détriment de la surprise, de l'à-propos, du succès.

L'idée générale comprise, chacun marche au but suivant les circonstances qui surgissent au travers de sa mission particulière; le général de division est entre ces divers efforts convergents, mais séparés, pour les coordonner par son intervention, prêt à saisir l'à-propos des événements afin d'assurer le but commun de toutes les actions auxiliaires: la victoire.



V

LA DÉCOUVERTE¹

LA POURSUITE.

Elle a été victorieuse notre division. Maintenant, après la victoire, l'exploitation de la victoire, la poursuite jusqu'à l'anéantissement moral, sinon matériel, de la cavalerie ennemie, dût-elle nous amener jusque sous les balles de son infanterie.

D'ailleurs c'est notre chemin, puisque c'est cette infanterie que nous voulons découvrir. Mais pour le pouvoir faire, il faut que la cavalerie battue soit d'abord hors de cause.

Ici, la poursuite est extrêmement facilitée par le terrain.

La cavalerie ennemie a derrière elle le canal de la Marne au Rhin et ne peut s'écouler que par quelques points de passage, qui sont maîtrisés par les hauteurs de la longue croupe de Xouaxange.

Vraisemblablement elle s'empare des points de passage les plus proches, ceux d'Heming et d'Hertzing, par lesquels elle s'écoule sous la protection de quelques escadrons pied à terre, placés en tête de pont défensive.

En présence de cette situation, les dispositions rapidement prises par le général sont les suivantes : Il lance l'artillerie sur la croupe marquée par le Poirier de Xouaxange, d'où elle canonne le défilé de l'ennemi qui est poursuivi directement par la 1^{re} brigade

1. Voir la carte n° 1.

de dragons. Les autres brigades sont rapidement dirigées sur les deux points de passage de Xouaxange, afin d'en prendre possession avant l'ennemi, et de déboucher avant lui sur la route de Heming à Sarrebourg pour la lui couper.

La 1^{re} brigade de dragons envoie deux escadrons à Xouaxange pour les y établir en tête de pont, afin d'assurer à la division sa liberté de retraite, le cas échéant. Une fois la poursuite directe poussée jusqu'au canal, l'artillerie ne doit pas le venir franchir tout de suite à Xouaxange, à la queue de la division ; elle reste au contraire sur la croupe de Xouaxange, d'où son canon peut continuer à battre à l'ennemi sur la route de Sarrebourg.

Le général de division remet de l'ordre dans sa division après le passage à gué du ruisseau de l'Étang ; il la masse sur la croupe 280 et s'avance au trot vers la route de Sarrebourg. Orienté et renseigné qu'il est par deux patrouilles d'officiers lancées vers Heming sur les derrières de la cavalerie ennemie, il attaque de nouveau celle-ci pour compléter sa défaite. Ses débris sont poursuivis jusqu'à Imling, sous le feu des avant-postes, qui eux-mêmes se retirent précipitamment sur Sarrebourg.

La division se rassemble en colonne par brigade en ligne de masses à l'ouest d'Imling, ralliée par la 1^{re} brigade de dragons et par son artillerie ; elle se couvre de patrouilles de sûreté dans toutes les directions, pendant que deux reconnaissances d'officiers sont envoyées par les deux rives de la Sarre sur Sarrebourg.

Les chevaux reprennent haleine ; les hommes mangent la nourriture qu'ils ont emportée.

Des Lorrains d'Imling interrogés donnent des renseignements précis, que les officiers de découverte viennent bientôt confirmer :

« A Sarrebourg il n'y a plus qu'une garnison de quelques bataillons. L'armée qui s'était concentrée sur la ligne de Berthelming-Sarrebourg s'est dirigée vers l'ouest sur la Seille et sur Metz ; les dernières troupes ont quitté Sarrebourg il y a deux jours. »

Il paraîtrait donc que la division de cavalerie battue n'était qu'un masque pour cacher ce mouvement de concentration vers l'ouest.

Il ne convient pas de discuter le degré de vraisemblance de cette hypothèse. Elle est introduite pour agrandir le champ d'action de notre cavalerie et nous donner ainsi l'occasion d'étudier le service de découverte.

LES CONDITIONS DE LA DÉCOUVERTE.

Le premier acte de cette découverte est accompli, la défaite de la cavalerie ennemie. Elle a été battue, poursuivie ; elle est hors de cause pour plusieurs jours.

Le terrain est libre devant nous et la découverte proprement dite va commencer.

Mais d'abord, un résultat important est atteint. On a découvert que derrière cette cavalerie ennemie il n'y avait rien à Sarrebourg, premier objectif qu'on devait atteindre, et que les forces qui s'y étaient rassemblées primitivement ont été dirigées vers l'ouest sur une concentration qu'il reste à découvrir.

Ce résultat, il importe de le faire parvenir le plus tôt possible au généralissime, où qu'il soit.

Une dépêche est aussitôt portée à Blâmont par un officier.

Elle est conçue dans les termes suivants :

« La division de cavalerie du général a été complètement
« battue et mise hors de cause. Sarrebourg n'est occupé que par
« quelques bataillons ; toutes les forces qui s'y étaient d'abord
« rassemblées ont été dirigées vers l'ouest sur la Seille. Les der-
« nières troupes sont parties avant-hier. Demain je marcherai sur
« la Seille ; j'envoie à la découverte dès aujourd'hui. »

Imling, devant Sarrebourg, 2 heures après midi, 17 mai.

Général X...

.....
.....
.....

L'officier envoyé avec la dépêche donne au passage l'ordre de diriger rapidement sur Heming le convoi qu'on avait laissé à Blâmont dans l'attente des événements.

La division cantonne sur la Sarre, occupant les localités suivantes : Behing, Xouaxange, Kerprich-aux-Bois, Dianne-Capelle, Barchain, Heming, Hertzing, Gondrexange.

La journée a été assez dure pour les chevaux ; les suivantes seront plus dures encore ; seul le cantonnement permet de reposer leurs forces ; aussi le voisinage de l'ennemi ne doit pas faire hésiter le général à cantonner ses escadrons. Cet ennemi a été battu, démoralisé ; fût-il intact d'ailleurs, la cavalerie n'a-t-elle pas des fusils pour défendre ses cantonnements ?

Nous nous entretiendrons ailleurs des détails du cantonnement ; mais, dès maintenant, il importe d'en mettre en lumière la nécessité.

La routine pourra répondre que sous le premier Empire on ne cantonnait presque pas et que nos pères ont fait plus et mieux que nous. La cavalerie d'autrefois bivouaquait en effet, et elle nous a appris que par cette pratique elle ruinait ses chevaux. Si elle ne cantonnait pas, c'est qu'elle n'avait pas dans les mains un fusil comme le nôtre qui donne à nos escadrons pied à terre une force défensive inconnue à nos devanciers ; c'est qu'elle n'avait aucune force de résistance et que sa seule manière de se défendre était l'attaque ou la fuite. Pour cela, elle devait être dans un qui-vive perpétuel, au bivouac, les rênes au bras.

Aujourd'hui que le combat à pied nous permet de défendre les cantonnements, prenons-les donc, sauf à y résister en cas d'attaque, comme nous en avons le moyen. Et ce serait peu que de cantonner, s'il fallait laisser les chevaux sellés indéfiniment, sous prétexte que Curély et de Brack gardaient leurs chevaux sellés. La selle permanente était une nécessité désastreuse du bivouac ; au contraire, un des plus sérieux avantages du cantonnement est la possibilité du desseller immédiat.

Voici des escadrons qui occupent un cantonnement, qu'en cas d'alerte ils se préparent à défendre avec leurs fusils ; pendant cette défense, à quoi servira la présence de la selle sur le dos des chevaux ? Uniquement à les ruiner.

Donc la règle à faire entrer dans la pratique de la cavalerie comme corollaire heureux de l'emploi le plus ordinaire à faire du combat à pied, est celle-ci :

Cantonner et desseller toujours ; ne faire le contraire qu'exceptionnellement.

Le chef d'état-major transmet les ordres relatifs : aux cantonnements ; aux dispositions d'avant-postes¹ ; aux achats à faire pour assurer les distributions immédiates ; à l'installation d'une ambulance improvisée au château d'Huberville, où les blessés qui ne pourront pas suivre devront être gardés et soignés.

Cependant le général de division pense à la découverte de demain :

Il faut négliger Sarrebourg et la cavalerie battue qui s'y est repliée ; il faut marcher sur la Seille, en prenant les précautions nécessaires contre un retour offensif de la cavalerie de Sarrebourg, qu'on laissera ainsi sur ses derrières. Il faut enfin découvrir cet ennemi qui s'est dérobé vers l'ouest, au delà de la Seille, et qui a sur nous une avance de près de quarante-huit heures. Voilà le but. Comment l'atteindre ?

Pour joindre l'ennemi, il faut marcher le plus vite possible et il faut marcher concentré, exposé qu'on est à combattre, soit en avant contre une cavalerie nouvelle qui couvrirait les derrières de la concentration ennemie, soit en arrière contre la cavalerie déjà battue qui pourrait encore essayer de mordre.

La portée de cette découverte, de la Sarre à la Moselle, embrasse une étendue de 70 à 80 kilomètres, jalonnée dans son axe par le chemin de fer de Sarrebourg à Metz. C'est sur cet espace qu'il faut rechercher l'ennemi.

L'IDÉE MAITRESSE DE LA DÉCOUVERTE.

Avant toutes choses, il faut remarquer que ce terrain n'a pas partout la même valeur. L'idée serait fausse de le diviser en zones

1. Je ne reviens pas sur l'étude des dispositions d'avant-postes pour ne pas alourdir la question de la découverte qu'il s'agit d'étudier. Je dirai cependant qu'en raison de la marche prévue pour le lendemain, le régiment cantonné à Dianne-Capelle devra tenir les passages sur le canal des Houillères, et notamment la route de Strasbourg à Metz. Un escadron pourra, dans ce but, être détaché à la ferme du Tuillier.

longitudinales à répartir entre plusieurs éléments de découverte. C'est là une conception théorique, une abstraction géométrique qui disparaît devant l'examen de la réalité pratique.

Toute la valeur militaire de ce terrain se résume en 3 lignes principales : la vallée de la Seille, le chemin de fer de Sarrebourg à Metz, et la ligne Meurthe-Moselle de Nancy à Metz.

La première de ces lignes est la seule vallée transversale qui coupe le terrain ; la deuxième est pour l'ennemi une voie de communication sur laquelle se peuvent produire des mouvements de troupes ; enfin la troisième est une ligne d'appui, de défense ou de manœuvre de premier ordre.

En considérant chacune de ces lignes, on remarque encore que leur valeur se condense en quelques points principaux :

La première ligne se résume en deux points, Marsal et Château-Salins ; la deuxième ligne présente également deux centres de gravité, les nœuds de chemins de fer de Bénestroff et de Remilly ; enfin la troisième ligne offre trois points importants : Nancy, Pont-à-Mousson et Metz.

C'est donc sur ces lignes et sur ces points qu'il faut diriger la découverte.

Il ne s'agit pas, en effet, d'éparpiller ici sur de grands espaces des escadrons fractionnés en patrouilles de batteurs d'estrade, comme pour une battue de chasse ; il faut aller chercher l'ennemi là où il doit vraisemblablement passer, là où l'attire, comme un aimant, l'importance militaire du terrain.

Voilà l'idée maîtresse qui doit gouverner toute application de découverte à l'exclusion de tout formalisme, de tout système, de tout dispositif se rapportant à un front normal.

Il n'y a pas de front normal de découverte. Il ne s'agit pas ici d'empêcher une cavalerie de passer, comme c'est au contraire le but du service de sûreté de l'armée, où il faut par conséquent tout surveiller et, pour cela, assigner à chaque grande unité son champ de surveillance.

Il n'y a qu'un but à atteindre, des objectifs principaux à viser et du monde à y envoyer. Si l'on peut dire avec justesse « le front

d'une troupe de sûreté », il semble que ce soit une discordance que d'associer les termes de l'expression « front de découverte », parce qu'elle éveille une idée de liaison en largeur, d'accord et de dépendance réciproque, qui est contraire à l'essence même de la découverte.

Donc il faut distinguer dans le terrain les lignes, les points qui le résument comme des centres de gravité. — Autant de points ou de lignes, autant d'objectifs ; et autant d'objectifs distincts, autant d'éléments de découverte distincts.

A chacun son objectif, sa mission bien nette ; et que chacun y marche sans aucune préoccupation de liaison avec ses voisins, ne dépendant que de la masse centrale qui l'a envoyé.

D'ailleurs, la recherche approfondie de l'histoire ne montre pas autre chose, en dernière philosophie.

Voulait-on savoir ce qui se passait à X, à Y, à Z ? On demandait à la cavalerie de l'aller voir et de le dire, et pour cela elle envoyait des « détachements » sur X, sur Y, sur Z.

LA DÉSIGNATION DES ÉLÉMENTS DE DÉCOUVERTE.

Appliquons cette idée.

La division devra d'abord gagner la Seille (Marsal, Vic, Château-Salins) ; puis, d'après les renseignements qu'on y aura recueillis, le général de division orientera sa marche du lendemain.

Ces renseignements, il importe de les avoir le plus tôt possible, dans la nuit que la division passera sur la Seille.

Il faut donc détacher dès aujourd'hui les éléments de découverte.

Le chemin de fer de Sarrebourg à Metz, avec ses points principaux de Dieuze, Bénestroff et Remilly, ne constitue qu'un même objectif de découverte, en raison de son orientation dans le sens même de la marche générale.

Au contraire, les points de Nancy, de Pont-à-Mousson et de Metz, à cause de leurs directions divergentes, constituent 3 objectifs distincts. En tout 4 objectifs ; donc 4 éléments de découverte.

Quels seront-ils ? L'histoire répond encore : des reconnaissances, ou ce que de Brack appelait des détachements, et Curély des par-

tis. Leur force variait de 20 à 200 chevaux, suivant l'importance du but ; et leur composition n'était jamais faite d'unités constituées. Faisons ainsi, mesurons la force de ces reconnaissances à l'importance de leur mission et composons-les, non d'unités constituées, non d'éléments quelconques prélevés au hasard d'un tour de service dans les escadrons et dans les régiments, mais, au contraire, de groupes d'élite. Ce service de découverte, en effet, est difficile entre tous ; il exige des officiers, des cavaliers et des chevaux de choix. C'est d'ailleurs le meilleur moyen de ne pas laisser de prisonniers aux mains de l'ennemi, car seuls les mauvais chevaux et les mauvais cavaliers restent en route. Donc que ce service de choix soit assuré avec des éléments de choix.

Pour cela, il serait nécessaire de prévoir dès le temps de paix, dans les escadrons et dans les régiments, la constitution de groupes d'élite qui recevraient une éducation spéciale en raison de leur aptitude et de leur destination.

« A qui confie-t-on le commandement des détachements ? » — dit de Brack.

« Aux officiers et sous-officiers, à leur tour de service, en commençant par la droite du contrôle d'ancienneté de chaque grade.

« Cette règle est-elle invariable ?

« Non ; dans les circonstances importantes, on choisit les officiers et sous-officiers qui ont fait preuve de plus de mérite, de zèle et de courage : c'est à l'ancienneté à réunir ces qualités à ses droits, si elle ne veut pas éprouver la honte de se voir préférer plus jeune qu'elle. »

Croyez-vous qu'au 7^e de hussards, avec le colonel Colbert, Curély ne marchait pas plus souvent qu'à son tour ?

Eh bien, ici les circonstances sont toujours *importantes* ; cette exception admise par de Brack doit donc devenir la règle et s'étendre même aux cavaliers.

Aujourd'hui, avec nos armées nationales et nos cavaliers à peine instruits, c'est aux meilleurs¹ seuls qu'on pourra demander de faire un service si difficile.

1. Ce n'est pas sans quelque regret que l'on pense aux éléments de premier ordre à qui ce service pourrait être confié et qui sont perdus pour la cavalerie. Avec l'excédent de ses sous-officiers réservistes, que l'on verse obscurément dans le train

Ces principes établis, revenons à la constitution de notre découverte :

1^o Pour l'objectif Dieuze-Bénestroff-Remilly-Metz, à cause de l'éloignement de l'objectif, de l'excentricité de la découverte et aussi en raison de l'imprévu qui peut surgir sur cette ligne ferrée, il faut une force capable d'un certain effort, susceptible de jouer un certain rôle, au moins 50 chevaux, sous le commandement d'un capitaine ou d'un chef d'escadrons.

2^o Pour les trois autres objectifs de Metz, Pont-à-Mousson et Nancy où il n'y a pas à combattre, ni aucun *imprévu à prévoir*, où il s'agit simplement d'aller voir bien et vite, il suffit de petites patrouilles, chacune composée d'un officier escorté de quelques cavaliers, de 4 à 10.

Ces patrouilles n'auront que peu à rayonner à cause même de la netteté de leurs objectifs. D'ailleurs, leur tâche est extrêmement facilitée par l'empressement sympathique avec lequel les populations leur donneront tous les renseignements à leur connaissance. Donc, du moment qu'il n'y a pas à combattre mais seulement à voir et toujours à ne pas être vu, ces patrouilles doivent être aussi faibles que possible.

LE CARACTÈRE DES ÉLÉMENTS DE DÉCOUVERTE.

Il faut complètement expliquer cette assertion que ces patrouilles n'ont pas à combattre. — Si elles avaient été lancées avant la défaite préalable de la cavalerie ennemie, elles pourraient se heurter d'abord à celle-ci. Il ne leur servirait de rien alors d'être fortes contre une masse qu'elles ne sauraient attaquer ; leur force serait au contraire un danger, puisqu'elle leur ferait perdre la légèreté,

ou que l'on emploiera comme estafettes, la cavalerie se prive de ses cavaliers les meilleurs, les plus intelligents, les plus énergiques, les plus instruits, de ceux dont l'éducation lui a le plus coûté d'efforts et de sollicitude.

Peine perdue, valeur perdue ! Tous ces braves sous-officiers, vigoureux, pleins d'entrain, exercés à la lecture de la carte, dressés dans le service en campagne avec le plus chaud de notre fanatisme, nous ne les verrons plus à cheval avec nous ; ils seront charretiers ou facteurs !

Et quels groupes d'éclaireurs d'élite ils feraient ! Peine perdue, valeur perdue !

la fluidité qui seules les peuvent faire échapper à l'action de la masse ennemie.

Mais ici, puisqu'elles n'ont été lancées qu'après la défaite de la cavalerie indépendante ennemie, elles ne trouveront devant elles que des avant-postes de cavalerie de sûreté. Ces avant-postes, qu'ils marchent ou qu'ils soient en station, on ne peut songer davantage à les combattre. Leurs premiers éléments de surveillance sont soutenus à courte distance par des réserves de plus en plus fortes, tandis que nos patrouilles sont, au contraire, à si grande distance de leur gros, que toute idée de combat leur est logiquement refusée.

D'autre part, cette cavalerie de sûreté ennemie n'est pas le but ; c'est derrière, c'est jusqu'aux avant-postes d'infanterie qu'il faut atteindre, parce que leur emplacement et leur force sont la révélation la plus nette des forces et des positions de l'armée qu'ils gardent immédiatement.

Que si ce réseau de sûreté est tellement fortement organisé, que rien ne puisse s'y glisser au travers, c'est avec la masse centrale qu'il le faudra venir briser.

Donc à la masse seule l'attaque brutale, soudaine, irrésistible ; à ses patrouilles de découverte la ruse, l'adresse qui, favorisées par la légèreté du plus petit effectif possible, pourront peut-être pénétrer à travers le réseau, avant l'heure de l'arrivée de la masse, avant son choc violent dans la toile de l'araignée ennemie.

Enfin les conditions mêmes où se fait la découverte de ces patrouilles leur rendent possible de chercher à éviter le combat. Elles ont, en effet, pour se dérober et pouvoir tourner les obstacles, le temps et l'espace : le temps, parce que les quelques heures de retard qu'imposera le détour à faire sont ici sans importance sur l'utilisation du renseignement attendu ; l'espace, qui leur permet de se dérober et de se rendre invisibles.

Il est des circonstances autres où les reconnaissances de cavalerie n'ont au contraire pas d'autre moyen que d'attaquer les partis de la cavalerie adverse, pour pouvoir découvrir ce qu'il y a derrière : c'est sur le champ de bataille, dans cette exploration préalable qui détermine les positions de l'ennemi et l'envergure précise de son front de bataille. Là, le temps et l'espace font également défaut.

Quelques heures, quelques minutes ont leur importance pour l'exécution des opérations tactiques, il n'en faut rien perdre. L'espace aussi est limité, excepté aux ailes, et les objectifs des reconnaissances sont trop précis, trop rapprochés pour qu'il soit possible de se jeter beaucoup hors de leur direction.

Là, un parti en reconnaissance qui en rencontrera un autre de l'ennemi devra d'abord le battre pour voir ensuite au delà, le battre sans perdre de temps ni en hésitation, ni en détour. Là, reconnaître ce sera presque toujours combattre. Or, pour combattre il faut être fort. Aussi cette exploration du champ de bataille ne pourra-t-elle pas être faite par des cavaliers isolés, mais par des partis aussi forts que les autres circonstances le permettront. C'est d'ailleurs une étude qui viendra en son temps et je n'ai voulu en dire dès à présent que ce qui m'était nécessaire pour faire saisir, par opposition, la nature même de la mission de nos patrouilles de découverte.

LA TRANSMISSION DES RENSEIGNEMENTS.

L'escorte de ces patrouilles de découverte n'a donc d'autre but que de leur servir à la transmission de leurs renseignements, car elles doivent être permanentes, c'est-à-dire ne se replier qu'en cas de refoulement majeur, continuant leur découverte jusqu'à la complète conquête de leur objectif.

Or le moyen à la fois le plus sûr et le plus rapide d'assurer cette transmission des renseignements est donné par l'emploi de la télégraphie optique.

Les plus petits appareils de ce genre ont, la nuit, une portée moyenne de 20 kilomètres. Je dis la nuit, parce que, d'une part, c'est la nuit que ces appareils ont leur portée maxima et que, d'autre part, il y aura encore avantage de rapidité à attendre la nuit pour la transmission instantanée des renseignements. A cet effet, les patrouilles devront venir, à la tombée du jour, chercher dans un rayon de quelques kilomètres le point favorable d'où elles puissent apercevoir le poste optique central ou de relai de la division.

Lorsque en effet l'envergure de la mission de découverte confiée,

à une patrouille ou à un parti lui devra faire gagner en avant de la division une distance dépassant 20 kilomètres, celle-ci pourra jeter en avant un escadron détaché qui couvrira la sûreté d'un poste de relais.

Cet escadron compacte, détaché sur l'axe de mouvement de la division, ne sera pas d'ailleurs perdu pour elle ; et ce moyen permettra ainsi à la masse de recevoir rapidement des nouvelles qui lui viendront de 40 kilomètres en avant d'elle.

On peut bien penser que ce résultat pourra satisfaire les plus exigeants, car si nos patrouilles, si nos partis vont vite, notre division saura également marcher par bonds rapides, par enjambées de 40 à 50 kilomètres par jour, à moins qu'elle ne soit frappée d'ataxie locomotrice et qu'elle ne se traîne péniblement à une allure de marche funèbre, comme la 4^e division de cavalerie allemande dans sa marche sur Châlons du 16 au 26 août, en avant de la III^e armée.

Si, pour une raison quelconque, la télégraphie optique ne pouvait pas être utilisée, le meilleur moyen à employer paraît être la carriole attelée. Il faudra avoir l'esprit attentif à l'utilisation de tous les moyens de circonstance. Si, par grâce, un fil télégraphique existait, point encore coupé, le télégraphiste de l'appareil optique le pourrait utiliser. Si une voie ferrée réunit les deux points intéressés et qu'une locomotive¹ y puisse marcher, le problème est encore rapidement résolu.

Enfin, le dernier moyen auquel il faut avoir recours à défaut de tout autre est l'estafette montée, pour ne pas imposer à ses chevaux des fatigues considérables. D'ailleurs, dans ce pays lorrain, le pire procédé auquel les circonstances puissent obliger d'avoir recours sera la carriole attelée, car partout on trouvera une voiture légère à laquelle on pourra atteler soit un cheval de la localité, soit un cheval de la patrouille, le cavalier et son harnachement dessus, à côté du guide.

En tout cas, il faut proscrire toute idée de liaison par postes de correspondance. Les patrouilles de découverte doivent être par

1. Il serait très utile que nos télégraphistes et nos pionniers de cavalerie pussent recevoir une notion de la manipulation d'une locomotive.

essence trop indépendantes dans leur marche pour qu'on puisse penser à les rattacher à l'organe maternel par un pareil cordon ombilical. Ce serait d'abord une consommation très grande de cavaliers ; ensuite les événements peuvent jeter une patrouille en dehors de la direction de marche prévue, au point qu'elle aura plus tôt fait d'envoyer directement son renseignement au général de division que de le lui faire parvenir par les relais établis.

D'ailleurs, nous verrons plus tard que les postes de correspondance sont un procédé rudimentaire, presque archaïque, auquel on pourra toujours se dispenser de consommer de la cavalerie ; et que dans toutes les circonstances où ils pourraient être employés il y a toujours des moyens meilleurs qu'il faudra savoir préférer.

LA MISE EN MOUVEMENT DU SERVICE DE DÉCOUVERTE.

Les objectifs de découverte une fois déterminés, puis les reconnaissances de découverte désignées et constituées, il faut les mettre en mouvement.

Les dispositions qui préciseront leurs missions pourront faire l'objet de communications verbales ou bien se résumer en dispositions écrites telles que celles-ci :

Dispositions spéciales.

a. Capitaine A. — 50 chevaux de tel régiment, deux officiers, un appareil optique.

Objectif. — Reconnaissance du chemin de fer de Sarrebourg à Metz.

Points principaux. — Dieuze, Bénestroff, Remilly. Découvrez les mouvements de troupe qui pourraient se produire ou se projeter par la voie ferrée.

b. Lieutenant B. — 10 chevaux (2 sous-officiers), un appareil optique.

Objectif. — Metz, par Château-Salins.

c. Sous-lieutenant C. — 8 chevaux, un appareil optique.

Objectif. — Pont-à-Mousson, par Château-Salins et Nomeny, puis Metz par la vallée de la Moselle.

d. Lieutenant D. — 6 chevaux.

Objectif. — Nancy, par Vic.

Instructions communes.

Le général sera demain après midi à Château-Salins. Un poste optique sera établi aussitôt à l'ancien télégraphe de Château-Salins, à 4 kilomètres à l'ouest de Château-Salins, un peu au sud de la route de Metz. Il restera en position l'après-midi et toute la nuit jusqu'au lever du jour suivant.

Ensuite la division prendra la direction qui résultera des renseignements mêmes de la découverte, et qui sera notifiée aux reconnaissances par l'optique.

En tout cas, après-demain 19 mai, un poste optique sera établi de 8 heures du matin à midi, au signal de Delme, sur la côte de Delme.

Et les dispositions d'un ordre de découverte doivent se borner là : désignation des objectifs ; attribution de ces objectifs avec quelques indications particulières ; composition des patrouilles ou des partis ; enfin, dispositions aussi précises que possible sur la marche de la division pour orienter les reconnaissances en vue de la transmission des renseignements.

Il est inutile de mettre dans un ordre de ce genre des prescriptions banales telles que celles-ci : « Recueillez des renseignements « précis non seulement sur les forces, mais aussi sur les directions « de marche de l'ennemi ; pénétrez au travers de ses avant-postes « aussi avant que possible... », toutes choses qui doivent aller sans qu'on en parle et qui sont du domaine de la préparation de la cavalerie, c'est-à-dire de l'instruction. Encore faut-il bien pénétrer notre esprit de cette nécessité absolue, quand on envoie une patrouille à la découverte sur un objectif donné, qu'elle doit attein-

dre à la plus complète précision des renseignements qu'elle va chercher.

Loin de se contenter de jeter un coup d'œil rapide et d'effleurer un contact furtif, il faut plus que voir, il faut compter les forces et vérifier les directions de marche de l'ennemi.

Il suffit de se souvenir que, le 15 et le matin du 16 août 1870, devant Metz, la cavalerie allemande assurait n'avoir devant elle qu'une arrière-garde, pour comprendre qu'un renseignement incomplet donné sur l'ennemi peut avoir des conséquences aussi funestes que l'absence même de tout renseignement.

Il ne saurait être non plus question d'astreindre les patrouilles de découverte à occuper des points déterminés pendant des temps déterminés, sous prétexte de savoir où l'on pourrait leur faire parvenir de nouvelles instructions. Ce serait imposer aux partis de découverte une condition souvent irréalisable, ce serait en tout cas enchaîner des patrouilles qui ne doivent dépendre que de l'ennemi et des événements. Et tout cela dans un but illusoire.

En effet, supposons qu'au cours de la découverte surgisse un nouvel objectif, qu'un nouveau point d'interrogation se dresse devant la pensée du général de division et que le but à découvrir se rapproche de la direction d'une patrouille déjà envoyée. Si le général veut confier à cette patrouille cette mission auxiliaire, il sera obligé d'y envoyer quelqu'un pour l'en informer; ce serait plus vite fait de détacher sur ce nouvel objectif une nouvelle patrouille; ce serait à peine une plus grande consommation de monde en raison du petit effectif de ces éléments de découverte. En tout cas, on n'entraverait pas, par une prescription funeste, la mission des patrouilles déjà lancées.

Voilà donc comment le général de division mettra en mouvement son service de découverte et comment il en aura compris le rôle.

Derrière ces éléments de découverte ainsi lancés et marchant le plus vite, le plus sûrement possible à la recherche de l'ennemi sur les objectifs où il doit être, s'avancera le gros de la division.

Mais avant d'étudier la marche de la division, centre et marteau

de la découverte, il est utile de résumer les quelques principes qui, à l'exclusion de tout système absolu et de toute épure géométrique, doivent donner la vie à un service de découverte, après ou avant la défaite obligatoire de la cavalerie ennemie.

PRINCIPES D'APPLICATION DU SERVICE DE DÉCOUVERTE.

1° Examen judicieux des objectifs distincts dans lesquels se condense la valeur militaire du terrain et sur lesquels on a le plus de chances de trouver l'ennemi, ou au moins de ses traces ou de ses nouvelles ;

2° Désignation des éléments de découverte correspondant chacun à chacun des objectifs distincts ;

3° Composition des éléments de découverte au moyen de patrouilleurs d'élite pour tous les grades, choisis et instruits spécialement pour cet emploi ;

4° Force de ces éléments de découverte proportionnée à l'importance de leur mission ;

5° Indications aussi précises que possible sur la marche du gros, pour favoriser la transmission des renseignements recueillis, au moyen du télégraphe optique d'abord et à la faveur de tous les autres moyens de circonstance ;

6° Enfin, indépendance absolue des éléments de découverte, soumis à l'unique obligation de renseigner et d'atteindre leur but.

Et c'est tout.

Quant à la marche de ces détachements, patrouilles ou partis, il n'y a qu'à relire de Brack.

D'ailleurs elle est commandée par le but à atteindre et par les incidents de la découverte. Mais le principe qui s'impose à l'allure générale de tout parti isolé et en l'air, c'est de marcher compacte,

« appuyé depuis le premier de ses tirailleurs jusqu'au dernier homme de son arrière-garde¹ », ne rayonnant qu'à propos pour saisir des nouvelles, puis se reformant aussitôt après, surveillant les grandes lignes en évitant d'y marcher, enfin le plus serré, le moins encombrant possible, afin de pouvoir se couler inaperçu dans le terrain.

Dans les cas périlleux, en présence d'un ou de plusieurs partis de cavalerie plus nombreux, une pratique des Cosaques semble excellente avec les cavaliers et les chevaux d'élite qui composeront ces petits détachements. Elle consiste à disperser son monde, comme une volée d'oiseaux, avec un point de ralliement au bout, soit en avant, soit en arrière, ou même avec deux points de ralliement, le deuxième en cas d'insuccès. A ce point déterminé, le chef retrouvera ses cavaliers qui auront échappé presque sûrement aux partis compacts de la cavalerie adverse. Autant vaudrait pour eux, en effet, faire la chasse aux oiseaux que de courir après ce vol de cavaliers isolés fuyant à tire de jambes. — Pour qui cherche le combat, la concentration ; pour qui, au contraire, le veut éviter, la dispersion avec un point de ralliement au bout.

SYNTHÈSE DE LA DÉCOUVERTE.

Avant d'écrire *fin* sous cette première mission de la découverte, je voudrais en faire comme une rapide synthèse pour mettre en lumière les caractères de ses deux actes successifs.

Dans le premier acte, la recherche de la cavalerie ennemie pour l'attaquer, le but c'est le combat ; le moyen principal c'est la masse ; les organes de découverte qui en rayonnent lui sont subordonnés. Il est inutile, dangereux même, une fois la bonne piste trouvée, de les lancer au loin en les rendant indépendants. Il ne faut pas, en effet, que le chien d'arrêt fasse lever le gibier de trop loin, avant que le fusil soit prêt à pouvoir l'atteindre. Il faut au contraire que l'annonce de l'approche de la cavalerie ennemie soit transmise avec la plus grande rapidité possible, afin que notre masse puisse

1. De Brack, *Avant-gardes*, page 172.

surgir à propos et lui sauter à la gorge. Pour cela, il faut que le chien d'arrêt soit tenu à assez courte distance du chasseur, comme nous l'avons vu dans la marche d'approche qui a précédé le combat.

Dans le deuxième acte, au contraire, celui de la découverte proprement dite, la masse qui a battu la cavalerie adverse et qui a déblayé ainsi le champ de la découverte passe momentanément au rôle secondaire, pour laisser le principal aux partis de découverte, lesquels prennent alors l'essor le plus rapide, le plus audacieux, indépendants dans leur vol et soumis à l'unique obligation de faire parvenir leurs renseignements.

Si cependant ces patrouilles légères, fluides, ne peuvent pas se couler au travers des avant-postes de la cavalerie de sûreté, elles attendront l'arrivée de la masse, dont elles ont orienté la marche, et qui vient se ruer à l'attaque de cette deuxième cavalerie.

Alors ce dernier obstacle vivant une fois brisé, la cavalerie indépendante lance un nouveau vol de patrouilles et atteint par ce deuxième bond de découverte au contact des avant-postes de l'infanterie ennemie, au contact terminal et révélateur, but définitif de la découverte.

La division de la découverte en ces deux actes successifs que je viens d'étudier est une conception théorique plutôt que l'image certaine de la réalité ; cela a été pour moi un moyen, un artifice de méthode pour mieux saisir les conditions particulières de ce qui répond à la recherche du *combat*, et les distinguer de ce qui se rapporte à la *découverte* proprement dite.

Notre esprit en effet est à ce point myope qu'il ne peut saisir la vérité qu'en la divisant méthodiquement en morceaux qu'il étudie alors successivement.

Maintenant que ce résultat est acquis, il faut ressouder ces morceaux qu'une analyse voulue a séparés et reconstituer intégralement la réalité.

Il faut établir que de ces deux actes un seul est le but, la découverte, et que le premier, le combat, n'est que le moyen, et encore un moyen qui n'est pas obligatoire, du moins qui n'est pas immédiat.

Il se peut bien faire, — n'est-ce pas ? — qu'en voulant d'abord chercher la cavalerie ennemie pour la détruire, on la manque ; et qu'ainsi la découverte, c'est-à-dire le but unique, reste en souffrance, sous le prétexte qu'on avait voulu en faciliter le problème en déblayant le terrain de la présence gênante de la cavalerie adverse.

Non, si les premiers renseignements font savoir que la cavalerie n'est pas imminente et qu'il y ait une crainte de la manquer, il faut tout de suite envoyer des partis à la découverte vraie, la grande, la seule qui intéresse le généralissime, celle des masses d'infanterie, là où le service des renseignements les signale.

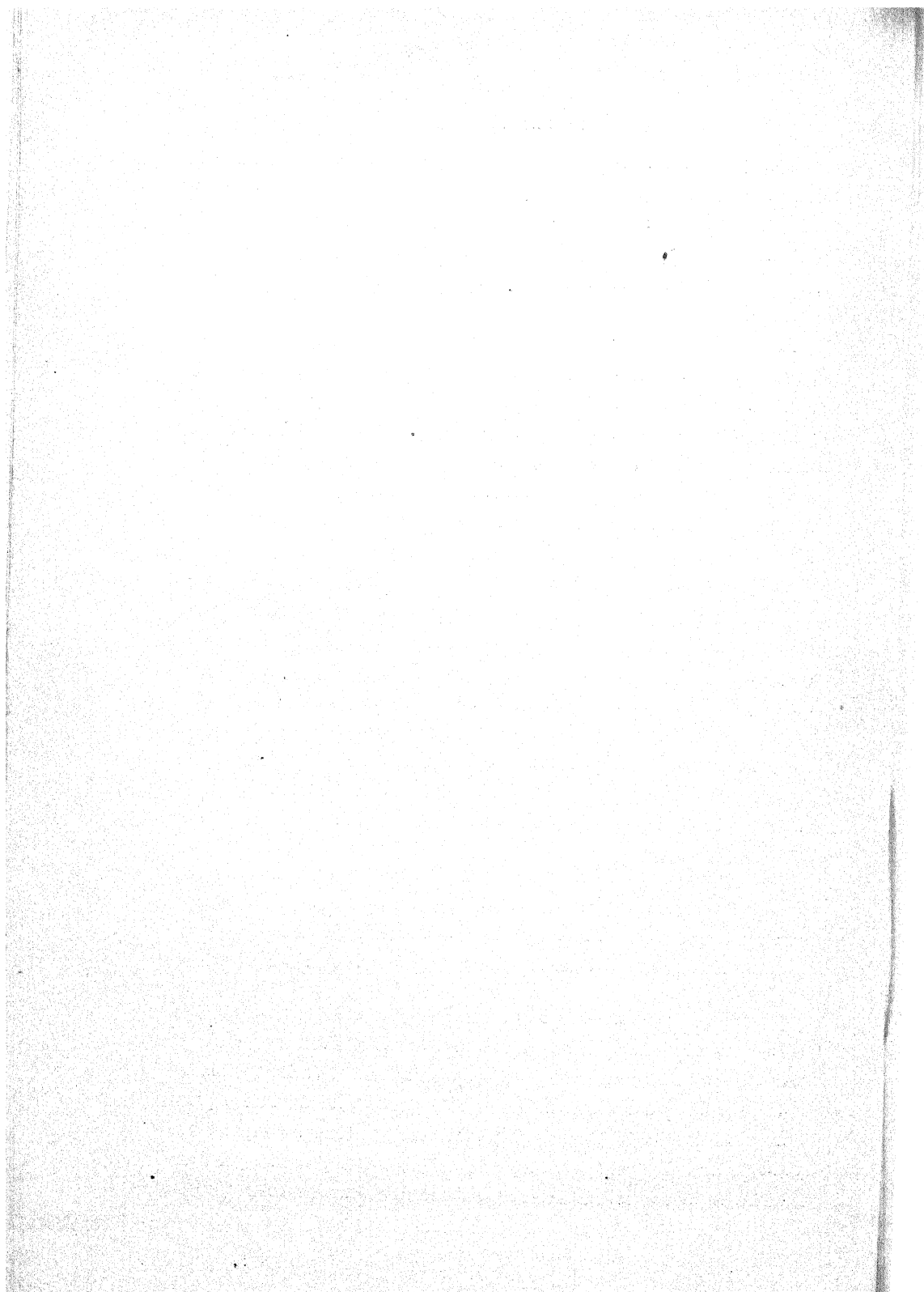
Et ces partis de découverte auront besoin d'être plus légers, plus fluides, plus insaisissables encore, à cause de l'envergure et de l'indépendance de leur mission d'enfants perdus.

Puis la masse de la cavalerie prendra sa direction sur la cavalerie ennemie, sans compter sur les partis de découverte pour sa chasse particulière, mais envoyant à son tour, dans le but unique de prendre la piste de la bête ennemie, de nouvelles patrouilles, telles que nous en avons étudié la nécessité dans la *Marche d'approche*.

C'est à comprendre ces distinctions, ces différences de conditions et d'objectifs, que m'a paru devoir servir la division virtuelle de la découverte générale en ses deux actes.

Dans la réalité prochaine, les deux cavalleries seront d'ailleurs si proches, toutes deux nourries d'une telle moelle de rage offensive, qu'elles se sauteront à la gorge sans se chercher longtemps, et que ma fiction de méthode sera vraisemblablement la réalité *à vivre*.

C'est sous cette double influence de nécessité classique et de vraisemblance *particulière* que j'ai cru devoir étudier successivement les deux morceaux de la découverte. Mais il était cependant indispensable de les ressouder ensuite pour offrir à votre esprit l'image de la réalité *générale* et laisser ainsi les choses en leur vrai point de doctrine, si j'ose emprunter à l'arsenal pédantesque des savants un mot aussi solennel et qui détonne dans mon encre.



VI

LA MARCHÉ DE ROUTE¹

Le but de la marche de demain est d'atteindre la Seille, Château-Salins, soit 40 kilomètres à faire; ça n'est pas assez pour fatiguer les chevaux et ça les laissera en conditions pour l'imprévu des rencontres ultérieures.

Mais une circonstance rend la marche de la division particulièrement difficile et intéressante : la nécessité d'être prêt à combattre aussi bien en arrière qu'en avant, à cause de la présence de la cavalerie ennemie rejetée sur Sarrebourg.

LE CONVOI.

Dans ces conditions, le premier embarras à résoudre est la question du convoi de la division.

On ne peut songer à l'encadrer entre les escadrons; ce serait obliger la cavalerie à régler son allure sur celle des voitures et des hommes à pied, et la réduire à un rôle d'escorte.

Point davantage on ne peut se résoudre à laisser le convoi en arrière, ni seul, ni sous la protection d'une arrière-garde qu'il faudrait faire très forte et dont les escadrons manqueraient au combat.

La seule solution rationnelle est de faire marcher ce convoi sur une route couverte par la colonne elle-même, et protégée moralement, plus encore que matériellement, par le voisinage de la division.

1. Voir la carte n° 1.

Il suffira d'attribuer à ce convoi un peloton pour éclairer sa marche et le relier à la division, afin que celle-ci lui puisse porter secours en cas d'attaque. Mais le meilleur et le plus sûr soutien du convoi est la victoire de la division. Le vainqueur retrouvera toujours ses voitures.

Quelle est la meilleure route à faire suivre à ce convoi ? Une seule semble possible, celle de Réchicourt-le-Château, Réchicourt-la-Petite, Arracourt, Moyenvic. Elle est plus longue de 10 kilomètres environ et imposera aux attelages une fatigue considérable, par des chemins ondulants au travers des coteaux entre Seille et Sanon.

Cette réalité de l'application permet de toucher du doigt le vice de l'organisation des convois.

Si l'on donne à notre cavalerie des services auxiliaires, des bagages, des voitures de vivres, c'est vraisemblablement pour qu'elle s'en serve ; or, afin qu'elle s'en puisse servir, il faut que ces *impedimenta* puissent suivre et se trouver chaque jour dans les cantonnements, sans que cependant cette cavalerie doive jamais raccourcir ses marches pour favoriser celles de ses *impedimenta*. Ces marches pourront être de 40 à 50 kilomètres ; or, il est impossible de les imposer aux hommes à pied de la division, sans les faire monter sur les sièges des voitures à côté des conducteurs.

La nécessité de rendre la cavalerie indépendante de son convoi oblige celui-ci à faire souvent une marche plus longue que la cavalerie, pour la pouvoir faire avec plus de sécurité. C'est précisément ce que montre l'exemple actuel. Ces marches longues ne peuvent se faire qu'à une allure aussi rapide que le permet le chargement des voitures. En tout cas, on devra pouvoir trotter toutes les fois que la route présentera des paliers horizontaux.

Que deviendront les hommes à pied s'ils ne sont pas tous montés sur les sièges ? Le principe s'impose donc de n'avoir à pied que le nombre d'hommes que les sièges des voitures peuvent recevoir à côté des conducteurs.

Or, en l'état présent de notre organisation, ce principe n'est pas appliqué.

En effet, il y a dans un régiment de cavalerie indépendante

11 voitures et 48 hommes à pied, non compris les conducteurs des voitures. Chaque siège peut donner place à 3 hommes, c'est-à-dire à 2 hommes à pied, le conducteur non compris, ce qui permet d'asseoir 22 hommes sur 48. Il en reste donc sur leurs jambes 26 par régiment, ou 156 pour l'ensemble des 360 de la division.

Que deviendront-ils, ces 156 abandonnés? S'il faut que le convoi règle son allure sur leur pas de piétons, le convoi n'arrivera jamais à temps pour rendre les services qu'on lui demande, et mieux vaudrait le supprimer que de le rendre ainsi inutilisable.

Que si l'on veut s'en servir, il faut réduire à 132 les hommes à pied de la division.

L'utilité est incontestable d'avoir dans ce convoi une escorte d'hommes à pied armés de fusils, prêts à sauter des sièges pour pousser à la roue, sans l'embarras de chevaux à tenir, dressés à pouvoir combattre à pied et défendre le convoi en cas d'attaque.

Mais au lieu de ces 132 cavaliers à pied insuffisamment encadrés, avec un maréchal des logis pour 12 hommes et le plus souvent un seul officier pour l'ensemble, plus insuffisamment encore préparés à leur rôle d'infanterie, il est permis de se demander s'il ne vaudrait pas mieux avoir simplement une petite troupe d'infanterie destinée à escorter et à défendre le convoi.

En l'état, il est en effet d'une logique contestable de se donner beaucoup de peine pour faire des cavaliers d'hommes que leur équipement de fantassins oblige à ne pouvoir servir qu'à pied.

L'effectif de cette petite troupe d'infanterie pourrait être réduit à 114 hommes au lieu de 132 à cause des 3 ouvriers indispensables que chaque escadron doit conserver à pied et qui doivent entrer en déduction des places disponibles sur les sièges.

Cette combinaison a des dehors séduisants auxquels je me suis d'abord personnellement laissé prendre.

Mais l'escorte du convoi n'est qu'un côté de la médaille; elle n'en est même que l'envers.

Regardons-la à l'endroit; nous y verrons l'obligation pour les escadrons d'avoir une réserve mobile de cavaliers prêts à sauter en selle.

Les chevaux s'usent peut-être moins que les hommes, quand on a une attention vigilante à supprimer les causes ruineuses d'*indisponibilité*. D'ailleurs les chevaux qu'on prend à l'ennemi, ou qu'on peut trouver sur le pays offrent toujours une ressource utilisable, tandis que les prisonniers qu'on fait, loin d'augmenter nos cavaliers, ne peuvent qu'en diminuer le nombre.

Voici un fait d'expérience.

En 1871, à la fin de la campagne, le capitaine commandant le 4^e escadron du 3^e chasseurs d'Afrique se trouvait traînant 20 chevaux par la figure, n'ayant plus que 60 hommes sur 120, tandis qu'il lui restait encore 80 *chevaux sur 120*.

Cette raison est concluante. Il faut que l'escorte de votre convoi soit composée de *cavaliers* haut le pied, mais pour que ceux-ci soient utilisables, il les faut équiper *en cavaliers* et non en fantassins. Enfin, pour qu'ils puissent suivre équipés *en cavaliers*¹, il les faut monter sur des voitures. Toutes ces conditions s'enchaînent.

Suspendez quelques-unes de vos voitures ; mettez dessus, sur le toit, un deuxième siège en impériale comme sur les omnibus, d'où l'on pourrait conduire à 4 chevaux pour conserver ainsi plus facilement les chevaux dont une prise ou une réquisition vous aurait livré la remonte fortuite. Et ainsi vous pourrez facilement emmener du même coup vos hommes et vos chevaux haut le pied, ceux-ci traînant ceux-là, jusqu'à ce qu'il soit nécessaire ou possible de mettre les uns sur les autres.

Quoi qu'il en soit de cette installation de l'avenir, le principe reste évident de n'avoir au convoi que des hommes pouvant monter sur les sièges, comme il semble être prévu pour les secrétaires et les infirmiers de la division.

Mais il n'est pas davantage appliqué aux ouvriers d'administration qui sont 19 pour une voiture.

En outre, il semble constant d'y avoir les cavaliers haut le pied équipés *en cavaliers* pour être utilisables *comme cavaliers*.

1. Actuellement on monte les hommes à pied sur les chevaux de main. Mais le cheval ainsi monté n'est plus un cheval de main, disponible et frais. C'est déplacer le mal, non le guérir.

Pendant que la question *impedimenta* est là entre deux parenthèses encore entr'ouvertes, je voudrais bien essayer d'y glisser un mot sur le poids que porte le cheval.

Le petit magasin de nouveautés, mercerie et comestibles, qui voyage sur le dos d'un cheval de guerre comporte, d'après les documents les plus récents¹, la nomenclature suivante :

	4 paquets de cartouches.
	La trousse garnie.
	Le surfaix.
Charge de devant.	L'étui-musette.
Sacoche gauche.	1 chemise.
	2 serviettes.
	Une ration de biscuit et les petits vivres dans leurs précieux sachets.
	La cuiller.
	Un demi-jeu de brosses.
	1 calotte.
	Les sous-pieds de rechange.
Charge de devant.	Une deuxième paire de bottes.
Sacoche droite.	L'étrille.
	L'éponge.
	Le pétard.
	La hachette (brigadiers et cavaliers de 1 ^{re} classe).
Charge de devant.	L'étui-porte-avoine contenant une demi-ration.
Sur les sacoches.	Le seau.
	La gamelle.

1. Depuis, on est entré dans la voie de l'allégement.

Une note ministérielle du 30 juin 1889 a opéré la suppression de quelques objets, et l'allégement de quelques autres. On n'a point encore adopté le principe de mettre sur une voiture d'escadron les objets dont le cavalier n'a pas immédiatement besoin en descendant de cheval.

Il semble que les progrès modernes permettront bientôt de réaliser une diminution de poids considérable dans la selle elle-même.

On a déjà l'arçon métallique ; il faut chercher l'arçon en aluminium.

Quand on l'aura réalisé, on pourra y appliquer les bandes variables à lamelles de cuir articulées et plastiques de la selle Terrier.

Charge de derrière.	{	Le sac à avoine.
		Un pantalon de treillis.
		Le bourgeron.
		Le manteau.
		Les fers et clous.
		La corde à fourrage.

Absolument comme si l'on était encore en 1812 avec Moscou pour objectif. Et encore portait-on moins alors !

Aujourd'hui, avec le réseau des chemins de fer, sur le damier desquels se joueront les campagnes, les ravitaillements par l'arrière se feront avec une extrême facilité. Il serait donc sage de ne donner à la cavalerie que ce qui lui est nécessaire pour une période de quelques semaines.

Et dans ce nécessaire¹ semblerait-il logique de distinguer deux

1. La deuxième paire de bottes semble inutile ; une seule paire neuve faite aux pieds fera une période suffisante. Mais cette deuxième paire de bottes gagnerait à être remplacée par de larges souliers genre Godillot, dans lesquels le cavalier se pourrait reposer les pieds.

Enfin, il semblerait suffisant de faire strictement porter sur le cheval :

1° Une 1/2 journée de nourriture *préparée* pour le cavalier et pour le cheval ;

2° Ce qu'il faut à l'arrivée pour soigner son cheval, ses armes, réparer son habillement et assurer l'enlèvement des ressources locales.

Tout le reste devrait être aux bagages.

Dans cet ordre d'idées, ces deux parts s'imposent naturellement des choses individuelles du cavalier.

1° En paquetage.

<i>Sacoche gauche.</i>	<i>Sacoche droite.</i>	<i>Charge de derrière.</i>
La trousse.	1/2 ration d'avoine dans l'étui-musette.	Sac à avoine.
Le surfaix.	Le pétard.	Manteau.
2 paquets de cartouches.	Le seau.	Quelques clous.
Lademi-journée de nourriture préparée.		La corde à fourrages.
Brosse à graisser.		
L'étrille { roulées dans		
L'éponge { le torchon-		
L'outil.		

2° Aux bagages.

2 paquets de cartouches.	1/2 jeu de brosses.
1 ration de biscuit et de vivres.	Les sous-pieds.
1 serviette.	Le pantalon de treillis.
1 chemise.	Le bourgeron.
1 calotte.	Les fers de rechange, le reste des clous.
1 paire de souliers.	La gamelle et la cuiller.

Cette ration de vivres *non préparés* serait un en-cas de distribution toute prête,

parts : celle des choses que le cavalier doit avoir en descendant de cheval, d'avec celle des objets qu'il suffirait de trouver chaque jour dans les cantonnements.

Cette deuxième part, qu'on la mette aux bagages avec le convoi puisqu'il y en a un. Les ballots individuels seraient alors serrés dans un sac collectif par tribu, 12 sacs par escadron, et chargés sur une voiture supplémentaire.

La question se pose donc dans ces termes : Y a-t-il avantage à avoir des chevaux surchargés, mais un convoi diminué de 24 fourgons sur 125, chiffre actuel, artillerie non comprise ; ou bien l'avantage réel est-il d'avoir des chevaux moins chargés, mais un bagage grossi de 24 voitures supplémentaires sur 125, ou mieux, pas grossi du tout, en supprimant un nombre égal de voitures à vivres ?

Pour moi, j'aimerais mieux avoir des escadrons plus aptes au combat et un convoi d'*impedimenta* allongé de 250 mètres. Et cela avec d'autant plus de raison que mon convoi ne me gênera jamais, décidé que je veux être à me débarrasser de toute entrave et à abandonner mes voitures à la défense de leur escorte, sauf à les retrouver après avoir atteint le but unique de tous les efforts, la victoire.

Maintenant quittons le train et rentrons dans la cavalerie.

LES PRINCIPES DE LA MARCHÉ.

Articulation des colonnes. — L'articulation de la marche est particulièrement nécessaire dans la cavalerie, à cause de la pous-

évitant d'attendre la répartition du chargement des voitures à vivres. La marmite de peloton voyage déjà avec les bagages ; or la gamelle individuelle n'est utile qu'après la marmite de peloton ; elle doit donc marcher avec elle et la cuiller suit. Car si le cavalier est nourri chez l'habitant, il n'y aura besoin ni de sa gamelle ni de sa cuiller.

Les fers de rechange sont inutiles sur le cheval ; qu'on soit soigneux de la ferrure après la marche de chaque jour et les clous de rechange pourront suffire aux accidents de celle du lendemain. Il faut du temps pour ferrer un cheval au bord de la route. En guerre c'est inadmissible.

Enfin, l'étui porte-avoine devient inutile par suite de l'allègement des sacoches qui peuvent recevoir l'avoine dans l'étui-musette.

Cette deuxième part à mettre aux bagages constitue un ballot individuel dont le poids est de 7^k,500.

Le cheval serait ainsi allégé d'autant.

sière soulevée par les chevaux. Il importe de fractionner une colonne en petites unités de marche, séparées par des distances qui jouent le rôle de tampons protecteurs contre l'obscurcissement de la vue produit par la poussière et contre les à-coups dans les alternances d'allure.

Chaque unité marche comme isolée au point de vue du calme et de la régularité des allures, condition indispensable à la conservation des chevaux. Il suffit que les diverses articulations de la colonne ne se perdent pas de vue pour se transmettre les signaux nécessaires, dont le plus important et le plus sûr est l'exemple même des fractions qui précèdent. Il est en effet indispensable d'établir que toute fraction doit faire ce que fait la fraction qui précède. Veut-on former les pelotons, par exemple? Toute sonnerie, toute communication par estafette semblent inutiles, la seule transmission obligatoire de l'exemple suffit à assurer l'exécution du mouvement.

Or cette unité, elle est indiquée, c'est l'escadron, et la distance de 12 mètres établie par l'ordonnance entre les escadrons successifs n'assure pas l'indépendance d'articulation nécessaire.

Il semble que 50 mètres soient une distance très large pour atteindre le but proposé et que 25 mètres pourront souvent suffire. Cette disposition allongera de 500 à 1,000 mètres la colonne de toute une division.

C'est assurément là un inconvénient, mais il paraît être grandement compensé par l'avantage d'assurer la régularité et le calme de la marche, c'est-à-dire la conservation même des escadrons.

Chaque escadron par quatre présente 150 mètres de longueur. Un régiment avec les distances d'articulation de 50 mètres a 750 mètres de longueur et une brigade 1,450¹.

Nécessité de la concentration. — Ces données acquises, la première question à résoudre est celle-ci :

1. Ce chiffre de 1,450 figure dans l'*Aide-mémoire d'état-major*, page 177. Il y est obtenu, non au moyen de distances d'articulation, mais par l'encadrement des voitures que j'ai proscrites de la colonne de combat, pour en faire le convoi dont il a été question plus haut.

Faut-il faire marcher la division sur une seule route ou sur plusieurs ?

La condition essentielle à remplir est la nécessité d'être aussi prêt que possible pour le combat, c'est-à-dire aussi concentré qu'on le peut être.

Fig. 1.

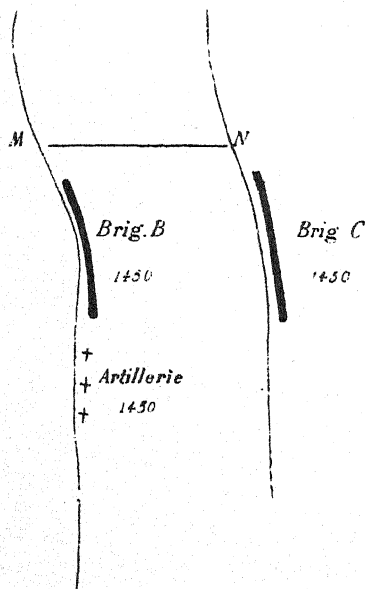


Fig. 2.

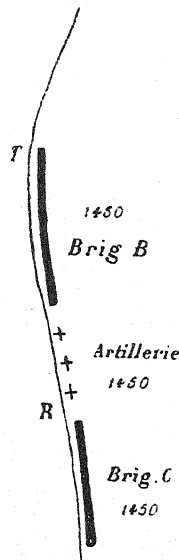
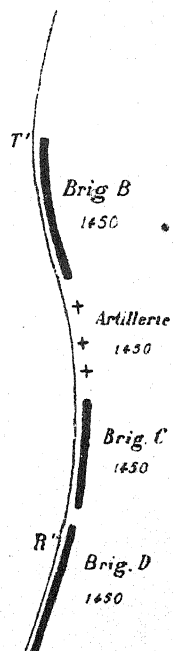


Fig. 3.



La question se transforme donc en une autre plus précieuse :

La division est-elle plus concentrée en marchant sur plusieurs routes que sur une ?

Dans l'un comme dans l'autre cas, je ne tiendrai pas compte de l'avant-garde qui peut être d'une brigade, la brigade A, par exemple, qui ne doit pas entrer dans les calculs de la concentration du gros, puisqu'elle a précisément pour but de couvrir cette concentration.

Pour qu'il y ait avantage à faire marcher les deux brigades restantes sur deux routes distinctes, il faut que la distance MN (fig. 1) qui sépare ces deux routes soit $< TR$ (fig. 2), distance qui sépare

la tête de la brigade C de la brigade B. Or $TR = 2,900$ mètres. Il faut donc que la deuxième route soit à moins de 3 kilomètres d'intervalle. A cet intervalle il y a même avantage à marcher sur une route unique, car cette disposition supprime l'obligation d'envoyer l'ordre de concentration à la brigade C, avertie qu'elle sera dans ce cas par le mouvement des fractions précédentes.

Il convient même d'ajouter qu'à intervalle MN égal à TR , la division est plus concentrée sur une seule route, en raison des erreurs de direction que l'ordre de concentration peut subir avant d'arriver à la brigade C, si celle-ci est détachée, échappant ainsi à la vue du chef et à sa main.

Enfin, si la division de cavalerie comprenait 4 brigades, la distance TR' qui séparerait (fig. 3) la brigade D de la brigade B étant de 4,350 mètres, il suffirait qu'une deuxième route se pût trouver à un intervalle inférieur à cette distance de 4,350 mètres pour qu'il y ait avantage à marcher sur deux routes.

Dans ces données, il n'y a pas à tenir compte du temps nécessaire à la concentration en masse des brigades, chacune d'elles y employant un temps constant, quelle que soit sa place dans le fractionnement d'ensemble de la division.

Dans le cas présent, il n'y a que le chemin Bourdonnay-Donnelay-Marsal, distant de la route de Metz de 2,500 à 3,000 mètres, qui pourrait satisfaire à la condition exigée. Mais comme ce chemin n'intervient qu'après la première moitié de la marche, qu'il est accidenté, et que son peu de largeur obligerait à marcher par deux, le général préfère tenir sa division tout entière sur la seule grande route.

L'AVANT-GARDE.

La Roche-Aymon disait :

« La marche par 4 et par 2 n'est jamais employée à portée
« de l'ennemi ; mais on ne saurait regarder ce principe comme
« absolu ; car les localités exercent toujours un empire tyrannique
« sur toutes les dispositions d'une troupe. »

« Ainsi, si la force des circonstances nécessitait momentanément
« cet ordre de marche, il faudrait *couvrir sa direction par une forte*
« *avant-garde* et ses flancs par de nombreuses patrouilles, traverser
« avec toute la célérité possible les localités qui vous soumettent à
« cet ordre de faiblesse et former les pelotons au fur et à mesure
« que le terrain le permettrait ; une fois la colonne formée en pe-
« lotons, la cavalerie se trouve dans le dispositif le plus générale-
« ment adapté à toutes les circonstances de son action. »

Ce passage met en lumière le véritable rôle de l'avant-garde et semble en limiter la nécessité à la colonne de route.

Rôle de l'avant-garde. — Une colonne sur une route est en effet dans une situation permanente de passage de défilé. Seulement, en dehors des localités ou des couloirs qu'elle traverse, c'est pour la cavalerie une situation de défilé *facultative*. Je veux dire qu'en dehors de ces localités et des défilés véritables, elle peut à sa volonté sortir de la route et prendre dans les champs favorables à son action la formation concentrée que nécessite l'approche du combat.

Encore faut-il qu'elle soit couverte pendant la crise que dure le passage de la colonne de route à cette formation de masses et c'est précisément là le but de l'avant-garde. Elle est une véritable *tête de pont* mobile qui se doit porter rapidement en avant des défilés successifs que présentent les localités ou les terrains à traverser et, au besoin, y prendre pied, pour permettre à la colonne de déboucher et de se masser.

La condition d'être gardée contre toute surprise, c'est-à-dire d'être avertie à propos de l'approche de l'ennemi, n'est point l'objet de l'avant-garde ; elle peut être remplie au moyen de petites patrouilles qui rayonneraient aussi bien d'une seule masse compacte que de l'avant-garde elle-même.

Mais la condition de couvrir la colonne dans sa concentration ne peut être assurée que par une avant-garde, et c'est là l'objet essentiel de son rôle. A ce point que, lorsque la division est concentrée, comme dans la marche d'approche qui a précédé le combat, on a pu penser avec raison que l'avant-garde était inutile et par conséquent la supprimer.

Je ne saurais mieux exprimer la façon dont je comprends le rôle d'une avant-garde que par le mot de tête de pont, figure qui a d'ailleurs un parrain glorieux, Skobeleff¹.

Et cette image fait immédiatement comprendre comment ce rôle d'avant-garde doit être rempli.

Une journée de route présente une succession de défilés plus ou moins nombreux. C'est ainsi que sur la route de demain, il y a des défilés véritables au pont du canal des Houillères, à la traversée du bois des Brainches, au village de Bourdonnay qu'on ne peut tourner ni par le nord à cause de la raideur des pentes du Marimont, ni par le sud à cause de l'étang d'Ommerey, puis encore au passage du ruisseau de la saline devant Lezey, puis à la traversée de Moyenvic.

Il faut donc que l'avant-garde se porte vivement en avant de chacun de ces défilés, prête à en défendre l'entrée pour assurer au gros de la colonne la liberté de déboucher à son tour. On voit ainsi que cette avant-garde doit procéder dans sa marche par bonds successifs de défilé en défilé, comme une tête de pont mobile que le gros jetterait successivement en avant des passages difficiles à franchir. Et le gros lui-même marche aussi par bonds successifs, pressé qu'il est de franchir le plus tôt possible les défilés qui paralyseraient son action en cas d'attaque.

Cette nécessité pour toute colonne qui marche sur une route, d'avoir en avant d'elle une tête de pont est si naturelle, qu'elle s'impose à son tour à l'avant-garde et qu'elle donne le sens véritable du fractionnement échelonné d'une avant-garde.

L'avant-garde veut avoir en avant d'elle sa tête de pont particulière et détache 1 ou 2 escadrons qui détachent à leur tour un peloton, lequel enfin détache une pointe, laquelle se fait précéder de 2 éclaireurs. Cette nécessité instinctive se transmet par ondulation du gros de la colonne jusqu'aux 2 éclaireurs de pointe. Ceux-ci sont la tête de pont de la pointe; la pointe, la tête de pont du

¹. Derniers ordres du général Skobeleff. *Revue du cercle militaire* du 13 mars 1887, n° 10.

peloton; le peloton, la tête de pont de l'escadron et l'escadron la tête de pont de l'avant-garde comme celle-ci est la tête de pont de la colonne.

Et chaque élément se sert de sa tête de pont particulière comme il agira lui-même à l'égard du groupe plus important qu'il est chargé de couvrir. C'est ainsi que si la nécessité de la tête de pont s'est propagée du gros à la pointe, l'allure générale de la marche par bords successifs va également se propager, comme les ondes d'une vague, de la pointe au gros de la colonne.

Distance de l'avant-garde. — Entre l'avant-garde et le gros de la colonne y a-t-il une distance à observer?

Je ne le pense pas. Là, comme ailleurs, comme partout, il y a un but à atteindre et un but toujours particulier.

Exemple: 1° Le pont du canal des Houillères et les bois à l'ouest forment un même défilé long de 4,000 mètres. Or, le maximum des précautions rationnelles demande que le gros ne s'engage sur le pont que lorsque son avant-garde aura pris pied sur le terrain ouvert à l'ouest du bois.

A ce moment, la distance minima qui doit séparer l'avant-garde du gros doit donc être de 4,000 mètres.

2° A Bourdonnay, le gros ne doit pas s'engager dans le village avant que l'avant-garde ait pris position sur la croupe au nord de l'étang d'Ommerey, soit 2,000 mètres entre l'avant-garde et le gros;

3° A Lezey, le gros ne s'engagera sur le pont du ruisseau de la saline que lorsque l'avant-garde sera sur la petite croupe à l'ouest de Lezey, soit 1,000 mètres entre l'avant-garde et le gros.

Ainsi, autant d'applications, autant de solutions différentes; car cette condition de pouvoir librement déboucher en avant des défilés successifs est la seule dont dépende la distance considérée.

En l'état, ce qui paraît logique, c'est de prévoir la longueur du plus grand défilé qu'on aura à traverser, et de la prendre pour base de la distance d'échelonnement à laquelle il convient de faire marcher le gros derrière son avant-garde.

Cette condition ne saurait cependant se transmettre aux petits éléments subordonnés de l'avant, car si l'avant-garde est constituée assez fortement pour pouvoir présenter une force de résistance qui suffit à assurer la protection du gros, les petits éléments qui précèdent ne sauraient avoir assez de consistance pour résister aussi longtemps que l'exige le rôle de l'avant-garde.

Pour ces éléments le rôle de tête de pont est limité à un objet de reconnaissance préalable; mais pour eux aussi il n'y a pas de distance fixe; la distance de leur échelonnement est intermittente comme la nécessité même de leur détachement préalable; et elle se mesure à l'amplitude même des bonds successifs qu'ils auront à exécuter les uns en avant des autres.

Ces échelons peuvent arriver à se confondre sur le ruban d'une route courant à travers la campagne ouverte, pour s'égrener successivement par accélération d'allure aussitôt que surgit une nouvelle cause de reconnaissance préalable et de bonds successifs¹.

Force de l'avant-garde. — Quelle doit être la force de l'avant-garde? Elle doit se régler sur l'importance du rôle de résistance qu'elle doit jouer, et cette résistance dépend de la distance d'échelonnement entre l'avant-garde et le gros, distance qui est elle-même commandée par la longueur des défilés à franchir.

On peut considérer une brigade, surtout si la division n'en compte que 3, comme un maximum; un régiment peut paraître, d'autre part, un minimum généralement suffisant. Entre ces deux limites, il faudra choisir l'une ou l'autre, suivant l'importance du rôle de l'avant-garde, afin d'éviter le fractionnement d'un régiment, ce qu'entraînerait l'adoption d'une force intermédiaire entre 4 et 8 escadrons.

Ce rôle de l'avant-garde, lorsqu'il ne pourra pas être atteint par une brusque irruption, par l'attaque qui est dans l'essence de notre arme, et qu'il faudra se résoudre à la résistance, ce n'est que dans le combat à pied qu'on la pourra trouver. L'artillerie pourra alors

1. L'*Instruction pratique sur le service de la cavalerie en campagne* a parfaitement mis en lumière ce jeu des bonds successifs.

ajouter beaucoup à cette force de résistance. Aussi le plus souvent une batterie trouvera-t-elle sa raison d'être à l'avant-garde.

L'obus est d'ailleurs un puissant élément de reconnaissance et il permet à distance de fouiller les localités, alors qu'il ne peut servir à briser des obstacles qui ne sont pas.

Dans le cas actuel, en raison du danger qui est autant en arrière qu'en avant et malgré l'importance du défilé des bois des Brainches, le général de division met un seul régiment à l'avant-garde et il y détache une batterie. La supériorité morale que nous a assurée notre victoire d'hier encourage l'audace de notre cavalerie et cette batterie ne semble nullement compromise de marcher ainsi à l'avant-garde.

Les deux autres batteries marcheront en tête du gros, derrière le 2^e régiment de la brigade de tête. Je ne pense pas qu'il soit, en effet, nécessaire de mettre cette artillerie derrière le 1^{er} escadron du gros et de passer outre à l'inconvénient sérieux de rompre le lien des escadrons d'un même régiment, en y intercalant 2 batteries.

LE MÉCANISME DE LA MARCHÉ.

Particularités de la colonne de cavalerie. — Notre colonne est ainsi organisée dans son ensemble; mais avant de chercher comment elle devra être gardée, il est indispensable de pénétrer plus intimement dans le mécanisme de sa marche et de la voir se dérouler sous nos yeux pour en mesurer l'étendue.

Si l'avant-garde est en quelque sorte indépendante du gros, au point de vue de la marche, les divers groupes du gros sont les uns vis-à-vis des autres dans une dépendance relative qu'il est utile de préciser.

Le mécanisme d'une colonne de cavalerie ne ressemble en rien à celui d'une colonne de corps d'armée. Là, tout est subordonné à l'infanterie; les chevaux et les voitures qui s'y trouvent règlent leur vitesse sur celle de l'infanterie, et le long convoi se déroule d'un mouvement égal, par un mécanisme uniforme, chaque unité de marche s'arrêtant et reprenant la marche simultanément.

Ici, au contraire, la vitesse n'est pas constante, en raison de l'alternance nécessaire des allures. Et même, dans ces alternances, les vitesses de trot ne peuvent pas être égales pour les deux éléments de la colonne, cavalerie et artillerie.

Voyons l'influence de ces deux conditions particulières sur le mécanisme de la marche.

La vitesse générale de la marche une fois déterminée, en raison des considérations tactiques générales, vitesse accélérée, ou moyenne, ou ordinaire, le terrain intervient avec son influence *tyrannique*, selon le mot de la Roche-Aymon, pour préciser l'alternance des allures.

Il arrivera bien rarement qu'on trouve une route assez normale, assez peu accidentée, pour qu'on puisse exactement appliquer les alternances de l'une ou de l'autre des vitesses du tableau de l'article 37 de l'Instruction pratique sur le service de la cavalerie en campagne.

Il faut comprendre les indications de ce tableau comme des renseignements types, voulant dire que dans :

le 1 ^{er} cas on parcourt au trot la 1/2 du chemin.			
le 2 ^e	—	les 2/3	—
le 3 ^e	—	les 3/4	—

Mais le chef de la colonne reste libre de faire cette répartition des temps alternés de trot et de pas, selon le parcours, en prenant toutefois le temps de trot de 3 kilomètres comme un maximum, à cause de la présence de l'artillerie.

Principe de la transmission successive des allures. — Ceci établi, si je veux appliquer à la route à faire la vitesse réglementaire moyenne des 2/3 au trot, par exemple, je choisirai pour mes temps de trot le meilleur terrain, le plus uni et, au contraire, je réserverai les temps de pas pour les montées et pour les descentes.

Il est si *tyrannique*, le terrain, que dans la réalité on ne pourra

pas toujours appliquer à une route donnée la vitesse qu'on voudrait prendre et qu'il faudra se contenter de la vitesse qu'on aura, en utilisant, pour trotter, tous les paliers, tous les bons endroits de la route.

Le meilleur terrain, le plus favorable aux temps de trot ainsi choisi, il importe également à toutes les unités de marche de ne trotter que sur ce terrain de choix.

On en arrive donc fatalement à établir le principe de la succession du trot pour les divers échelons au même point commun, et sur un même terrain commun, et à abandonner l'idée de la simultanéité du trot de la tête à la queue de l'ensemble.

Le trot doit être simultané de la tête à la queue de chaque unité, de chaque escadron ou échelon d'artillerie, mais successif d'une unité de marche à l'autre, de la tête à la queue de la colonne.

Si le trot était pris simultanément par tous les échelons de la colonne, les uns seraient à une montée, les autres à une descente, et l'obligation de trotter ainsi quand même, dans les plus mauvaises conditions, serait une cause de ruine pour les chevaux. Or leur conservation est une nécessité fondamentale qui, à mon humble avis, suffit pour faire prévaloir le principe de la transmission successive des changements d'allure.

Il est d'ailleurs le plus facile à appliquer et ne demande qu'un peu d'attention.

Les distances-tampons qui séparent les unités de marche, distances de 25 à 50 mètres, permettent à chaque escadron ou à chaque échelon d'artillerie de ne pas perdre de vue l'unité qui précède, de pouvoir distinguer le terrain où cette unité a pris le trot, pour le prendre à son tour au même endroit. Chaque unité trottera alors jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par la marche au pas de l'unité précédente.

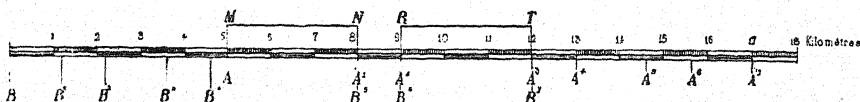
A ce moment, elle aura trotté juste le même temps qu'elle et sur le même terrain.

Allongement. — La seule objection qui se puisse élever contre ce principe est la dilatation intermittente qui se produira de la

tête à la queue de la colonne lors du doublement d'allure de la tête jusqu'au moment où le dernier escadron de queue sera arrivé sur le terrain où il devra à son tour prendre le trot.

Il est facile de se rendre compte de cet allongement et, pour le mesurer à son maximum, mettons-nous dans les conditions extrêmes, celles d'une marche où, après un long temps de pas, la tête marche par alternance de 3 kilomètres au trot séparée par un kilomètre au pas, ce qui est la vitesse maxima d'une troupe en route.

Soient donc, sur une ligne kilométrée représentant le développement de la route suivie, AB le gros de la colonne ayant une longueur de 5 kilomètres et MN, RT, les sections de route sur lesquelles les unités de marche doivent successivement venir trotter.



Les diverses positions des deux unités extrêmes A et B ont été représentées sur l'échelle avec des exposants qui se correspondent dans le temps. Je veux dire que, étant donnée la position A⁴ de A à un moment donné, à ce même moment la position de B est marquée par B⁴.

Or, on voit que lorsque A, arrivé en A⁴, après avoir fait 2 temps de trot de 3 kilomètres et 2 temps de pas de 1 kilomètre, est au moment de prendre le trot pour la troisième fois, la dernière unité B est arrivée en B⁴, c'est-à-dire près du point M où elle doit prendre le trot pour la première fois. A ce moment, la dilatation de la colonne cesse de croître ; elle a donc atteint son maximum de développement. Si l'on mesure alors la longueur A⁴B⁴, on trouve un peu plus de 8 kilomètres, ce qui porte donc à 3 kilomètres la dilatation maxima de la colonne.

Si l'on imagine qu'à partir du point T, après le 2^e temps de trot, la tête A marche au pas, elle sera en A⁷ au moment où B finira en B⁷ le 2^e temps de trot, arrêté par la marche au pas des unités précédentes ; et le développement A⁷B⁷ de la colonne sera exactement revenu à 5 kilomètres.

Cet allongement considérable n'est d'ailleurs qu'un inconvé-

nient imaginaire. Il est en effet sans danger quand il est inutile de se concentrer; et il est facile de faire exception au principe de la transmission du trot, lorsqu'il faudra se concentrer; on pourra à cet effet faire alors prendre le trot simultanément par toutes les unités de marche.

Discipline de marche. — Il suffit pour cela d'une discipline de marche bien simple qui pourrait se résumer en les deux prescriptions suivantes :

Quand une unité de marche prend le trot sans sonnerie de trompette, l'unité qui la suit ne prendra le trot que sur le terrain précis où la précédente a commencé de trotter.

Au contraire, à la sonnerie du trot, cette allure devra être prise simultanément et la sonnerie aussitôt répétée d'un escadron à l'autre.

Moyennant quoi tous les intérêts seront sauvegardés suivant les circonstances; et en dehors du cas de concentration nécessaire, la conservation des chevaux sera merveilleusement assurée par l'application d'un principe qui obligera chaque escadron à ne trotter qu'à des endroits, les meilleurs et les plus plats de la route.

Conditions de marche imposées par la présence de l'artillerie.

— Ce principe de marche établi, il convient encore de préciser les modifications que l'intercalément de l'artillerie doit apporter au mécanisme des changements d'allure.

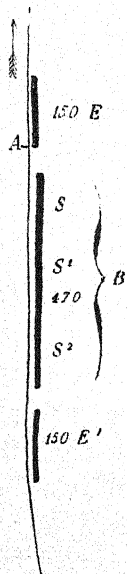
La vitesse du pas de l'artillerie est de 110 mètres, c'est-à-dire égale à la vitesse moyenne du pas de la cavalerie; mais son trot ne saurait dépasser 205 mètres, de sorte qu'au trot l'artillerie perd sur la cavalerie 145 mètres sur 1 kilomètre, 290 mètres sur 2 kilomètres et 435 mètres sur 3 kilomètres.

D'où il résulte, pour l'escadron qui suit l'artillerie, l'obligation de laisser celle-ci gagner soit 145 mètres, soit 290 mètres, soit 435 mètres, suivant que le temps de trot à faire doit durer 1, 2 ou 3 kilomètres, afin que cet escadron ne soit pas arrêté prématurément avant la fin de son temps de trot¹.

1. Ces données pratiques sont empruntées à une étude très intéressante du commandant Durand parue dans la *Revue d'artillerie* en janvier 1887 : *De l'Exécution des marches par les colonnes d'artillerie*.

Or, l'escadron qui suit l'artillerie ne sait pas exactement quelle sera la longueur du temps de trot qu'on fera, en raison même de l'imprévu que le terrain apporte à l'exécution des marches et par suite de l'impossibilité qui en résulte d'appliquer régulièrement l'un ou l'autre des trois clichés de vitesse de marche.

Il faut donc toujours que l'escadron qui suit laisse gagner à l'artillerie la distance maxima de 435 mètres. Avec cette prescription fixe, on sera sûr d'éviter tous les à-coups, car le temps de trot de 3 kilomètres est un maximum exceptionnel pour l'artillerie et par conséquent pour toute colonne mixte de cavalerie et d'artillerie. Si d'ailleurs le temps de trot était inférieur à cette prévision-limite, l'escadron suivant prolongerait son temps de trot jusqu'à serrer sur la queue de l'artillerie, ce qui est sans inconvénient.



Quelle doit être l'unité de marche de l'artillerie à cheval, encadrée dans notre colonne de cavalerie?

Imaginons une batterie entre 2 escadrons, ceux-ci ayant chacun 150 mètres de longueur, celle-là 470, et entre les échelons des distances-tampons de 50 mètres au plus. Soit A le point où l'on doit trotter, par exemple le sommet d'une pente à laquelle succède un terrain plat.

Le trot ne doit être pris par l'escadron E, que lorsque sa queue arrive à hauteur de A, et qu'il est ainsi engagé tout entier sur le terrain horizontal.

De même, si la batterie B était l'unité de marche, elle ne prendrait le trot que lorsque sa queue serait arrivée en A et pour cela il faudrait que la tête de l'échelon-artillerie B parcourût au pas $470 + 50$ mètres, soit 520 mètres, ce qui prendrait près de 5 minutes pendant lesquelles il perdrait sur l'escadron E une longueur de près de 1,200 mètres. Et cet allongement se reproduirait autant de fois qu'il y aurait de batteries, ce qui mettrait dans la colonne, en avant de chaque batterie, une solution de continuité trop considérable.

Au contraire, si l'on fractionne la batterie en 3 sections, chacune formant unité de marche ayant pour guide un officier, ces unités ont une longueur un peu supérieure à 150 mètres, c'est-à-dire à peu près égale à la longueur de l'escadron et les vides de la dilatation se trouvent alors uniformément reportés entre toutes ces unités de marche qui sont au trot dans le même temps.

Quelle sera la conduite de l'escadron E' qui suit l'artillerie ?

En prévision d'un temps de trot maximum de 3 kilomètres, nous avons vu que cet escadron devait laisser gagner à l'artillerie 435 mètres, au moment où la queue de l'artillerie qui précède sera en A et prendra le trot, la tête de l'escadron E' aura 200 mètres à parcourir, ce qui lui prendra un peu moins de 2 minutes pendant lesquelles l'artillerie gagnera sur lui 400 mètres, c'est-à-dire presque la distance voulue. On voit donc que le seul principe de la succession des allures aux mêmes points assure aux escadrons qui suivent l'artillerie la parfaite régularité du mécanisme de la marche.

Il n'y a donc rien à changer aux deux prescriptions établies qui résument la discipline de marche la plus simple, mais aussi d'une rigueur la plus sévère, en tout cas la plus conservatrice des chevaux.

Il est inutile de dire que les haltes doivent être simultanées pour toutes les unités de marche et par conséquent commandées à la sonnerie de trompette, immédiatement répétée d'un escadron à l'autre ; il l'est moins d'ajouter qu'à cause de la présence de l'artillerie dont les chevaux porteurs ont une fatigue beaucoup plus considérable, elles doivent être plus fréquentes que nous n'avons accoutumé de le penser dans la cavalerie faisant cavalier seul. L'artillerie demande une halte de 10 minutes tous les cinq quarts d'heure. Eh bien, il faut la lui donner.

LA SÉCURITÉ DE LA MARCHÉ¹.

La colonne est constituée, elle est articulée ; elle marche, utilisant pour le trot tous les bons endroits ; elle s'allonge et se resserre par intermittence et par des dilatations successives dont l'amplitude maxima ne dépasse pas 3 kilomètres.

Maintenant il faut la couvrir et pour cela l'envelopper d'un réseau de sécurité qui la puisse mettre en garde contre toute surprise.

Quand nous nous sommes occupés du stationnement de la cavalerie, nous avons reconnu que le but du service de sécurité était de donner à la division le temps de se concentrer en cas d'attaque. Cette concentration y était compliquée par la nécessité préalable de seller et de monter à cheval dans chaque cantonnement. Ici, au contraire, on est en marche et il n'y a qu'à serrer sur la tête ; le temps d'ailleurs qu'on prendra pour se former, l'ennemi le perdra également à se concentrer lui-même. D'ailleurs, en mettant les conditions au pire, l'avant-garde est une force respectable dont le but même est de permettre à la division de déboucher sur un terrain favorable et de se former en masses sous sa protection. La question se trouve donc déplacée et l'empêchement de la surprise se borne

1. C'est avec intention que j'écris « Sécurité de la marche » et point « Sûreté de la marche ».

Il conviendrait en effet de réserver l'expression de « Sûreté » au service de sûreté générale de l'armée, qui fera d'ailleurs l'objet d'une étude spéciale, et d'adopter une autre expression, celle de « Sécurité », par exemple, pour caractériser les dispositions particulières qu'une troupe quelconque adopte pour sa sécurité personnelle.

En cela on serait fidèle à l'esprit du règlement qui a voulu établir avec précision la séparation des deux grands services d'exploration et de sûreté ; en outre, on éviterait de mettre dans les esprits ce trouble qu'y apporte toujours l'expression d'un même mot pour des choses différentes.

Il est regrettable en effet de voir la confusion qu'a entraînée au milieu de nous l'incertitude de ces différents termes.

C'est ainsi que le mot d'exploration est à chaque instant employé pour des objets tout différents, « Exploration de champ de bataille », par exemple.

Pour remédier à cette confusion, il faut employer pour chaque idée précise un terme précis ; si l'on veut :

Découverte, pour l'élément *indépendant* qui va à la recherche des renseignements ;

Sûreté, pour le service de sûreté générale fait par la cavalerie en avant de l'armée ;

Sécurité, pour les dispositions prises par une troupe quelconque pour sa *propre* couverture ;

en laissant aux différentes expressions « éclairer », « explorer », « reconnaître », « patrouiller », et aux substantifs qui en dérivent, le sens général qu'ils ont en français.

à donner à l'avant-garde le temps de prendre ses propres dispositions de combat. Sa profondeur est de 1 kilomètre au plus ; il suffirait donc que les éclaireurs marchassent à 1 kilomètre en avant de l'escadron de tête pour que l'avant-garde se pût concentrer. Mais à cette condition de concentration préalable s'ajoute pour elle la nécessité d'avoir la liberté d'action, je veux dire la faculté de déboucher à temps sur le terrain qui est favorable à l'exécution de sa mission. L'amplitude de cette liberté d'action varie avec le terrain et les circonstances ; et elle doit être acquise par le mécanisme même des bonds successifs des divers échelons de l'avant-garde, si ce mécanisme est appliqué avec intelligence.

C'est ainsi que pour la traversée des bois de Brainches le gros de l'avant-garde ne doit pas s'engager dans le défilé avant qu'il ait été reconnu par les éclaireurs de la pointe qui, dans ce cas, auront dû vivement prendre de l'air et précéder l'avant-garde de 3 kilomètres.

Là encore il n'y a pas de distance normale, il y a un but à remplir et des conditions particulières à comprendre et à assurer.

Sécurité sur les flancs. — Avant de déterminer l'amplitude que doit avoir le service de sécurité sur le front, il est utile de connaître dans quelles conditions cette sécurité doit être acquise sur les flancs.

Sur les flancs, les dispositions de combat sont plus rapidement prises encore qu'en avant ; et en raison d'ailleurs de la probabilité moins grande d'une attaque dans cette direction, il est rationnel de penser qu'il est inutile d'avoir des garde-flancs têtes de pont, analogues à l'avant-garde tête de pont. Ici le but doit uniquement se borner à empêcher une surprise, ou l'insulte d'un coup de canon. Pour l'atteindre, il suffit d'éclairer simplement ses flancs, à portée d'artillerie.

Pour placer ces éclaireurs, il y a moins encore une distance minima, qu'une réalité, qu'un terrain qui indique fatalement où il les faut porter. Or il les faut évidemment sur la partie même du terrain qui, à la fois, commande la route suivie et découvre l'horizon, cet horizon invisible dont le danger disparaîtra ainsi avec son mystère.

Considérons notre division au moment où l'avant-garde a débouché au delà de Lezey ; elle se déroule sur la route jusqu'à Bourdonnay si elle est au pas, ou jusqu'à Maizières au plus, si une partie de ses groupes de marche est au trot.

L'inspection de la carte montre que le terrain qui commande la route est au nord la ligne des coteaux de Donvelay et de Juvelize, et au sud la chaîne des collines de Moncourt, Besange et Juvrecourt. Si donc on a des éclaireurs qui suivent les deux itinéraires tracés en pointillé sur la carte, marchant à hauteur de la colonne, celle-ci pourra être avertie et en garde contre toute surprise qui pourrait surgir sur ses flancs.

Quel sera le nombre de ces éclaireurs ?

Sil'on imagine des groupes de 2 éclaireurs se suivant à 1 kilomètre de distance sur cet itinéraire commun, 16 cavaliers de chaque côté couvriront les 8 kilomètres de la colonne ; ou encore des patrouilles de 3 cavaliers à 1,500 mètres de distance exigeront 18 cavaliers.

On voit donc que dans tous les cas un peloton suffira largement à assurer le service de flanc-garde sur un flanc.

Il importe que ces éclaireurs soient pris dans une unité constituée. Ici il n'y a aucune raison pour y mettre des cavaliers d'élite et au lieu d'avoir à détacher successivement des patrouilles isolées, il suffit d'expliquer la mission à 2 officiers de peloton qui assurent ensuite les détails de l'exécution de ce service.

Ces pelotons seront pris dans le régiment de queue auquel ils se rallieront plus facilement à la fin de la marche, leur rôle terminé.

Sécurité sur le front. — Revenons maintenant à la sécurité sur le front de la marche ; elle doit se relier à la sécurité des flancs et s'étendre par conséquent aux deux itinéraires des flanc-gardes. L'escadron d'avant-garde assurera parfaitement cette sécurité entre ces deux limites : en avant, au moyen du peloton d'avant-garde ; sur les chemins latéraux, au moyen des patrouilles détachées du gros de l'escadron d'avant-garde, ce qui est d'ailleurs aussi réglementaire que judicieux.

Sur les derrières, l'escadron d'arrière-garde remplira le même rôle de sûreté par les mêmes moyens : peloton d'arrière-garde sur la route même et patrouilles détachées du gros de cet escadron sur les côtés de la route pour se relier aux lignes des patrouilles de flanc-garde de la colonne.

Souvent le terrain n'indiquera pas avec autant de netteté les lignes de crête à faire suivre aux flanc-gardes. Mais il faut penser que, si plat que soit le terrain, il y a toujours de chaque côté de la route d'où on le considère, une ondulation insensible au delà de laquelle se dérobe l'horizon, dans une limite qui ne dépasse presque jamais 2 à 3 kilomètres. C'est cette ligne de démarcation de l'horizon visible qui est la ligne idéale à faire suivre aux patrouilles; la ligne pratique est évidemment le chemin qui s'en rapproche le plus, si la marche à travers champs est impossible.

Dans le cas de platitude géométrique du terrain, il sera d'ailleurs le plus souvent praticable partout.

La marche ainsi comprise, il faut lui donner le mouvement au moyen d'un ordre.

Voici quel il pourrait être.

ORDRE DE MOUVEMENT

POUR LA JOURNÉE DU 18 MAI 1887¹.

Héming, le 17 mai 1887, 4 heures après midi.

Situation.

L'ennemi s'est concentré vers l'ouest, probablement dans la direction de Metz.

But.

La division marchera demain sur la Seille, en une seule colonne, par la route de Metz.

Elle a envoyé à la découverte sur le chemin de fer de Sarrebourg-Bénéstroff, et dans les directions de Metz, Pont-à-Mousson et Nancy.

Dans sa marche, elle doit être prête à attaquer soit en avant, soit en arrière, si la cavalerie rejetée sur Sarrebourg essayait de la suivre.

Dispositions.

1 ^{er} Ordre de la marche.	{	1 ^{re} brigade de dragons.	
		Artillerie.	
		Brigade de cuirassiers.	
		(2 ^e brigade de dragons, s'il y en a deux.)	
		Ambulance et chevaux de main.	
		{	Brigade de chasseurs.

2^e Avant-garde. — 1 régiment de la brigade de tête et 1 batterie.

3^e Flanc-gardes. — 2 pelotons de la brigade de chasseurs.

4^e Arrière-garde. — 1 escadron de chasseurs.

5^e Départ. — Passage au pont du canal { de l'avant-garde à 6^h,25,
des Houillères { de la tête de colonne à 7 heures.

6^e Cantonnements. — Seront indiqués ultérieurement.

7^e Alimentation. — Chez l'habitant sur bons de 1/2 journée de nourriture.

8^e Officiers d'approvisionnement et de campement. — En groupe derrière l'avant-garde.

9^e Convoi. — ITINÉRAIRE : Réchicourt-le-Château, Réchicourt-la-Petite, Arracourt, Moyenvic.

RÉUNION à 7 heures à Saint-Georges. — En raison de la longueur de la marche, les voitures vidées par la distribution ne seront complétées qu'à l'arrivée.

ESCORTE : 1 peloton de chasseurs.

Le Général de division,

1. Il y aurait avantage à avoir des feuilles préparées à l'autographie, présentant les titres des divers paragraphes. On serait ainsi assuré de ne rien oublier.

Les dispositions de cet ordre de marche demandent quelques explications complémentaires, que je n'ai pas voulu mettre au milieu de l'étude tactique de la marche pour ne pas en alourdir l'exposition :

1^{er} C'est la prévision d'un combat qui indique de faire marcher l'ambulance à cette place. A l'ordinaire, elle devra marcher à la queue de la colonne, sous la protection de l'arrière-garde. En tout cas, il ne faut pas alourdir l'avant-garde en y mettant un détachement sanitaire. D'ailleurs la brièveté des engagements de cavalerie rend cette mesure absolument inutile.

Les chevaux de main ont leur place marquée à la queue de l'ambulance. Il les faut en effet dans la colonne de combat, car c'est surtout après le combat qu'ils pourront être utiles. D'autre part, on ne peut songer, dans une colonne de cavalerie, à en encombrer les combattants. Ainsi resserrée entre ces deux conditions, une seule place leur reste comme un point de ralliement, l'ambulance. Voilà pourquoi ils marchent à sa queue.

3^e Il semble inutile de fixer les itinéraires des pelotons de flanc-garde et plus juste d'en laisser la détermination à l'initiative du général de brigade ou du colonel. Cependant dans les cas plus difficiles que celui-ci, l'état-major de la division pourra donner dans l'ordre les indications nécessaires à cet objet.

5^e Un ordre général du début aura porté à la connaissance de tous la formation ordinaire de la division en colonne de route avec les longueurs de chaque élément. Cette connaissance préalable suffit à chaque chef pour déduire de l'heure du passage de la tête de colonne, celle à laquelle il se doit présenter au point fixé. Il calcule lui-même l'heure à laquelle il doit quitter son cantonnement.

6^e L'incertitude de la journée ne permet pas de fixer à l'avance les cantonnements d'arrivée. Avant la fin de la marche, si les événements n'y ont apporté aucun trouble, le chef d'état-major, che-

1. Les numéros des alinéas qui suivent se rapportent aux objets portant les numéros correspondants dans l'ordre de mouvement.

min faisant, préparera les dispositions y relatives et les communiquera.

8° C'est dans le but de leur faire gagner une petite avance qu'on a groupé derrière l'avant-garde les officiers d'approvisionnement qui sont d'ailleurs les officiers de campement indiqués de leurs corps. En cas de combat, ils ont tout le loisir de reprendre leur place de bataille.

Dans le cas contraire, ils peuvent ainsi, sans perdre de temps, être dirigés par un officier de l'état-major sur les cantonnements de leurs corps et en faire la reconnaissance sommaire qui en fixera la répartition.

9° Un ordre général aura fixé la composition et l'ordre de marche du convoi. Il comprendra toutes les voitures et tous les services auxiliaires à l'exception de l'ambulance.

Quand il sera utile de faire marcher la télégraphie en totalité ou en partie avec la colonne, on l'indiquera particulièrement. Le sous-intendant doit marcher avec le convoi. Son rôle essentiel est de vider et de remplir les voitures de vivres suivant les ordres du commandement.

Lorsque le convoi pourra arriver en même temps que les troupes ou peu après, il pourra assurer la distribution du jour et reconstituer son approvisionnement sur place. Lorsqu'au contraire il doit arriver beaucoup plus tard, il y a tout avantage à vivre sur le pays par achats ou réquisitions. Cette besogne, la division du travail, l'autonomie régimentaire et l'initiative des officiers d'approvisionnement l'assureront infiniment mieux et plus vite que la centralisation des mêmes mesures d'exécution entre les mains du sous-intendant. La place de ce fonctionnaire est donc avec les voitures de vivres et point à l'état-major du général.

LA GRAND'HALTE.

On a accoutumé de penser qu'il ne faut pas faire de grand'halte ; que ce doit être une mesure exceptionnelle uniquement nécessitée par la grande longueur de la marche.

J'ouvre de *Brack* à la page 164 et j'y lis ceci :

« A moitié chemin, *telle courte que soit la journée*, il se forme en « colonne par escadrons à distance de division » — aujourd'hui nous dirions, il se masse — « sur le flanc de sa route, met pied à « terre, et fait une halte d'une demi-heure *pendant laquelle les hommes déjeunent*. »

« Les officiers profitent de cette halte pour rectifier le paquetage.

« Cette halte est essentielle, parce que les hommes, à leur arrivée au « gîte, n'auront plus à s'occuper que de leurs chevaux. »

Voilà qui fait comprendre le véritable but de la grand'halte : mettre l'homme en paix avec sa faim, afin qu'en entrant dans le cantonnement il ait le cœur en joie et n'ait plus cure que de son seul cheval. Si vous faites le contraire, aussitôt pied à terre, le premier besoin sera pour lui de manger ; et l'exemple des officiers et la bonne volonté des hommes ne réussiront avec peine qu'à faire donner aux chevaux des soins incomplets et insuffisants.

Donc une grand'halte. Non pour reposer les chevaux, mais pour faire manger les hommes, afin qu'à l'arrivée les chevaux soient soignés comme il importe qu'ils le soient.

Telle est la vérité. Ce sera affaire d'appréciation pour le chef de juger si les circonstances permettent de ne pas renoncer au bénéfice d'une mesure aussi conservatrice de la cavalerie. Et la question se posera simplement à son esprit avec ce point d'interrogation :

Y a-t-il avantage à arriver le plus tôt possible ; ou bien puis-je perdre une demi-heure à faire une grand'halte ?

Cette question, transportons-la au cas présent.

La fin de la marche amène la division sur la Seille. Y a-t-il avantage à y arriver le plus tôt possible ?

Point du tout ; rien ne presse, au contraire.

Si la marche devait porter la division au delà d'un défilé et sur un terrain particulièrement favorable au combat, dans ce cas, assurément, elle aurait hâte de franchir le mauvais pas, notre division, et d'y voir clair devant elle. Mais ici, c'est précisément l'inverse ; la fin de sa journée la conduit dans un fond commandé de tous

côtés, en arrière d'un défilé à travers des coteaux boisés. Rien ne la presse d'aller se mettre dans cette souricière ; il lui suffit d'aller y coucher pour en repartir bien vite.

On trouvera peut-être maladroit qu'elle s'en aille coucher dans un si mauvais lit ; à quoi l'on peut répondre qu'on couche dans le lit qu'on peut. La division aura fait 40 kilomètres, il lui en faudrait faire 15 de plus pour aller au delà des bois chercher des cantonnements suffisants. Au contraire, les vallées des deux Seilles présentent toutes les ressources désirables pour y passer une nuit de réfection.

D'ailleurs la nuit, une fois dans les cantonnements qu'on défendra à pied en cas d'alerte, l'inconvénient disparaît d'être sur la Seille ou ailleurs.

Ainsi la division n'a aucun intérêt tactique à prendre le plus tôt possible ses cantonnements sur la Seille. Il suffit même qu'elle y entre seulement assez tôt pour les distributions et le repas du soir.

Il y a donc tout avantage à faire une grand'halte.

Je suppose que le général de division la veuille faire à hauteur de Lezey. Voici les dispositions qu'il fait ordonner :

La division se massera pour cette grand'halte au sud de la route, parce qu'au sud la vallée est plus ouverte, plus large qu'au nord.

L'avant-garde ne servira à la division que pendant le temps que celle-ci mettra à se masser. Mais ici elle peut rendre un service plus important. Elle devra ne pas s'arrêter et se porter tout de suite au delà des défilés de la rive droite de la petite Seille. Elle prendra position à hauteur de Fresnes-en-Saulnois et couvrira ainsi plus que la grand'halte, l'installation future de la division dans ses cantonnements et même la préparation de ces cantonnements. Sous la protection de cette avant-garde, il est en effet indiqué d'envoyer les campements qui pourront ainsi à loisir faire leur besogne de reconnaissance et de réquisition.

Un officier de l'état-major sera envoyé à la brigade d'avant-garde pour porter au général l'ordre qui le concerne et se tenir avec lui jusqu'à ce que les dispositions soient prises.

Quant à la grand'halte elle-même, un autre officier d'état-major se tiendra au pont du ruisseau de la saline devant Lezey, pour

transmettre au fur et à mesure les dispositions nécessaires à l'exécution suivante :

« Aussitôt le pont franchi, les escadrons sortiront de la route, formeront la colonne de pelotons, contourneront le village de Lezey en le laissant à droite et viendront successivement prendre place dans une formation en colonne par brigade en ligne de masses à hauteur de la ferme de Récourt, en arrière de la crête au pied de laquelle la ferme est assise.

« Les batteries resteront sur la route, la tête au delà du village, à hauteur de la 2^e brigade et serrant le plus possible. Comme la marche doit être bientôt reprise, il semble inutile d'imposer aux attelages l'effort de franchir deux fois le fossé de la route pour se masser et pour rompre.

« L'ambulance viendra se former à la queue de l'artillerie. »

Enfin, les pelotons de flanc-garde continueront leur rôle de sûreté, après s'être presque reformés par suite du resserrement progressif de la colonne.

On se bornera à faire détacher sur la route par la brigade de tête une vedette double¹, pour compléter les mesures de la *grand'-halte gardée*, sous l'œil vigilant de laquelle la division mangera le coup de l'étrier.

Pour reprendre la marche, on ouvrira l'accordéon comme on l'a refermé ; chaque échelon se mettant en mouvement successivement et à la place exacte qu'il avait dans l'ordre primitif.

L'escadron de tête se bornera à jeter en avant un peloton d'avant-garde pour ne rien oublier d'aucunes dispositions rationnelles.

1. Vedette double et point poste à la cosaque. Le poste de 4 hommes ne doit intervenir que lorsque la surveillance à réaliser doit se prolonger et nécessiter le relèvement de la vedette. Le poste à la cosaque, en dernière analyse, n'est qu'une vedette qui dure 12 heures. Ici, où le relèvement est inutile, la vedette double est indiquée.

LES CANTONNEMENTS.

La grand'halte a commencé ; aucune nouvelle, aucun incident d'alarme n'est intervenu. Le général pense alors à la désignation des cantonnements et le chef d'état-major transmet, le plus tôt possible, les ordres qui s'y rapportent afin que les campements puissent se détacher à l'avance pour en assurer la préparation.

Ils s'étendront dans le triangle Château-Salins, Salonne, Moyenvic, couverts du côté le plus dangereux, vers l'ouest, par la ligne des bois qui couronnent les coteaux de la vallée de la Seille, rive droite, bois de Vaxy, d'Amelécourt, forêt de Grémecey.

L'arrivée tardive du convoi ne devant pas permettre de relier par le fil télégraphique les divers cantonnements, il faudra se contenter d'assurer la rapidité des communications au moyen de postes optiques.

Telle est l'idée générale qui semble devoir diriger l'installation des cantonnements.

Les dispositions d'avant-postes auront été portées à l'avant-garde par l'officier d'état-major ; elles consisteront à occuper Fresnes en-Saulnois avec deux escadrons pour tenir la route de Metz et le débouché du défilé à travers les bois.

Le reste de l'avant-garde cantonnera à Château-Salins. Quant aux autres dispositions de cantonnements, elles seront communiquées le plus tôt possible afin que les campements se puissent détacher tout de suite, et elles pourront être résumées sous cette forme.

ORDRE POUR LES CANTONNEMENTS DU 18 MAI 1887.

Devant Lezey, 11^h, 30, 18 mai 1887.

Avant-postes.

2 escadrons occupent Fresnes-en-Saulnois et tiennent le débouché du défilé à travers les bois d'Amelécourt et de Grémecy.

Cantonnements.

UNITÉS.	LOCALITÉS.	OFFICIERS commandant l'ensemble de plusieurs campements.
Quartier général et services auxiliaires. Régiment d'avant-garde et général de la 1 ^{re} brigade de dragons. Général des cuirassiers et 1 ^{er} régiment de cuirassiers.	Château-Salins .	1 Officier d'état-major de la division.
2 ^e Régiment de cuirassiers	Salonne.	
2 ^e Régiment de dragons	Morville-lès-Vic. Salival.	
Artillerie et 1 ^{er} régiment de chasseurs avec le général des chasseurs	Vic	L'officier d'ordonnance du général des chasseurs.
2 ^e Régiment de chasseurs et convoi	Moyenvic	1 Officier de l'état-major chargé d'orienter le convoi pour la dislocation des trains régimentaires.
(2 ^e Brigade de dragons?)	Marsal et Haraucourt.	

Position de rendez-vous. { En colonne par brigade en ligne de masses, face au N.-O.
à hauteur de la ferme de la Petite-Bonne.

Communications.

POSTES optiques.	EMPLACEMENTS.	CORPS qui les doivent fournir.
N° 1.	Ancien télégraphe aérien de Château-Salins	Régiment d'avant-postes.
N° 3.	Glocher de Château-Salins.	1 ^{er} Cuirassiers.
N° 4.	Croupe à l'est de Salonne.	2 ^e Cuirassiers.
N° 5.	Glocher de Vic	1 ^{er} Chasseurs.
N° 6.	Glocher de Moyenvic.	2 ^e Chasseurs.
N° 2.	Croupe à l'ouest de Coutures	1 ^{er} Dragons (fraction de Château-Salins).
N° 7.	Croupe au nord de la Petite-Bonne.	Dragons de Morville.
N° 8.	Vallon de Salival	Dragons de Salival.

Chaîne de correspondance des postes optiques.

Entre les avant-postes et le général de division, n° 1 — n° 2 — n° 3

Entre le général et les cantonnements n° 3 < n° 4 — n° 5 — n° 6 — n° 8.
n° 7.

Le Général de division.

Les dispositions relatives à la défense des cantonnements et à la manière d'en éclairer les abords ne sauraient être reproduites dans un ordre de ce genre. En raison de leur caractère de permanence, elles auraient trouvé leur place dans un ordre général ou sous la forme d'instructions sobres et précises pour mettre dans la division l'uniformité de vues et de but nécessaire à la régularité de toute exécution.

Cet ordre général aurait aussi fait connaître, une fois pour toutes, que la formation de rendez-vous, sur la position fixée chaque jour, par l'ordre, ne doit être prise que sur *avis spécial* communiqué télégraphiquement, en cas d'attaque en plein jour.

Mais il est un point que je demande la permission de souligner.

Les escadrons ont été dirigés sur leurs cantonnements respectifs. On met pied à terre, les chevaux rentrent sous leurs abris et les malheureuses bêtes vont conserver encore pendant deux heures leur selle sur le dos. Pourquoi?

Que dans les guerres de l'Empire, où la cavalerie ne connaissait presque exclusivement que le bivouac, on ait, au cours des opérations, pris l'habitude de laisser les chevaux sellés pour ne pas exposer leur dos échauffé aux intempéries de l'air, à la pluie peut-être, je le comprends.

Mais ici, dans nos cantonnements, il n'y a ni pluie, ni vent à craindre.

Nos cavaliers, qui ont mangé pendant la grand'halte, sont libres pour les soins à donner aux chevaux. Que ne le font-ils point aussitôt?

Quand vous rentrez chez vous après un exercice violent, attendez-vous deux heures avant de vous mettre à l'aise et de faire votre toilette? Et persuadez donc au fantassin d'à côté, son étape faite, de garder son sac pendant deux heures sous le prétexte qu'il a le dos échauffé!

Si nos chevaux savaient parler, ils nous demanderaient aussi de les desseller tout de suite, de leur masser le dos, de les bouchonner, de les panser le plus tôt possible, pour les laisser ensuite se reposer et se nourrir, le corps nu et dispos.

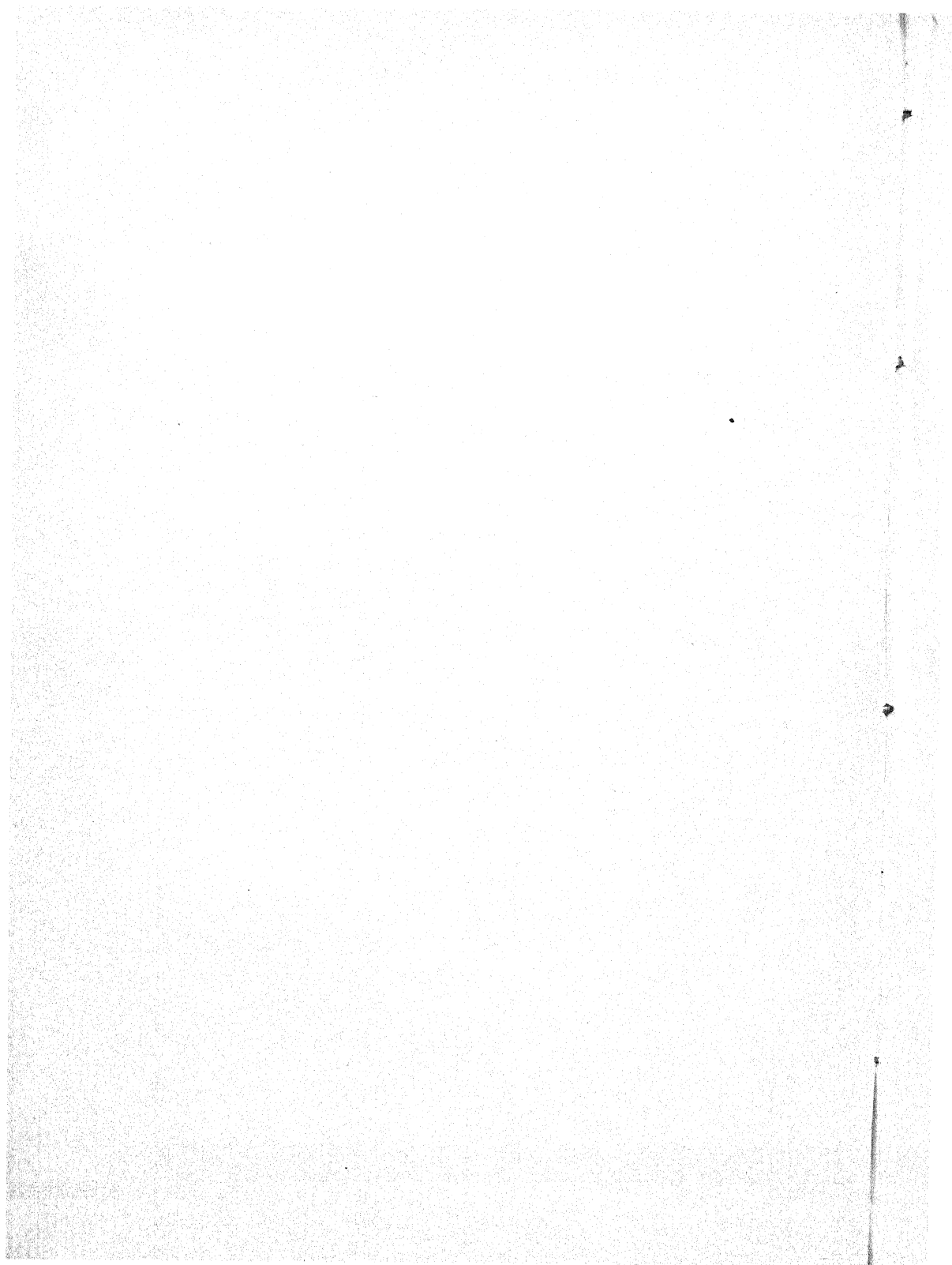
Saisit-on l'avantage de la grand'halte qui rend les cavaliers libres pour tous ces soins, et permet ainsi de si grands bienfaits?

Que craint-on en les dessellant tout de suite ?

Les bosses, les boursouflures. Massez vos chevaux à la main, et il n'y aura aucune bosse à craindre. Affaire de soins et de surveillance. Personnellement j'ai toujours fait desseller ainsi dans l'escadron que j'avais l'honneur de commander ; j'ai vu d'autres escadrons qui se trouvaient à merveille de cette pratique si judicieuse. Et je sais un régiment de cavalerie légère où l'on n'en use pas autrement en manœuvres, sans crainte et sans bosses. Si vous essayez à votre tour, vos chevaux et l'État y gagneront beaucoup.

Nous n'irons pas plus outre dans les opérations de cette division indépendante.

Si elle a encore à se battre, nous savons comment elle le doit faire. Et la découverte dont nous avons étudié les principes la conduira jusqu'au contact de l'infanterie ennemie, contact qu'elle doit garder et compléter, malgré les entreprises contraires de la cavalerie ennemie, et jusqu'à la bataille, dont nous la verrons encore écrire la préface.

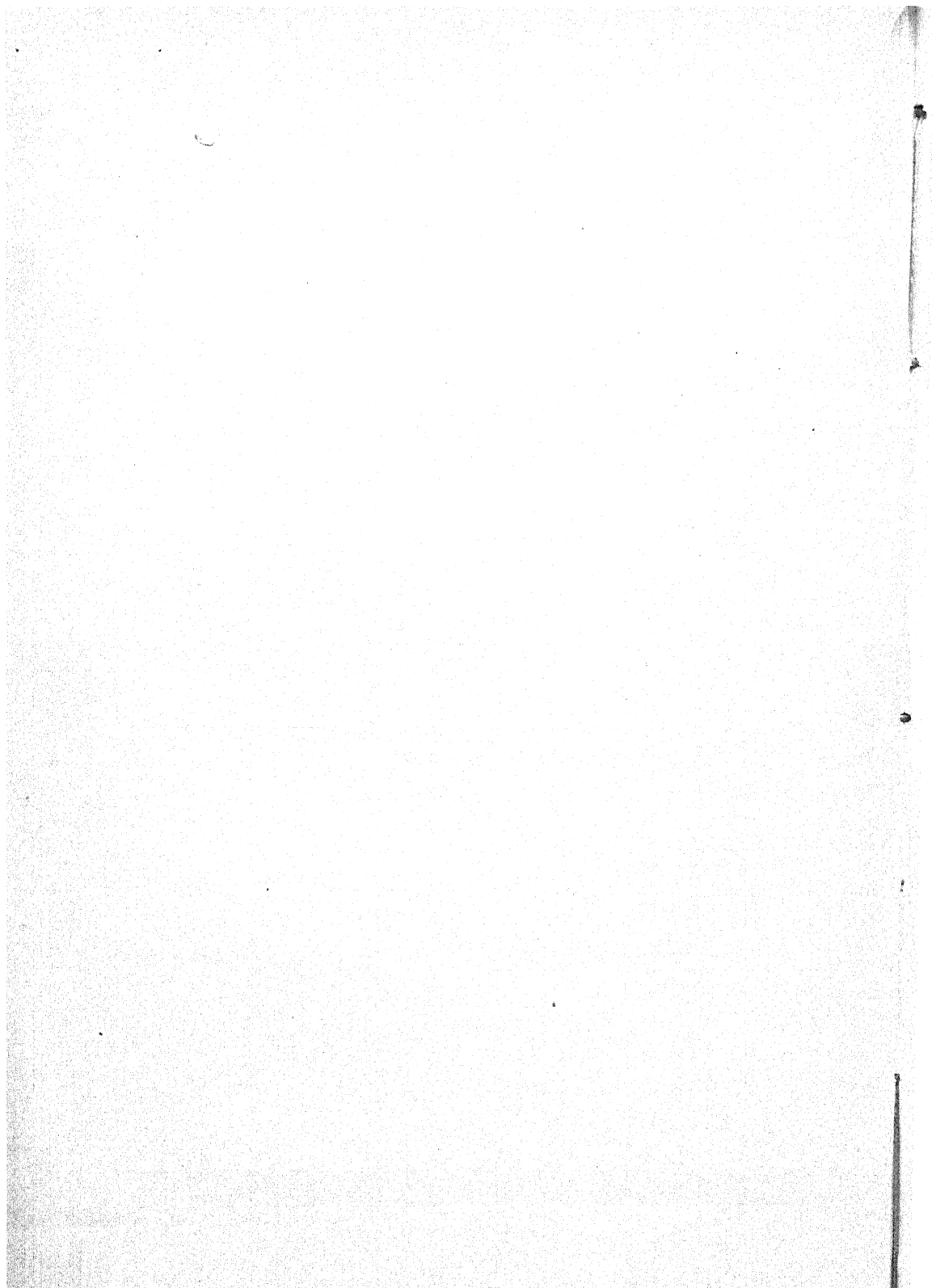


DEUXIÈME PARTIE

LA

CAVALERIE EN RAPPORT

AVEC LES AUTRES ARMES



I

LA SURETÉ¹

LES DONNÉES DU PROBLÈME.

Situation générale. — Sur le théâtre d'opérations à l'ouest des Vosges, les premiers renseignements avaient fait connaître que deux masses ennemies s'étaient rassemblées, l'une à Metz, l'autre à Sarrebourg.

Deux grands objectifs s'offraient ainsi à notre découverte, sur lesquels le généralissime avait lancé aussitôt deux masses de cavalerie.

Nous avons vu le rôle de celle lancée à la découverte sur Sarrebourg.

Le premier renseignement conquis par cette division, à savoir la concentration sur Metz des forces de Sarrebourg, a confirmé le généralissime dans sa résolution d'attaquer le plus vite possible les forces de Metz avec la masse principale des siennes, avant même qu'elles aient pu être renforcées par celles de Sarrebourg.

Le généralissime avait également lancé une masse de cavalerie indépendante à la découverte sur Metz, comme nous l'avons vu faire sur Sarrebourg.

Je ne m'en occuperai pas, ne voulant pas suivre dans tout son vaste développement la présente hypothèse, et n'y voulant prendre d'ailleurs que l'occasion d'être précis et de pouvoir demander à

1. Voir la carte n° 2.

la réalité des situations la mise en évidence des principes qui intéressent l'arme.

D'ailleurs, cette cavalerie indépendante lancée sur Metz en une ou plusieurs masses, a dû opérer d'une manière analogue à celle de notre cavalerie de Sarrebourg.

Notre étude du rôle de la cavalerie indépendante s'arrêtera donc là, réduite à ses grandes lignes, à ses principes vitaux, dégagée de tout ce qui est déjà acquis et passé dans l'application de l'instruction régimentaire, grâce aux progrès déjà réalisés par nos règlements actuels.

Dans l'ensemble des armées qui ont reçu pour objectif les forces ennemies de Metz, je ne considérerai que l'armée de l'aile droite.

L'hypothèse dans laquelle je la supposerai n'a aucune prétention de vraisemblance. Son unique but est d'offrir un cadre à mon étude; et si elle se passe sur la frontière nord-est, c'est que l'intérêt serait moins vivant d'étudier le rôle d'une cavalerie marchant sur Paris.

J'ajouterai que c'est avec intention que je ne considère l'armée qu'au moment où elle est voisine du contact, car c'est surtout à ce moment-là que se manifeste la raison d'être des choses et que l'étude intervient à propos pour la saisir.

Sous ces réserves, voici le cadre de mon étude.

Hypothèse. — Le front des cantonnements s'étend de Colombey à Vaucouleurs, occupé par 3 corps d'armée, un 4^e corps étant en arrière du corps d'armée de droite.

A ce moment, une division de cavalerie indépendante, après avoir battu la cavalerie ennemie entre Limey et Viéville-en-Haye, a découvert une ligne d'avant-postes d'infanterie, s'étendant de Pagny-sur-Moselle à Rembercourt et se prolongeant au nord par Hagéville. Cette division reste en contact, et complète sa découverte, en croisant dans les champs de Pont-à-Mousson.

Le contact. — Puisque le mot de contact se présente, je veux

en préciser l'idée. C'est seulement la découverte des avant-gardes ou des avant-postes d'infanterie de l'ennemi qui constitue le véritable contact. La rencontre de la cavalerie ennemie n'est que le commencement du chemin qui y conduit.

On conserve le contact avec les têtes de colonne de l'ennemi, ne pouvant faire plus ; au contraire, une cavalerie qui se contenterait d'un contact avec celle de l'ennemi, n'atteindrait nullement le but qui s'impose à elle ; il y a plus et mieux à faire que de garder le contact avec la cavalerie ennemie ; il y a à le perdre après avoir passé sur le ventre de cette cavalerie. Cette cavalerie est l'obstacle vivant qui empêche la nôtre d'arriver à son objectif de découverte ; il faut donc la détruire, en disperser les morceaux ; puis, sans s'en inquiéter, poursuivre sa route jusqu'aux têtes des colonnes d'infanterie. C'est là qu'est le contact, le seul dont notre cavalerie ait à être respectueuse et conservatrice. Pour aller jusque-là, il faut qu'elle soit forte, compacte, en masse et qu'elle aille droit à son objectif avec la confiance qu'aucune cavalerie ne la peut arrêter.

Il faut retenir que toutes les fois que notre cavalerie recevra une mission de découverte, elle trouvera devant elle, pour s'y opposer, la cavalerie ennemie ; et l'acte fatal de sa découverte sinon le premier sera toujours le combat. Pour elle, reconnaître, c'est attaquer. L'adage contraire n'est juste que dans la limite où de Brack l'a appliqué, pour les patrouilles et les petits éléments de découverte. La seulement reconnaître, ce n'est pas attaquer, c'est voir.

Qu'on me pardonne ce retour offensif sur le but du combat.

Je reprends l'hypothèse.

D'autre part, une division de cavalerie indépendante est à Nancy¹, chargée de protéger le flanc droit des armées marchant sur Metz.

Le rôle spécial de cette division indépendante, je le néglige, malgré l'intérêt et les particularités curieuses qu'il présente, pour

1. Cette division indépendante, en raison de son rôle de protection qui intéresse particulièrement l'armée de l'aile droite, pourrait être momentanément aux ordres directs du général de cette armée.

m'attacher à l'étude de la cavalerie de sûreté de l'armée qui nous occupe.

Actuellement, l'armée étant sur le front Colombey-Vaucouleurs, il est vraisemblable que cette cavalerie de sûreté occupe en avant de Toul une ligne d'avant-postes qui peut s'étendre de Gironville à Gondreville par Boucq et Lucey, tenant ainsi l'extrême avancée des Hauts-de-Meuse.

Rôle de la cavalerie de sûreté. — Je ne précise pas davantage et intentionnellement la situation de cette cavalerie de sûreté avant d'en avoir établi le rôle.

Quel est-il ce rôle ?

A cette question je pourrais répondre tout de suite et peut-être seriez-vous déjà de mon avis ; mais j'aime mieux que ce soit la réalité du besoin qui se charge d'y répondre avec sa crudité saignante.

Que va-t-il se passer ?

Demain 23 mai, l'armée qui stationne sur le front Colombey-Vaucouleurs se portera sur la ligne Toul-Foug-Troussey et sa cavalerie de sûreté fera un nouveau bond en avant, pour couvrir la marche de ses corps d'armée.

Sur quelle ligne s'arrêtera ce bond ?

C'est le terrain qui l'indique.

Les lignes naturelles couvrent le pays comme d'un réseau, dont les mailles plus ou moins larges présentent des côtés sensiblement parallèles. Étant donnée la direction d'une de ces lignes naturelles, on est assuré de trouver à des intervalles variant de 5 à 20 kilomètres une succession d'autres lignes orientées dans le même sens.

Si vous regardez la carte qui est sous vos yeux, vous trouvez suivant une direction perpendiculaire à l'axe de mouvement de l'armée, de Toul à Metz :

La ligne Troussey, Foug, Toul, faite de la Meuse, du canal dans la trouée de Foug, puis de la Moselle ;

ensuite la corniche septentrionale des Hauts-de-Meuse, de Gironville à Fontenoy-sur-Moselle ;

ensuite le cours du Terrouin ;

puis encore le vallon d'Ache ;

puis le fossé du Rupt-de-Mad.

Ces lignes étant les plus caractérisées, souvent faites de véritables obstacles, présentent des fronts de protection naturels ; c'est donc sur elles que se doivent porter les bonds successifs des avant-gardes de cavalerie, puis d'infanterie le jour suivant.

Cherchons donc sur la carte quelle est la ligne naturelle qui se présente comme la plus favorable à l'installation du front protecteur de la cavalerie de sûreté. Elle est caractérisée par le ruisseau d'Ache, de Dieulouard à Saint-Jean. A l'ouest, elle cesse d'être continue et est jalonnée par le bois de Voisogne, Flirey et le bois de la Sonnard.

Le front de protection du 24 mai ainsi déterminé, supposons que les avant-postes de la cavalerie de sûreté y soient installés.

Nous avons vu que notre cavalerie indépendante avait été lancée à la découverte des forces de l'ennemi et qu'elle en avait reconnu les avant-postes d'infanterie.

Mais cette mission, ce besoin de découverte, l'ennemi le sentira comme nous, et comme nous il cherchera à reconnaître la marche et le nombre de nos têtes de colonne. Comme nous il jettera en avant des masses de cavalerie.

Il est vrai qu'une de ces masses a été battue par notre cavalerie indépendante ; mais il en est plus riche que nous ; et un corps de cavalerie aura pu échapper à l'attaque de notre propre cavalerie indépendante et pousser sa pointe dans la direction de Toul, pour voir ce qui s'y passe. Alors cette masse de cavalerie ennemie se viendra heurter à nos avant-postes de sûreté en quelque point du front Dieulouard-Flirey-Saint-Baussant.

C'est ici que la question prend de l'intérêt.

En l'état actuel de nos règlements, ce front de sûreté est constitué par les brigades de corps d'armée. Ici nous avons 3 corps d'ar-

mée en 1^{re} ligne de Toul à Troussey, il y a donc 3 brigades de cavalerie également réparties sur le front de sûreté Dieulouard-Saint-Baussant.

Donc au point où la division ennemie viendra heurter le réseau de sûreté qui aussitôt entrera en vibration et avertira du danger, il n'y aura devant elle et derrière les avant-postes heurtés par l'ennemi qu'une brigade de cavalerie, laquelle, toutes choses égales, sera incapable de s'opposer à la marche de la division ennemie. Celle-ci balayera notre brigade, puis viendra découvrir nos avant-gardes d'infanterie, les compter, les insulter, les arrêter si elles sont en marche, les mettre en alerte si elles sont en avant-postes, et donner à la masse de l'infanterie cette impression démoralisante pour elle, déshonorante pour nous, qu'elle a devant elle une cavalerie qui ne fait pas son métier et qui porte seulement le nom « de sûreté » sans en assurer la chose.

Au contraire, si ces 3 brigades de cavalerie de corps d'armée et même si ces 4 brigades de cavalerie — car à quoi servira la brigade du corps de 2^e ligne, son flanc droit étant déjà couvert par la division indépendante de Nancy — si ces 3 ou 4 brigades étaient réunies en une seule masse, celle-ci pourrait alors attaquer la division ennemie, la rejeter devant elle et l'empêcher de venir faire contre nous cette même découverte que nous avons victorieusement conduite contre notre adversaire.

Il faut donc conclure que la sûreté ne peut être assurée à l'armée que par la centralisation préalable de ses brigades de corps d'armée.

Car la sûreté, comme la réalité vient de nous le faire voir, c'est d'abord de mettre l'armée à l'abri de la découverte de l'ennemi.

Cette découverte étant faite par une masse qui aura pu échapper à notre cavalerie indépendante, ne pourra être arrêtée que par une masse aussi forte que possible.

Voilà l'idée maîtresse de ce service de sûreté.

La première conséquence de cette idée est la centralisation des brigades de corps d'armée par armée. Mais, me direz-vous, si vous centralisez les brigades de corps d'armée, mieux vaut en faire tout

de suite de la cavalerie indépendante et augmenter ainsi le nombre des masses de découverte que l'on lancera à l'attaque, à l'abordage des masses de cavalerie ennemies. Toutes ces divisions de cavalerie croiseront alors dans les champs neutres qui sépareront les deux concentrations, compactes, concentrées, pareilles à ces anciens vaisseaux de haut bord qui marchaient à l'abordage les uns des autres.

Cette solution serait peut-être la meilleure, la plus conforme à l'esprit d'élan et d'attaque de la cavalerie.

Ce serait alors chercher ainsi une sûreté offensive par la destruction préalable de toute la cavalerie ennemie, au lieu d'une sûreté défensive destinée à tendre une toile d'araignée devant les divisions de cavalerie, pour marcher à leur attaque aussitôt que leur présence aura été signalée.

En tout cas, il faudrait toujours en avant de chaque corps d'armée assez de cavalerie pour remplir la 2^e partie du programme actuel de la cavalerie de sûreté.

Ce rôle comprend encore en effet les deux objets suivants :

- 1^o La protection des colonnes de l'armée ;
- 2^o La préparation de leurs marches et de leurs cantonnements, le jour pour le lendemain.

Si par disgrâce invraisemblable, notre cavalerie de découverte n'a pas su prendre des renseignements certains sur l'approche des forces ennemies, il faut que le service de sûreté de notre armée, au moment où il sera en présence de ces forces, les signale à temps pour que le général d'armée puisse prendre ses dispositions.

Ces dispositions sont d'abord et avant tout la concentration de ses corps d'armée.

Or, le principe stratégique qui règle la marche de ces corps est de les pouvoir réunir en une masse unique en une seule journée.

Il faut donc gagner cette avance préalable d'une journée de manœuvres et, pour cela, il faut tenir la cavalerie de sûreté à une journée au moins en avant des têtes de colonne de l'armée.

Ce but est le seul que le règlement actuel sur le service des armées en campagne semble avoir donné au service de sûreté, sans l'atteindre d'ailleurs, faute d'avoir embrassé la réalité de la situa-

tion, et en restreignant la conception de ce service de sûreté à la seule brigade de cavalerie de corps dans le seul corps d'armée.

Et cependant, à mon humble avis, la réalité montre que ce but est secondaire et n'intervient dans l'ordre dramatique des événements qu'après le rôle mis plus haut en évidence, à savoir l'empêchement de la mission de découverte de la cavalerie ennemie.

En effet, il est inadmissible d'admettre que notre cavalerie n'aura pas su donner sur les forces ennemies quelques renseignements, qui auront permis au général d'armée d'ordonner la concentration préalable de ses corps d'armée.

En outre, avant le choc de ces forces d'infanterie ennemie dans notre réseau de sûreté, la réalité montre logiquement l'attaque antérieure des masses de cavalerie de découverte de l'adversaire, c'est donc à cela qu'il faut d'abord parer et nous avons vu que seule la concentration de la cavalerie de l'armée était le moyen d'y réussir.

Concentration du service de sûreté. — Si la question de la distance à laquelle il faut assurer la sûreté de l'armée semble indiscutable, celle de la concentration des brigades de cavalerie paraît pouvoir donner prise à quelques objections.

De fins cavaliers légers qui, sans verser dans l'outrance du combat à pied, savent ce qu'on peut faire avec un bon fusil entre les mains, un terrain bien choisi pour y accrocher sa défense, et derrière, de fins chevaux prêts à s'envoler, ceux-là pensent qu'avec nos brigades de corps bien appuyées à un front de protection, une masse de cavalerie ennemie n'aura pas le jeu si facile de rompre la résistance de nos escadrons et de faire un trou dedans pour y passer. — Encore cependant faut-il que le réseau soit de pied ferme pour résister et point surpris en marche ; en marche la masse seule pourra combattre la masse. — Je le veux bien.

Mais en quoi la concentration préalable sous un chef unique gêne-t-elle l'établissement défensif de ce réseau ? Qui leur empêche d'y pourvoir de la même manière, les brigades de corps étant groupées sous un chef unique ? avec en plus l'avantage d'une réserve unique qui obéit à une impulsion unique et qui se peut d'ailleurs fractionner en autant de morceaux qu'on voudra.

Car c'est la supériorité de la concentration de pouvoir diviser ses forces suivant les besoins, tandis que des tronçons épars sans soudure, sans lien central, ne pourront jamais se concentrer à propos, au moment opportun.

Que si, au lieu d'un front de protection facile à défendre, vous n'avez qu'un pays ouvert et découvert, troué de grands espaces sur un front indéfendable avec le fusil, alors le combat à l'arme blanche sera votre unique ressource; et seule la masse est capable de s'opposer à la masse. Donc concentration.

Enfin si, quittant le détail de l'exécution, on s'élève assez pour voir le résultat général dans l'ensemble de l'armée, toute hésitation n'est plus permise.

De quoi s'agit-il ?

Le but est de donner au général d'armée la sûreté, c'est-à-dire *la liberté d'une concentration préalable de ses corps* en face du danger signalé. Il n'est pas ici question d'assurer à chaque corps d'armée la tranquillité de ses marches. — Pour faire ce métier nécessaire mais tout autre, nous verrons plus tard qu'il faut une cavalerie particulière. — Mais c'est la sûreté de l'ensemble de l'armée qu'il faut réaliser, c'est la liberté de mouvement du général d'armée qu'il faut obtenir; c'est donc là un but *un* pour un chef *un*; pour l'atteindre, il y faut un instrument unique dans la main d'un chef *un* aux ordres du seul général d'armée intéressé.

Concevez-vous ce général d'armée faisant sa sûreté avec quatre généraux de brigade de cavalerie ou par l'intermédiaire de ses quatre généraux de corps d'armée? Voyez-vous son vêtement en quatre morceaux; mais il sera nu votre général d'armée! Non, à un but unique, un instrument unique. Donc, unité de la sûreté dans une seule main; et unité entraîne concentration.

Le service en campagne allemand du 23 mai 1887 envisage aussi dans le sens de la concentration le service général de la sûreté.

Le maintien *organique* du régiment de cavalerie par division

d'infanterie n'est qu'un trompe-l'œil et certainement une concession faite au respect que la Prusse a pour son chef auguste.

Le vieil empereur veut mourir debout dans son uniforme de colonel d'infanterie, les yeux fixés sur la façade de son armée, à qui il a donné la force et qui a su lui donner la gloire, sans qu'il soit permis d'y rien changer. Voilà pourquoi le nom de la vieille cavalerie divisionnaire reste écrit au frontispice du règlement pour l'unique satisfaction du souverain.

Mais dès que le règlement entre dans l'action, voici ce que devient cette cavalerie divisionnaire :

« § 72. — En principe, le moyen le plus certain d'assurer la « sécurité d'une colonne, c'est d'avoir un service très complet « d'exploration. Par suite, on devra pousser en avant de l'avant- « garde *la masse de la cavalerie affectée organiquement aux unités qui* « *composent la colonne.* Cette cavalerie peut être, dès lors, aussi « bien subordonnée directement au commandant de la colonne (ca- « valerie de sûreté indépendante de l'avant-garde) que placée sous « les ordres du commandant de l'avant-garde (cavalerie de l'avant- « garde). »

Il faut même entendre cette expression de colonne dans le sens le plus large; et entre ces deux solutions du groupement de la masse de la cavalerie divisionnaire, il faut incliner vers la première, celle qui rend cette cavalerie indépendante de l'avant-garde et la concentre sous les ordres d'un chef spécial. C'est du moins l'opinion du général Verdy du Vernois, qui apporte dans ses commentaires la netteté d'esprit qu'il tient de son nom français et qui ajoute ainsi à cette réglementation allemande la clarté qui lui manque.

Pour remplir le but de l'ancienne cavalerie divisionnaire, apparaît un élément nouveau que le règlement allemand appelle *la cavalerie*¹ *d'avant-garde* ou *d'avant-postes* (d'infanterie, bien entendu).

Mais de tout le reste des régiments *organiquement* divisionnaires, il comprend, comme nous venons de le voir, la concentration né-

1. §§ 146 et suivants.

cessaire. Je m'assure même que le groupement de ces régiments articulés en masses plus ou moins fortes doit être, dans les coulisses du plan de concentration allemand, prêt à paraître, dès le lever du rideau, pour jouer le rôle de sûreté générale qu'ils comprennent, hélas ! trop bien.

Idée maîtresse du service de sûreté. — Avant d'entrer dans le détail de l'étude du service de sûreté, il faut résumer cette introduction et établir, comme une base, les points suivants :

1° Le rôle de ce service a pour objet de :

a) Mettre d'abord chaque grande unité, chaque armée¹, à l'abri de la découverte des masses de la cavalerie adverse ;

b) Ensuite assurer aux corps d'armée qui composent l'armée, le temps nécessaire à leur concentration préalable devant les forces ennemies ;

c) Enfin secondairement couvrir les reconnaissances qui servent à la préparation des marches et des cantonnements, le jour pour le lendemain ;

2° Le premier objet de ce rôle exige la concentration des brigades de corps d'armée en une masse unique ;

3° Enfin les deux autres objets entraînent la nécessité d'assurer ce service de sûreté au moins à une journée de marche en avant des têtes de colonne des corps d'armée de première ligne.

L'organisation de la cavalerie d'armée, par suite de la centralisation des brigades de corps d'armée, entraînera comme conséquence la prévision d'un commandement et d'un état-major pour cette division de cavalerie, la constitution des services auxiliaires nécessaires et le groupement de 2 ou 3 batteries à cheval tirées des corps d'armée correspondants.

Ces principes établis, et acceptée aussi l'idée d'un service de sûreté défensive à assurer en avant de chaque armée, entrons maintenant dans le détail de son étude.

1. Le corps d'armée n'existe pas à l'état d'unité indépendante et ne doit être considéré que comme une articulation d'un tout qui est l'armée.

Je vais d'abord examiner l'établissement de la division de sûreté sur le front d'avant-postes Dieulouard-Flirey-Saint-Baussant. J'en déduirai les dispositions de marche pour s'y porter en partant du front des hauts de Meuse, Gironville-Boucq-Gondreville. Puis j'établirai la liaison qui doit exister entre les bonds successifs de la cavalerie et ceux des avant-gardes d'infanterie ; et je tracerai le cadre général du service de la préparation des marches, auquel la cavalerie doit donner la sûreté, c'est-à-dire l'existence.

On s'étonnera peut-être de cette méthode qui va d'avant en arrière, au rebours même de la marche. Elle est cependant logique, elle va droit au but ; et de l'objectif à atteindre elle déduit le chemin qui y conduit. D'ailleurs est-elle autre chose que la méthode du *problème résolu* ?

J'aurai ainsi l'occasion d'étudier successivement :

- 1° Le service de sûreté en station ;
- 2° Le service de sûreté en marche ;
- 3° Les coulisses du service de sûreté.

LE SERVICE DE SURETÉ EN STATION.

Front de protection. — Les avant-postes de la cavalerie d'armée doivent donc le 24 mai couvrir le front Dieulouard-Flirey-Saint-Baussant, se reliant à l'armée voisine sur l'autre rive du Rupt-de-Mad.

Ce front présente deux parties bien distinctes, à l'Est le vallon du ruisseau d'Ache, véritable fossé au lit encaissé, aux berges marécageuses¹ avec, au fond, en manière de cuvette, un ruisseau de 8 mètres de largeur moyenne qui ne peut pas se franchir d'un saut ; à l'Ouest, au contraire, un terrain ouvert et découvert, ondulé, très favorable à l'approche d'une masse de cavalerie.

1. Notice descriptive et statistique sur le département de Meurthe-et-Moselle.

C'est donc plus particulièrement de ce côté que devra être concentrée notre division.

Mais il faut encore remarquer une autre particularité de ce terrain.

Si, à hauteur de Flirey, il présente une étendue très praticable d'environ 8 kilomètres, un peu plus au Nord, en avant de Limey, il se rétrécit en un véritable goulot de 3 kilomètres entre le ravin de Saint-Jean à l'Est et la corne du bois de Mort-Marc à l'Ouest.

C'est par ce goulot seul que se peut présenter l'attaque d'une masse de cavalerie, c'est donc ce terrain qu'il faudra particulièrement surveiller, car il ne faut pas perdre de vue le but directeur de tout ce service de sûreté, qui doit être établi surtout contre la cavalerie ennemie.

Ainsi le front planimétrique de 20 à 25 kilomètres que mesure la sûreté de l'armée, de la Moselle au Rupt-de-Mad, se réduit en un goulot dangereux de 3 kilomètres de largeur.

Dans la pratique, si l'on sait choisir avec à-propos les fronts de protection successifs du service de sûreté, il en sera toujours ainsi.

De cette manière s'évanouit le fantôme de l'objection théorique qu'on peut élever contre la concentration d'une masse unique de cavalerie opérant sur un front de 20 à 30 kilomètres.

Les 30 kilomètres existent sur le tableau noir des dispositifs géométriques qui se conçoivent en dehors de la vérité vivifiante du terrain et de la réalité. Là ils n'existent pas, si l'on sait se servir du terrain. Tantôt on y trouvera, couvrant le front, un obstacle continu que l'ennemi ne pourra pas franchir sans être signalé longtemps à l'avance; tantôt, comme ici, entre deux obstacles on aura une souricière étroite par laquelle la cavalerie ennemie devra venir passer et auprès de laquelle il suffira que notre cavalerie en masse monte la garde.

Solution générale. — Ces considérations déterminent la solution générale du problème. La voici : le front de surveillance, de protection du service de sûreté est jalonné par le ruisseau d'Ache, le ravin de Saint-Jacques, Limey, bois de Mort-Marc et Saint-Baissant.

La masse de la cavalerie doit être concentrée le plus près possible de la trouée de Limey.

Enfin il y a lieu de tenir tous les points de passage du ruisseau d'Ache d'une part, et d'autre part d'occuper tous les points de résistance qui sont au travers de la trouée dont il faut soigneusement surveiller les avenues.

Dispositions d'avant-postes. — Dans le détail, les dispositions à prendre peuvent être les suivantes :

Trois escadrons aux avant-postes :

Le 1^{er} à Rogéville ;

Le 2^e à Lironville ;

Le 3^e à Flirey,

occupant chacun en cantonnement d'alarme les quelques abris qui se trouvent dans ces villages du côté de l'ennemi.

Escadron de Rogéville.*Front de Dieulouard à Martincourt inclusivement.*

DÉTACHANT	{	Un peloton à Villers-en-Haye	{	des vedettes pour surveiller les
		fournissant		trois ponts de Griscourt;
	{	Un poste cosaque au gué du moulin de Villevaux.		un poste optique près de la croix
		Id. au gué au N. du bois de Sécouvaux.		de Langrepont.
		Id. au pont de Martincourt.		
		Un poste optique sur la croupe 278 à l'O. de Villers-en-Haye.		
		Id. près du château de Pierrefort.		

Escadron de Lironville.*Front de Saint-Jean à Limey inclusivement.*

DÉTACHANT	{	Un poste cosaque à Saint-Jean.	{	une vigie optique dans le clocher ;
		Id. à Saint-Jacques.		un poste cosaque au fond des
	{	Un peloton à Limey		Quatre-Vaux.
		fournissant		

Escadron de Flirey.*Front de Limey inclus à Saint-Baussant inclus.*

DÉTACHANT	{	Un poste cosaque à la corne E. du bois de Mort-Marc.	
		Id. sur la route d'Essey, à la sortie des bois.	
		Id. à Saint-Baussant.	

Quelques indications sommaires compléteront ces dispositions.

Les postes cosaques sont de 4 hommes, juste l'effectif nécessaire pour fournir et relever une vedette.

Les postes optiques sont des postes cosaques doublés de 2 télégraphistes et d'un appareil optique.

Les trois postes optiques fournis par l'escadron de Rogéville ont le double but de relier les postes cosaques à la vigie optique de l'escadron et, en outre, de surveiller les débouchés de la forêt de Puvénelle et les croupes qui en descendent vers le ruisseau d'Ache, et qui échappent à la vue des postes cosaques situés dans les fonds.

Enfin derrière cette ligne d'avant-postes ainsi constituée, où se doit placer la division ?

Du côté de la plaine Lironville-Limey où nous avons vu qu'une attaque était plus probable et en avant des débouchés de la forêt de la Reine. Ses cantonnements semblent donc être indiqués à Bernécourt, Grosrouvres, Ansauville, Noviant-aux-Prés, Manonville, Minorville et Domèvre-en-Haye; le général et son état-major à Noviant-aux-Prés.

Voilà pour la partie fixe des avant-postes. Il la faut cependant compléter en indiquant la liaison de tous ses éléments, de manière à assurer la transmission aussi rapide que possible de tous les renseignements, de la ligne d'observation au général.

Le peloton de Villers-en-Haye se reliera au poste optique 278; le poste cosaque de Villevaux directement à l'escadron de Rogéville. Les postes cosaques de Séconvaux et de Martincourt se relieront au poste optique de Pierrefort, et celui-ci communiquera directement par l'optique avec Manonville, si les bois l'empêchent de communiquer avec Rogéville.

L'escadron de Rogéville, s'il n'est pas en liaison optique directe avec Domèvre, ce que les bois semblent rendre impossible, s'y reliera au moyen d'estafettes sur un terrain reconnu à l'avance par les estafettes désignées.

Enfin à l'ouest, Lironville, Limey et Flirey seront en communication optique entre eux. Flirey communiquera par l'optique avec Bernécourt, directement ou par un poste intermédiaire; et Lironville avec Noviant-aux-Prés.

Il importe particulièrement que, sur cette partie dangereuse, les transmissions soient instantanées.

Les postes cosaques de la route d'Essey et de Saint-Baussant seront reliés avec Flirey par estafettes.

On peut remarquer que ces dispositions d'avant-postes n'ont rien de régulier, de géométrique. Ici ce sont des postes à la cosaque, dans des fonds, barrant les points de passage d'un ruisseau, doublés en arrière par l'observation à longue vue de quelques vigies bien placées. Là ce sont au contraire des fractions plus fortes, un peloton qui tient un point important et fournit une vigie détachée, comme à Limey. Puis, en arrière, une masse non point placée au centre, mais au contraire rejetée excentriquement d'un côté, là où le général pense qu'elle aura à se porter.

Et c'est toujours ce que devient dans l'application sous la domination *tyrannique* du terrain, l'épure d'un dispositif normal.

Là encore, il n'y a pas de cliché sacramentel, de recette infailible : il y a un but à remplir, un terrain, des circonstances ; puis le bon sens fait le reste en appliquant à chaque cas particulier les moyens variés et très souples que le règlement met à notre disposition.

Dispositions pour la nuit. — Il reste un point important à préciser : ces avant-postes vont rester établis la nuit et une partie de la journée. Nous verrons plus tard comment le gros doit se comporter en cas d'attaque pendant le jour, voyons tout de suite ce qu'il aura à faire pendant la nuit. Sera-t-il cantonné ou au bivouac ?

Précisons. Il est neuf heures du soir ; une alerte se produit au poste de Griscourt, une autre devant Flirey. Est-ce une attaque ? Est-il vraisemblable qu'une cavalerie en force passe la nuit le ruisseau d'Ache, ou s'en aille à travers champs dans la plaine de Flirey ? Je veux bien que cette cavalerie soit assez audacieuse pour tenter pareille aventure.

Je suppose que notre division soit au bivouac, la bride au bras, entre Bernécourt et Noviant-aux-Prés. Que fera-t-il, le général de division ? Fera-t-il sauter à cheval et s'en ira-t-il à travers la nuit, avec la lanterne de Soubise, à la recherche et à l'attaque de cette

division fantastique ? Vous pensez à Don Quichotte, n'est-il pas vrai ?

Alors à quoi lui servira de laisser ses chevaux et ses cavaliers à la belle étoile, au bivouac, si ce n'est pas pour combattre à cheval, et pourquoi n'irait-il pas reposer ses chevaux et ses hommes dans les cantonnements qui sont là à sa portée ? Serait-ce pour les laisser à une infanterie plus fatiguée ? Mais il est seul.

Non, elle est cantonnée, la division ; et si une cavalerie ennemie se hasarde la nuit dans ces parages, il lui sera assez difficile de ne pas venir se heurter à un de ces cantonnements, où les escadrons de piquet, pied à terre, avec leurs fusils, pourront lui faire un mal plus grand que la promenade somnambulesque de nos régiments à travers la nuit.

Et puisqu'en cas d'alerte c'est avec le combat à pied que cette division défendra ses cantonnements, la selle sur le dos des chevaux n'y fera encore rien que les ruiner.

Donc les chevaux sont dessellés de la tombée de la nuit au lever du jour.

Dès l'aube, on selle et on est prêt à monter à cheval sur un coup de télégraphe optique.

Je passe ces détails déjà étudiés. Et si je suis revenu sur cette question, c'est qu'ici, sous le sabre et le fusil de l'ennemi, elle semblait prendre une importance particulière, celle du devoir plus impérieux de ne rien dépenser inutilement des forces des chevaux et de les conserver précieusement pour l'effort du lendemain peut-être.

La nuit, les vigies d'observation à longue portée sont naturellement supprimées ; et seuls maintenus les postes qui ont à fonctionner comme postes optiques de transmission.

Dans tous les postes, les hommes pied à terre, les vedettes derrière leurs barricades, le fusil à la main.

Patrouilles d'avant-postes. — Ce n'est encore là que la partie fixe de nos avant-postes, l'élément passif, défensif, inerte. Il nous dira ce qui viendra sur nous ; mais il ne saura pas nous avertir à l'avance de l'imminence plus ou moins proche du danger. Il faut donc y ajouter une partie active, offensive, le mouvement, la re-

connaissance de patrouilles qui iront au delà découvrir les points importants du terrain et y chercher la trace de l'ennemi.

L'escadron de Lironville enverra sur Mamey et sur Regniéville-en-Haye; celui de Flirey sur Viéville et Thiaucourt, sous le couvert de la lisière des bois de Mort-Marc, d'Euvezin et du Four.

Il y a deux moments indiqués pour le mouvement de ces patrouilles, l'avant-soirée et le lever du jour.

Avant la nuit ce sont des coups de sonde qui renseignent sur les probabilités d'alerte de la nuit; et à l'aube c'est une découverte plus importante qui avertit des mouvements qui s'exécutent ou qui se préparent.

Dans toutes les opérations de la guerre, à toutes les échelles, quelles que soient leur amplitude et leur nature, on trouve toujours l'alliance intime des deux éléments offensif et passif, dont la combinaison et le jeu alternatif font une partie de l'art.

Dans la bataille, des corps se maintiennent sur un point; ailleurs, d'autres attaquent à fond; ou bien ici les uns se défendent et là les autres contre-attaquent.

Dans l'ensemble des armées, une masse de cavalerie fait de la découverte, élément offensif; une autre fait de la sûreté, élément passif. Encore celle qui fait de la découverte pour l'armée fait de la sécurité pour elle. Et nous voyons par cet exemple que notre division qui fait de la sûreté pour le compte de l'armée avec sa ligne d'avant-postes, est obligée de faire de la découverte pour son propre compte; car ces reconnaissances sont de la découverte à petite envergure. Mais respectons l'expression de « découverte » et laissons-la pour caractériser le rôle de la cavalerie indépendante. Contentons-nous d'appeler ces reconnaissances des patrouilles d'avant-postes, comme le fait le règlement.

LE SERVICE DE SURETÉ EN MARCHÉ.

Il s'agit donc de porter la division de Toul sur la ligne de cantonnement Bernécourt-Domèvre-en-Haye en détachant 3 escadrons sur Flirey, sur Lironville et sur Rogéville.

Cependant le problème est un peu plus compliqué. Pendant que l'armée se portera demain 24 mai du front Colombey-Vaucouleurs sur le front Toul-Troussey, il faut que sa marche soit couverte et si elle doit l'être par la marche simultanée de la division de sûreté, il serait insuffisant que celle-ci marchât sur la route de Noviant avec un escadron d'avant-garde sur Lironville, et des escadrons de flanc-garde sur Rogéville et sur Flirey.

Le règlement sur le service en campagne ne s'occupe que d'une brigade affectée au service de sûreté. Mais la première idée qui vient à l'esprit est de généraliser le « dispositif *habituel* du service de sûreté » recommandé pour une brigade et de l'appliquer à l'armée.

On aurait ainsi sur le front de sûreté de la division de cavalerie « une ligne d'éclaireurs » soutenue en arrière par des groupes d'escadrons détachés du gros de la division.

Il est évident sans y insister que la marche de cette ligne d'éclaireurs, qu'elle soit faite de pelotons ou de patrouilles marchant sur les chemins suivant des faisceaux d'itinéraires parallèles, ou littéralement par des essaims d'éclaireurs chevauchant à travers champs, sera sinon irréalisable sur des fronts aussi étendus, du moins pleine de difficultés, sans compter les fatigues, et qu'elle n'atteindra jamais ainsi qu'à une sûreté incomplète et incertaine.

Idée proposée pour la marche du service de sûreté. — On a accoutumé de marcher la première moitié du jour et de se reposer le reste de la journée.

C'est ainsi que demain 24 mai, à l'aube, les corps d'armée se mettront en marche puis se reposeront dans leurs cantonnements. L'ennemi, s'il veut marcher, fera de même, et s'il est en station, c'est le matin qu'il enverra ses reconnaissances.

Aujourd'hui, 23 mai, à 3 heures après midi, pendant que l'armée est de pied ferme sur la ligne Colombey-Vaucouleurs couverte au deuxième degré par ses avant-postes d'infanterie ; pendant que l'ennemi se repose, ses cavaliers astiquant les gourmettes de leurs mors, imaginez que notre division monte à cheval et que d'un bond rapide elle se porte sur le front Dieulouard-Flirey-Saint-

Baussant, en une masse compacte, couverte par les dispositions de sa sécurité *personnelle*.

Vous me direz que pendant cette marche le service de sûreté de l'armée n'est plus assuré. C'est parfaitement exact; seulement, comme cette solution de continuité correspond précisément à un point mort des opérations, à un moment d'immobilité de l'ennemi, elle ne présente presque aucune difficulté. D'ailleurs elle durera à peine 2 heures et demie. (20 kilom. faits à une vitesse de 8 kilom. à l'heure.)

Et dans cette marche, fût-elle de 40 kilomètres, la division ne fera pas de grand'halte, parce que son but est d'arriver le plus tôt possible sur le nouveau front de protection Dieulouard-Flirey-Saint-Baussant et d'y tendre solidement le filet avertisseur de ses avant-postes, et que tout arrêt est ainsi contraire à son but.

Avantages de l'idée proposée. — Quelles vont être les conséquences de cette idée?

1° D'abord la marche de la division de cavalerie délivrée de la préoccupation de couvrir l'armée d'un réseau de sûreté mobile, sera parfaitement simple et facile. Plus de détachements, plus d'escadrons fractionnés, plus de pelotons essaimés sur les chemins, à travers champs, se perdant, revenant sur leurs pas, arrêtés par un obstacle, et achetant au prix de nombreuses fatigues une sûreté trop précaire. Au lieu de ces difficultés, de ces fatigues, la marche simple d'une division d'un point à un autre dans les conditions déjà étudiées et sans autres détachements que ceux des escadrons d'avant-postes marchant en avant-garde ou en flanc-gardes, tout droit, et compacts sur leur destination définitive.

2° Cette marche de la division de sûreté, faite, comme escamotée le 23 pour le 24, la veille pour le lendemain, met tout de suite 35 à 40 kilomètres d'air libre, d'atmosphère sûre, en avant des avant-postes de l'infanterie; et le 24 au matin, lorsque les corps d'armée quitteront leurs cantonnements Colombey-Vaucouleurs pour se porter sur le front Toul-Troussey, ils seront absolument couverts par une ligne d'avant-postes fixe, solidement et minutieu-

sement organisée sur le front de protection Dieulouard-Flirey-Saint-Baussant, avant-postes dont la fixité demeurera aussi longtemps que durera elle-même la marche des corps d'armée. Cette sûreté fixe, qui durera 21 heures et demie sur 24, sera autrement complète et certaine que la sécurité douteuse à laquelle parviendrait péniblement un rideau mobile d'éclaireurs.

Avec cette disposition de sûreté, le mouvement de l'infanterie est couvert par la fixité des avant-postes de la cavalerie et la période très courte du mouvement de la cavalerie correspond au moment où cette infanterie est déjà protégée par ses avant-postes particuliers.

Le fort d'une des deux armes correspond au faible de l'autre, et réciproquement.

3° Enfin, un autre avantage réside dans la possibilité d'assurer l'exécution des reconnaissances qui prépareront la marche de l'infanterie.

Et ceci va m'amener à la 3^e partie de cette étude.

Mais avant d'y entrer, je veux parer à une objection, celle de la difficulté que les escadrons auront à faire les réquisitions nécessaires à leur subsistance s'ils arrivent le soir dans leurs cantonnements.

D'abord ces réquisitions sont bien simplifiées par l'autonomie régimentaire ; chacun vivant sur place et tirant lui-même sa subsistance de l'endroit où il cantonne.

Ensuite entre midi, heure à laquelle les têtes de colonne de l'infanterie et ses avant-gardes sont toujours arrivées, et le soir, il y a le temps plus que nécessaire pour placer une rapide marche de 25 à 30 kilomètres au plus, ainsi que les reconnaissances d'avant-postes et les soins d'installation dans les cantonnements.

D'ailleurs étant données la marche à faire et les dispositions à prendre au bout de cette marche, il suffit de calculer l'heure du départ en conséquence.

Principe directeur de la marche du service de sûreté. — Je ne

veux pas ériger en système la pratique de faire marcher l'après-midi la cavalerie de sûreté, alors que l'ennemi fait l'inverse.

Je souhaite qu'on ne voie là qu'une idée originale, bonne aussi longtemps qu'elle saura garder pour l'ennemi son caractère de surprise.

Ce qui doit, semble-t-il, être retenu de cette discussion, c'est ce principe que, seule, la sûreté du rideau fixe peut être complète, que la sûreté du rideau mobile est au contraire difficile et précaire, et qu'en conséquence il faut rendre la deuxième aussi courte et la première aussi longue que possible dans le partage quotidien des 24 heures qu'embrassent ces deux états successifs pour chaque étape.

Que si, d'une part, on veut n'avoir recours qu'à la sûreté fixe et que, d'autre part, on soit préoccupé de la solution de continuité qu'apporte dans cette sûreté la marche de la masse, il est facile de procéder dans cette marche par deux échelons de sûreté alternatifs, en laissant en place les avant-postes descendants qui ne se replient et ne rejoignent le gros que lorsque les nouveaux avant-postes sont établis.

Exemple : le 22 mai au matin les avant-postes de cavalerie sont en avant de Toul-Troussey sur les hauts de Meuse, pendant que l'infanterie arrive sur le front Colombey-Vaucouleurs.

Eh bien ! les escadrons employés aux avant-postes restent en place sur les hauts de Meuse ; la division se porte d'un bond de Toul sur Noviant. Trois heures et demie après, les 3 escadrons des nouveaux avant-postes sont installés sur le front Flirey-Lironville-Dieulouard.

A ce moment qui correspond à une heure déterminée facile à calculer, les avant-postes descendants se rallient et rejoignent le gros dans ses cantonnements.

La fatigue sera moins grande, les difficultés moins nombreuses, la sûreté mieux acquise au moyen de ce jeu alternatif des deux rideaux fixes séparés par un bond rapide de la masse de l'un à l'autre, que par un unique rideau mobile chevauchant à travers champs, ou battant l'estrade en avant de l'armée.

LES COULISSES DU SERVICE DE SÛRETÉ.

Préparation des marches. — Il est constant que les marches doivent être préparées par des reconnaissances préalables, tant au point de vue de la combinaison des colonnes, de la prévision des cantonnements qu'à celui de l'exploitation méthodique et régulière des ressources en subsistances.

Cette besogne de préparation est sinon toujours faite par la cavalerie, du moins toujours couverte par elle.

Ce travail sera ordinairement localisé par corps d'armée. Chacun des corps d'armée pourra recevoir pour une période de marche de plusieurs jours et qui s'étendra jusqu'au premier objectif à atteindre, l'indication d'une zone qui lui sera spécialement affectée et dans laquelle il marchera, mangera et dormira. Ces détails d'état-major ressortissent aux fonctions de deux agents spéciaux, les officiers d'état-major pour les marches et les cantonnements, les fonctionnaires de l'intendance pour la subsistance.

Or, ce grand travail de préparation ne pourrait être que difficilement assuré derrière un rideau d'éclaireurs, qui se mouvrait simultanément avec les corps d'armée et resterait en avant d'eux à une distance constante d'une seule journée de marche.

Dans ces conditions, en effet, les reconnaissances se feraient chemin faisant derrière le rideau de la cavalerie ; mais les rapports hâtifs qui en résumeraient les résultats ne pourraient parvenir dans les états-majors de corps d'armée qu'assez tard dans le milieu du jour et à peine à temps pour servir à la préparation de l'ordre pour le lendemain.

Au contraire, ces reconnaissances préalables sont autrement facilitées par le mécanisme de sûreté fixe par bords successifs adopté par le général de notre armée pour sa cavalerie de sûreté :

Les officiers d'état-major et les sous-intendants désignés pour ces missions peuvent marcher avec la cavalerie de sûreté. Le 24 mai au matin, pendant que les corps d'armée se portent sur le front

Toul-Troussey, tout l'espace compris entre ce front Toul-Troussey et la ligne de protection Dieulouard-Flirey-Saint-Baussant est parfaitement sûr; les officiers et les sous-intendants peuvent, chacun dans la zone spéciale de son corps d'armée, compléter à loisir et en toute sécurité toutes leurs reconnaissances de détail. Ils ont parcouru le terrain une fois avec la cavalerie et ils en ont une idée qui suffit à orienter leurs reconnaissances du lendemain.

Dans le milieu de la journée du 24, ils auront pu, leur besogne terminée, rejoindre, selon les ordres qu'ils auront reçus, soit le quartier général de la cavalerie de sûreté, soit le quartier général de leur corps d'armée au moment où celui-ci arrive dans son cantonnement.

Dans le premier cas, les renseignements qui résultent de ces reconnaissances parviendront directement aux corps d'armée intéressés par le moyen que j'indiquerai ultérieurement; dans le second, les officiers et sous-intendants les rapportent eux-mêmes.

Dans l'un ou l'autre cas, ces renseignements parviennent aux états-majors avant le moment où ceux-ci commenceront à préparer l'ordre de marche du lendemain pour porter les corps d'armée du front Toul-Troussey, sur le front suivant Rambercourt-Beaumont-Domévre-en-Haye-Rogéville.

Il n'est donc pas possible de remplir plus complètement ce but secondaire qui s'impose au service de sûreté, à savoir de couvrir et de favoriser les reconnaissances qui doivent préparer, un jour à l'avance, les marches successives de l'armée.

Liaison du service de sûreté en arrière. — Un point reste à préciser pour compléter cette étude des derrières du service de sûreté, celui de la liaison de ce service avec le front des corps d'armée.

La distance qui les sépare oscille, par 24 heures, entre un minimum d'une journée et un maximum de deux journées de marche, soit de 20 à 40 kilomètres.

La première idée que le règlement propose pour assurer cette liaison est de tendre entre la cavalerie et les têtes de colonne une chaîne de postes de correspondance qu'on établirait sur l'axe prin-

cipal du mouvement suivi à la fois par le général d'armée et son général de cavalerie.

Inconvénients des postes de correspondance. — En mettant les postes à 3 hommes au moins et à 6 kilomètres de distance, il en faudrait 7, ce qui emploierait un peloton.

Je suppose que le 23 au soir un peloton constitue la chaîne de correspondance entre Colombey et Noviant par Toul.

A ce moment, le peloton qui avait fourni le tronçon antérieur au sud du front Vaucouleurs-Colombey, s'est reconstitué avant midi, par suite du refoulement successif des postes devant les avant-gardes de l'armée.

Ce peloton antérieur une fois reconstitué ne peut de deux choses que faire l'une : ou bien grossir le détachement de cavalerie qui marchera devant l'avant-garde de l'infanterie et alors être perdu pour la division de cavalerie, ou bien repartir après midi et parcourir un trajet de 40 kilomètres pour réintégrer son escadron avant la marche du 24.

Cette étape de 40 kilomètres s'augmente pour certains chevaux appartenant aux postes les plus en arrière des 6 à 15 kilomètres déjà faits le 23 mai en se repliant.

Si à ces chiffres on ajoute les distances d'allées et venues parcourues en navettes de correspondance, on touche du doigt les fatigues extrêmes imposées à ces pelotons par un pareil service. Le 24, un 3^e peloton devra commencer à s'égrener pour le tronçon suivant au delà de la ligne Dieulouard-Flirey.

Ainsi ce service consommera à la fois 2 pelotons, et si l'on veut laisser à ces pelotons 2 jours de repos sur 4, on devra immobiliser un escadron entier dans ce service.

Indépendamment de ce système de postes fixes, il y a le système des postes mobiles. Mais ici ce système semble inapplicable en raison de l'intermittence de la distance de liaison procédant par brusques oscillations de 20 à 40 kilomètres, lesquelles s'opposeraient au maintien de la distance constante entre les divers postes mobiles de la chaîne.

En raison de toutes ces complications il paraît prouvé qu'il est nécessaire de renoncer à un cordon ombilical de postes de correspondance et de chercher une solution plus simple.

Pour cela il faut faire une observation préalable.

Liaisons télégraphiques dans l'armée. — La zone qui s'étend derrière le front de protection de la cavalerie de sûreté jusqu'aux avant-gardes de l'armée est parfaitement couverte et peut être sillonnée en toute sûreté. Il sera donc absolument facile d'y rétablir, au fur et à mesure de la marche, les lignes télégraphiques et d'y souder les embranchements nécessaires à la liaison des quartiers généraux de corps d'armée pour le lendemain. Je pense même que c'est peut-être la seule manière de pouvoir établir ces liaisons télégraphiques à propos.

C'est surtout au moment où les quartiers généraux arrivent dans les cantonnements qu'il importe d'avoir des communications rapides, soit pour recevoir des renseignements, soit pour envoyer les ordres du lendemain.

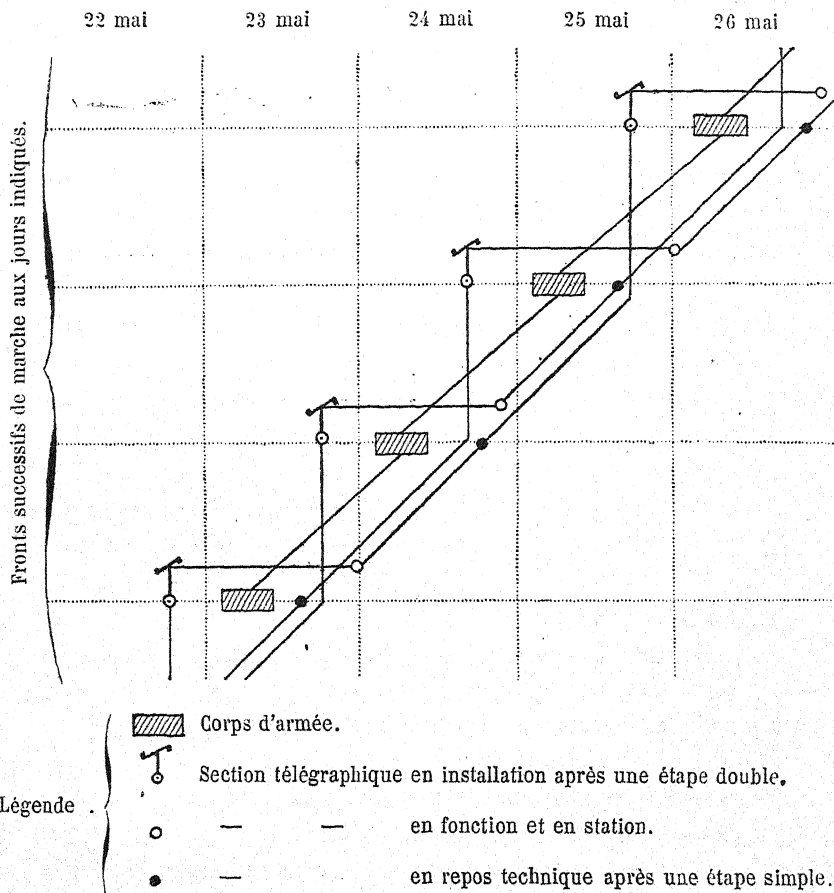
Que si l'on attend le moment de cette arrivée pour faire travailler les sections télégraphiques, leur besogne ne sera faite que le soir, alors que le moment du besoin est presque passé.

Au contraire, si un groupe de sections télégraphiques de première ligne opère¹ à demi-distance entre la cavalerie de sûreté et les avant-gardes, il pourra, la veille pour le lendemain, tendre librement le réseau télégraphique qui servira au service du lendemain sans être gêné par les troupes et sans les gêner.

Il suffirait d'organiser le service télégraphique de l'armée en trois bordées successives, pour avoir simultanément deux bordées en travail et une en repos télégraphique; chaque bordée faisant successivement une étape de 40 kilomètres et une étape de 20 kilomètres, séparées par un jour de station.

1. On pense faire marcher les sections de première ligne dans les vides qui séparent les avant-gardes du gros des colonnes. Je veux bien qu'elles puissent ainsi, sans ralentir les colonnes, établir les fils dans le sens de la marche. Mais il leur sera impossible d'établir en même temps, sans gêner les troupes, les communications transversales destinées à relier les quartiers généraux de corps d'armée à celui de l'armée.

D'ailleurs, la simple inspection du graphique ci-après permet de saisir le jeu alternatif de ces groupes télégraphiques.



Liaisons télégraphiques entre la cavalerie et l'armée. — Quoi qu'il en soit des dispositions de l'armée pour établir son réseau télégraphique intérieur, la cavalerie de sûreté devra être dotée d'une section légère, non seulement pour relier entre eux ses cantonnements, mais aussi pour se relier à l'armée.

Si le service télégraphique de l'armée opère un jour d'avance, la télégraphie de la cavalerie n'aura jamais qu'une longueur de câble maxima de 20 kilomètres à tendre pour se souder en arrière, ce qui sera d'un fonctionnement quotidien possible.

L'opération devient au contraire impraticable si elle est seule à devoir fournir les 40 kilomètres de la distance de liaison.

Toutefois, il semble préférable de réserver les fils télégraphiques pour les communications intérieures entre les divers cantonnements de la cavalerie de sûreté et d'établir la liaison entre le général de cavalerie et le général de l'armée au moyen de 2 ou 3 postes optiques.

En tout cas, à défaut de fil, c'est à ce moyen qu'on aura toujours recours.

Dans les circonstances présentes, il suffirait d'un poste, deux au plus pour relier Noviant-aux-Prés au fort de Lucey, le premier poste à l'ouest du bois de Minorville, le second sur la croupe 250 au sud d'Andilly.

Transport des dépêches entre la cavalerie et l'armée. — Cette télégraphie, électrique ou optique, ne peut servir qu'à la transmission des signaux d'alarme ou tout au plus des dépêches urgentes et courtes ; il faut en outre un deuxième moyen de liaison, pour le transport des rapports, croquis, documents militaires et statistiques de toute espèce.

Mais ce transport dans cette zone, d'une sécurité presque certaine, n'exige qu'un simple service de facteur.

Or les divers quartiers généraux de division et de corps d'armée comportent chacun une escouade de 8 ou 10 estafettes d'état-major prises parmi les sous-officiers réservistes en excédent dans la cavalerie. En raison de la sûreté des communications de la zone où opéreront ces estafettes, ne serait-il pas rationnel d'en monter la moitié sur des vélocipèdes ? Dans ce cas, le cheval ne devant être qu'un moyen de locomotion sur les routes, doit être très avantageusement remplacé par le vélocipède.

L'état-major de la division de cavalerie de sûreté pourra comporter une composition analogue d'estafettes et être doté de 4 ou 5 vélocipédistes qui suffiront à assurer les communications de la cavalerie à l'armée, bien plus rapidement que des postes de correspondance, et avec une économie de chevaux et de fatigues sur laquelle il est inutile d'insister.

Ce sont ces estafettes-vélocipédistes qui porteraient, au besoin, à chaque état-major de corps d'armée, les résultats des reconnaissances de la préparation de la marche du lendemain.

Il est indispensable en effet, pour éviter une perte de temps inutile, que ces renseignements parviennent directement aux corps d'armée intéressés. D'ailleurs, puisque les marches sont localisées par zone de corps d'armée, il est logique que la préparation de ces marches, c'est-à-dire ces reconnaissances soient aussi localisées par corps d'armée.

Il est ainsi utile de remarquer que, d'une part, le service de sûreté est centralisé par armée, tandis que, d'autre part, le service des reconnaissances qui fonctionne sur ses derrières est localisé par corps d'armée. D'ailleurs, il n'y a aucune difficulté à cette distinction, ce dernier service étant un organe spécial d'état-major, n'empruntant à la cavalerie de sûreté que la seule sécurité nécessaire à son libre fonctionnement.

Pour finir l'étude du service de sûreté, on peut en résumer les dispositions dans l'ordre suivant donné par le général commandant la division de cavalerie de sûreté :

ORDRE DE MOUVEMENT.

POUR LE 23 MAI 188..

Toul, le 23 mai 188., 7 heures du matin.

Situation.

Aucun changement à la situation d'hier.
 L'armée arrive ce matin sur le front Colombey-Vaucouleurs.
 Elle poursuit son mouvement sur Metz.

But.

La division se portera aujourd'hui sur le front de protection constitué par l'Ache, le ravin au N. de Lironville et les bois de Mort-Marc.

Avant-gardes.

DÉSIGNATION des objectifs.	ITINÉRAIRES.	MISE en mouvement.	FRONT de surveillance des avant-postes.	DIRECTION des patrouilles d'avant-postes.
1 Esc. sur Rogéville.	Par Avrainville et Tremblecourt.	Franchiront la transversale Brulley-Gondreville à 2 heures (deux).	L'Ache de Dieulouard-Martincourt inclus.	Manney.
1 Esc. sur Lironville.	Ensemble jusqu'à Bernécourt, par la route de Verdun.	Vitesse accélérée.	Le ravin de Saint-Jean jusqu'à Limey inclus.	Viéville et Regniéville-en-Haye.
1 Esc. sur Flirey.			De Limey à Saint-Bas-sant.	Thiaucourt et liaison au N.-O. avec l'armée de gauche.

Les avant-gardes seront fournies par le régiment de tête. Le commandant en second de ce régiment aura la surveillance directe des avant-postes.

Gros de la division.

ITINÉRAIRE.	DÉPART.	ORDRE DE LA MARCHÉ.	CANTONNEMENTS.
Route de Bernécourt. Dislocation à Méné-la-Tour.	La tête à 2 h. et demie au carrefour de la ferme de Sébastopol.	Brigade de Hussards. Artillerie Brigade de Dragons Brigade de Chasseurs Ambulance et chevaux de main. Convoi Peloton d'arrière-garde.	Noviant-aux-Prés avec le quartier général à Grosrouvres. Minorville. Manonville et Domèvre-en-Haye. Bernécourt, Aunsauville. Noviant et Grosrouvres.

Avant-postes descendants.

Il resteront en place jusqu'à 5 heures (cinq) après-midi.
 A 5 heures, ralliement par escadron et direction sur les cantonnements.

Dispositions particulières.

Alimentation . . Sur le pays, chaque corps dans ses cantonnements.
Liaisons { Entre les avant-postes et les cantonnements, optiques.
 { Entre les divers cantonnements télégraphiques.
 { Entre Noviant et fort de Lucey, optiques.
Position de rassemblement. { Au S.-O. de Noviant, face au nord.

Le Général commandant la division de cavalerie.

FONCTIONNEMENT DU SERVICE DE SÛRETÉ EN CAS D'ATTAQUE.

Le 24 mai, la cavalerie de sûreté de notre armée est donc depuis la veille sur le front de protection Dieulouard-Flirey-Saint-Bausant. Dès l'aube les chevaux sont sellés, les cavaliers vaquent à leurs affaires, en restant prêts à monter à cheval à la première alerte.

A 7 heures 15 du matin, une reconnaissance de sous-officier, en patrouille d'avant-postes, au guet sur la lisière nord du bois du Four, découvre vers Viéville-en-Haye un rassemblement de cavalerie en marche dont la force semble s'élever à plusieurs régiments.

Ce renseignement est envoyé par écrit à Flirey pendant que la reconnaissance continue à observer. Il y parvient d'un temps de trot à 7 heures 45.

La nouvelle est aussitôt transmise par l'optique à Bernécourt et Noviant, sous la forme suivante :

« Plusieurs régiments de cavalerie en marche vers Viéville-en-Haye. — Lieutenant X. Bois du Four, 7 heures 15. »

Le général de division a fait aussitôt télégraphier cette simple indication : « Rassemblement général. » Il est 8 heures. Les escadrons sont rassemblés au S.-O. de Noviant-aux-Prés à 8 heures 20, avant même que la cavalerie ennemie ait pu y arriver en supposant qu'elle ait marché droit sur cette direction.

Le général de division, renseigné d'ailleurs sur tous les autres points de la ligne par les comptes rendus des avant-postes, est prêt à se porter à l'attaque de la cavalerie ennemie.

Je n'entrerai pas dans l'étude des conditions particulières de ce combat, une étude de ce genre ayant déjà été faite, mais j'ai voulu évoquer de nouveau la réalité d'un combat pour faire ressortir encore le but essentiel de notre cavalerie de sûreté qui est l'arrêt de toute cavalerie ennemie, par l'attaque et la défaite de celle-ci, dans le but de l'empêcher de remplir sa mission de découverte.

A ce seul prix, se peut réaliser la sûreté de notre armée, c'est-à-dire sa protection contre toute découverte de l'ennemi.

Notre cavalerie d'armée bat la cavalerie ennemie, la poursuit jusque sur les avant-postes de son infanterie ainsi découverts et vérifiés une fois de plus : puis elle fait un nouveau bond en avant et se porte sur un front de protection caractérisé par le vallon du Trey, par Viéville-en-Haye, Thiaucourt et Xammes.

Là elle établira des avant-postes permanents qui ne pourront plus avancer, en raison de la proximité des avant-postes de l'infanterie ennemie.

On s'étonnera peut-être de voir en présence, d'une part, une ligne d'avant-postes d'infanterie et, d'autre part, une ligne d'avant-postes de cavalerie. C'est cependant le résultat de la logique même des choses.

La cavalerie qui par le combat aura eu la supériorité sur sa rivale, aura pu en effet briser le rideau protecteur, le réseau de sûreté de l'ennemi, et parvenir jusqu'aux avant-postes de son infanterie sur les croupières mêmes de sa cavalerie. Ainsi elle aura réussi à barrer la route à cette cavalerie déconfite et à l'empêcher de porter ses yeux sur nos têtes de colonne, derrière notre front de sûreté.

Ces avant-postes de cavalerie de sûreté, poussés jusques à la portée des balles des avant-postes d'infanterie, c'est donc bien l'image de la réalité ; et cet avantage, c'est le sabre qui l'a conquis, c'est le combat vainqueur, c'est la concentration préalable de notre cavalerie d'armée.

Donc ils sont là, nos avant-postes de cavalerie, et ils y restent. Si une cavalerie ennemie ralliée ou nouvelle les veut percer, le combat de la masse saura l'arrêter encore.

Si l'armée ennemie ne marche pas sur nous et reste en position, les avant-postes de notre cavalerie de sûreté y demeurent aussi, continuant à couvrir de pied ferme les mouvements de nos colonnes, dont les avant-postes d'infanterie viendront se confondre avec ceux de la cavalerie et les relever.

Que si, au contraire, l'infanterie ennemie marche et oblige notre cavalerie à reculer, elle reculera, enveloppant les têtes de colonnes de l'ennemi de ses essaims de reconnaissances. Et son rôle augmentera encore de valeur. L'ennemi privé de sa cavalerie refoulée par la nôtre, est aveugle; ses mouvements sont à la merci de nos reconnaissances; nous y lisons comme dans un livre.

Qui donc a pu crever l'œil du cyclope? — la victoire de notre cavalerie.

Ainsi toujours et partout, au commencement de toute action, sur la lisière du champ de bataille comme dans les champs de la découverte, le premier but à atteindre, c'est la supériorité de la cavalerie, supériorité qui s'établit uniquement par le combat.

II

LA SÉCURITÉ¹

NÉCESSITÉ D'UNE CAVALERIE EN CONTACT AVEC L'INFANTERIE.

Le 24 au soir, les avant-postes de la cavalerie de sûreté sont fortement établis sur le front de protection, vallon de Trey, Viéville-en-Haye, Thiaucourt, Xammes¹; le gros de la cavalerie derrière, le plus concentré possible, en face de la trouée de Viéville. Le vallon de Trey et les bois de ses deux versants forment en effet un terrain impropre à toute action de cavalerie; et le front *utile* se réduit ici, comme la veille, à la seule partie ouest du plateau, coupée en deux par le profond sillon du Rupt-de-Mad.

Je n'ai rien à dire des détails de l'établissement de ces avant-postes, l'étude en étant déjà acquise.

Cependant, les corps d'armée sont sur la ligne Toul-Troussey, leurs avant-postes sur la corniche des Hauts de Meuse.

Le 25 au matin, les têtes de colonnes devront se porter, chacune dans sa zone particulière, sur le front Xivray-Bernécourt-Domèvre-en-Haye. A ce moment, il y aura entre le front de sûreté de la cavalerie et les avant-gardes une épaisseur de 25 kilomètres d'air libre.

Quelque complète que soit la sûreté dont jouisse l'armée, les avant-gardes ne pourront pas franchir cet espace en confiance, si elles ne sont pas éclairées à petite distance par un peu de cava-

1. Consulter la carte n° 2.

lerie. Elles auront beau se dire que là-bas, loin en avant, à 25 kilomètres, il y a une cavalerie de sûreté qui couvre solidement l'armée et qui peut opposer sa masse à toute attaque de la cavalerie ennemie ; ce raisonnement ne leur suffira point. C'est cette grande distance même qui les inquiète. Elles la souhaiteraient plus courte ; elles voudraient voir ou sentir tout près les cavaliers amis marchant un peu en avant d'elles, battant leurs propres chemins, et leur criant : Casse-cou ! à l'occasion.

Pour l'infanterie qui marche, il n'y a de cavalerie réelle, existante, que celle qu'elle voit. Sa confiance est à ce prix. Or, il faut la lui donner, cette confiance qui la laissera marcher sans inquiétude, les mains dans les poches, et la payer son prix.

L'infanterie est aveugle : il lui faut un chien.

Où prendre ce chien d'aveugle ?

La cavalerie d'armée est où elle doit être, nous l'avons vu ; elle fait ce qu'elle doit faire : la sûreté de l'armée.

On ne saurait la reculer en vue, en contact de notre infanterie. Il faut donc un élément de cavalerie spécial et nouveau à maintenir en avant et comme sous les yeux de nos avant-gardes, pour leur donner la confiance et assurer leur sécurité. Sans cela, le moindre événement, un bruit insolite dans les bois de la Reine, arrêterait leur marche, les énerverait et produirait cette usure morale, plus terrible, plus funeste que l'usure physique. Au contraire, avec le sentiment que quelques cavaliers sont là qui patrouillent autour de lui, le troupière sera tranquille ; rien ne l'étonnera ; il continuera son bonhomme de chemin, se reposant avec assurance sur les cavaliers qui veillent sur lui. « Trotte, va voir ce qui se passe ; chache son métier. » Moyennant quoi, il sera content. Or, il faut qu'il soit content.

C'est là le but essentiel de la cavalerie divisionnaire.

Je dis : divisionnaire, pour prendre un mot tout fait qui exprime l'idée d'une petite troupe de cavalerie en contact, en combinaison avec l'infanterie.

Mais une première question se pose : Faut-il qu'elle soit divisionnaire, cette petite cavalerie ?

Le principe divisionnaire a bien grandi depuis le baptême de son nom. Les armées, — et je veux dire ainsi les de groupes corps d'armée, — ont remplacé les corps d'armée d'autrefois. Davout, Ney..., tous les maréchaux de la pléiade glorieuse, s'ils se réveillaient pour la guerre prochaine, commanderaient des armées. Le rôle tactique de l'ancienne division, c'est le corps d'armée qui le remplit aujourd'hui. On se meut par corps d'armée ; chacun a sa zone de mouvement. C'est donc au corps d'armée qu'il semble falloir attribuer la petite cavalerie en question. D'ailleurs, ceci n'est qu'un sentiment et il vous faut donner des raisons. En voici :

Si le corps d'armée encadré marche sur une seule route, à quoi servira la cavalerie divisionnaire de la division de queue ?

Si, au contraire, ce corps d'armée peut marcher sur trois routes, faisant une colonne de l'artillerie de corps précédée du bataillon de chasseurs, comment éclairera-t-on la marche de cette colonne, si ce n'est au moyen d'un emprunt à faire à une des deux cavaleries de division ?

Encore ! Si le corps d'armée est à une aile, marchant sur deux routes, la colonne d'aile ayant à s'éclairer sur le flanc extérieur, n'a-t-elle pas besoin de plus de cavalerie que la colonne intérieure ?

On marche par corps d'armée, c'est-à-dire que chaque général de corps, dans la zone de mouvement qui lui est ordinairement attribuée, règle lui-même ses marches et ses cantonnements et commande ainsi aux seuls facteurs desquels sera fonction l'emploi de la petite cavalerie. Alors, pourquoi voulez-vous que ce général de corps ait son indépendance enchaînée par le partage préalable et permanent de sa cavalerie entre ses deux divisions, et se trouve obligé de leur demander l'aumône ?

Il faut que la petite cavalerie soit attribuée au corps d'armée, puisqu'on se meut par corps d'armée. Que, seul, celui qui règle les conditions de l'emploi de cette cavalerie ait aussi la disposition.

Il semblerait d'ailleurs d'une logique insuffisante que le général de corps d'armée se trouvât, les mains vides, entre les richesses de ses deux subordonnés.

Les Allemands ont de la cavalerie divisionnaire, dira-t-on. Tant

mieux pour nous. Les Allemands¹, ça n'est pas une autorité. Quand on raisonne, il n'y a d'autre autorité que le bon sens. Et c'est le vôtre qui est juge. Qu'il réponde.

Donc je suppose que dans notre armée d'étude la petite cavalerie est attribuée au corps d'armée.

Nous verrons d'ailleurs plus tard le tempérament qu'il est nécessaire d'apporter à ce principe dès que les colonnes entrent dans la première zone du champ de bataille.

ORGANISATION DE LA CAVALERIE DE CORPS D'ARMÉE.

Avant d'étudier le rôle de cette cavalerie de corps d'armée, peut-être faudrait-il en fixer la force ?

Quand M. Prud'homme part en voyage, il calcule le temps de son absence, les distances qu'il aura à parcourir, les dépenses auxquelles il aura à pourvoir, et de cette sage prévision, il déduit la somme qu'il lui faudra emporter. Faisons comme Prud'homme. Nous allons étudier d'abord le service qu'aura à remplir la cavalerie de corps d'armée, et de l'importance de ce service nous serons alors fondé à déduire l'effectif qu'il y faudra consacrer, en nous en tenant au minimum indispensable, avec la plus grande économie prud'hommesque.

Toutefois, il est dès maintenant possible de faire une remarque sur la constitution actuelle des escortes.

En l'état présent, il y a un peloton d'escorte à chaque division et un demi-escadron à chaque corps d'armée, soit par corps d'armée la valeur d'un escadron en trois morceaux. Or, quel est le véritable emploi de ces escortes ? — Elles ne serviront pas à assurer les communications et les correspondances entre les diverses unités.

1. D'ailleurs, la cavalerie divisionnaire allemande a vécu. Le nouveau service en campagne du 23 mai 1887 ne laisse, en contact avec les colonnes, que de faibles fractions et lance tout le reste en avant en lui accordant la plus grande autonomie.

Ce but est plus sûrement atteint, plus rapidement et plus économiquement :

1° Par le télégraphe électrique entre les divers quartiers généraux d'armée et de corps d'armée ;

2° Par les postes de télégraphie optique entre les quartiers généraux de corps d'armée et de division et les cantonnements ;

3° Enfin, par les estafettes-vélocipédistes, puis par les estafettes montées des quartiers généraux de corps d'armée et de division, là où l'optique ne pourra pas être employée.

Ces escortes ne sauraient davantage être destinées à servir de réserve d'ordonnances pour les divers états-majors et services auxiliaires.

Leur unique service semble devoir consister en l'escorte proprement dite des généraux et des officiers d'état-major envoyés en reconnaissance ou en mission. Une escouade de 6 à 10 cavaliers avec un trompette par quartier général, semble devoir suffire à ce service, et comme, en raison de la réduction de ces escortes, il doit arriver qu'elles seront vite fatiguées, il est utile qu'elles soient détachées, non en permanence, mais momentanément et fournies par la cavalerie de corps d'armée, par périodes irrégulières, suivant le besoin plus ou moins rapide des relèvements.

Grâce à une pareille mesure, il y aura économie de chevaux d'une part, et de l'autre meilleure exécution du service par suite du mouvement de circulation qui ramènera tour à tour ces petites escortes au milieu vivifiant de leurs escadrons, comme le sang veineux revient au cœur pour s'épurer.

LA CAVALERIE DE CORPS D'ARMÉE PENDANT LE STATIONNEMENT.

Prenons l'armée le 24 mai. Elle est cantonnée sur le front Gondreville sur Moselle-Toul-Troussey, les corps d'armée B, C, D en première ligne, le corps A, derrière l'aile droite.

Les avant-postes de l'armée ont pour but d'assurer son déploiement sur la position de combat, caractérisée par la crête des Hauts

de Meuse et jalonnée d'ailleurs par la ligne d'appui des forts. Ces avant-postes doivent donc prendre pied au delà de cette position et, dans le cas présent, s'étendre jusqu'au Terrouin.

Je localiserai mon étude à un seul corps d'armée et je choisirai celui de l'aile extérieure qui a la situation la plus intéressante.

J'ai représenté sur la carte les emplacements des avant-postes de ce corps d'armée, lesquels se peuvent traduire en prose par les indications suivantes :

Le gros de la brigade d'avant-postes à Francheville, détachant 2 bataillons :

Bataillon de droite .	Réserve . . .	2 compagnies à 1,500 mètres au N.-O. de Villey-Saint-Étienne, dans un pli de terrain.
	Grand'gardes .	1 compagnie à la pointe N. de Villey. 1 compagnie sur la grande route, à un kilomètre du pont de Jaillon.
Bataillon de gauche .	Réserve . . .	2 compagnies à la ferme de Sue.
	Grand'gardes .	1 compagnie à la ferme Boyer. 1 compagnie à la corne S.-O. du bois d'Andilly.

Je n'ai pas à entrer plus avant dans le détail de ces avant-postes d'infanterie, auxquels je n'ai à demander que le cadre nécessaire à la précision de l'emploi de notre cavalerie de corps d'armée.

Il y a dans cet emploi trois moments intéressants à distinguer :

- 1° L'installation des avant-postes de l'infanterie ;
- 2° Le reste du jour ;
- 3° La nuit.

1° Toute installation d'avant-postes exige une reconnaissance, une couverture préalable.

Cette reconnaissance, vous ne la demanderez pas à l'avant-garde d'infanterie qui a déjà 25 kilomètres dans les jambes, lorsque vous pouvez disposer de celles de vos chevaux.

Cette couverture préalable appartient à la cavalerie.

Son étendue embrasse le cours du Terrouin de Ménil-la-Tour à la Moselle. Le Terrouin étant la ligne de surveillance des avant-postes, c'est au delà que la cavalerie devrait porter ses yeux. Mais au delà sont les pentes de la rive gauche, lesquelles s'élèvent en terrasse jusqu'aux bois qui couronnent le plateau. Pour voir, il faut donc se poster sur la lisière N.-E. de ces bois, ou bien se contenter de se mettre en observation sur les croupes de la rive droite qui dominent la petite vallée et qui découvrent les quelques kilomètres de glacis ondulé s'étendant jusqu'au débouché S.-O. des bois.

C'est cette dernière manière qui paraît le mieux s'appliquer à la situation présente.

Quelques vedettes doubles jetées sur les croupes de la rive droite, les mieux appropriées à ce rôle d'observation, suffiront pour surveiller tout le terrain en avant des avant-postes en voie d'installation. Elles pourront être placées¹ au S.-E. et au S.-O. de Jaillon, au S.-E. et au S.-O. d'Avrainville, au N.-E. et à l'Est d'Andilly.

Deux officiers de peloton dirigeront le détail de cette couverture ; l'un aura le terrain de la Moselle à Avrainville inclusivement ; l'autre celui d'Avrainville à Ménil-la-Tour inclusivement, avec mission de se relier aux avant-postes du corps d'armée C.

Enfin, le gros de la petite cavalerie restera près de Francheville à la croisée des chemins, la bride au bras. Sous cette protection de surveillance, la brigade d'avant-garde établira ses avant-postes en toute sécurité.

Mais la cavalerie doit faire un peu plus.

Si la lisière N.-E. des bois est trop éloignée pour qu'elle y jette tout de suite son voile d'observateurs, il est cependant intéressant d'y aller voir, du moins sur les directions principales des Quatre-Vents et de Domèvre-en-Haye. Il faut donc y envoyer des reconnaissances. C'est ce que fera le commandant du gros à moins qu'il n'ait donné à ce sujet les instructions nécessaires aux deux chefs de peloton détachés. Assurément, la présence de la cavalerie de sûreté sur le Trey ne permet pas d'avoir grande inquiétude du côté de Rosières et de Domèvre-en-Haye ; mais le but à atteindre

1. Voir la carte n° 2.

est encore plus moral que réel ; il faut que cette brigade d'avant-postes ait confiance pour qu'elle la puisse communiquer aux cantonnements qu'elle couvre. Elle verra partir, puis revenir des reconnaissances de cavalerie ; elle sera contente. Il faut qu'elle soit contente.

2° Les avant-postes d'infanterie une fois installés, le petit rideau des vedettes peut, selon les circonstances, soit rester en observation jusqu'à la fin du jour, soit être relevé par des vigies d'infanterie, ou par des postes optiques se reliant aux grand'gardes.

Si les vedettes doivent être maintenues jusqu'à la fin du jour, on ne dispose en arrière que les postes de l'effectif strictement nécessaire pour les alimenter jusqu'à la nuit.

3° Mais, la nuit venue, le rideau d'observation des vedettes est inutile ; les reconnaissances ont été faites, la zone avoisinante a été fouillée ; les points importants de la ligne de surveillance et de protection sont tenus par l'infanterie ; notre cavalerie n'a plus qu'à s'aller coucher.

Pendant il semble utile d'attribuer à chaque grand'garde 2 ou 3 cavaliers, moins encore pour les liaisons qui pourront être mieux assurées par l'optique que pour faire la part de l'imprévu.

Si un événement se produit, si une préoccupation survient au capitaine d'une grand'garde, il aura sous la main un cavalier pour aller dissiper le fantôme qui l'inquiète et lui rendre la demi-tranquillité du gendarme.

En outre, il faut laisser à la réserve de chaque bataillon autant de cavaliers que de grand'gardes plus un ; et à la réserve générale autant de cavaliers qu'il y a de réserves de bataillon plus un.

En l'exemple présent, il faudrait pour la nuit 21 cavaliers qui dormiraient équipés près de leurs chevaux sellés.

Tout le reste irait toucher les distributions et réintégrer le cantonnement, préparés à l'avance. Le gros de la petite cavalerie, je l'installerai volontiers à la pointe Est de Bouvron. Mon monde aurait trouvé au village sa nourriture, puis dormirait, les chevaux nus, les hommes les poings fermés près de leurs armes et de leur

harnachement, sans autre précaution que des barricades aux entrées, des vedettes derrière, une vigie et un poste de piquet.

Cette petite cavalerie, avons-nous dit, doit être réduite au minimum nécessaire; il faut donc, pour qu'elle puisse durer, qu'elle se repose la nuit après avoir travaillé le jour.

D'ailleurs, dans cette circonstance de son emploi, elle n'a rien de plus utile à faire; or, quand on ne peut pas user ses forces *utilement*, il n'y a qu'à les réparer.

On voit ainsi que le stationnement des avant-postes exige, environ, le service quotidien et permanent jour et nuit d'un peloton au plus, et que pour y suffire il faut au moins 4 pelotons, soit un escadron, escortes non comprises.

Mais il n'est pas possible de fixer déjà un effectif à notre cavalerie de corps d'armée avant d'en avoir étudié le fonctionnement pendant la marche, lequel emploiera un peu plus de cavaliers.

LA CAVALERIE DE CORPS D'ARMÉE PENDANT LA MARCHÉ.

Examinons la marche de notre armée de la ligne Toul-Troussey sur le front Domèvre en Haye-Bouconville.

J'ai représenté sur la carte les zones attribuées aux différents corps d'armée B, C et D; et dans la zone C, les colonnes figurées en rouge font ressortir les divers itinéraires qui se peuvent utiliser pour la marche.

On voit que le nombre maximum des colonnes parallèles qui se peuvent mouvoir dans ce corps d'armée est de trois. En tête de chacune de ces colonnes devra marcher un détachement de cavalerie. Ce point est incontestable.

En outre, il faut prendre garde que ces itinéraires sont très compliqués à cause même de la nécessité d'utiliser tous les chemins praticables, dans le but de rendre les marches plus légères, plus rapides.

Cette complication des itinéraires oblige à mettre à chacun de

ces détachements un officier ; car cet officier sera le véritable guide de la colonne, toutes les fois qu'elle ne sera pas conduite par un officier d'état-major.

Quelle doit être la force de ces petits détachements ? Ils doivent d'abord former une pointe d'avant-garde pour éclairer la route suivie, soit 3 ou 4 files.

En outre, leur effectif doit pouvoir permettre de détacher sur chaque flanc une patrouille de liaison dans le but de communiquer à un moment donné avec les colonnes voisines, ce qui exige 2 files de plus. La force de chaque petit détachement doit donc être de 10 cavaliers. Il peut en falloir 3 par corps d'armée, soit 30 cavaliers.

Si l'on juge utile de faire marcher à la queue de chaque colonne une pointe d'arrière-garde de cavalerie de 4 cavaliers, l'effectif employé est porté à 42, auquel chiffre il convient d'ajouter les 25 chevaux nécessaires pour les 3 escortes des 3 quartiers généraux.

On trouve ainsi un minimum rationnel de 67 cavaliers pour les diverses obligations que la marche de chaque corps d'armée impose à sa cavalerie.

Mais ce chiffre de 67 représente les cavaliers quotidiennement en service. En raison des fatigues de ce service, les mêmes chevaux ne sauraient y être employés plusieurs jours de suite, sous peine de les ruiner bientôt irrémédiablement. Il faut donc multiplier 67 par 4 pour avoir l'effectif réel nécessaire à l'exécution du service ainsi établi. Nous trouvons 268 chevaux, soit 2 escadrons¹.

On arrive ainsi à cette conclusion que le minimum de cavalerie nécessaire à chaque corps d'armée, escortes comprises, est de 2 escadrons.

1. Le général Verdy du Vernois dans ses commentaires sur le nouveau service en campagne allemand établit qu'il suffit d'un demi-escadron par division pour ce service des colonnes. Cette fixation paraît trop parcimonieuse d'abord ; ensuite on peut faire ce reproche à la localisation de ce service par division qu'elle n'est plus justifiée aujourd'hui, pour les raisons développées plus haut.

Ce point établi, reprenons quelques détails de ce service de la cavalerie en combinaison avec les autres armes.

MISE EN MOUVEMENT DU SERVICE.

Le commandant du demi-régiment doit recevoir chaque jour la notification de l'ensemble de l'ordre de mouvement du lendemain, pour être renseigné sur le nombre, la force des colonnes, leur longueur et les itinéraires à suivre, afin d'être à même de pouvoir régler les détails de son service.

Il désigne alors les pointes d'avant-garde, une par colonne, chacune commandée par un officier ; il fixe leur force un peu variable suivant les difficultés probables de la marche ; il fait commander ensuite les pointes d'arrière-garde et assigner à chacune l'heure à laquelle elle doit se présenter au point initial de la colonne pour se placer à sa queue.

C'est dans ce but que j'ai porté à l'échelle, sur la carte, la représentation graphique des diverses colonnes du corps C, leur longueur fixant leur durée d'écoulement¹ et celle-ci réglant ensuite l'heure du passage de la queue, par suite celle de la pointe d'arrière-garde au point initial de la colonne correspondante.

Ces détails, un ordre de mouvement de corps d'armée ne saurait les donner sans tourner à la turquerie. Un ordre se borne à orienter complètement chacun sur sa mission. A chacun appartiennent ensuite les détails de l'exécution immédiate. Les itinéraires, la composition des colonnes, les heures de passage des têtes à certains points étant donnés par l'ordre de mouvement, le commandant du demi-régiment sait le métier qu'il a à faire et prend les dispositions qui en résultent.

Une fois ces dispositions ordonnées et ces détachements pris dans une même unité, le commandant marchera avec tout le reste

1. On voit par ces détails que les officiers de cavalerie doivent être initiés à la plupart des connaissances pratiques des officiers d'état-major ; et que, s'ils ont le droit d'être fiers de leur métier, ils ont aussi le devoir de se préparer aux difficultés incessantes avec lesquelles il mettra aux prises leur préparation à la guerre, leur bon sens et leur initiative.

de sa cavalerie en tête d'une colonne. Cette colonne pourra être désignée par l'ordre ou bien laissée au choix du commandant, à charge d'en rendre compte.

Dans les corps B et D, les colonnes les plus importantes sont les colonnes extérieures ; dans le corps C c'est évidemment la colonne de gauche à cause des difficultés de la marche à travers la plus grande épaisseur de la forêt de la Reine.

Les dispositions ordonnées par le chef d'escadrons commandant le demi-régiment, pour régler la mise en mouvement de ce service d'*éclairage* rapproché, seront évidemment données de vive voix ; mais on les peut résumer par l'ordre suivant :

ORDRE DE MOUVEMENT POUR LE 25 MAI 1887.

Le Rosoir, le 24 mai 1887, 5 heures du soir.

Situation.

L'armée continue sa marche offensive sur Metz.

Marche du corps d'armée.

Demain, 25 mai, le corps d'armée G se portera sur le front de cantonnements Xivray, Beaumont, Bernécourt, en 3 colonnes.

	COMPOSITION DES COLONNES.	LEUR COMMANDEMENT.	LEUR ITINÉRAIRE.
Colonne de droite.	1 ^{re} division moins la 2 ^e brigade et les trou- pes non endivision- nées.	Général comdt la 1 ^{re} divi- sion. Le général comdt le corps d'armée marche avec cette colonne.	Les divers itinéraires trop difficiles à préciser en prose sont portés au crayon rouge sur la carte des offi- ciers intéressés.
Colonne du centre.	La 2 ^e brigade.	Le général Y. comdt la 2 ^e brigade.	
Colonne de gauche.	La 2 ^e division.	Le général Z. comdt la 2 ^e division.	

Dispositions.

Le service de marche sera fourni par le 3^e escadron.

	INDICATION DES COLONNES.	EFFECTIF.	DÉPART.	OBSERVATIONS.
Pointes d'avant- garde.	Col. de droite	1 officier, 10 chevaux	à 6 ^h ,30 au N. de Lagny.	Les pointes d'arrière- garde rallieront à Saint- Baussant, leur mission finie. De là elles seront dirigées s'il y a lieu sur leur escadron.
	Col. du centre	1 — 7 —	à 6 ^h ,30 à la Croix-Jurée.	
	Col. de gauche	1 — 8 —	à 6 ^h ,10 au N. de Trondes.	
Pointes d'arrière- garde.	Col. de droite	5 chevaux.	à 9 ^h ,45 au N. de Lagny.	
	Col. du centre	5 —	à 7 ^h ,10 à la Croix-Jurée.	
	Col. de gauche	5 —	à 8 ^h ,30 au N. de Trondes.	

Le gros A 6^h,30 à l'O. du Rosoir. Il marchera en tête de la colonne de gauche.

Avant-postes d'infanterie. Ils doivent s'établir sur la ligne Euvezin-Regniéville-en-Haye. Les patrouilles devront se mettre rapidement en communication avec la cavalerie de sûreté établie sur le front Thiaucourt-Viéville-en-Haye.

Le Chef d'escadrons, comdt le demi-régiment de cavalerie.

Le capitaine commandant le 3^e escadron chargé de fournir le service interprète les dispositions du présent ordre en prescrivant à son tour les détails d'exécution nécessaires.

Fonctionnement des pointes. — Y a-t-il une distance *normale* à laquelle la pointe doit marcher en avant de l'avant-garde d'infanterie? Voici encore devant nous ce vieil ennemi intime, le gabarit normal et nous allons lui faire la même guerre implacable, la guerre de l'esprit contre la lettre. Ici encore il n'y a pas de distance à observer, il y a un but à remplir. Quel est-il? Il est double. L'officier de pointe est guide de la colonne; il faut donc que la colonne ne le perde pas de vue, ou seulement du moins par intermittences, à moins que la route ne s'en aille droit devant elle sans faire courir à la colonne le danger d'une erreur de direction.

En outre la pointe doit éclairer la route, c'est-à-dire reconnaître au fur et à mesure et par bonds successifs les divers accidents de l'itinéraire. Sa marche générale est donc la même que celle d'une pointe d'avant-garde de cavalerie, à la vitesse près, le trot devant y être exceptionnel.

On voit donc que si le guide, l'officier, est lié à la *vue intermittente* de l'avant-garde, sa pointe jouit vis-à-vis de lui d'une certaine indépendance et prend de l'air successivement pour chaque bond de reconnaissance à exécuter.

La reconnaissance faite, elle s'arrête en halte gardée pour reprendre le contact avec l'avant-garde d'infanterie.

Si j'examine la marche de la pointe qui éclairera la colonne de droite du corps d'armée C entre Bruley et Ansaucville, les enjambées successives que fera cette pointe, séparées par des moments de halte gardée, seront imposées par le terrain et occasionnées :

1^o Par la reconnaissance du pont au sud de Lagney et celle de Lagney ;

2^o Par la reconnaissance du pont du ruisseau de Ruaux et par la montée sur le petit mamelon situé au N.-E. ;

3^o Par la croupe 242 et celle au delà vers le N. ;

4^o Par la reconnaissance de Ménil-la-Tour.

Au delà se trouve une traversée de 3 kilomètres sans accident de

terrain, à laquelle succéderont le passage du défilé à travers le bois de Réhanne, puis la reconnaissance du pont d'Ansauville.

Cet exemple suffit pour faire saisir le fonctionnement général de la pointe en avant de l'avant-garde d'infanterie.

Un détail reste encore, intéressant à étudier, avant d'en finir avec la marche des corps d'armée, c'est la marche des campements montés de l'infanterie.

Le règlement sur le service des armées en campagne place le campement d'une colonne derrière l'avant-garde de cette colonne. Or, la besogne de ces campements est difficile, minutieuse ; elle nécessite une reconnaissance préalable de la localité, toutes choses qui demandent quelque temps. Ce temps, il faudrait le gagner en prenant un peu d'avance. S'il est impossible de faire marcher plus en avant les fourriers et les soldats à pied des campements, les adjudants-majors des régiments et les officiers d'état-major ou d'ordonnance pourraient, sans inconvénient, il me semble, marcher derrière les pointes de cavalerie et faire sous leur protection la reconnaissance sommaire et le lotissement général des cantonnements. Ils gagneraient ainsi de 2 à 4 kilomètres, soit de 30 à 60 minutes d'avance ; c'est le temps qui leur est nécessaire pour orienter les dispositions générales qui résument leur mission.

CONFLUENT DES AVANT-GARDES DANS LES AVANT-POSTES DE LA CAVALERIE DE SURETÉ.

Après la marche du 25 mai, l'armée aura son front de cantonnement sur la ligne Xivray-Beaumont-Domèvre.

En avant de ce front, la première position de combat qui se présente est la crête du plateau dont Regniéville-en-Haye est le sommet et qui passe la lisière N. des bois d'Euvezin.

Comme il importe que l'infanterie se saisisse le plus tôt possible de cette position, les avant-gardes y pousseront au moins la ligne des grand'gardes.

Dans chaque corps d'armée la cavalerie fera le service de cou-

verture déjà étudié. Mais ici cette couverture vient en quelque sorte doubler le rideau d'avant-postes de la cavalerie d'armée; de sorte que la mission essentielle de la cavalerie divisionnaire sera à ce moment de se mettre en communication avec la cavalerie de sûreté et de pousser jusqu'à ses avant-postes. •

Cette besogne faite, la cavalerie divisionnaire pourra aussitôt prendre les dispositions de son service de nuit.

Elle ne saurait, en effet, relever les avant-postes de sûreté. Il importe au contraire que ceux-ci restent en place, immobiles, couvrant par leur fixité même le mouvement d'approche de l'armée, et que leur voile protecteur ne se déchire que le plus tard possible, soit sous l'effort de l'ennemi, soit sous la poussée offensive de nos têtes de colonne marchant à la bataille.

III

INTERMÈDE

RÉSUMÉ DU RÔLE DE LA CAVALERIE DANS LA PROTECTION DES COLONNES.

L'ensemble des études qui précèdent sur *la découverte, la sûreté et la sécurité*, bien qu'elles chevauchent sur les deux parties de ce travail, constituent un tout au point de vue de la *protection des colonnes* telle qu'elle est comprise par notre service des armées en campagne, du 26 octobre 1883.

De cette série d'études, il se dégage quelques principes d'application très sobres, qui en sont comme la conclusion.

Or, ces principes, il paraît utile de les résumer ici, avant d'aller plus loin.

Pour cela, je ne saurais mieux faire que de leur donner la forme à la fois condensée et large qui pourrait convenir à la rédaction des articles du service des armées en campagne, ayant trait au rôle de la cavalerie dans la protection des colonnes (articles 116 à 124. Chapitre II du titre VIII).

Il semble indispensable, en effet, de modifier à bref délai la rédaction des articles précités et d'en mettre l'objet en rapport avec les idées qui sont actuellement en travail dans l'arme.

Mon résumé n'a point la prétention de réaliser le progrès souhaité ; il n'est qu'une pierre d'attente du nouvel édifice, posée avec une main respectueuse du règlement.

Je vais d'abord récapituler sommairement les quelques considé-

rations qui peuvent prévaloir contre les règles actuellement établies par le service des armées en campagne, du 26 octobre 1883.

Puis j'essayerai de faire entrer les principes nouveaux dans une rédaction nouvelle, en suivant exactement la numération des articles en question et presque leur cadre, afin de rendre plus facile la comparaison des deux textes.

RÉFLEXIONS SUR LE RÔLE DE LA CAVALERIE DANS LA PROTECTION DES COLONNES

(Service des armées en campagne, articles de 116 à 124.)

Service général d'exploration. — Si le but de ce service est bien établi par le règlement du 26 octobre 1883, l'esprit même en est obscurci par le passage suivant de l'article 117 :

« A une journée de marche environ en arrière des fractions
« chargées du service de découverte et à deux journées environ en
« avant de l'armée, la division de cavalerie marche sur une ou
« plusieurs colonnes, chaque colonne étant couverte par une avant-
« garde, des flancs-gardes et une arrière-garde. »

Il est inadmissible que le règlement lance, à la recherche des forces de l'ennemi, des masses de cavalerie, en leur mettant au paturon une laisse de deux journées de longueur et en leur prescrivant de ne jeter leurs éléments de découverte qu'à une journée de marche en avant d'elles.

Il y a là une contradiction dangereuse entre, d'une part, l'intérêt de rapidité, le caractère d'indépendance d'une mission de découverte, et d'autre part, l'entrave qu'y apporte toute prescription de distance et de liaison.

Enfin l'idée que le premier acte de toute découverte doit être logiquement la défaite préalable de la cavalerie adverse qui s'opposera à la mission de découverte n'est pas suffisamment en lumière. Or, elle doit être l'âme vivante et offensive de toute cavalerie lancée en masse.

Voilà pour le but. Quant aux moyens, les articles 118, 119, 120 y apportent une formule trop rigoureuse qui s'impose à la plupart

des esprits comme un appareil obligatoire. Là, plus que partout ailleurs, est grand le danger des formules toutes faites, des recettes générales qui, devant s'appliquer à tous les cas, ne sont bonnes pour aucun.

La vérité paraît être dans l'application au but à atteindre, et *suivant le terrain et les circonstances*, de quelques principes très sobres et très simples.

La découverte n'est pas une battue de chasse qui exige sur un vaste front l'éparpillement de patrouilles nombreuses, fouillant chacune une petite zone de terrain, et destinées à prendre au gîte le gibier.

Le terrain n'a pas partout la même valeur, il se résume, se condense en quelques lignes ou points importants, véritables centres de gravité qui s'imposent et qui attirent, comme un aimant, toute troupe passant dans leur orbite de gravitation. Ce sont ces points qui sont les objectifs naturels de la découverte et c'est là qu'elle doit envoyer voir suivant le but général qui lui est à elle-même imposé.

Le terme d'exploration étant appliqué en dehors de cette mission générale attribuée à la cavalerie indépendante, il semble plus précis de la caractériser uniquement par l'expression de service de découverte.

Service général de sûreté. — Ce service constitué par les brigades de corps d'armée à une demi-journée en avant des colonnes ne répond pas au but qu'il se propose. Il constitue d'ailleurs un terme moyen hybride entre deux missions distinctes.

S'il s'agit simplement d'un rôle de cavalerie divisionnaire, c'est y employer trop de monde et à trop grande distance.

Que si, au contraire, on veut réaliser cette sûreté générale en assurant à l'armée sa liberté d'action, c'est trop peu de l'essayer seulement à une demi-journée de marche en avant des colonnes.

Enfin le règlement actuel néglige un des buts essentiels que doit atteindre un service général de sûreté, celui de s'opposer à la découverte exécutée par les masses de la cavalerie ennemie. Or c'est par la force, c'est-à-dire par la concentration des brigades de corps d'armée que ce but peut être atteint. A quoi serviraient,

devant l'apparition d'une division de cavalerie ennemie en face du réseau de sûreté, ces trois ou quatre tronçons de brigade disséminés sur le front de ce réseau.

Le règlement, article 122, parle du commandant de la cavalerie chargée du service de sûreté, comme s'il sous-entendait que ce réseau d'ensemble fût dirigé par un chef unique. Et, d'autre part, article 123, il n'est question que du dispositif d'une brigade de sûreté.

Or, un règlement général comme celui sur le service des armées en campagne doit embrasser dans son ensemble la réalité de la guerre et ne pas considérer seulement le fonctionnement d'une brigade dans un corps d'armée isolé, alors que le corps d'armée n'est qu'une articulation dans une armée.

C'est donc pour une armée que doit se concevoir ce rôle de la sûreté générale et c'est dans cette idée qu'il a été étudié.

En outre, en arrière du service de sûreté générale fait à grande distance, il faut en avant des avant-gardes d'infanterie des fractions de cavalerie, qui marchent en avant d'elles comme le chien de l'aveugle, donnant à cette infanterie les yeux qui lui manquent et la tranquillité absolue qui est nécessaire à sa vie quotidienne.

Le service de la cavalerie divisionnaire doit englober les escortes des généraux de division et de corps d'armée afin de pouvoir relever et ainsi rafraîchir les escortes, dont le détachement permanent serait une cause de ruine prématurée. En outre, il doit être centralisé, non par division, mais par corps d'armée, puisque le détail des marches et des cantonnements journaliers se doit aujourd'hui régler par corps d'armée, cette unité ayant pris dans la hiérarchie des échelons le rôle exact qu'y tenait autrefois la division.

Tout le reste des brigades disponibles après la constitution de la cavalerie de corps d'armée sera concentré dans chaque armée pour assurer le service général de sûreté.

Pas plus que celui de découverte, ce service ne saurait être gouverné par une formule, par un dispositif normal.

S'il existe pour les petites unités des formations précises, réglementaires pour les diverses circonstances de la guerre, marche ou combat, aussitôt qu'on s'élève à un ensemble appliquant sur un

terrain particulier, avec un but particulier, une idée particulière, il n'y a plus de dispositif général, il n'y a que des applications particulières de quelques principes fondamentaux.

Tel est l'esprit des propositions qui suivent.

RÉDACTION

PROPOSÉE POUR LES ARTICLES DE 116 A 124 DU SERVICE DES ARMÉES EN CAMPAGNE.

(Rôle de la cavalerie dans la protection des colonnes.)

Art. 116. — Règles générales. — *L'emploi de la cavalerie aux armées répond à trois missions générales distinctes :*

- 1° Le service général de découverte ;*
- 2° Le service général de sûreté ;*
- 3° Le service de sécurité rapprochée des colonnes.*

A ces trois services doit répondre une répartition de la cavalerie en trois groupes :

- 1° La cavalerie indépendante ;*
- 2° La cavalerie d'armée ;*
- 3° La cavalerie de corps d'armée.*

Art. 117. — Service général de découverte (cavalerie indépendante). — *La cavalerie indépendante relève du commandement suprême, du généralissime ou du général d'armée, si elle est attachée à une armée isolée.*

Son but étant d'atteindre jusqu'au contact avec les masses de l'infanterie ennemie, elle doit être assez forte pour pouvoir combattre et refouler la cavalerie adverse, qui a la mission exactement opposée à la sienne.

Le service général de découverte ne peut donc être exécuté que par des masses de cavalerie lancées dans des directions et sur des objectifs déterminés et qui restent compactes, concentrées, toujours prêtes au combat.

Dès qu'elles ont reçu leurs instructions, ces masses de découverte sont indépendantes de toute obligation de distance et de liaison qui serait

contraire à l'essence même de leur mission, uniquement préoccupées du devoir de triompher de toute cavalerie opposée, d'atteindre jusqu'aux avant-gardes de l'infanterie ennemie et de faire parvenir par tous les moyens, le plus rapidement possible, les renseignements qu'elles ont obtenus.

Art. 118. — Principes d'application du service de découverte.

— Une masse de cavalerie lancée à la découverte oriente sa marche, recueille des renseignements et prend enfin le contact de l'infanterie ennemie en se conformant aux principes suivants :

1° Étant donné le but général assigné à sa découverte, le général commandant la cavalerie de découverte détermine les divers objectifs qui intéressent sa mission ;

2° Il désigne un élément de découverte distinct pour chaque objectif distinct ;

3° La force de chaque élément de découverte est proportionnée à l'importance et à la durée de la mission qu'il a à remplir.

Elle variera depuis une patrouille de quelques cavaliers jusqu'à un détachement de 100 et même de 200 chevaux ;

4° Toute patrouille, tout détachement de découverte seront composés d'officiers, de sous-officiers, de brigadiers, de cavaliers et de chevaux de choix.

Les télégraphistes y trouveront seuls leur emploi ;

5° Les instructions données à chaque patrouille ou détachement devront s'attacher à lui faire connaître le but à remplir, l'objectif à atteindre, la nature des renseignements qu'on veut connaître et toutes les indications relatives à la marche de la masse, lesquelles pourront faciliter la transmission de ces renseignements ;

6° Cette transmission sera assurée au moyen de la télégraphie optique et à la faveur de tous les moyens de circonstance. On n'aura recours à l'estafette montée qu'à défaut de tout autre moyen ;

7° Les éléments de découverte doivent être indépendants les uns des autres et marcher compacts, ne rayonnant qu'à propos pour la recherche des renseignements, se coulant dans le terrain. Ils sont soumis à l'unique obligation d'atteindre leur but et de renseigner le général commandant la cavalerie ;

8° Le général commandant la cavalerie de découverte transmet tous

les renseignements intéressants au généralissime ou au général d'armée dont il relève.

Les postes de correspondance ne sont employés à cet effet qu'à défaut de tout autre moyen plus rapide.

Art. 121. — Service général de sûreté (cavalerie d'armée). —
Le but du service général de sûreté comporte les trois obligations suivantes :

1° Avertir assez à temps de l'approche des masses de l'infanterie ennemie pour permettre au général d'armée de concentrer ses corps d'armée selon ses résolutions ;

2° Assurer en avant des avant-gardes des colonnes un espace libre, à l'abri des coureurs de la cavalerie ennemie, et qui jouisse de la sécurité nécessaire à l'exécution des reconnaissances et des réquisitions, au moyen desquelles les états-majors doivent faire préparer les marches et les cantonnements du lendemain.

La sécurité de cet espace pourra même permettre aux sections de télégraphie de première ligne de tendre à l'avance les fils qui relieront chaque jour les quartiers généraux d'armée et de corps d'armée ;

3° Empêcher la découverte de la cavalerie ennemie.

Ce serait peu en effet de chercher à découvrir les forces de l'infanterie ennemie, si l'on ne tentait pas encore de s'opposer à ce que la cavalerie adverse vienne découvrir la marche de nos propres colonnes.

Pour atteindre les deux premiers résultats, ce service de sûreté doit s'étendre au moins à une journée de marche en avant des têtes de colonnes.

La concentration des corps d'armée exigeant une journée, il est indispensable que le service général de sûreté assure à l'armée cette journée d'avance nécessaire.

C'est aussi une journée d'avance qu'il faut avoir pour que la préparation des marches et des cantonnements dans chaque zone de corps d'armée puisse être utilisée en temps opportun.

Enfin l'obligation de s'opposer à la découverte de la cavalerie ennemie exige la concentration de tout ce qui reste de cavalerie dans l'armée.

La découverte exécutée par la cavalerie ennemie se faisant en effet par

masse, ce n'est que par masse aussi forte que possible qu'on peut espérer s'y opposer.

La nécessité s'impose donc de réunir en une masse unique toute la cavalerie disponible de l'armée, prête à marcher à l'attaque de toute cavalerie adverse qui lui sera signalée.

L'unité de commandement donnera plus de cohésion et de facilité à l'ensemble du réseau général de sûreté qui doit couvrir l'armée.

D'ailleurs, les obstacles naturels du terrain, si l'on sait les utiliser, viendront le plus souvent diminuer le front dangereux de ce réseau.

Art. 122. — Principes d'application du service de sûreté. — Le terrain présentera généralement, à des distances plus ou moins grandes, des lignes naturelles sensiblement parallèles au front de marche de l'armée et qui constitueront les fronts de protection successifs, sur lesquels pourra venir se porter le service de sûreté.

Or, la sûreté étant plus complètement réalisée au moyen d'avant-postes fixes que d'avant-gardes en marche, il est logique de rendre la sûreté fixe aussi longue et par suite la sûreté mobile aussi courte que possible.

Autrement dit, il y a intérêt à porter le réseau de sûreté d'un front de protection sur le suivant, le plus vite possible, par bonds rapides, et à parcourir vivement les distances qui séparent ces fronts successifs.

De cette manière le réseau fixe sera tendu 20 ou 21 heures sur 24, et le moment critique de la marche ne durera que 3 heures ou 4 au plus chaque jour.

Souvent on aura avantage à faire cette marche en laissant en place, sur l'ancien front de sûreté, les avant-postes descendants, pendant que la masse se portera d'un bond sur le nouveau front de protection. Puis les anciens avant-postes se replieront suivant les ordres reçus, au moment où les nouveaux auront déjà été établis. De cette manière l'armée sera toujours couverte en permanence par des avant-postes fixes de cavalerie.

Si au contraire il y a lieu, pendant la marche de la cavalerie, de pourvoir à la sûreté générale au moyen d'un réseau mobile, le principe à appliquer est celui-ci :

On répartira le front de sûreté entre un certain nombre d'escadrons suivant l'étendue à couvrir.

Chaque escadron détaché recevra une zone de surveillance détermi-

née et en fera le partage entre ses pelotons, de manière à toujours conserver au moins un peloton en soutien.

Les pelotons désignés pourront se fractionner en plusieurs patrouilles pour faire battre les faisceaux de tous les chemins utiles qui se trouvent dans leur petite zone de surveillance.

Ils pourront aussi, quand le terrain le permettra et l'exigera tout à la fois, former un rideau de groupes de deux éclaireurs pour fouiller une petite longueur de terrain déterminée, après quoi ils se rallieront sur un point visible et désigné à l'avance à tous les cavaliers par le chef de peloton.

Il ne saurait être question de fixer des distances normales d'échelonnement entre les divers éléments d'un tel réseau mobile. Ce serait engager les esprits à l'exécution littérale de prescriptions trop fixes, au lieu de leur donner simplement un principe comme guide d'application.

Ce principe est que toute unité dont les éléments sont dispersés sur un front déterminé doit avoir son gros à portée à peu près égale de tous les points de son front d'action.

Les distances des soutiens et des réserves sont donc fonction du front d'action de chaque unité. Et celle-ci doit avoir ses divers éléments compris dans le triangle équilatéral ayant pour base le front correspondant, sauf à rapprocher le gros d'un point particulièrement important suivant le terrain.

FLANC-GARDES DE CAVALERIE.

Lorsque la cavalerie sera employée au service de sûreté sur le flanc des colonnes d'infanterie, il y a lieu d'appliquer le principe suivant :

D'une part, la différence des vitesses de la cavalerie au pas et de l'infanterie ne permet pas de maintenir des groupes de cavalerie à hauteur de l'infanterie et sur des chemins parallèles, sans imposer à la première des arrêts fréquents.

D'autre part, il est naturel au contraire d'utiliser la vitesse de la cavalerie.

Il convient donc de pourvoir sur les flancs à la sûreté de l'infanterie en marche, en tendant sur les positions favorables un rideau momentané d'avant-postes de cavalerie, lesquels restent en place jusqu'au complet écoulement de la colonne et se replient ensuite successivement, d'arrière

en avant, dans le sens général de la marche, d'après les indications précises des ordres donnés à ce sujet.

LIAISON DU SERVICE DE SÛRETÉ AVEC L'ARMÉE.

Le gros de la cavalerie de sûreté doit se tenir à une journée de marche en avant des têtes de colonne de l'armée pour pouvoir remplir son but sans augmenter les difficultés d'une liaison qui doit être journalière et rapidement assurée.

Elle doit en outre se tenir en arrière du front de protection à une distance et à une place telles, qu'elle puisse intervenir à propos et en masse contre la cavalerie ennemie.

La liaison entre le général de la cavalerie d'armée et le général d'armée sera assurée, à défaut du télégraphe électrique, au moyen de postes de télégraphie optique pour la transmission des renseignements et des signaux d'alarme, au moyen de vélocipédistes pour les transports des documents et des rapports journaliers.

La liaison entre les éléments de sûreté et leur masse centrale sera obtenue, en station, au moyen de postes optiques, et en marche au moyen d'estafettes montées.

En tout cas, on ne devra recourir aux postes de correspondance qu'à défaut de tout autre moyen.

Art. 123. — Service de sécurité rapprochée des colonnes. —
La cavalerie de corps d'armée doit pourvoir aux missions suivantes :

1° Fournir les patrouilles qui doivent éclairer la marche des différentes colonnes en avant et sur les flancs et assurer leur liaison entre elles ;

2° Fournir et relever, quand il est nécessaire, les escortes des divers généraux de corps d'armée et de division.

Ces escortes seront réduites au strict nécessaire, un peloton pour les trois quartiers généraux, et uniquement employées à accompagner les généraux et les officiers d'état-major dans leurs reconnaissances et leurs missions.

L'effectif minimum de cavalerie qu'il suffit d'attacher à chaque corps d'armée pour ce service est de deux escadrons de cavalerie légère.

Le gros de la cavalerie de corps d'armée devra toujours marcher en avant ou en dehors des colonnes d'autres armes.

En station, après avoir assuré la reconnaissance et la liaison des avant-postes d'infanterie, ce gros viendra se reposer derrière la ligne de ces avant-postes.

Art. 124. — Cavalerie accompagnant des colonnes opérant isolément. — *La cavalerie attachée à une colonne isolée a deux missions à remplir :*

1° Assurer à la colonne la sécurité de sa marche et de ses cantonnements ;

2° Éclairer la marche de cette colonne aussi loin et aussi longtemps à l'avance que l'exige le but de l'opération.

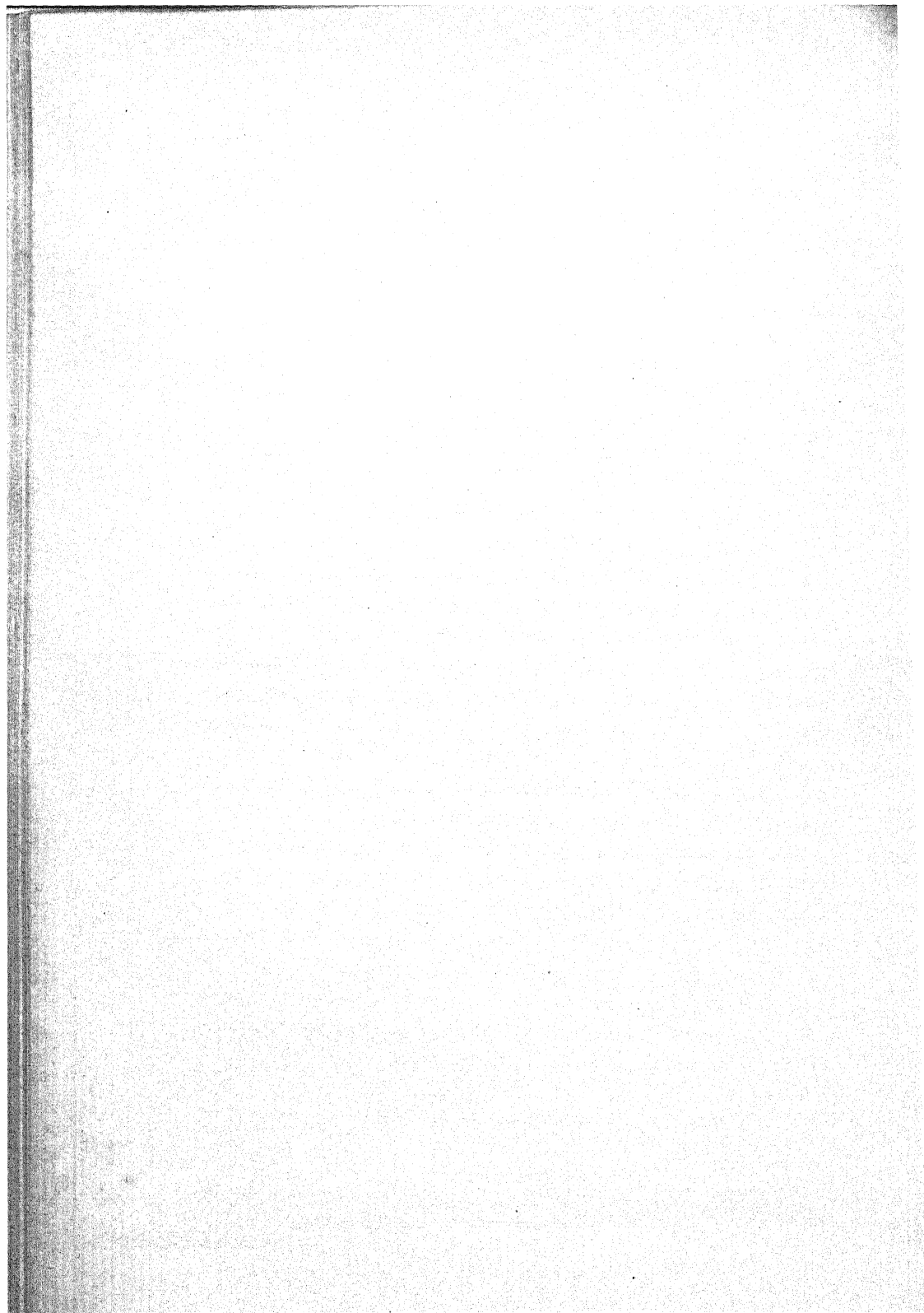
A cet effet il convient d'affecter à la colonne la quantité de cavalerie qui lui est nécessaire pour sa sécurité immédiate et complète. Puis tout le reste doit être concentré en une seule masse indépendante dans sa marche pour l'exécution de sa mission, se portant où il est nécessaire, et faisant rayonner à propos quelques reconnaissances sur les points intéressants. Elle doit rester toujours prête à attaquer toute cavalerie adverse qui ne serait pas considérablement plus forte.

Ce détachement du gros de la cavalerie pourra, suivant les circonstances, durer plusieurs jours ou bien être intermittent.

Dans tous les cas, l'ordre que le chef de la colonne doit donner au commandant de la cavalerie doit se borner à lui indiquer nettement la mission particulière qui lui est confiée et les conditions générales dans lesquelles elle doit être accomplie, par rapport à l'opération d'ensemble de la colonne.

Une fois orienté sur le service qu'on attend de lui, le commandant de la cavalerie prend¹ seul les dispositions qu'il juge nécessaires à l'exécution de sa mission, puis il en rend compte.

1. Cette indépendance d'exécution, le nouveau Service en campagne allemand du 23 mai 1887 l'accorde même à la petite cavalerie des avant-postes. Voir les paragraphes 150 et 151.



IV

DANS LA BATAILLE

I^{re} SYNTHÈSE DE LA BATAILLE

Les deux partis sont donc en présence. C'est la veillée des armes, sur les deux lisières opposées du champ de bataille.

Avant de chercher le rôle que doit jouer la cavalerie dans ce drame suprême de la guerre, il faut, pour la mieux comprendre, tracer le cadre de son action ; il faut faire comme la synthèse de la bataille.

Cette synthèse préalable de la bataille est indispensable à nous officiers de cavalerie plus qu'à tous autres, en raison de la variété de notre emploi, de cette mobilité qui nous fait un devoir de mêler notre action aux efforts des autres armes et qui enchevêtre notre rôle au travers de toutes les phases de la lutte.

Or, pour bien jouer un rôle aussi confondu avec celui de tous les autres acteurs, il faut avoir une notion complète et précise de la pièce entière.

Essayons donc de la résumer.

NOTION GÉNÉRALE DE LA BATAILLE.

J'éviterai d'abord toute distinction subtile en bataille offensive et bataille défensive, aussi bien qu'entre les batailles de rencontre et les autres.

Toutes ces formules obscurcissent l'idée générale qui est une dans tous les cas ; toutes ces subtilités sont un dernier vestige de la cangue dans laquelle notre âme militaire s'est figée pendant un demi-siècle. De cette doctrine sentencieuse et vide, de cette didactique empoisonnée, nous est venu l'engourdissement, la paralysie

cérébrale dont a été frappé notre bon sens gaulois, tandis que nos ennemis se vengeaient de leurs défaites et de la gloire de Napoléon en nous dérobant l'héritage de son génie.

Aussi bien, ce qui différencie les batailles et les revêt de ces formes variées, dont la courte vue a cru emprisonner le secret dans des formules, c'est l'âme seule des adversaires, c'est la balance de leurs deux valeurs morales.

Si cette valeur est égale de part et d'autre, il y a des deux côtés mouvement offensif et par conséquent rencontre.

Que si l'un des deux se sent moralement plus faible, alors l'idée lui vient de demander au terrain un appui auxiliaire et de rechercher aussi l'avantage d'une préparation que les reconnaissances préalables et l'emploi de la fortification permettent de lui assurer.

Mais, quel que soit de part et d'autre le caractère variable que le moral réciproque des deux lutteurs donne à ces préliminaires, il faut toujours qu'il y ait de part et d'autre, bien qu'à des degrés différents, l'idée de la lutte, la volonté de vaincre. Sans cela il n'y a pas lutte, il n'y a pas bataille; il n'y a plus qu'une manœuvre contre un ennemi marqué, avec, dans les armes, du plomb et du fer; il n'y a qu'un Saint-Privat!

D'ailleurs, à partir du moment où les deux adversaires sont en présence, qu'ils aient marché tous les deux à la rencontre l'un de l'autre, ou bien que celui-ci ait attendu celui-là, il n'y a plus ni attaque, ni défense; la bataille est la même. — Les deux côtés de la médaille sont pareils; il n'y a plus ni pile ni face. — Avant-garde ou avant-ligne, attaque ou contre-attaque, peu importent les noms; les choses se ressemblent plus encore que leurs noms. Il y a une bataille unique, une lutte de deux adversaires, chacun voulant vaincre, chacun cherchant son moment pour marcher sur son adversaire, afin de le mettre en fuite et de le détruire ainsi *moralement*.

En outre, pour chacun des deux adversaires, l'emploi combiné des deux formes du combat, l'offensive et la défensive, se défendre ici pour attaquer là, est nécessaire au même degré; elles sont de part et d'autre presque aussi également entremêlées et confondues. Seul, le nerf moral rompt l'équilibre des deux forces actives; et,

quelle qu'ait été la situation initiale du vainqueur, défensive ou offensive, ce n'est finalement que par le mouvement, par l'attaque, par l'effort brutal et irrésistible au moment utile, qu'il peut emporter la victoire.

Elles se ressemblent si bien d'un camp à l'autre, toutes les batailles que nous apprend l'histoire, que dans toutes il y a un moment où la victoire est indécise, où il n'y a plus ni assaillants ni défenseurs et pas encore de vainqueurs ni de vaincus. Celui-là devient le vainqueur qui, à ce moment d'indécision, sait agir, tandis que celui qui ne fait rien reste le vaincu.

Sans la volonté de vaincre, Marengo n'était qu'une défaite; avec la volonté de vaincre, Rezonville était une victoire.

Donc, négligeons la forme puisqu'elle ne change rien à l'idée; et gardons l'idée, une, toujours la même, l'idée de la bataille napoléonienne, de la bataille éternelle.

La voici en français sans en emprunter le secret à Clausevitz. Elle a été la vérité de Cyrus, d'Alexandre et de César. Elle sera encore la vérité de demain.

« Il ne faut », dit Napoléon au maréchal Saint-Cyr, « accorder la préférence à aucun genre d'attaque et agir selon les circonstances, il faut aborder l'ennemi avec le plus de moyens possibles. Après avoir engagé les corps les plus à proximité, on doit les laisser faire sans trop s'inquiéter de leurs bonnes ou de leurs mauvaises chances, seulement il faut avoir bien soin de ne pas céder trop facilement aux demandes de secours de la part de leurs chefs. » Il ajoutait, nous le rapporte encore le maréchal, « que ce n'est que vers la fin de la journée, quand il s'apercevait que l'ennemi avait mis en jeu la plus grande partie de ses moyens, qu'il ramassait ce qu'il avait pu conserver en réserve, pour lancer sur le champ de bataille une forte masse d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie; que l'ennemi ne l'ayant pas prévu, il faisait ce qu'il appelait un *Événement* et que par ce moyen il avait toujours obtenu la victoire. »

Voilà la parole de vérité et de vie. Cette parole, longtemps

perdue pour la France, le vent l'a jetée en Allemagne, où elle a longuement germé ; et nous avons connu en 1870 les fruits amers qu'elle a portés pour nous.

DIVISION DE LA BATAILLE EN DEUX GRANDES PHASES.

Ainsi, il faut d'abord user les forces vives de son adversaire, tout en étant le plus avare qu'on peut des siennes propres ; puis, quand ce résultat est atteint, il faut l'attaquer violemment avec tout ce qui reste de réserves disponibles et fraîches, en lançant contre lui toute cette masse, pareille à un projectile vivant, à un coup de bélier formidable devant lequel s'effondrera la dernière force morale de l'ennemi.

La bataille comprend donc deux actes successifs :

1° *La lutte d'usure*, d'une durée indéterminée ;

2° *L'événement*, — laissons-lui son nom français et napoléonien, — l'événement, la surprise, le *sursum corda* de la fin, cette chose terrible qui, devant agir par son effet *moral*, ne durera que le temps d'apparaître pour produire cet effet moral instantané, après lequel il y a d'un côté la déroute et la fuite, de l'autre la victoire et l'ivresse de la poursuite.

Il convient d'ajouter une remarque au sujet de cette division de la bataille en deux phases ; c'est que la deuxième peut ne pas se présenter. Il est arrivé souvent qu'après la première, l'ennemi, suffisamment battu, s'est déclaré satisfait et s'en est allé sans attendre l'événement.

Ce genre de bataille tronquée se rapproche ainsi de la bataille style grandes manœuvres de Saint-Privat.

Caractère de la lutte d'usure. — Cette lutte d'usure, c'est l'action continue sur tout le front de la bataille. Son but est d'abord de reconnaître l'ennemi, de l'amener à s'engager, à se déployer, à ouvrir ses dispositions ; puis il s'agit de l'user, de l'immobiliser en lui faisant « craindre l'abordage ». Il faut même, si

cela est possible, le tromper, lui faire redouter l'événement là où il n'aura pas lieu pour l'amener à diriger sur ce point le mouvement de ses réserves qui manqueront ainsi au point et au moment voulus.

Pour atteindre un pareil résultat, il faut une lutte nourrie, acharnée, qui durera de longues heures, des journées peut-être. Ce sera, dans cette lutte, la moisson de ce qu'on aura longuement semé en instruction, la mise en jeu de l'action individuelle des petites unités ; ce sera le triomphe de la *valeur tactique* des combattants.

Caractère de l'événement. — L'événement, au contraire, sera la pierre de touche de leur *valeur morale*. Il se produira en effet, alors que les forces vives de l'adversaire seront usées moralement plus encore que physiquement, après que les deux armes de *destruction*, le fusil et le canon, auront produit tout leur effet et atteint l'extrême limite de leur puissance de rendement. A ce moment, il faut, pour vaincre, autre chose que la balle et que l'obus, car la balle et l'obus ne comptent que pour les morts et ce sont des vivants qu'il s'agit de triompher.

La victoire est toute morale ; elle est, non dans le nombre des cadavres qui demeurent, mais dans la fuite de ceux à qui il reste encore un cœur pour trembler et des jambes pour courir. Pour la remporter, il faut un projectile nouveau, celui qui ne tue pas, mais qui fait fuir, il faut l'ascendant moral qui terrifie ; il faut une masse qui s'avance résolue, jusqu'au corps-à-corps, et qui met la baïonnette au canon, comme nous cavaliers nous tirons le sabre du fourreau, non pour des assauts¹ qu'on n'attend jamais, mais pour la menace terrible et irrésistible qui d'un seul coup renverse, puis met en déroute l'ennemi saisi de peur. Cet effet est presque instantané.

Ainsi, la bataille se prépare longuement, pendant plusieurs jours peut-être, mais elle se gagne en un seul moment.

Nouveautés probables de la bataille de l'avenir. — La bataille de l'avenir gravitera encore autour de la même idée napoléonienne,

1. « Nous faisons appel », dit le général Napier, « aux officiers qui ont assisté aux grandes batailles et nous leur demanderons s'ils ont vu en Égypte, en Espagne, à Waterloo même, une seule attaque à la baïonnette, si, en rase campagne, sur la brèche, dans la plaine, dans la montagne, ils ont jamais vu un combat d'homme à homme à la baïonnette. »

qui nous est péniblement revenue d'Allemagne à travers les humiliations de la défaite. On nous la montre avec raison dans les batailles de 1870 ; mais il faudrait cependant avoir la vue myope pour ne pas distinguer que si l'idée restera dans son essence, la forme en sera toute nouvelle et que les batailles prochaines ne ressembleront en rien aux batailles passées.

Maintenant que nous avons rouvert nos yeux à la lumière et notre esprit au sain bon sens, n'étudions pas trop la bataille d'hier ; oublions Saint-Privat pour ne pas risquer de faire fausse route. Essayons de concevoir la bataille de demain.

D'abord elle ne sera plus, comme celle de Saint-Privat, une manœuvre contre un ennemi marqué, avec, du côté français, un adversaire indigent de toute idée tactique et de toute volonté. Ce sera vraiment une bataille, une lutte de toutes les forces physiques et de toutes les énergies morales entre deux adversaires également préparés.

En outre, si, en 1870, c'étaient des corps d'armée que manœuvrait le généralissime, faisant l'événement de Saint-Privat avec deux seuls corps, la garde et le corps saxon, ce seront maintenant des armées dont il devra tenir les fils dans la main.

L'événement ne se pourra produire qu'avec une armée entière, peut-être même venue tout exprès par les chemins de fer, pendant la dernière journée de la lutte d'usure.

Enfin, un facteur modifié intervient encore, c'est l'extrême puissance destructive des nouveaux canons et des nouveaux fusils, ainsi que leur extrême portée. Elles rendront l'approche plus timide, plus pénible ; elles réclameront des qualités de persévérance et de ténacité jusqu'ici inconnues, transformant les attaques en véritables cheminements de fortification improvisée. Et la lutte d'usure sur un aussi vaste développement et avec de telles lenteurs et de telles difficultés d'exécution, devra durer une demi-semaine peut-être, au point que l'armée de l'événement aura le temps de venir de Paris, ou de plus loin peut-être.

Assurément, ce n'est plus du grand art, et j'accorde volontiers

que tout cela ressemble même à une dégénérescence de l'art militaire. D'ailleurs, toutes les choses humaines ne se résument-elles pas en une courbe de maxima et de minima ? Tout n'est-il pas aurore puis crépuscule ? Il faut penser que l'art de la guerre a eu son midi avec les petites armées de Napoléon, en 1796 et en 1814 ; et que, pour nous, il est bien près de 6 heures du soir.

Mais aujourd'hui ne faut-il pas des procédés nouveaux pour conduire à la bataille toute la nation armée. Entendez les échos du Reichstag allemand, qui fait d'une partie du landsturm un deuxième ban de landwehr et qui augmente ainsi l'armée active de 400,000 hommes.

Est-ce bien *nouveau* qu'il faut dire ; et le choc de ces masses ne rappelle-t-il pas plutôt les hordes compactes des temps mérovingiens ?

Ainsi, trop de civilisation nous ramène à la barbarie des anciens âges ; et c'est dans Augustin Thierry qu'il faudra presque étudier la guerre de l'avenir.

Les extrêmes se touchent et quand on veut s'élever assez haut pour embrasser les évolutions successives par lesquelles ont passé les batailles de l'humanité, on est étrangement surpris de se voir presque revenu au point de départ de l'enfance des peuples, aux batailles d'invasion de notre histoire.

Peut-être dans chacune de ces armées juxtaposées et convergentes, y aura-t-il une bataille complète avec un petit *événement* dont le résultat mettra hors de cause la fraction vaincue ; mais il semble que le seul *événement* décisif ne pourra être produit que par l'entrée en scène d'une armée entière, fraîche, nouvelle, tombant sur les flancs ou sur les derrières, ou plutôt dans les brèches de la longue ligne ennemie, émiettée déjà par armées battues ; car l'étendue démesurée des batailles prochaines rendra l'*enveloppement* presque impossible, en tout cas plus dangereux.

Sans chercher à embrasser dans toute son envergure cette lutte gigantesque, contentons-nous de synthétiser les phases générales de la bataille pour une armée. Pour cela nous avons des données précises. Toutes les armées auront d'ailleurs à se battre de la

même manière ; les principes que nous en déduirons pour la cavalerie nous pourront ainsi suffire ; ils nous serviront encore à présenter le rôle que la cavalerie pourra jouer dans cet événement colossal produit par une armée tout entière.

ZONES JUXTAPOSÉES DE CORPS D'ARMÉE.

Le caractère même de la lutte d'usure, l'obligation d'user l'ennemi, de l'immobiliser, de le maintenir, emportent la vivacité de l'attaque, la nécessité du mouvement, de la marche, de l'approche aussi près que possible de l'ennemi. Cette action énergique, mais lente, progressive, rendue plus pénible par des armes plus meurtrières, demande à être nourrie, à être entretenue.

Pour alimenter ainsi le combat, il faut recourir à la seule formation en profondeur.

Chaque corps d'armée doit recevoir des objectifs de combat particuliers, dont l'étendue constitue son front de combat. Le terrain qui s'étend de ses premières positions de départ jusqu'à ce front d'objectifs à emporter, constitue ainsi la zone de combat de chaque corps d'armée.

Le champ de bataille se trouve donc comme partagé entre les divers corps d'armée de 1^{re} ligne en un certain nombre de zones, dont chacune constitue comme un petit champ de bataille particulier, sur lequel chaque corps d'armée presque isolé de ses voisins dirige le combat de ses unités, en raison de la mission qu'il a reçue et des objectifs qui la résument, en conservant le plus de bataillons de réserve possible pour parer aux nouvelles dispositions de l'adversaire et à l'imprévu de l'action.

Ces zones en profondeur ne doivent pas être à ce point larges que la ligne de bataille de chaque corps manque de la densité nécessaire, soit à un effort, soit à une résistance inattendus.

Ici d'ailleurs intervient une observation nouvelle. Au temps de Napoléon, en 1870 même, les batailles avaient une envergure assez modeste pour que le généralissime pût manœuvrer ses réserves suivant les circonstances et les incidents, au cours même de la ba-

taille. C'était là le grand art de l'Empereur. La bataille s'engageait, puis, suivant la tournure qu'elle prenait, l'événement se produisait ici ou là ; et c'est, sur le point favorable déterminé, à la dernière heure, qu'il concentrait ses masses de réserve.

Aujourd'hui les conditions du problème sont changées. Avec le grand développement de la bataille, il ne sera sans doute plus possible de réunir des réserves sur un point à déterminer par l'inspiration du moment, sans risquer de les y amener trop tard. Il les faudra donc masser à l'avance, face à un objectif *préalablement* fixé, et la bataille se devra déduire de l'événement prémédité, à l'inverse d'autrefois.

C'est pendant la paix qu'on doit maintenant faire la guerre.

Alors, les deux adversaires massant préalablement leurs réserves sur des points déterminés, il arrivera de deux choses l'une : ou bien les masses se feront face, ou bien le fort d'une ligne de bataille correspondra au faible de l'autre.

Dans ce cas, toute notre ligne devra posséder une résistance particulièrement puissante pour tenir devant la masse ennemie et y répondre avec les seules réserves du corps attaqué et des deux corps voisins jusqu'à ce que notre événement à nous se soit produit triomphalement contre la ligne ennemie.

Cette considération semble donc exiger que les zones de chaque corps d'armée ne soient pas trop larges.

On accorde actuellement que 3,000 mètres est un développement maximum.

ZONES SUCCESSIVES DE COMBAT.

Où finit le champ de bataille ? C'est bien clair : à la ligne même de l'ennemi. Il s'étend jusqu'à lui inclusivement, et mieux exclusivement pour l'en chasser.

Où commence-t-il ? Pour nous, cavaliers, il y a beau temps qu'il est ouvert ; il est partout, comme Dieu. Aussi ne parlons-nous que du champ de la bataille de tout le monde.

Celui-là commence où la mort commence, à la portée efficace du canon, à 3,000 mètres.

Le canon peut porter à 5,000 mètres, mais la vue a sa limite plus rapprochée ; et le terrain avec ses couverts et ses accidents intervient, après la vue, pour rapprocher encore cette première limite du champ de bataille.

A 3,000 mètres, les formations de simple marche des bataillons de première ligne doivent cesser pour faire place à des formations d'approche moins vulnérables aux coups de l'artillerie.

A partir de cette limite, les trois armes de destruction interviennent successivement, chacune avec sa portée particulière :

le canon,

le fusil,

le moral,

et elles divisent ainsi le champ de bataille en trois zones successives :

1° La zone du canon, de 3,000 mètres à 1,500 mètres.

A 1,500 mètres en effet commence la portée utile du fusil d'infanterie. C'est donc au canon à travailler dans cette première zone ; et quand on entre dans la zone du fusil, il faut que le canon ait triomphé du canon ennemi pour préparer ainsi l'action de destruction du fusil ;

2° La zone du fusil, de 1,500 mètres à 700 ou 600 mètres.

Avant d'entrer dans cette zone, il a fallu logiquement se rendre au préalable maître du feu de l'artillerie ennemie.

Cette deuxième zone est limitée aussi logiquement à la portée décisive du fusil, qui est 700 — 600 mètres. La lutte d'approche d'usure sur tout le front de la bataille s'arrête là. Plus loin, on est mort, si l'on y va ;

3° De 700 mètres à 0 mètre. Il faut pourtant bien y aller. Il n'y a rien de fait sans cela, sans le *quos ego* suprême qui franchira cette zone de la mort. Tout aussi logiquement encore on ne peut la franchir qu'après avoir désarmé son ennemi. Pour cela, il faut donc l'écraser sous une pluie de feu et ébranler à ce point son moral, que quand il verra s'avancer sur lui les masses serrées, silencieuses et menaçantes, sur lesquelles luiront les éclairs des baïonnettes, il

n'ait plus qu'à jeter ses armes et à fuir. Voilà pourquoi, après la préparation terrible qui est comme le dernier mot des armes de destruction, il n'y a plus place qu'à l'arme morale. C'est la zone de l'assaut, c'est la marche de la mort, pour laquelle il faut des poitrines découvertes et des cœurs d'airain.

ACTES SUCCESSIFS DE LA BATAILLE

Ces trois zones successives, fatales, divisent la bataille en cinq actes successifs, tout comme un drame où l'on meurt en effigie :

1° *La préparation de la bataille.* C'est, avant de pénétrer dans la première zone, l'entrée en scène des personnages principaux de la pièce ;

2° *La lutte d'artillerie* dans la première zone ;

3° *Les combats d'infanterie* pendant la progression pénible à travers la deuxième zone ;

4° *L'événement*, ou la marche triomphale de l'assaut dans la troisième et dernière zone ;

5° Enfin *la mise à profit de la victoire* et le commencement de la poursuite.

Aucune toile ne tombe entre ces cinq grands actes. Chacun d'eux ne commence absolument pas à un signal donné de machiniste. Et dans la réalité des événements, ils s'entremêlent au point de les distinguer malaisément, sauf la séparation de la lutte d'usure d'avec l'événement.

A ce moment, il se produit sur toute l'étendue du champ de bataille comme une détente, comme un entr'acte de recueillement solennel avant la préparation qui précède l'assaut.

Mais, si peu distincts que soient ces actes de la réalité, la logique, la tactique, sont obligées d'en concevoir les moments de caractère différent et successif.

C'est toujours le faible originel de notre esprit myope de découper la vérité en morceaux pour en pouvoir comprendre ensuite l'ensemble. Et l'instrument de cette dissection nécessaire, c'est la méthode.

Donc, essayons de nous faire une idée précise de ces cinq actes successifs.

1° Les coulisses du champ de bataille. — En deçà de la première zone, c'est-à-dire hors d'atteinte des coups de l'artillerie adverse, s'étend un espace sûr, une avant-zone qu'on peut caractériser du nom de *zone de manœuvres*, et dans laquelle les troupes peuvent se mouvoir en une formation de marche quelconque, à l'abri du feu. C'est là que, comme dans des coulisses, se prépare la bataille.

Où commence cette zone de manœuvres ?

Avant de répondre à cette question, posons-en une autre :

. Dans quelle formation de marche se trouve-t-on au moment où la nécessité de l'engagement oblige à prendre des dispositions et à manœuvrer suivant les dispositions prises ?

L'espace libre qui s'étend entre Metz et les Vosges, et qui résume le théâtre d'opérations du Nord-Est, a un front de 80 kilomètres au plus. En raison de l'entassement de troupes qu'il y faut faire *nécessairement*, on peut penser que chaque corps d'armée aura une zone de mouvement dont la largeur ne dépassera pas 5 à 6 kilomètres.

Mais au moment où nous sommes, alors que deux fois renseigné par la cavalerie de découverte et par les cavaleries de sûreté, le généralissime sait à quoi s'en tenir des forces, des positions, des intentions de l'ennemi, il a dû pressentir la bataille et serrer ses fronts de marche pour concentrer ses forces. Il est vraisemblable que les zones de mouvement de chaque corps de première ligne ne sont alors pas plus larges que leurs zones de combat ultérieures. Sur des espaces aussi étroits, il est peu probable qu'on puisse, par corps d'armée, trouver souvent deux routes à utiliser ; et il faut bien se persuader que le cas ordinaire sera d'avoir une seule route par corps d'armée.

Or, la nécessité d'avoir ses forces aussi concentrées que possible

oblige à réduire les longueurs excessives de nos colonnes de marche actuelles.

Il est simple d'y arriver ; mais pour cela il faut :

1° Supprimer toutes les distances inutiles qui existent actuellement dans notre *ordre de marche normal* ;

2° Adopter une formation de marche par front de subdivision aussi large que le permet la largeur même de la route.

Le malheur est que l'ordre normal de marche a été basé sur l'idée fausse du corps d'armée isolé, marchant vers l'inconnu et se devant réserver la liberté d'accepter ou de refuser le combat.

De quoi s'agit-il ici dans cette bataille de la nation armée ?

Y a-t-il des corps d'armée isolés, étranglés qu'ils sont dans des zones de mouvement si étroites ?

Marchent-ils vers l'inconnu ? — Il y a beau temps qu'ils savent où ils vont et où on les mène.

Ont-ils la faculté de refuser le combat sur ce front de tout un peuple marchant à la délivrance ?

Soyons donc actuels. Ne faisons pas de la guerre normale, mais préparons la guerre de demain.

Avant et après 1870, c'était une conquête réelle que cette articulation méthodique d'une marche d'un corps d'armée. Aujourd'hui elle est une erreur ; et ici elle est un danger.

Pour ces corps en première ligne, à quoi répond en effet l'obligation de marcher par quatre sur des routes de 10 mètres de largeur, en laissant un côté libre pour des mouvements en sens inverse, lesquels ne doivent pas avoir lieu ?

Qu'y a-t-il donc en avant de ces corps ? De la cavalerie. Eh bien, si elle a à se replier, elle a les champs pour elle. Prenez donc toute la route ; les estafettes marcheront en dehors ou dans les fossés.

Si vous regardez le tableau de l'ordre normal de marche d'un corps d'armée, vous voyez que la tête du gros est à 8,000 mètres du bataillon d'avant-garde et que la longueur totale de la colonne est de 29,500 mètres, ce qui manque assurément de concentration.

Pourquoi d'ailleurs cet espace vide de 3,000 mètres entre l'avant-garde et le gros ?

Est-ce pour ne pas tomber dans l'aventure que peut courir votre avant-garde et pour vous réserver votre liberté d'action ?

Mais c'est votre cavalerie de découverte, tout au moins votre cavalerie de sûreté qui, en vous avertissant au moins un jour à l'avance de la présence des masses ennemies, vous a assuré votre liberté d'action ! — Toujours cette idée pernicieuse de la spécialisation, de l'isolement des armes les unes des autres et même des fractions d'une même arme, lesquelles devraient toujours être considérées comme encadrées, idée qui est le substratum de nos règlements et qui fait commencer les différentes écoles par l'étude de l'unité isolée, c'est-à-dire par une erreur.

Est-ce encore pour avoir devant la masse de votre corps d'armée assez d'air pour manœuvrer ?

Mais le vide que fera devant vous le départ de votre artillerie de l'avant-garde vous donnera plus d'air qu'il ne vous en faut.

Donc supprimons ces espaces inutiles ; serrons nos colonnes en n'y laissant, en plus des distances de dilatation entre les échelons de marche, que juste celles qui suffisent à encadrer les états-majors en tête des grandes unités ; puis marchons par front de subdivision égale à la largeur de la route avec, entre les subdivisions, une distance égale au quart de leur front ¹.

Ainsi nous réduirons la profondeur de nos colonnes de la moitié, à un développement de 10 à 12 kilomètres seulement.

Il arrivera que cette profondeur sera encore trop grande et qu'on devra adopter, du moins pour la marche-manœuvre des corps de deuxième ligne, une formation de masses dont les éléments sont pour les bataillons la colonne double et pour les batteries la masse.

1. Si la largeur utilisable de la route ne correspond pas exactement au front d'une subdivision, ne faut-il pas regretter pour l'infanterie la suppression de ce mouvement essentiellement pratique de la vieille ordonnance : « Deux, trois, quatre files de gauche en arrière ? »

On pourra aussi, si la route permet de marcher facilement par huit de front, rompre par sections accolées, chacune par quatre sur un côté de la route.

Il est d'ailleurs assez logique de penser que les formations de marche doivent découler, dans une certaine mesure, de la manière même dont seront pris les cantonnements qui précéderont la bataille.

Si l'on a bivouaqué par division, il est tout naturel d'utiliser ce rassemblement acquis du fait même du bivouac, pour marcher en ordre de masses alors que le terrain s'y prêtera.

Cependant, quelle que soit la nécessité de la concentration à un pareil moment, il faut penser qu'une nuit de bivouac est une veillée d'armes bien démoralisante pour des troupes qui vont à la bataille.

Les Allemands sont à ce point pénétrés de cette vérité que, déjà en 1871, à la bataille du Mans, qui a duré trois jours, ils ont chaque soir replié leur troupe en arrière de leurs avant-postes pour les pouvoir cantonner.

Cette même préoccupation se retrouve dans leur nouveau règlement.

D'ailleurs, la jeunesse de nos troupes rendrait plus meurtrière qu'autrefois la pratique du bivouac et fait ainsi une obligation du cantonnement.

Le cantonnement-bivouac, le cantonnement resserré répond le mieux, il me semble, aux doubles exigences de la concentration et du bien-être *moral* des troupes. Celles-ci s'entasseront sous tous les abris utilisables. Mais dans les zones étroites de mouvement de la dernière heure, il sera impossible de cantonner en largeur ; il faudra utiliser les ressources existant sur la route même dans le sens de la marche et cantonner ainsi en profondeur, en ne dépassant pas pour chaque corps d'armée la distance de 10 à 12 kilomètres qui représente la longueur de la colonne de marche serrée à adopter.

Si donc, à la veille de la bataille, au moment du danger, on adopte le cantonnement en profondeur, que faut-il penser de la pratique actuelle qui, loin de l'ennemi, serre les colonnes sur la tête et les cantonne en largeur pour les étirer ensuite le lendemain par un mouvement successif ?

Ne serait-il pas préférable d'abandonner, pour le mouvement de nos colonnes, ce jeu d'accordéon qui énerve les troupes de queue par des attentes indéfinies, qui trouble les heures de repos et de repas et qui encombre les routes pendant 15 heures sur 24, et d'adopter le cantonnement en profondeur et la marche simultanée des divers échelons, les anneaux du long serpent se mouvant et s'arrêtant comme tout d'une pièce par un jeu instantané ?

Les routes seraient alors toujours libres à partir de midi pour le mouvement des trains régimentaires, lequel serait ainsi singulièrement simplifié.

Mais ces vues nouvelles nous entraînent un peu en dehors de notre sujet.

Pour y revenir, on peut établir que la meilleure veillée des armes est le cantonnement resserré, ce que les Allemands appellent le cantonnement-bivouac, et que les formations de marche qui en résultent sont :

Soit un ordre de masses si la marche est possible à travers champs et si les corps d'armée sont les uns derrière les autres, afin de diminuer la profondeur totale des formations ;

Soit la colonne de route *serrée* si la marche est trop difficile hors des chemins, ou bien si le corps d'armée n'en a pas un autre derrière lui dans la même zone de mouvement.

Dans l'une ou l'autre de ces formations et surtout dans la première, l'ordre de masses, toujours en avant la nécessité d'une avant-garde, d'une couverture d'infanterie.

Commençons par le cas le plus défavorable, celui où un corps d'armée marche en une seule colonne de route, serrée.

Sa profondeur a un minimum de 10 kilomètres, c'est-à-dire que la division de queue est au moins à 5 kilomètres du bataillon d'avant-garde au moment où celui-ci s'engage. Le front de combat du corps d'armée étant au maximum de 3,000 mètres, le général de corps a la moitié de ses forces en arrière du sommet du triangle équilatéral qui embrasse et qui résume son terrain de combat ; il a donc la libre disposition de ses éléments, et sa liberté de manœuvre assurée.

Il suffit donc que cette manœuvre commence au moment où s'engage la tête de l'avant-garde, c'est-à-dire au moment où celle-ci arrive à portée de l'artillerie ennemie et entre dans la première zone de la bataille.

A ce moment, le général de corps d'armée prend ses premières dispositions.

Il dresse son *plan d'engagement* qui réserve sa liberté d'action ; puis, lorsqu'il est complètement orienté sur la situation, il le modifie suivant la tournure même des choses et le transforme en un *plan de combat*.

Ce sont ces mouvements préparatoires du plan d'engagement qui s'exécutent alors dans les coulisses du champ de bataille.

Tous les bataillons déboîtent de la route et se forment chacun en colonne double.

On se rassemble, on se serre les coudes, on reprend haleine, et on interprète les ordres reçus.

Puis, suivant les dispositions ordonnées, les bataillons se mettent en marche sur leurs objectifs respectifs, soit en colonne double, soit plutôt en colonne pour le combat¹, qui s'appellerait plus justement la colonne de manœuvre. Elle est plus souple, plus fluide que la colonne double, dont elle n'est d'ailleurs que la dilatation.

L'artillerie a déboîté aussi et même avant l'infanterie, comme nous le verrons plus tard ; et elle s'avance soit dans son ordre de route, soit en une formation de masses.

Si, au contraire, la situation de marche initiale avant d'entrer dans cette période de manœuvres comportait déjà un ordre de masses, alors les masses et les colonnes doubles n'ont qu'à se dilater pour pouvoir manœuvrer plus facilement et à prendre leurs objectifs de manœuvre suivant les dispositions ordonnées par les chefs des unités successives.

2° La lutte d'artillerie. — Dès que l'avant-garde arrive en vue

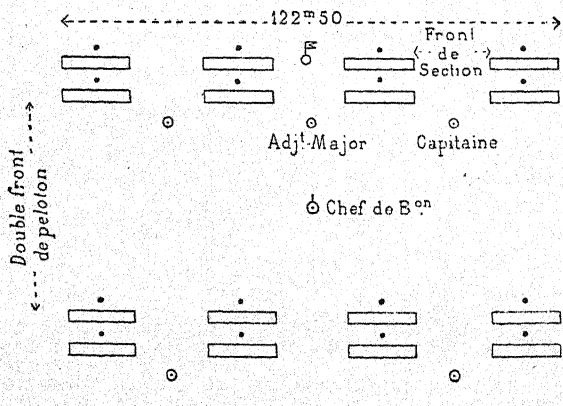
1. Voir au bas des deux pages suivantes les deux types réglementaires de la colonne pour le combat.

des avant-postes ennemis, l'action s'engage. Ces avant-postes sont généralement dépourvus d'artillerie ; ils n'ont d'autre but que de ralentir le mouvement de nos colonnes, de les obliger à un déploiement prématuré et de gagner du temps. Mais en arrière de ces avant-postes il y aura le plus souvent une avant-ligne d'artillerie, si le terrain en avant et en arrière se prête à cette disposition qui semble avantageuse à la défense.

Comme le canon appelle le canon, l'artillerie de l'avant-garde s'avance rapidement ; et alors commence la lutte d'artillerie.

L'artillerie, dit-on, est l'arme de la démonstration par excellence, parce que, entrant en scène de très loin, elle peut se retirer facilement du combat et qu'elle n'engage pas la liberté d'action de la masse. Oui, mais ici peu nous chaut de cet avantage, qui n'a de valeur que pour la situation virtuelle du corps d'armée isolé et qui est moralement très contestable. Il y a au contraire pour nous préméditation d'engagement sans arrière-pensée de se dérober. A distance de canon, un corps d'armée se dérobe, une armée, plusieurs armées ne le peuvent pas.

On pense encore qu'une des prérogatives de l'artillerie est de faire comme la reconnaissance à longue portée des dispositions de l'ennemi, en l'obligeant à les découvrir et à montrer les points d'appui de ses ailes. Cette considération n'a encore de portée que dans la fiction du corps d'armée isolé. Mais pour le corps d'armée



Voici, à droite
de la colonne po
d'infanterie.

(Fascicule n°
combat,

encadré, les ailes de l'ennemi échappent à son action, même à son intérêt.

La vérité est plus simple : elle est en ce que le canon, agissant de plus loin, doit agir avant le fusil ; que par conséquent il y a lieu de le placer devant, afin qu'il commence son action le plus vite possible et assez tôt pour que la masse de l'infanterie ne souffre pas de la lutte engagée et qu'elle ne soit pas ralentie dans sa marche.

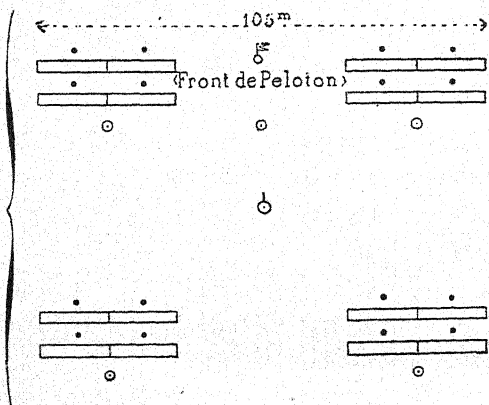
La précision et la portée des canons nouveaux donneront à cette lutte d'artillerie un caractère tout aussi nouveau, celui de la nécessité de faire entrer en ligne, tout de suite, le maximum de canons possible.

Les batteries qui se présenteront en petit nombre devant des batteries plus nombreuses seront instantanément réduites au silence ; et les batteries successives qui viendront renforcer les premières auront fatalement le même sort, sans pouvoir produire aucun effet utile, sérieux. Il semble donc indispensable d'ouvrir le feu sans précipitation, quoique le plus vite possible, et avec le maximum d'intensité, c'est-à-dire avec toute l'artillerie disponible. Dans ces conditions, notre artillerie sera assurée du succès.

Pour les pouvoir réaliser, la solution s'impose : Puisqu'il faut tout de suite faire entrer en scène toute l'artillerie du corps d'armée, logiquement il la faut placer en tête des colonnes. Actuellement, l'ordre normal de marche met deux batteries à l'avant-garde.

et gauche, les deux types
de combat du bataillon

4^e l'Instruction pour le



Le but de briser la résistance des avant-postes est une obligation nécessaire à laquelle on peut répondre *à fortiori*, en plaçant en tête un nombre plus grand de batteries. Il suffit de n'y employer que les batteries nécessaires. Au contraire, les deux batteries d'avant-garde sont insuffisantes à entamer la lutte d'artillerie qui ne doit commencer que par la concentration de la masse de toutes les batteries.

Que si l'on pense qu'il est prudent de ne pas aventurer plus de deux batteries à l'avant-garde, c'est qu'on est toujours influencé par l'idée du corps d'armée isolé, pouvant songer à refuser le combat sous le bouclier de son avant-garde. Mais, dans la réalité actuelle, elles sont si peu exposées, ces batteries de tête, que dès que le danger est présent, les autres batteries de la colonne doivent se porter en avant à hauteur des premières. C'est le retard que ces dernières mettront à entrer en ligne qui est le véritable danger. Pour supprimer ce retard, ne faisons pas deux tronçons de cette artillerie divisionnaire de tête.

Ce n'est pas deux batteries qu'il faut derrière le premier bataillon d'avant-garde, c'est toutes les batteries de la 1^{re} division. L'artillerie de corps d'armée, couverte en tête par le bataillon de chasseurs, serait bien mieux placée derrière le 1^{er} régiment. Ce régiment, ainsi détaché en avant de l'artillerie de corps, suffirait comme avant-garde du corps d'armée, et le vide que toute cette artillerie ferait en déboitant de la route mettrait, en avant de la masse du corps d'armée, tout l'espace qui lui est nécessaire pour manœuvrer.

De même, les batteries de la division de queue devraient marcher derrière le 1^{er} bataillon de cette division.

En outre, la nécessité s'impose aussi d'utiliser pour l'artillerie toute la largeur de la route et de la faire marcher par sections, deux pièces de front, lorsque l'infanterie marche par front de subdivisions.

Voilà donc ce que doit devenir, dans les circonstances présentes, l'ordre normal de marche :

Plus de distance inutile ;

Utilisation de toute la largeur de la route ; et succession de marche des armes correspondant à la succession de leur emploi :

Tout de suite, derrière une petite couverture d'infanterie, tout le génie et toute l'artillerie, puis, après, la masse de l'infanterie.

L'ordre normal répond à une conception platonique, virtuelle, qui n'a rien à voir avec la situation présente.

Est-ce une exagération de notre esprit classique de vouloir tout mettre en formule ? Nous avons un ordre normal pour la marche, un dispositif normal pour le combat, un cliché normal pour le service de découverte.

Il faut penser, plus justement peut-être, que la formule normale n'est que le premier mot obligé de la sagesse : et que les esprits et les règlements plus sûrs de leur voie se dépouillent de ses lisières et marchent droit au but.

Les Allemands n'ont aucun ordre normal d'aucune espèce dans leur nouveau service en campagne du 23 mai 1887 ; on n'y trouve que des principes aussi sobres qu'ils sont larges.

L'ordre normal, c'est l'échafaudage qui sert à bâtir la maison ; l'édifice une fois debout, l'échafaudage doit disparaître. Eh bien, nous en sommes arrivés au point où l'échafaudage ne sert plus à la construction et empêche d'en saisir l'harmonie. Supprimons l'ordre normal.

Au moment où le général de corps d'armée prendra les dispositions de son plan d'engagement, les batteries déboîteront et prendront aussitôt leurs lignes de masses en avant même des colonnes doubles des bataillons. Et toute cette ligne viendra d'une seule pièce se porter en arrière des positions favorables, prête à ouvrir le feu sur l'artillerie ennemie.

L'artillerie de l'attaque forme alors une ligne détachée en avant des premiers bataillons, sous la seule couverture de l'infanterie de l'avant-garde.

C'est ainsi que de part et d'autre les deux artilleries tendent à former des avant-lignes particulières qui s'engagent aussitôt

et qui font comme une bataille d'artillerie spéciale, avant la grande.

En tout cas, c'est à ce moment que commence la lutte d'artillerie. Elle se passe soit sur une seule position, soit sur deux positions successives, couvertes en avant et appuyées aux ailes par quelques bataillons d'infanterie. C'est d'ailleurs le terrain qui intervient là, comme partout, avec « son influence tyrannique » pour déterminer les positions de l'artillerie.

Le reste de l'infanterie continue à s'avancer en « colonne pour le combat », absolument subordonnée à l'artillerie pendant toute cette phase. Celle-ci a dû choisir son terrain sans compter et pour le mieux du but immédiat à atteindre, qui est de triompher de l'artillerie adverse, afin de préparer la route à son infanterie.

En raison même de ce but immédiat, notre artillerie ne tire que sur l'artillerie ennemie, pour arriver plus tôt à s'en rendre maîtresse.

3° Les combats d'infanterie. — Après que notre artillerie a triomphé de l'artillerie adverse, alors l'infanterie entre particulièrement en jeu. La porte du champ de bataille lui est ouverte ; la victoire de l'artillerie lui donne son laissez-passer.

L'infanterie chemine à travers la deuxième zone, de couvert en couvert ; les bataillons de première ligne se saisissent des points d'appui du terrain, les disputant aux avant-lignes ennemies, s'emparant ici d'un petit bois, là d'un village ; et aussitôt, avec le secours du génie, retournant ces conquêtes contre l'adversaire, prêts à se défendre contre les retours offensifs. Ces combats seront le triomphe des petites unités, de l'action des chefs de bataillon et des capitaines ; car le rôle des chefs plus élevés, une fois les dispositions générales ordonnées, se bornera à nourrir le combat, à jeter des bataillons dans tous ces terribles petits engagements isolés, qui éclateront sur toute l'étendue du champ de bataille comme les foyers simultanés d'un vaste incendie.

C'est là que se doivent retrouver toutes les qualités de race du fantassin français ; c'est là qu'elles doivent briller victorieusement, pour peu qu'elles soient dirigées.

Derrière ces bataillons de première ligne progressant lentement en échelonnement de combat, les bataillons de deuxième ligne suivront plus denses en échelonnement de marche, formés en colonne pour le combat, profitant de tous les abris, de toutes les ondulations pour dissimuler leur approche, se coulant dans le terrain. L'infanterie devra pour cela se rapprocher de nos principes de manœuvre, de nos procédés *plus fluides et plus souples*.

Pendant tout cet acte de la bataille, c'est l'infanterie qui est prépondérante; l'artillerie, après s'être remise des pertes et des désordres de sa lutte victorieuse, subordonne ses mouvements à ceux de l'infanterie, l'accompagnant avec quelques batteries autant qu'il est nécessaire pour favoriser ses combats et briser les résistances qu'elle rencontre devant les localités défendues, avant de les enlever.

Et l'on s'avance ainsi le plus près possible des lignes ennemies jusqu'à la lisière du dernier couvert. J'ai dit que cette zone s'arrêterait à 600 ou 700 mètres de l'ennemi, en prenant pour limite la portée décisive du fusil d'infanterie. Mais, dans la réalité, cette donnée théorique de champ de tir disparaît; et c'est le terrain, dont les accidents, les défilements, les couverts se rapprochent plus ou moins des positions ennemies, qui fixe la limite pratique à laquelle les efforts de la lutte d'usure se devront arrêter.

Ce qu'il faut retenir de cette troisième période de la bataille, pour nous, cavaliers, c'est sa physionomie générale de combats distincts, isolés, — ici, l'attaque d'un parc; là d'une corne de bois, — séparés les uns des autres par des espaces plus ou moins grands, suivant les couverts du terrain. Et derrière ces têtes d'attaque isolées, ayant chacune son objectif, des lignes plus ou moins denses de bataillons ondulant dans les plis du sol et défilant de leur mieux leur marche d'approche.

Cà et là des groupes de batteries arrêtées derrière une crête, refaisant leur personnel et leurs attelages, reconstituant leur approvisionnement, pendant que quelques unités, des batteries di-

visionnaires principalement accompagnent les colonnes d'infanterie et tirent sur les forteresses de terrain de l'ennemi pour les réduire. Tout cela longuement, péniblement, oscillant à travers des accalmies intermittentes, auxquelles succéderont des redoublements de feu et d'efforts terribles. Et cela durera plusieurs jours peut-être.

4° L'événement. — Le moment est venu. Toute notre ligne s'est avancée jusqu'à l'extrême limite du possible ; et elle s'arrête sur la lisière du dernier couvert qui la sépare de l'ennemi. Elle est là, haletante, énervée par la lutte, épuisée, usée presque autant que l'adversaire, ayant pour la soutenir l'unique flamme d'une volonté invincible, qui s'est armée pour aller jusqu'au bout. La lutte est indécise, partout le calme qui succède à une violente crise de nerfs ; et aussi le recueillement qui précède les résolutions suprêmes. — Par intervalles, quelques coups de canon attardés éclatent dans le silence pour le rendre plus lugubre encore.

Des troupes fraîches, ayant échappé à l'influence démoralisante de la lutte, et amenées à propos des profondeurs du champ de bataille sur le point décisif, pourront seules aller plus loin.

Ces troupes arrivent et se rassemblent à l'abri. Mais si elles s'avançaient ainsi sans user la dernière résistance de l'ennemi, elles auraient le sort de la garde prussienne devant Saint-Privat ; elles seraient décimées sans profit.

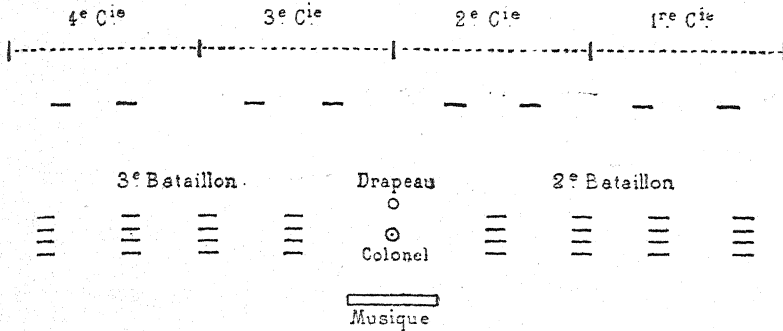
Il faut donc à leur assaut une préparation énergique. On aura dû réunir devant le point où il faut faire une trouée tout ce qui reste d'artillerie utilisable et couvrir la brèche d'une pluie de feu.

Peut-être même faudra-t-il faire cette préparation en deux actes, d'abord assez longuement sur un point où l'on ne veut pas attaquer, pour y attirer à faux les réserves de l'ennemi, puis brusquement et avec toute la violence et la brièveté possibles, sur le point décisif. Et l'assaut suivra aussitôt cette préparation suprême.

Quelquefois, si le terrain s'y prête, les colonnes d'assaut pourront faire une partie de leur chemin d'attaque sous le voile protecteur du feu de l'artillerie.

Quelle sera la formation de ces colonnes d'assaut ?

Celle-ci, par exemple, pour les régiments de première ligne :



Tout un bataillon déployé en tirailleurs serrés sur un front de 250 à 300 mètres ;

Derrière, les deux autres bataillons en ligne de colonnes de compagnie ;

Au centre, le colonel, le drapeau en tête, la musique en queue ;

Une formation de légion romaine, comme au temps de César.

Et ainsi, à côté les uns des autres, plusieurs régiments ; puis derrière, d'autres encore en ligne de colonnes de compagnie.

Entre les régiments de 1^{re} ligne, quelques embrasures pour permettre le feu des batteries qui accompagnent l'assaut.

La ligne de tirailleurs s'élance, et dès qu'elle est au bout de cet élan, elle fait un feu rapide ; la poussée des soutiens vient ensuite faire faire à cette ligne un nouveau bond ; et le feu rapide recommence encore jusqu'à l'arrivée des colonnes de compagnie. Alors, tout ce qui reste debout s'ébranle aux accents de l'hymne de la patrie, soufflé à pleins poumons dans toutes les gueules de cuivre et galvanisant jusqu'à l'ivresse cette masse qui va mourir ou triompher. Vive la France !

Et l'assaut n'ira pas jusqu'à la boucherie sanglante de la baïonnette. Plus près que la portée de l'arme blanche, l'arme morale a déjà vaincu. Devant ce spectacle grandiose et terrifiant, sous la peur de l'abordage la baïonnette dans le ventre, l'ennemi n'est déjà plus.

A la seule vue des colonnes serrées débouchant par Roncourt, les tenaces défenseurs de Saint-Privat ont lâché pied.

5° L'utilisation de la victoire. — J'éviterai de dire que la position est enlevée ; car il y a, cachée sous cette forme, une idée fausse. Ce n'est pas sur des positions qu'on marche ; on marche sur l'ennemi ; ce qu'on veut, ce n'est point la position qu'il occupe, c'est lui-même, c'est sa mort ou sa fuite.

L'ennemi est vaincu parce qu'il a fui. Il faut utiliser cette victoire, et d'abord il la faut assurer, car si les troupes qui étaient en face de notre assaut se sont mises en déroute, il en peut arriver d'autres encore intactes, insuffisamment démoralisées par la retraite de leurs voisines, et qui tenteront peut-être un retour offensif.

Les troupes d'assaut, épuisées par leur effort, sont incapables d'aller plus loin ; il y faut rétablir l'ordre ; puis on utilisera les bataillons qui ont le moins souffert pour occuper la position et la retourner contre l'ennemi.

Avec ce qui n'a pas donné encore, ou ce qui a eu le temps de se refaire, il faut poursuivre jusqu'à extinction de forces vitales.

Or l'arme de la poursuite immédiate, ce sera l'artillerie ; aussi à ce moment elle doit arriver aussi nombreuse qu'on a pu le prévoir, pour jeter l'épouvante dans les troupes désemparées et sans gouvernail de l'ennemi à la dérive.

L'artillerie poursuit ainsi sur place jusqu'à l'extrême portée de son canon. Or, c'est plus loin encore qu'il faut aller pour récolter tous les profits de la victoire ; et, si fatiguée que soit l'infanterie, il faut qu'elle aille, qu'elle marche jusqu'aux dernières limites de ses forces.

Mais ses jambes à elle sont trop courtes pour aller bien loin.

Il en faut d'autres.

Voilà donc la bataille, ou plutôt ça n'en est que le squelette.

L'artillerie avec ses lignes successives, dont le but à atteindre et le terrain impose les positions, en dessine l'ossature générale ; l'infanterie, avec ses masses, en forme les muscles ; mais la peau lui manque et les nerfs aussi, puisque la cavalerie y est absente.

Ajoutons-la, et — si l'on me pardonne ce luxe de métaphores, — maintenant que les cinq actes du drame sont en place, cherchons le rôle que nous y pouvons jouer.

II° ROLE DE LA CAVALERIE

D'abord y a-t-il un rôle pour nous dans la bataille ?

Est-il bien utile de répondre à cette question ; et vraiment reste-t-il quelqu'un à convaincre ?

Tout a été dit là dessus et très bien dit ; et parmi les plaidoiries les plus éloquentes et les plus justes, il faut citer l'étude allemande, *la Division de cavalerie dans la bataille*, parue en son temps dans la *Revue de cavalerie*. Les batailles de Custoza, de Sadowa et de Rezonville, ce trio des batailles modernes avec cavalerie, y sont supérieurement vivantes ; et à côté de ce que la cavalerie a fait, l'auteur y montre très parfaitement ce qu'elle n'a pas fait et ce qu'elle aurait pu faire.

Il est donc inutile de reprendre une discussion déjà éclaircie. A peine est-il besoin de rallumer un instant devant vous les trois lumières qui éclairent le débat :

« 1° Si l'action de la cavalerie ne devait être considérée comme « accessoire que depuis le perfectionnement des armes à feu et de « puis que le combat moderne a pris une marche et un caractère « particuliers, il faudrait supposer que jusque-là cette action était « constamment souveraine dans le combat. » Or, il n'en est point ainsi. Depuis Xénophon, la cavalerie n'a été dans toutes les batailles qu'un accessoire ; et toute sa valeur a dépendu de l'emploi qu'on en a su faire, de l'habileté du chef qui la maniait.

Bien plus, cette controverse qui semble neuve est une histoire bien ancienne et déjà M. de Folard s'écriait dans ses commentaires sur l'*Histoire* de Polybe, vers l'an de joye 1750 :

« La cavalerie dont on est aujourd'hui si fort entêté et dont on « reviendra, quand nous reviendrons à notre bon sens. »

2° Voilà pour le passé. Quant au présent, au présent d'hier, il porte, dans le peu qu'on a fait, la preuve du beaucoup qu'on aurait pu faire, si l'on avait su manier la cavalerie. Et ce peu même, quand il a été complet dans ses résultats, comme la charge de Bredow, il a été relativement payé bon marché.

Les 6 escadrons Bredow ont acheté la victoire de Vionville avec une perte de la moitié de leur effectif.

Savez-vous ce que la victoire d'Aspern a coûté aux cuirassiers de Napoléon? Les 3/5 de leur monde.

Et croyez-vous que l'infanterie paie ses succès moins cher? Allez voir la ligne des tombeaux de la garde prussienne sur le glacis de Saint-Privat: elle est faite des cadavres du tiers de cette belle infanterie!

Maintenant concluez.

3° Voici pour l'avenir.

Le général Skobeleff — ou mieux Skobeleff, car il fut assez grand homme de guerre pour être déjà Skobeleff tout court, — dans le dernier ordre qu'il a laissé à la division de cavalerie de son 4^e corps d'armée, à la date du 15 juin 1882, parle ainsi :

« Si l'infanterie peut, en se résignant à des pertes considérables, « arriver malgré le feu de l'adversaire jusqu'au corps-à-corps, « pourquoi la cavalerie, avec sa rapidité incomparablement plus « grande, ne serait-elle pas en état d'en faire autant ? »

De cette note lumineuse, rapprochez ce superbe passage du colonel Ardant du Picq :

« Les canons rayés, les fusils de précision ne changent en rien « la tactique de la cavalerie. Ces armes, le mot de précision l'indique, n'ont d'effet qu'autant qu'il y a précision dans toutes les « conditions du tir..... »

« *Du reste, les armes rayées tirent sur tout le monde.* Ce qui arrivera du perfectionnement des armes de jet pour la cavalerie « comme pour l'infanterie, et il n'y a pas de raison pour qu'il en « soit autrement pour la cavalerie, c'est qu'on fuira de *plus loin* devant elle, et rien de plus.

« *Le cavalier court au travers du danger, le fantassin y marche, et voilà pourquoi le cavalier ne verra point, loin de là, diminuer « son rôle avec le perfectionnement du tir à longue portée.* »

Il était véritablement bien fort l'homme qui, au plein milieu de notre paralysie intellectuelle militaire, pouvait penser ainsi avant 1870.

Pour conclure je dirai ceci :

Le rôle de la cavalerie sur le champ de bataille devra toujours aller en grandissant, parce que :

1° Les champs de bataille modernes avec leur physionomie quelconque, avec leur terrain étendu et par conséquent très accidenté, plein d'ondulations et de couverts, favoriseront plus que jamais *l'approche* de la cavalerie ;

2° La portée et l'effet meurtrier croissants des armes de jet augmenteront l'usure morale, l'énervement, la démoralisation préalable des troupes, qui seront ainsi préparées mieux que jamais à être à la merci d'une *surprise* de cavalerie ;

3° Plus la portée et l'effet meurtrier des armes de jet augmenteront, plus grande aussi deviendra l'importance de la *vitesse*, qui diminue au profit de la cavalerie la durée relative de la traversée du danger.

D'ailleurs, voulez-vous savoir ce qu'en pense l'infanterie, qui doit, à juste titre, être jalouse de son apanage royal ?

La meilleure manière de tâter le pouls de l'opinion de la reine des batailles, c'est d'interroger son organe le plus compétent et le plus officiellement autorisé.

Voici ce que dit, à la page 378 de son appendice, le Cours de tactique appliquée d'infanterie, professé en 1887 par M. le lieutenant-colonel Maillard, à l'École de guerre :

« Croire que la cavalerie ne pourra plus rien tenter contre l'infanterie, sous prétexte que celle-ci est armée d'un fusil à tir rapide et à longue portée, c'est supposer gratuitement que les surprises ne sont plus possibles, que les chefs ne commettront plus d'erreurs, que les troupes seront toujours solides, pleines de sang-froid, inaccessibles à la fatigue et aux émotions d'un combat malheureux. C'est simplement aller contre la nature de l'homme, car on verra encore des surprises, des erreurs, des fautes, des faiblesses, et la cavalerie sera là pour en profiter.

« Le rôle de la cavalerie est loin d'être fini sur le champ de bataille ; cette arme trouve dans le terrain un aide puissant ; au moins autant que l'infanterie et mieux que celle-ci, sous un

« certain rapport, elle peut en profiter ; car elle ne craint pas de
« faire un détour pour atteindre un pli de terrain qui dissimule sa
« marche. »

Cette parole est d'or. On ne saurait mieux dire. Cette réfutation n'est pas pour nous déplaire dans la bouche même de l'infanterie. A l'encontre des violentes réponses de nos cavaliers, celle-ci du moins est désintéressée.

Que si elle ne saurait nous suffire au point de vue de notre instruction spéciale, prenons-la cependant pour point de départ de notre rôle accepté même par l'infanterie ; et cherchons ce rôle successivement dans chaque acte, le sabre à la main.

I. — PRÉLUDE DE CAVALERIE.

A ces cinq actes de grand orchestre, tous les instruments réunis, il y a un prélude, où seule la cavalerie tient la scène, un prélude de cavalerie solo.

Mais auparavant résumons le rôle qu'a jusqu'ici rempli la cavalerie :

Qu'y avait-il en avant des armées ?

D'abord des masses de cavalerie indépendante ayant chacune un but de découverte ou une mission particulière ;

Puis, en avant de chaque armée, une ligne de sûreté avec, derrière, montant la garde aux points les plus dangereux, un gros de cavalerie prêt à se jeter à l'attaque de toute cavalerie ennemie ;

Enfin, en arrière de tous ces organes de sûreté, et en liaison avec les avant-gardes d'infanterie de chaque corps d'armée, des demi-régiments de cavalerie destinés à procurer à la marche des autres armes la sécurité qui leur est indispensable.

Qu'ont-ils fait, tous ces groupes de cavalerie ?

Les masses de cavalerie indépendante, orientées d'après les révélations du service des renseignements, ont vérifié ses premiers avis ; et pour pouvoir découvrir plus sûrement les forces ennemies et aussi pour empêcher la cavalerie adverse d'en faire autant vis-à-vis de nous, elles l'ont cherchée et combattue.

Ce qui avait échappé à notre cavalerie indépendante a été arrêté et refoulé par notre cavalerie d'armée sur le front de la sûreté générale.

Quant à notre cavalerie de corps d'armée, elle n'a pas vu encore la cavalerie ennemie et n'a par conséquent rien eu à faire, si ce n'est de rendre aux colonnes le précieux service d'assurer la tranquillité, la sécurité morale de leur marche.

En l'état, le terrain neutre qui sépare les avant-postes opposés appartient à la cavalerie victorieuse. Le combat vainqueur de nos divisions indépendantes l'a balayé de toute masse de cavalerie ennemie; et les avant-postes de cavalerie de sûreté de notre armée ont pu ainsi pousser leur ligne jusqu'au contact des avant-postes de l'infanterie ennemie.

A ce moment, l'espace trop étroit ne permet plus à nos divisions indépendantes de tenir le front devant notre réseau de sûreté. Elles ont dû, soit chercher sur les côtés l'air dont elles ont besoin pour des missions nouvelles, soit renforcer le réseau de la cavalerie de sûreté qui reste là immobile. Si celui-ci ne peut avancer davantage, du moins il ne permet pas qu'une cavalerie ennemie le déchire, il couvre l'approche des corps d'armée d'un voile impénétrable, et reste toujours en contact avec les avant-postes d'infanterie ennemie, au moyen de ses patrouilles d'avant-postes, lesquelles sont ses *antennes*.

Rôle des divisions de cavalerie indépendante. — Sur les côtés, le rôle de nos divisions indépendantes est double : à la fois couvrir les flancs exposés de notre armée et inquiéter ceux de l'adversaire.

Aussi longtemps que les distances sont grandes entre les deux adversaires, en raison même de l'espace interposé et qui sert de théâtre principal aux divisions de cavalerie, les flancs sont peu exposés aux tentatives de la cavalerie ennemie. Nous avons cependant vu que, pendant les jours précédents, une division de cavalerie spéciale avait une mission de couverture sur le flanc droit de notre marche.

Mais ici, à la veille de la bataille, alors que l'espace sur le front est réduit au minimum par suite du contact du réseau de la sûreté générale avec les avant-postes d'infanterie ennemie, les divisions de cavalerie des deux partis, ne pouvant plus tenir en avant, seront en effet obligées de chercher la vie ailleurs, c'est-à-dire sur les côtés.

Les flancs de l'armée sont alors particulièrement dangereux, exposés qu'ils deviennent aux entreprises de la cavalerie, dont les masses sont rejetées contre eux.

Il les faut couvrir avec une jalousie extrême et ne pas permettre qu'une troupe de cavalerie puisse venir inquiéter la marche des corps d'armée des ailes ou de ceux qui suivent en deuxième ligne, sur les derrières.

Comme à la guerre il faut toujours raisonner en partie double et toujours vouloir faire à l'ennemi ce qu'on ne veut pas qu'il vous fasse, il faudra non seulement couvrir les flancs de notre armée, mais inquiéter, attaquer ceux de l'ennemi.

Or, on ne peut pas faire deux choses à la fois, ensemble attaquer et se défendre; ou du moins, cela ne peut pas être de la même main et il faut que l'une pare pendant que l'autre frappe.

Donc de ce qui reste de cavalerie indépendante il faut faire deux parts et même trois :

D'abord mettre à la garde des flancs et des derrières de l'armée ce qu'il faut pour cette mission de couverture dont le terrain fera varier les dispositions;

Puis détacher une ou plusieurs masses sous un seul ou sous plusieurs chefs avec un but offensif contre les flancs et sur les derrières de l'ennemi ;

Enfin garder une réserve¹ pour parer à l'imprévu, afin qu'elle soit présente à propos, s'il y a quelque chose à faire avant que les autres grandes unités soient revenues de leur mission offensive.

1. Cette réserve pourra être simplement la cavalerie qui aura renforcé le réseau de sûreté; son rôle n'est en effet que momentané, comme le réseau lui-même qui va bientôt se déchirer, et doit prendre fin au commencement de la bataille, c'est-à-dire bien avant le moment où il est utile d'avoir une réserve.

Quant à la mission défensive, elle durera pendant toute la bataille, car l'intérêt est aussi grand de couvrir ses flancs pendant l'action que pendant la journée de marche qui la précède.

Quand je parle d'une réserve de cavalerie, j'entends dire moins d'une troupe réservée à la seule disposition du généralissime que d'une cavalerie disponible sur le champ de bataille et toujours libre de se jeter dans la mêlée, quand surgit cet *à-propos* qui n'attend pas.

Pour remplir ce rôle de flanc offensif dans le sens le plus ample du mot, la cavalerie qui y sera affectée devra être très forte, non qu'il lui faille un gros effectif pour remplir son rôle sur lequel je reviendrai, mais parce que vraisemblablement elle rencontrera devant elle une cavalerie ennemie qui lui barrera le passage, qu'il lui faudra d'abord battre cette cavalerie pour s'ouvrir un chemin, et que, pour le combat contre une masse inconnue, il faut être aussi fort que possible.

C'est ainsi que logiquement, ici comme partout, se vérifie ce principe fatal que toute cavalerie qui recevra une mission rencontrera, pour s'y opposer, une cavalerie ennemie et que le premier pas de toutes ses missions et l'unique moyen d'en assurer le triomphe, c'est d'abord le combat.

Seule une division de cavalerie avec son canon pourra donc jouer ce rôle de grand flanc offensif : la masse de ses escadrons pour combattre la cavalerie rivale, son canon pour produire contre les colonnes en marche par ses effets de surprise et d'inquiétude l'arrêt d'abord, la fatigue, l'énervement, puis l'arrêt encore, c'est-à-dire l'*immobilisation*.

Cette cavalerie marchera en un ordre de masses quelconque, se coulant dans les plis du terrain, en marche d'approche comme pour le combat, puis, après le combat et la victoire sur la cavalerie adverse, ou sans le combat si celle-ci n'est point sur son chemin, il lui suffit de surgir tout à coup sur une crête à portée de canon et de lancer quelques salves sur les colonnes en marche.

Aussitôt ces colonnes surprises, inquiètes, s'arrêtent. — Qu'est-ce donc ? Il faut aussitôt faire déboîter un ou plusieurs bataillons pour couvrir la colonne et faire face à ce danger imprévu, quelque-

batteries même pour maîtriser ce canon. — Mais ce n'est rien ; cette artillerie insolente a disparu, les bataillons détachés rentrent péniblement et la colonne reprend sa marche, sous le coup encore présent d'une vague inquiétude, déjà un peu démoralisée.

Tout à coup voilà que ça recommence ! Un peu plus loin, là-bas sur cette autre crête, — une ligne sombre, un peu de fumée et quelques obus dans la colonne ; — nouvel arrêt, il faut encore déployer quelques bataillons, avancer quelques batteries, deux fois plus cette fois, l'inquiétude grandissante ayant exagéré le péril.

Et pour peu que cette cavalerie soit manœuvrière et que son chef sache la manier, voilà une colonne immobilisée pour des heures. La voilà détournée de son objectif et peut-être neutralisée, rendue inutile parce qu'elle arrivera trop tard.

Ce rôle d'*immobilisation* que la cavalerie peut jouer sur le champ de bataille, le général commandant le 6^e corps d'armée l'a mis en évidence aux dernières grandes manœuvres de 1887, par un exemple des plus concluants :

Les grandes manœuvres étaient finies : la 24^e brigade, cantonnée à Rarécourt, Auzéville et Clermont (2 escadrons du 6^e chasseurs à cheval, 1^{er}, 19^e, 26^e bataillons de chasseurs, 94^e et 106^e d'infanterie, 2 batteries), devait atteindre le 14 septembre la ligne Béthincourt-Maloncourt, le plus vite possible et coûte que coûte.

D'autre part, le général commandant le 6^e corps d'armée avait envoyé l'ordre de faire sortir de Verdun la brigade de chasseurs (8^e et 14^e) et une batterie, avec la mission de s'opposer coûte que coûte à la marche de la 24^e brigade d'infanterie.

Voici le récit d'un témoin, officier d'infanterie, qui appartenait à la cavalerie de la 24^e brigade d'infanterie :

« Les escadrons précédés de leur peloton d'avant-garde montent la rampe de Dombasle, lorsque des avis venus du flanc droit signalent la marche d'une brigade de cavalerie ennemie avec 1 ou 2 batteries, par la route de Marre à Montzéville-Esnes.

« Il s'agit d'arriver au débouché de Montzéville avant l'ennemi.
« On fait un temps de trot prolongé, et lorsque le peloton d'avant-garde arrive à la sortie Est de Montzéville, il se trouve nez à nez

« avec 2 escadrons du 8^e chasseurs. Il n'a que le temps de mettre
« 2 voitures en travers et de faire le combat à pied en attendant
« d'être soutenu par l'infanterie. Le gros arrive; on défait la bar-
« ricade et on charge les 2 escadrons ennemis un peu surpris; —
« mais, lorsque nos 2 escadrons veulent déboucher, ils sont à leur
« tour arrêtés net par une marche en avant de toute la brigade de
« cavalerie ennemie (8^e et 14^e chasseurs).

« Ainsi tenus en respect, ils attendent l'arrivée de l'infanterie.
« Le bataillon de tête se déploie rapidement et repousse par ses
« feux les escadrons ennemis qui se retirent pour prendre une
« *position d'observation* un peu à l'abri, mais toujours *menaçante*.

« Pendant ce temps, les 2 escadrons d'avant-garde de l'ennemi,
« laissant leur gros aux prises avec l'infanterie, se sont *hissés sur*
« *le plateau* d'Esnes (cote 310) avec une batterie d'artillerie qui
« commence à gêner le débouché sur Montzéville du gros d'avant-
« garde de la 24^e brigade.

« Nos 2 escadrons d'exploration ralliés grimpent à travers les
« vergers et les vignes, au sommet du plateau d'Esnes. En arri-
« vant à la crête, ils aperçoivent le demi-régiment ennemi en train
« de se former : ils sont prêts avant lui, le chargent immédiate-
« ment et le repoussent.

« Ils vont surprendre la batterie ennemie laissée sans soutien,
« mais le mouvement, dans les buissons et les bouquets d'arbres,
« est forcément ralenti : l'artillerie a le temps d'amener les avant-
« trains et de filer.

« Tandis que l'infanterie de la 24^e brigade fait replier la cava-
« lerie ennemie devant elle, nos 2 escadrons se portent, d'abord
« en observation au nord d'Esnes, puis en position de flanc à l'est
« d'Esnes.

« La batterie ennemie prend position sur le Morthomme et gêne
« la marche de l'infanterie; elle est bientôt prise à partie par les
« 2 batteries de la 24^e brigade et réduite au silence.

« Mais l'infanterie a fait une marche rapide, un *déploiement pénible*;
« elle sent qu'elle a perdu sa journée en reprenant fort tard la
« direction de son objectif. »

Quant à la mission défensive de la cavalerie garde-flanc dans

le sens très large du mot, en l'opposant au rôle de la cavalerie flanc offensif de l'ennemi, elle pourra se remplir au moyen d'une espèce de réseau d'avant-postes avec, derrière, au bon endroit, la masse en réserve prête à se porter au combat sur le point où la cavalerie ennemie est signalée.

Ce que devient la cavalerie de sûreté d'armée. — Le réseau de sûreté de notre armée va disparaître, crevé par la marche de nos colonnes qui se préparent à entrer dans la zone de manœuvre. Que vont en devenir les morceaux ?

Vont-ils se réunir en une seule masse, ou bien se fractionner en plusieurs tronçons ? Le choix est limité à l'une ou à l'autre de ces deux solutions.

La masse est ici inutile, par conséquent dangereuse. Elle était nécessaire pour la sûreté générale qu'il fallait assurer par la prévision du combat. Mais en ce moment, pendant les trois premiers actes de la bataille, sur ce terrain sillonné de loin par les obus, puis tout à l'heure de près par les balles, il ne peut être question de combat de masses de cavalerie contre cavalerie, sur le front de la ligne de bataille.

La masse de la cavalerie de sûreté ne pouvait donc trouver sa place que sur les flancs ou sur les derrières du champ de bataille ; or, ceux-ci sont déjà pourvus comme nous venons de le voir. Elle doit donc se fractionner par corps d'armée, chaque corps d'armée reprenant la disposition de sa brigade primitive.

D'ailleurs, pendant les actes de la lutte d'usure, nous avons vu que la bataille se localisait par zone de corps d'armée, chacun y livrant une série de combats qui sont comme autant de petites batailles dans la grande. Il est donc naturel que le corps d'armée qui devient le grand acteur de la bataille, retrouve sa brigade de cavalerie, d'autant plus que celle-ci aura dans sa zone de quoi travailler utilement, au lieu que la concentration de toute cette cavalerie serait inutile pendant ces premiers actes, ainsi que nous venons de le comprendre.

A la fin de la lutte d'usure, au contraire, le moment viendra où il sera nécessaire de reconstituer cette masse momentanément

disloquée. Pour cela, avant la dislocation, il suffit de donner à chaque brigade un point de rassemblement commun, indiqué d'après les prévisions de l'événement.

Ce qu'il faut faire de la cavalerie de sécurité de corps d'armée.

— Quand on marchait, chaque corps d'armée ayant sa zone de mouvement où, suivant les facilités de son terrain, il réglait ses marches et ses cantonnements, nous avons compris que le général commandant le corps d'armée avait seul à disposer du demi-régiment affecté à la sécurité rapprochée de ses colonnes.

Mais au moment où l'on rentre dans la *zone de manœuvre*, les conditions changent. Maintenant que les colonnes se disloquent, chaque division déboîte et marche sur un objectif distinct. L'ensemble des dispositions du corps d'armée présente un front trop étendu pour que la sécurité rapprochée des troupes en marche de manœuvre puisse être faite par un élément unique, obéissant à un seul chef, et cela en raison de la rapidité avec laquelle doivent être transmis les moindres avis concernant l'ennemi ou le terrain.

Il devient impossible que chaque général de division soit éclairé directement par une petite cavalerie, dont le chef ne dépende que de lui, sans qu'il soit à la remorque des renseignements tardifs qui passeraient par son général de corps d'armée. Il faut donc que le demi-régiment de corps d'armée se disloque et que chaque division ait un escadron pour sa sécurité rapprochée.

Or, si le général de la division de queue attendait ce dernier moment pour réclamer à son général de corps d'armée son escadron divisionnaire, sa demande pourrait être mal accueillie, survenant à travers les préoccupations de la première orientation et des dispositions du *plan d'engagement*.

Il faut donc que cette dislocation soit prévue et que ce tempérament soit apporté à la constitution du demi-régiment de corps d'armée, à savoir qu'il soit réglementaire que, dès le moment de la dislocation des colonnes et de la prise des premières dispositions de manœuvre, chaque capitaine commandant aille de son chef se mettre immédiatement à la disposition du général de division auquel il aura été préalablement affecté.

Ainsi, en résumé, à l'entrée dans la zone de manœuvre :

Les divisions de cavalerie indépendantes sont déjà à l'exécution de leur mission, les unes de flanc offensif, les autres de flanc défensif ou de réserve ;

La cavalerie de sûreté d'armée s'est *momentanément* disloquée, chaque brigade ayant réintégré son corps d'armée primitif ;

Enfin, chaque escadron du demi-régiment de corps d'armée devient spécialement affecté à une division d'infanterie ;

Et chacun de ces éléments de cavalerie plus ou moins importants gravitera dans l'orbite d'action de la grande unité à laquelle il est attaché.

Voici comment :

D'abord, jusqu'à nouvel ordre, nous n'avons pas à nous occuper des divisions de cavalerie, la besogne qui leur a été assignée et qui a commencé *dès qu'elles n'ont plus eu leur place sur le front des armées*, durera non seulement pendant le prélude de cavalerie qui précède l'entrée dans la zone de manœuvre, mais encore pendant les divers actes de la lutte d'usure.

Occupons-nous donc pour le moment des brigades de corps d'armée et des escadrons de division d'infanterie.

II. — DANS LA ZONE DE MANŒUVRE.

RÔLE DE LA BRIGADE DE CORPS D'ARMÉE.

A ce moment, le canon n'a pas parlé, le fusil moins encore ; l'avant-front appartient toujours à la cavalerie. Si l'espace est devenu trop étroit pour les grandes masses, du moins il suffit aux petites ; et il restera à la cavalerie qui aura été victorieuse et qui ainsi aura su débayer le terrain de la présence de sa rivale.

Il faut donc que les divisions indépendantes ne disparaissent du front et que la division de sûreté ne se disloque qu'après que cette victoire de cavalerie aura été assurée.

Maintenant, il faut se représenter le champ de bataille divisé en zones parallèles, chacune servant de théâtre à l'action d'un corps d'armée, et dans tous ces petits champs de bataille juxtaposés, définis par l'envergure même des objectifs attribués à chaque corps d'armée, il faut voir en avant du front l'action de la cavalerie qui y demeure encore.

Exploration du champ de bataille. — Jusqu'ici la cavalerie de sûreté s'était contentée d'un contact aussi précis que possible avec les avant-postes d'infanterie de l'ennemi. Cela suffisait aux opérations à diriger; car de l'étendue et de l'importance de ses avant-postes, il était facile de conclure à l'importance des forces qui étaient derrière.

Mais maintenant il faut en savoir davantage. Il faut, pour pouvoir orienter la bataille, arriver à connaître où l'ennemi prépare sa résistance, où sont ses positions; il faut aussi être renseigné sur les accidents, les couverts et sur les difficultés, les avantages du terrain, aussi complètement que possible.

Assurément ces reconnaissances ressortissent essentiellement au rôle des états-majors. Mais les officiers de ces états-majors n'y suffiront peut-être pas.

En tout cas, ces reconnaissances d'officiers isolés, qu'ils appartiennent aux états-majors ou à la brigade de cavalerie, il les faudra appuyer de fractions de cavalerie assez fortes.

Pour voir, il suffit de deux yeux, il suffit d'un officier; mais il faut d'abord s'approcher, et si cet officier isolé trouve sur son chemin un parti de cavalerie, il sera obligé de se dérober sans avoir vu. Si battue qu'ait été la cavalerie ennemie, elle aura toujours quelques escadrons qui pourront rôder sur le front et faire la police de la zone neutre.

Il est donc indispensable que nos reconnaissances soient appuyées à courte distance par quelques escadrons réunis ou séparés. Ceux-ci pourront alors se jeter sur les escadrons ennemis, les refouler, et ouvrir ainsi le chemin à nos reconnaissances.

Pendant la découverte, nous avons vu que les patrouilles les plus petites, à condition qu'elles fussent le mieux composées, étaient

les meilleures, parce que là ces patrouilles n'avaient pas besoin de combattre pour découvrir, ayant pour elles le temps et l'espace, l'espace pour se dérober, le temps pour revenir par une autre piste.

Là encore il y avait un intérêt opposé qui prévalait contre la force de ces patrouilles, celui de ne pas affaiblir la masse de combat par des détachements qui étaient en soi inutiles.

Ici, au contraire, il n'y a plus pour le moment de masse de combat à ménager. Les détachements de cavalerie sont donc sans inconvénient dans l'ensemble. Et dans le détail ils sont indispensables pour permettre aux reconnaissances d'atteindre leur but, car elles n'ont plus pour y arriver la liberté de l'espace ni le loisir du temps ; elles doivent voir quand même, et voir le plus vite possible. Le renseignement qu'elles vont chercher est attendu ; le temps presse. Il faut donc derrière elles, pour faire le chemin libre, des escadrons prêts au combat. Pour elles voir c'est attaquer.

Ainsi l'âme de cette exploration du champ de bataille c'est la reconnaissance d'officier ; mais son corps vivant et brutal, c'est les escadrons qui l'appuient.

Sans ce corps, cette âme ne peut exister.

Les renseignements conquis, il les faut faire connaître le plus tôt possible au général de corps d'armée.

Dans certains cas il y aura peut-être mieux que le galop d'une estafette pour les faire parvenir.

Ces escadrons d'appui auront quelques appareils optiques portatifs ; un seul suffira d'ailleurs. La présence d'un escadron couvrira l'appareil si l'on trouve pour l'y installer un point favorable et d'où il puisse voir la position du général de corps d'armée.

Je veux bien que le général ne soit pas condamné à l'immobilité et qu'il souhaite se servir de ses propres yeux pour juger du terrain et de l'ensemble des choses ; mais il faut du moins qu'il se résume en un point fixe, déterminé, signalé par son fanion, où il sera représenté par un officier de son état-major et qui deviendra comme le foyer de toutes les informations.

A ce point qu'on mette un et même plusieurs appareils optiques

et l'on pourra ainsi recevoir instantanément les résultats de l'exploration du champ de bataille.

Je ne prétends pas que cette manière soit formelle et qu'il faille l'ériger en système. Il faut du moins savoir l'employer au besoin; on ne doit prendre parti pour aucune formule, pour aucune recette déterminée, mais avoir l'esprit attentif à utiliser toutes les ressources au mieux des circonstances.

Révélation des positions de l'artillerie ennemie. — Les positions de l'ennemi les plus intéressantes à connaître immédiatement, les plus faciles à voir d'ailleurs, puisqu'elles précèdent les autres dans l'espace et dans le temps, ce sont celles de son artillerie.

Assurément l'artillerie adverse a, comme la nôtre, la notion de ne pas ouvrir le feu prématurément, pour ne pas révéler trop tôt sa présence et ses positions. Mais c'est à nous à lui faire oublier sa sagesse en lui offrant des tentations irrésistibles.

Nos escadrons qui se promèneront séparés, ou réunis s'il le faut, n'auront-ils pas ce deuxième avantage d'offrir à l'artillerie ennemie une cible engageante ?

Si un coup de canon, si une salve intempestive part d'une crête, cela suffit à un œil intelligent pour en déduire tout l'ensemble des positions de l'artillerie ennemie; et par réflexion pour en conclure du même fait la position la plus avantageuse qu'il faut réserver à notre propre artillerie pour son entrée en lutte.

On ne saura pas ainsi où se trouvent la droite ni la gauche de cette avant-ligne de canons ennemis; mais c'est encore là une de ces considérations théoriques engendrées par la conception mort-née du corps d'armée isolé.

Y a-t-il une droite et une gauche ? Ne peut-il pas se faire que la droite de l'artillerie d'un corps touche à la gauche de l'artillerie du corps voisin ?

Et même en supposant que dans la petite bataille de notre corps d'armée isolé, il y ait juste en face un corps ennemi correspondant et que l'artillerie de ce corps se trouve à peu près séparée des artilleries voisines, que nous en chaut, s'il vous plaît, déterminé que doit être notre général de corps à avancer toute son artillerie ?

Ce qui l'intéresse le plus c'est de déterminer où il la mettra en la concentrant. Une fois qu'un point de cette position est déterminé par l'indice même de l'artillerie opposée, c'est le terrain qui lui indiquera ses positions à prendre. Que si devant lui il n'a qu'un morceau de la ligne d'artillerie adverse, tant mieux, il l'écrasera plus facilement; puis, l'effet produit, il repliera son instrument tout entier pour le porter contre l'autre partie à battre.

Mais revenons à nos chevaux. Donc il faut promener nos escadrons, sur le front et avec affectation, pour tenter le canon ennemi qui dira ainsi de lui-même où il est. Et ce seul renseignement précieux suffit à orienter les positions de l'avant-ligne de l'artillerie ennemie et par conséquent celle de notre propre artillerie.

Positions d'avant-ligne à garder. — Notre cavalerie doit ainsi découvrir l'avant-ligne de canons de l'adversaire et on en déduit nos propres positions d'artillerie. Mais il peut se faire que notre artillerie soit encore loin, que les bataillons de l'avant-garde qui la doivent couvrir aient du chemin à faire et du temps à gagner; d'autre part, il peut bien arriver que les avant-postes de l'ennemi soient assez méchants et fassent mine de gagner du terrain en avant pour gêner l'occupation de nos bonnes positions.

Et cependant il les faut tenir ces positions. Comment faire? Vite un ou deux escadrons pied à terre, qui, après s'être dérobés aux vues, viendront garnir de tirailleurs les positions précieuses pour donner le change à l'infanterie ennemie et l'intimider, en lui faisant croire qu'elles sont occupées par de l'infanterie. Cette manœuvre sera d'autant plus facile que ces belles positions d'artillerie sont sur des crêtes et que derrière on aura tout le couvert nécessaire pour dissimuler la réserve à cheval, les chevaux haut le pied et faire ainsi mieux croire à la présence de l'infanterie.

Sur cette avant-ligne à garder ou un peu en avant il y a peut-être une corne de bois, un parc, une maison, un point de résistance quelconque qui couvre, qui défend cette avant-ligne, aussi bien voilà un point à ne pas laisser échapper et où il faut jeter tout de suite quelques fusils de cavaliers, en attendant que les bataillons de l'avant-garde soient venus les relever.

Et ces inspirations du moment suffiront à en imposer à l'ennemi et à lui donner le change, en raison de la prudence plus grande que l'extrême portée et l'extrême tension des nouveaux fusils apporteront à ces préliminaires de combat. C'est derrière ce voile d'escadrons dispersés sur le front du corps d'armée, les uns en reconnaissance ou plutôt appuyant les reconnaissances, les autres faisant cible pour attirer un coup de canon, ou bien occupant pied à terre en simili-infanterie, en trompe-l'œil, les positions à tenir, les points de résistance à réserver, que le général de corps d'armée dresse son plan d'engagement, grâce aux renseignements conquis et à la rapidité de leur transmission. Puis les avant-gardes s'engageront sans crainte, les batteries s'avanceront sans aucun besoin d'escorte particulière ; leur escorte est déjà en avant.

D'ailleurs, plus en arrière, en contact avec les premiers bataillons, il y a une sécurité plus étroite, plus minutieuse, qui est assurée par les escadrons divisionnaires.

RÔLE DES ESCADRONS DIVISIONNAIRES.

Ceux-ci, en effet, continuent auprès de chaque division le rôle de sécurité que le demi-régiment remplissait pour le corps d'armée pendant la marche de route.

Ici, dans la marche-manœuvre de chaque division ouverte sur un front plus ou moins grand, qui peut aller jusqu'à 1,500 mètres, l'escadron divisionnaire fournit sur ce front et aussi sur les flancs des antennes de tact, qui font au second degré et avec un but plus précis, plus immédiat, la reconnaissance du terrain, qui éclairent à courte distance et signalent tout danger, tout événement. Plus tard, dans la phase suivante, nous verrons la sécurité active, effective, que cet escadron doit donner à ses troupes. Pour le moment, pendant ces marches de manœuvre, c'est plus particulièrement une reconnaissance à courte portée qu'il faut faire et surtout c'est la confiance qu'il faut donner à ces bataillons aveugles.

Avez-vous jamais réfléchi à ce qualificatif de « méfiant » que nos camarades de l'infanterie se donnent à eux-mêmes ? Ce mot me

semble avoir une haute portée philosophique ; il a ses racines dans la nature essentielle de l'arme à pied, de l'arme aveugle. Le fantassin est méfiant, comme le serait un locataire du Pont des Arts sans son chien ; il est méfiant et il a raison de l'être ; et cette épithète est non une injure pour lui, mais un reproche pour nous cavaliers, à qui il appartient de lui donner confiance en guidant ses pas.

Mesurez maintenant l'envergure de ces préliminaires de cavalerie, pendant que les autres troupes entrent dans la zone de manœuvre ; et voyez toute l'étendue des responsabilités du général commandant la brigade de corps d'armée. Il faut qu'il soit, et qu'après lui chacun de ses officiers de cavalerie soit à la fois cavalier, fantassin et artilleur. Le noble animal, que la fiction poétique des anciens représentait avec des ailes, nous emporte dans son vol à travers tous les domaines de la guerre. Il faut donc préparer notre esprit à l'étendue de cette mission ; il nous faut être assez artilleurs pour déduire d'un coup de canon toutes les positions de l'artillerie ennemie, et pressentir celles qu'il faudra réserver à nos batteries ; il nous faut être assez fantassins pour savoir occuper ces positions et les garder ; il nous faut être encore officiers d'état-major pour lire dans le terrain, pour en voir le fort et le faible ; et il nous faut surtout rester cavaliers, moyennant quoi seulement nous serons vraiment officiers de cavalerie.

III. — PENDANT LA LUTTE D'ARTILLERIE.

Coups d'audace sur les batteries ennemies. — Aussi longtemps que les premiers coups de canon ne sont pas tirés, les différentes fractions de la cavalerie de corps d'armée tiennent la campagne en avant du front.

Or il se peut qu'à la faveur des couverts du terrain, l'une d'entre elles se puisse approcher des batteries ennemies au moment où elles se portent sur leur avant-ligne. Si, à ce moment, ces batteries sont en l'air, sans le soutien d'une infanterie trop lente à les pou-

voir escorter, sans la protection d'une cavalerie malmenée et devenue trop prudente, elles seront une proie facile pour une charge bien conduite.

Nous avons vu que, dans le combat contre la cavalerie, c'était une erreur et un danger de détacher des escadrons pour charger l'artillerie ennemie, parce que le temps manquait pour profiter d'un succès dérisoire, déplaçant l'équilibre des forces au profit de l'adversaire qui aurait volontairement aventuré son artillerie, en manière de paratonnerre. Ici l'ensemble n'en saurait souffrir; il s'agit d'un ou de deux escadrons isolés qui feront ce coup d'audace s'il paraît bon à tenter et qui, ne le faisant pas, n'auront d'ailleurs pas de meilleur emploi. En outre, en l'absence de tout soutien, de toute protection voisine, le temps ne manque plus à cette cavalerie pour profiter de son succès, pour faire du mal aux batteries attaquées, mettre hors de combat leur personnel et peut-être emmener leurs pièces.

Attaques possibles sur des fractions d'infanterie. — Quand la lutte d'artillerie entrera dans son plein, il n'y aura plus possibilité à la cavalerie de rester devant le front. Elle devra donc soit passer en arrière, soit se glisser en avant chez l'ennemi.

Que peut-elle faire en avant, et en arrière?

D'abord l'opération de se glisser en avant ne sera pas aussi dangereuse qu'elle le paraît. A ce moment, le fusil ne donnera pas encore et le canon ennemi sera trop occupé à donner et à tonner contre notre artillerie pour faire à un escadron qui apparaîtra un instant l'honneur d'interrompre son tir et de troubler son pointage à son détriment.

Enfin le champ de bataille avec sa physionomie accidentée sera plus favorable que jamais aux marches de couleuvre de la cavalerie ondulant dans les fonds, derrière les crêtes ou glissant sous bois pour surgir tout à coup sur un point inattendu.

Les premières lignes de l'ennemi, surtout à ce moment des préliminaires, n'ont pas toute leur densité, en tout cas elles n'ont pas une densité uniforme. Entre les divers objectifs des combats juxta-

posés, il y aura çà et là des trouées, des défauts de cuirasse par lesquels une cavalerie adroite saura bien passer la pointe de son sabre.

L'essentiel sera de savoir où l'on va, au moment de déboucher du dernier couvert en présence de l'ennemi. Il faudra que le chef, avant de se montrer, jette un regard d'aiglon pour chercher sa proie.

S'il la peut *surprendre*, qu'il s'élance dans une formation quelconque, celle qui découle le plus simplement de sa formation de marche, pour atteindre l'objectif.

Si, au contraire, la *surprise* n'est pas possible, qu'il attende, le sabre au fourreau ; qu'il se couche et qu'il guette. L'occasion viendra. Ce seront peut-être des batteries démantelées par la lutte qui se replient pour se refaire à l'abri et que nous pourrions sabrer, anéantir ? Peut-être des troupes d'infanterie à l'arrêt, l'arme au pied, en attente, ou bien en marche de manœuvre, le fusil sur l'épaule, mal gardées ?

Sûreté du champ de bataille. — Liaison avec les corps d'armée voisins. — Ce qu'elle fera en arrière, notre cavalerie ? Mais précisément d'empêcher que la cavalerie ennemie ne fasse ce qu'elle veut elle-même faire en avant.

Tous les officiers qui suivent les différentes grandes manœuvres dans les régiments de cavalerie rapportent la facilité avec laquelle on peut s'approcher de l'infanterie, une fois qu'on a pénétré à travers les premières lignes, surtout à travers celles de la cavalerie. Alors on trouve l'infanterie sans protection, étonnée et surprise, et l'on peut se permettre contre elle les tentatives les plus audacieuses. Autant il les faut entreprendre contre l'ennemi, autant il en faut préserver nos troupes.

Je sais bien que les grandes manœuvres sont quelquefois une mauvaise école et que les unités isolées qu'elles mettent en jeu avec des flancs si faciles à tourner donnent à la physionomie des engagements un caractère très éloigné de la réalité.

Cependant, si juxtaposés que soient dans leurs zones de combat les corps de notre armée, il ne laissera pas que de se produire

entre eux des vides, des raccords mal joints, qui les isoleront presque *tactiquement* et qui souvent favoriseront le cheminement à couvert d'escadrons bien conduits.

Donc il faudra que le berger garde son troupeau ; et c'est nous le chien du berger. Des yeux un peu partout autour de nos troupes ; et, çà et là, des petites masses compactes de un ou plusieurs escadrons, immobiles, au guet au bon endroit, ou bien rôdant de couvert en couvert pour la police du champ de bataille, toujours prêts à l'attaque des escadrons que l'ennemi aurait pu lancer sur notre terrain. Ainsi tous les escadrons qu'il n'aura pas été utile d'aventurer de l'avant, le général de brigade les emploiera derrière et surtout sur les ailes, sur les flancs du corps d'armée, en une ou plusieurs masses suivant l'inspiration du terrain et des circonstances.

Une remarque intervient ici pour simplifier cette tâche ou plutôt pour en préciser le champ d'action.

Chaque corps d'armée est séparé des voisins par un espace plus ou moins bien défini, par une manière de créneau. Le corps de l'aile extrême aura pour sa protection les masses de cavalerie de flanc défensif dont nous avons parlé ; il est donc inutile qu'il emploie de ce côté sa cavalerie de corps. Celle-ci pourra être entièrement utilisée en arrière et dans le créneau opposé¹.

Cette cavalerie croisant ainsi dans les intervalles qui séparent les corps d'armée établira leur liaison d'une manière efficace, en assurant leur sûreté. Car les porteurs de communications chevauchant isolément d'un corps d'armée à l'autre ne peuvent que voir les vides qui les sépareront sans y porter un remède immédiat.

Exécution de l'attaque. — Toute action de cavalerie comprend trois actes successifs :

L'approche ;

L'attaque ;

Et le ralliement.

1. *Exemple.* — Soit une armée de 4 corps à l'aile droite d'une ligne de bataille. Sur le flanc droit il y a en flanc défensif au moins une division de cavalerie. Donc la brigade du 1^{er} corps n'aura pour champ d'action que la zone de son corps d'armée et le créneau à gauche ; et ainsi des brigades des autres corps d'armée.

Lorsque cette action a lieu contre les autres armes, — et c'est maintenant le seul cas qui nous occupe, — les trois actes qui la résument doivent être gouvernés par les principes suivants :

1° Une attaque de cavalerie est matériellement peu meurtrière ; ce n'est donc pas par la destruction qu'elle agit. Son effet est au contraire tout moral.

Il faut donc procéder par surprise. La surprise fige sur place, ou met en fuite les troupes attaquées, et le saisissement qui les prend à la gorge change, entre leurs mains glacées, les fusils les plus perfectionnés en fourches inoffensives.

2° La facilité de la *surprise* au sens général du mot se mesure à la démoralisation préparatoire qu'a déjà subie la troupe à attaquer.

S'il s'agit, par exemple, d'une infanterie déjà usée, énermée par le combat, démoralisée par les pertes subies, elle est particulièrement mûre pour une attaque de cavalerie ; et celle-ci n'a pas besoin d'attaquer de bien près pour produire la surprise qui paralyse les fusils.

Que si, au contraire, il doit être question d'une troupe intacte, pas du tout démoralisée par un combat qui n'a pas encore commencé, alors il faut véritablement la surprendre au sens le plus étroit, le plus rigoureux du mot.

3° Enfin cet effet moral de la surprise n'a qu'un moment chez les troupes qui n'ont pas été démoralisées par une usure préalable.

Il peut arriver que la seule commotion morale de la surprise mette en fuite des troupes déjà ébranlées, énermées par la lutte ; mais dans le cas contraire, il n'y aura qu'un saisissement dont la durée sera d'autant plus courte que l'état moral antérieur de la troupe attaquée était meilleur. Ce moment passé, l'infanterie reprend possession d'elle-même ; elle se souvient de son arme et pense à s'en servir. Aussi faut-il que l'attaque soit conduite de manière qu'elle arrive sur l'infanterie avant la fin de ce moment psychologique.

4° L'infanterie ne peut tirer que droit devant elle. Sur ses flancs ou sur ses derrières elle est désarmée, exposée qu'elle serait à tirer sur les propres soldats de sa ligne.

Il faut donc, autant que possible, chercher à gagner ses flancs ou ses derrières.

Je crois meilleur d'attaquer ses flancs, surtout s'il s'agit de troupes de première ligne, parce que si l'on attaque les derrières et qu'on ne sache pas arrêter sa charge net, on est aussitôt fusillé dans le dos par la première ligne traversée.

Pour cette raison, j'incline à penser que l'attaque de flanc est préférable à l'attaque de revers.

Quel flanc est-il utile d'attaquer ?

S'il s'agit du flanc gauche, nous cavaliers nous sommes mieux armés contre l'infanterie que nous tenons ainsi sous notre sabre.

Que si nous avons affaire au flanc droit, nous sommes moins bien armés, il est vrai, mais l'infanterie attaquée est elle-même bien plus désarmée contre nous, parce qu'il lui est plus difficile de faire feu à droite qu'à gauche.

Donc les deux flancs sont bons et le terrain, par ses facilités d'approche, fixera la solution pour orienter la charge vers l'un ou vers l'autre des deux côtés.

5° Après l'attaque, le ralliement.

L'effet moral produit, le mal matériel de destruction accompli, il faut disparaître, s'évanouir, aller se reformer à l'abri, pour revenir encore.

Ceci est élémentaire.

Si l'on se rallie en arrière, on est fusillé au retour par un ennemi qui ressaisit pour un instant tout son moral et avec lui toute sa puissance destructive. C'est donc la plus mauvaise direction à prendre.

Que si, au contraire, on se rallie en avant, d'abord il n'y a aucune force perdue, aucun élan amorti par la nécessité de l'arrêt, puis du demi-tour ; ensuite il n'y a aucun danger pour la cavalerie prise entre deux lignes d'infanterie qui seront paralysées par la peur de tirer l'une sur l'autre.

Il faut donc se rallier en avant, sauf à se dérober ensuite par les ailes pour aller chercher l'abri où se refaire.

Dans le combat de la cavalerie contre la cavalerie, nous avons vu qu'il y avait à tenir compte d'un tourner-bride, par crainte du choc terrifiant, en face d'un ennemi moralement supérieur.

Mais ici il n'y a pas de demi-tour à craindre, la charge une fois lancée doit aller jusqu'au bout. Seules les pertes peuvent l'user en chemin, la disperser ; mais alors il ne fallait pas l'engager à moins qu'elle ne fût un sacrifice exigé. Même dans ce cas, il sera moins meurtrier d'aller jusqu'au bout que de s'arrêter sous le feu, d'y faire demi-tour et de prolonger par la fuite le tir à la cible de l'infanterie ennemie et la durée du sacrifice.

Voici cinq principes bien nets, bien clairs, d'expérience ou de bon sens, irréfutables, sur lesquels on doit baser toute l'action de la cavalerie contre les autres armes.

Si dans leur exposé j'ai parlé de l'infanterie, c'est qu'elle est plus dangereuse encore pour nous que l'artillerie qui, à si courte distance, n'a plus à nous envoyer que ses boîtes à mitraille, et qu'un canon est plus long à charger et à tirer que toute une ligne de fusils.

L'approche. — Dans l'acte où nous sommes de la bataille, notre attaque ne peut agir que contre des troupes fraîches. Il est indispensable de les pouvoir surprendre dans le sens le plus étroit ; il faut donc pouvoir s'en approcher à si courte distance, qu'il n'y ait qu'un bond à faire pour tomber sur sa proie, avant qu'elle ait eu le temps de se remettre de son saisissement.

L'approche prend donc une importance extrême. Il faut l'exécuter à couvert et la conduire à bout portant d'effet moral.

Si le terrain la permet dans ces conditions, tout est possible à la cavalerie ; si le terrain ne s'y prête pas, il n'y a qu'à attendre ou chercher ailleurs.

Il faut donc, au préalable, que le terrain soit minutieusement fouillé pour y pouvoir découvrir ce chemin couvert de l'approche.

L'élément de toute formation d'attente est la colonne pour l'escadron, la masse pour les fractions plus élevées.

Pour la formation d'approche, l'élément est toujours la colonne de pelotons pour chaque escadron ; mais à cette obligation préalable près, le terrain détermine le reste de la formation. Suivant les avantages et les couverts qu'il présente, on adoptera soit la colonne de pelotons, soit la colonne double, soit la masse et les ordres qui dérivent de la masse.

Si, chemin faisant, on reçoit des obus, il faut s'en garer d'abord par l'augmentation d'allure et par la direction oblique, marche oblique par troupe ou changement de direction par la tête des colonnes, puis par l'ouverture des masses s'il y a lieu.

L'attaque. — La formation de l'attaque résulte en partie de la formation initiale de l'approche, puis de la situation de l'objectif par rapport au point d'où l'on s'élance.

Toutefois, la forme de cette attaque ainsi déterminée par ces deux conditions obligatoires peut varier dans une certaine limite.

Et à ce sujet, voici les quelques observations qu'il paraît utile de mettre en lumière.

Il ne peut y avoir que deux ordres d'attaque :

1° La ligne, et par la ligne j'entends bien plus les échelons, c'est-à-dire la ligne tronçonnée, que la ligne continue.

Le caractère essentiel de la ligne est de présenter des fractions ayant chacune devant elles un champ d'action libre ; or, ce caractère est aussi bien respecté par la formation en échelons que par la formation continue.

2° La colonne, dont le caractère est, au contraire, de présenter sur un terrain d'action commun des fractions qui se succèdent.

Je ne mentionnerai pas l'ordre en fourrageurs, qui est plutôt un moyen de manœuvre qu'une formation d'attaque véritable.

L'attaque de cavalerie devant répondre à un effet moral, cet effet n'est atteint que par la muraille pleine et vivante qui galope.

Les fourrageurs sont un voile de manœuvre, une amorce, une

ruse, une démonstration pour occuper l'ennemi un instant et sur un point, tandis qu'on l'attaque ailleurs.

Et ceci est si vrai, que les fourrageurs n'existent pas à l'état isolé et absolu; ils sont toujours complétés par une réserve à cheval, qui fait, elle, la véritable attaque.

Il ne faut donc considérer les fourrageurs dans la forme que comme une variété de la ligne, comme une ligne ouverte, et dans le fond que comme un moyen de manœuvre, bien plutôt que comme une formation d'attaque.

Des deux formes essentielles, la ligne et la colonne, seule la ligne, par son étendue pleine et serrée, par l'impression de muraille qu'elle produit, possède le maximum de puissance morale et d'effet matériel, chaque unité ayant son champ d'action et son rendement spécial.

Il n'en est point ainsi de la colonne.

Cependant, si la ligne est seule théoriquement acceptée contre la cavalerie¹, la colonne a droit de cité dans l'attaque contre les autres armes. Et voici les titres de naturalisation qu'on a cru lui trouver :

1° D'abord les fractions de tête emmagasinent l'effet meurtrier du feu et forment bouclier vis-à-vis des fractions qui suivent et qui arrivent presque à l'abri ;

2° Enfin, la colonne a une action morale spéciale. « Le 1^{er} et le « 2^e escadrons repoussés, l'infanterie, qui dans la fumée en voit « apparaître un troisième, se demande : quand cela finira-t-il ? « et branle au manche. » (Colonel Ardant du Picq.)

Il y aurait dans cette seconde observation une grande justesse,

1. Contre la cavalerie il ne saurait être question de réglementer une attaque en colonne, ou même une succession de lignes sur le même terrain, à cause du tourner-bride avec lequel il faut compter. Que la ligne ou la fraction de tête fasse demi-tour, et elle entraîne les autres; et le désordre est partout.

C'est dans ce fait que se trouve, à l'état latent, la raison d'être de cette routine rationnelle, en vertu de laquelle la colonne n'est pas une formation d'attaque réglementaire contre la cavalerie.

On attaque en colonne quand on ne peut faire autrement et l'avalanche de Montebreu prouve bien que ces inspirations du moment et du besoin sont souvent heureuses.

si l'idée même de la colonne n'était pas déjà condamnée par la réfutation de la première.

De deux choses l'une : ou l'attaque est meurtrière, ou elle ne l'est pas. Si elle ne l'est pas, la colonne est théoriquement inutile et autant laisser les escadrons en ligne, à moins que ce ne soit pour lui donner la force morale dont parle le colonel Ardant du Picq. Toutefois, il faut bien remarquer que si vous avez l'effet moral de surprise successive propre à la colonne, vous n'avez plus le saisissement, plus énergique, propre à la ligne et produit par le spectacle imposant de cette vague humaine prête à tout submerger. Il y a donc balance entre les deux avantages, qui s'éliminent ; et tout compte fait, il vaut mieux peut-être la ligne, à moins que le temps ne manque, auquel cas, faute de ligne, on accepte la colonne.

Que si l'attaque est meurtrière, — et c'est le cas auquel s'applique la première observation, — alors la succession des charges sur le même terrain que la fraction de tête est impossible.

Songe-t-on, en effet, « que les lignes qui marcheront sur les pas
« de la première seront rompues sur un nombre considérable de
« points par les monceaux de cadavres qui jonchent le sol, par les
« blessés, par les chevaux atteints qui, dans les convulsions qui
« précèdent la mort, se livrent encore à des bonds affolés ? Des
« obstacles de cette nature ne peuvent être franchis en ligne com-
« pacte par aucune troupe de la valeur d'un régiment ou plus.
« Seuls les petits détachements, de la force d'un ou de deux pelo-
« tons, qu'on jette à l'improviste sur un point ou sur un autre,
« peuvent produire un effet utile en semblable circonstance ; l'es-
« cadron même est trop massif et trop rigide pour une telle beso-
« gne. Vis-à-vis d'une infanterie démoralisée, c'est donc encore à
« la première ligne que sera dévolue la tâche principale ; les
« autres la déborderont et la flanqueront sur les ailes et contribue-
« ront à compléter le succès, en convergeant par échelons vers le
« but d'attaque¹. »

Voilà la réalité. On pourra bien se présenter en colonne, mais

1. *Directives tactiques.* (Revue de cavalerie, octobre 1887.)

dès qu'il faudra charger, les fractions subordonnées devront déboîter de la colonne pour n'être pas rompues par le désordre des débris de la fraction de tête, et chercher chacune un champ d'action propre. C'est ainsi que l'approche en colonne se transforme fatalement en une attaque en échelons.

Il n'y a donc de possible contre l'infanterie et l'artillerie, tout comme contre la cavalerie, que l'attaque en ligne, ligne continue ou ligne échelonnée.

Les échelons résulteront de la formation initiale de l'approche et de l'objectif de la charge ; mais ils n'ont point ici la valeur particulière que nous leur avons trouvée dans le combat contre la cavalerie.

Ici les flancs n'ont rien à craindre de l'infanterie ennemie. Et si une réserve peut servir à renouveler d'autres attaques, on n'en saisit nullement la nécessité pour le succès de la première, qui est heureuse ou malheureuse, selon qu'elle est bien ou mal engagée, sans qu'une réserve y puisse rien changer.

Les échelons ou les fractions de la ligne d'attaque doivent recevoir chacune un objectif particulier. Que l'on attaque de l'artillerie ou de l'infanterie, la troupe attaquée n'est pas, en effet, localisée sur un point unique ; elle est fractionnée, au contraire, en plusieurs tronçons plus ou moins éloignés. S'il s'agit de l'infanterie, par exemple, elle présentera des lignes successives, qu'elle soit en colonne pour le combat ou bien en ordre de combat.

Or, il est essentiel d'attaquer simultanément toutes les lignes, toutes les fractions, tirailleurs, soutiens et réserves pour les saisir et les occuper toutes à la fois. S'il en était autrement et qu'on se contentât de charger une seule de ces fractions, les autres auraient le sang-froid et aussi le loisir nécessaires pour secourir la fraction attaquée et mettre à plus mal la cavalerie assaillante.

En résumé, voici ce qu'il faut retenir du caractère de ces attaques de cavalerie :

1° Une approche aussi adroite, aussi dissimulée que possible, après quoi le chef seul aux aguets, prêt à lancer sa charge sur un geste ;

2° Une attaque soudaine en ligne, avec autant d'échelons ou de subdivisions qu'il y a d'objectifs d'attaque, c'est-à-dire de fractions à charger; et, autant que possible, une attaque lancée sur le flanc de la troupe assaillie;

3° Puis un ralliement rapide en avant, pour se dérober ensuite par les ailes et s'aller reformer à l'abri.

Le ralliement. — De ceci, il nous reste à dire un mot.

Le ralliement comprend deux actes successifs :

1° La dispersion ;

2° La *reformation*.

La dispersion se fait à toutes jambes, les cavaliers égayés derrière leurs chefs de peloton, ceux-ci suivant leurs capitaines commandants, qui à leur tour se règlent sur le colonel. Et l'on galope ainsi dans toute la traversée du terrain dangereux jusqu'à ce qu'on arrive à l'abri.

Là on se reforme.

On a accoutumé de le faire en bataille, ce qui est une erreur. Puisqu'on est à l'abri, il s'agit de prendre une formation de rassemblement, de rendez-vous, d'attente qui permette au chef d'abord de remettre son monde dans sa main, de l'avoir sous ses yeux, dans la portée de sa voix, puis de le manier, de le manœuvrer selon les circonstances et enfin de le lancer à nouveau à l'attaque, après quelques ordres brefs et rapides.

Pour cela faire, il n'y a qu'une formation, la masse, celle du plus petit volume, celle de la plus grande densité, celle du ressort bandé prêt à se détendre.

La ligne de bataille, là comme partout, n'est que la formation suprême de l'attaque, la formation du dernier moment, après laquelle il n'y a plus qu'à mettre le sabre à la main et à charger.

Il faut donc que les escadrons se rallient en colonne, et les régiments en masse. Et il faudrait que ce ralliement des escadrons en colonne passât dans la routine quotidienne pour se pouvoir faire avec ordre ; et alors combien mieux il se fera que le ralliement en bataille !

La sécurité des troupes. — Malgré nos escadrons de contre-attaque, prêts à se ruer contre toute cavalerie assaillante, et qui veilleront çà et là, au guet ou en quête, sous les yeux de leurs patrouilles de combat, il faut autre chose pour la sécurité des diverses troupes, car ces escadrons de contre-attaque ne pourront être partout.

Il faut donc, sur les flancs de l'infanterie, de l'artillerie, à portée de vue, des petites patrouilles de cavalerie, prêtes à signaler tout danger extérieur assez à l'avance pour que cette infanterie puisse n'être pas surprise et qu'elle détache sur un point favorable une section, un peloton dont le feu surprendra, au contraire, et dispersera la cavalerie assaillante.

Cette mission de sécurité, nécessaire, intime, permanente, ce sont les escadrons divisionnaires qui continueront à la remplir.

IV. — DANS LES COMBATS D'INFANTERIE.

Ici le caractère des attaques de la cavalerie de corps d'armée reste le même.

Elles sont seulement facilitées davantage par l'usure du combat, par la préparation de la lutte préalable, par la démoralisation déjà acquise de l'adversaire. Sa surprise morale pourra être réalisée de plus loin; elle sera plus complète, elle durera plus longtemps, si elle n'a même pas pour effet la déroute de l'ennemi.

Deux considérations suffisent à mettre en son vrai jour le côté particulier de nos attaques pendant cette phase.

L'infanterie doit profiter de la charge. — Dans ces attaques, la cavalerie n'intervient que comme auxiliaire, mais une auxiliaire indispensable. 50 sabres surgissant à propos cueilleront en une minute le bénéfice des heures de lutte des autres armes. Mais il faut que ce bénéfice soit au profit de l'infanterie.

La cavalerie au guet attendra son moment, et quand la situation sera bonne, elle surgira tout à coup par le chemin *le plus sûr et qui mène au plus près*.

Devant l'effet moral de cette charge bien lancée, l'ennemi oubliera son fusil, s'il ne se souvient pas de ses jambes pour courir en arrière.

Ce moment de saisissement pendant lequel l'ennemi est désarmé, il ne faut pas qu'il soit perdu pour notre infanterie. Il ne faut pas que celle-ci soit également saisie par le spectacle imposant qu'on lui offre et qu'elle reste immobile, les bras croisés devant la charge qui passe.

Non ! notre peine serait perdue ; il faut qu'elle soit cuirassée contre cette émotion et que ses chefs l'entraînent au pas de course jusqu'à l'abri, jusqu'au couvert le plus lointain, sinon jusqu'à l'ennemi.

Sans cela, nous donnons un spectacle, mais nous ne faisons pas la guerre.

La cavalerie n'attend pas d'ordre. — Ici la cavalerie est dépendante, mais elle l'est du rôle de l'infanterie à laquelle elle est liée ; elle est dépendante du combat, de ses péripéties, de ses accidents ; elle ne saurait l'être d'un ordre qui arriverait presque toujours trop tard. Elle doit suivre le combat et dès qu'une occasion se présente, elle doit s'élancer, sans ordre, sans autre invitation que la conscience de son devoir, sans autre inspiration que l'à-propos de son action.

Ce moment n'attend pas ; il est fugitif comme le temps qui passe. Si la cavalerie attend des ordres, elle est vouée à l'inaction ; et l'inaction c'est l'infamie.

ORDRES A DONNER A LA CAVALERIE DANS LE CORPS D'ARMÉE.

Nous avons parcouru la première partie de la bataille et cherché à travers ses premiers actes le rôle idéal de la cavalerie dans chaque corps d'armée. Nous avons vu les services qu'elle peut rendre au commandement et aux autres armes, en concourant au but commun de leurs efforts, établissant ainsi cette liaison des armes qui est à l'armée ce que le lien est à la gerbe, cette dépendance de

la cavalerie au but commun, à la pensée directrice du général commandant l'ensemble.

Si nous tous, officiers ou chefs de cavalerie, nous étions des officiers parfaits, pénétrés de notre rôle, en connaissant à la fois l'ensemble et les détails comme un bréviaire, assurément le général de corps d'armée n'aurait qu'à dire à sa cavalerie : « Voici « notre champ d'action jusqu'à nouvel ordre, je suis sur tel point ; « allez ! »

Et nous ferions idéalement notre métier idéalement su.

Mais l'idéal est une fiction théorique ; dans la pratique, il faut compter avec nos imperfections humaines, avec notre faiblesse, notre ignorance.

Il est donc nécessaire que le général de corps d'armée trace à sa cavalerie le cadre de son rôle possible et qu'il le fasse avec le souci de ne pas enchaîner son action, de ne pas la paralyser par des ordres de détail qui empièteraient sur la responsabilité, sur l'initiative du chef de cette cavalerie, et pour lesquels la compétence du métier d'abord, l'imprévu des circonstances ensuite sont les seuls guides.

Là comme partout et plus qu'ailleurs, il faut que celui qui commande fixe à celui qui exécute le but à atteindre, avec toutes les indications à l'appui, sans parler des moyens. Les moyens sont le domaine de celui qui exécute.

Il est donc intéressant de savoir quelle est la nature des ordres que la cavalerie recevra à ce moment et qui précisent ainsi sa liaison avec les autres armes.

A la brigade de corps d'armée. — Le général commandant la brigade, dès qu'il reviendra dans le giron de son corps d'armée, sera mis absolument au courant de la situation particulière du corps d'armée, du but général à atteindre et des prévisions de la journée.

Toutes les idées de derrière la tête du général de corps d'armée, le général commandant la brigade les doit connaître ; elles sont comme l'inspiration permanente, la direction de toute sa conduite.

Puis, pour fixer sa mission, le général commandant le corps d'armée lui fera entendre à peu près ce langage :

« Voici le champ d'action du corps d'armée ; l'axe de notre attaque passe par ce clocher qui pointe là-bas à l'horizon, c'est le village de....., et ce sera sans doute le morceau à avaler : à droite, nous nous étendons jusqu'à cette ligne de petits bois, vous ne vous en occuperez pas, c'est la cavalerie du 1^{er} corps qui y patrouillera ; à gauche, le ruisseau de..... nous sépare du 3^e corps ; il faudra en surveiller le ravin.

« 1. J'envoie des reconnaissances sur les points suivants..... Faites-moi reconnaître les autres points de..... Que ces reconnaissances soient appuyées pour ne pas être arrêtées par la cavalerie ennemie ;

« 2. Tâchez d'attirer sur vous le feu de l'artillerie ennemie ; si elle se montre là-bas, voici sur quelle position je porterai toute mon artillerie ;

« 3. Gardez-moi ces positions ;

« 4. Voyez-vous ce château et ce parc là-bas dans ce fond ? Faites-moi tenir ça jusqu'à l'arrivée de l'infanterie ;

« 5. Reliez-moi avec les deux corps voisins, le 1^{er} et le 3^e, sur tout le 2^e ;

« 6. Gardez-moi particulièrement contre les surprises de ce ravin couvert là-bas vers la gauche.

« 7. Envoyez tous vos renseignements sur ce mamelon derrière ce voile de grands frênes ; il y aura des appareils optiques. Qu'on s'en serve si ça doit aller plus vite avec.

« Allez, mon ami, faites-moi quelques bons coups, si vous en trouvez l'occasion ; cherchez-la. Suivez-moi mon infanterie et aidez-la.

« Bonne chance et ne revenez me trouver que lorsque vous n'aurez personnellement plus rien à faire. »

Le général de brigade, ainsi complètement orienté sur les services que le général de corps attend de lui, donnera alors les ordres nécessaires à l'exécution des missions immédiates qu'il a à remplir.

Le reste, il le gardera jusqu'à nouvel ordre, massé dans la

main ; il le fractionnera en fournissant de nouveaux détachements, ou bien il agira avec tous les escadrons restants, suivant les circonstances des actes successifs de la bataille.

En tout cas, toutes les fois qu'il fera un détachement d'officier ou d'escadron, il aura soin d'indiquer la position ou l'axe de rendez-vous probable où l'on devra se rallier, la mission terminée.

Tous les détachements devront connaître également la position du général en chef, pour y diriger directement les renseignements des reconnaissances dont ils auront été chargés.

Aux escadrons divisionnaires. — Dès les dispositions du plan d'engagement, le général de division mettra le capitaine commandant au courant de ses formations et de ses objectifs de marche et du terrain qui l'intéressent.

Il lui désignera spécialement quelques objets de reconnaissances et lui demandera d'une manière générale d'envelopper sa marche d'une sécurité aussi complète que possible, sécurité qui devra être permanente et se prolonger pendant le cours du combat sur les ailes non appuyées à des troupes voisines.

Ce but ainsi tracé, le capitaine commandant ordonnera les dispositions de détail qui lui permettront de mieux l'atteindre ; puis il dirigera le gros de son escadron, d'abord en avant du front, ensuite sur le flanc le plus exposé de la division, ayant des yeux partout et suivant le cours du combat pour y mêler son action et au besoin son attaque.

Ces yeux tout autour des troupes d'infanterie ont aussi pour mission de voir ce qui se passe chez les troupes voisines et d'en rendre compte.

Il arrive souvent que les hasards de la journée séparent une fraction¹ plus ou moins grande du reste de sa troupe pendant un

1. Le 16 août, un bataillon du 98^e est de 4 heures à 11 heures du soir dans le petit bois au sud de la ferme de Greyère, sur la rive droite du ruisseau du *Fond de la Cuve*, pendant que les combats de la cavalerie se livraient de l'autre côté du vallon, sur le plateau de Ville-sur-Yron. Ce bataillon ne s'est même pas douté de ces combats. S'il avait été renseigné par une patrouille de cavalerie et s'il avait su se servir de cet avis, il aurait pu jouer un rôle bien important en intervenant à propos contre la cavalerie allemande.

temps indéterminé. Or il est indispensable que cette fraction soit renseignée sur les événements qui l'entourent, afin qu'elle y puisse intervenir à propos. Il faudra pour cela qu'elle ait avec elle quelques cavaliers; et il appartiendra à l'escadron divisionnaire de les lui fournir.

V. — DANS L'ÉVÉNEMENT.

Le 18 août 1870, voyez-vous la bataille au moment où l'assaut de la 38^e brigade et celui de la garde prussienne se brisaient contre la défense de Saint-Privat? Ces masses serrées et compactes épuisées, haletantes, décimées par la mort, s'arrêtent sur ce renflement du glacis qui est jalonné actuellement par la ligne des tombeaux, elles tourbillonnent sur elles-mêmes, en désordre, décapitées de leurs chefs, pareilles à un troupeau, inconscientes d'avoir entre leurs mains un fusil ou un bâton.

Supposez qu'à ce moment une division de cavalerie débouchant tout à coup par le nord de Saint-Privat se soit précipitée comme une avalanche dans le flanc gauche de cette masse démoralisée, tout à coup saisie de terreur et s'enfuyant jusque sur Sainte-Marie-aux-Chênes. Dites-moi, que serait-il advenu de la bataille de Saint-Privat?

Encore. Voyez-vous le corps saxon débouchant d'Auboué et dirigeant ses colonnes sur Roncourt? Si une cavalerie audacieuse, armée de canon, était venue attaquer ces colonnes et les immobiliser devant Roncourt, que serait-il advenu de la bataille de Saint-Privat?

Passons maintenant du côté allemand. Si la garde avait été flanquée d'une division de cavalerie, prête à neutraliser, à la façon d'un paratonnerre, les charges de cavalerie françaises de notre fiction, elle aurait pu ainsi, sans rien craindre de ces attaques, diriger sur Saint-Privat son assaut triomphant.

Si, au lieu de s'avancer sans couverture, aveugle et imprudent, exposé à voir son mouvement arrêté par l'attaque d'une division de cavalerie française, le corps saxon avait eu devant lui une masse

de cavalerie pour le couvrir et favoriser son mouvement tournant, il n'aurait rien eu à redouter de cette cavalerie française imaginaire.

Allons plus loin encore. A la place de la garde prussienne s'avancant lentement de Sainte-Marie-aux-Chênes, mettez trois divisions de cavalerie. Imaginez qu'après une préparation égale, une de ses divisions se lance, par Roncourt, sur les derrières du 6^e corps français menaçant sa retraite, qu'une deuxième division attaque par le sud les batteries françaises et qu'après la surprise causée par ces deux attaques, la 3^e division se lance au galop allongé de l'ouest à l'est, droit sur Saint-Privat, la victoire allemande eût été la même, Saint-Privat évacué plus vite devant cette double menace sur ses derrières, et ces charges de cavalerie étant allées cinq fois plus vite que l'assaut de l'infanterie, le temps dange-reux eût été cinq fois plus court et les pertes cinq fois plus petites.

Et la garde prussienne n'aurait eu qu'à venir, l'arme au bras, occuper Saint-Privat évacué par ses défenseurs ; ou plus sûrement elle aurait couru à pleines jambes derrière sa cavalerie pour profiter du saisissement de son ennemi et achever l'œuvre des escadrons.

Et maintenant saisit-on le rôle que peut jouer la cavalerie dans l'événement ?

L'événement, n'est-ce pas par essence le triomphe de l'effet moral ?

La préparation suprême une fois terminée, ce sont des masses compactes qui poussent en avant leurs vagues successives, lentes, solennelles, terrifiantes et qui triomphent non des cadavres ennemis mais des vivants saisis de peur, qui vainquent non par la destruction mais par la puissance de l'effet moral.

Mais nous, cavalerie, ne sommes-nous pas par excellence l'arme de l'effet moral ? Nous ne sommes même, sur le champ de bataille, que l'arme de l'effet moral. Alors l'événement ! n'est-il point au contraire notre domaine ? Et n'est-ce point ici que la pensée superbe du colonel Ardant du Picq trouve toute son énergie : l'infanterie marche bien sous le feu, pourquoi donc la cavalerie qui a des ailes n'y volerait-elle pas ?

Formations d'attaque. — Il faut donc qu'elle y vole. Dans quel ordre ?

L'infanterie, nous l'avons vu, adopte, pour l'assaut, des formations compactes ; et elle le donne, non avec des petites unités, mais avec des masses.

Donc soyons là nous aussi avec nos masses.

A ce moment, la bataille d'usure des corps d'armée est finie, les brigades de cavalerie de ces corps d'armée y sont inutiles ; et comme leur mobilité permet de les concentrer, il les faut réunir sur une position de rendez-vous qui aura été préalablement fixée d'après les prévisions de l'événement. Ce sera donc une division de cavalerie de plus, une masse de plus pour ce dernier effort dans ce dernier acte des masses.

Le corps de l'assaut de l'événement avec ses lignes de régiment d'infanterie, dans la formation que nous avons vue, avec des embrasures pour y placer les batteries qui doivent accompagner les colonnes, devra être flanqué sur chaque aile d'au moins une masse de cavalerie.

La nécessité de ces masses ressort évidente de la bataille de Saint-Privat, démontrée par leur absence même.

Au meilleur endroit, à l'aile où la manœuvre est le plus favorable, il en faudra deux et même trois afin de les avoir prêtes pour une action sur les derrières et pour la poursuite.

Ces masses, la préparation de l'événement terminée, s'avanceront comme des flancs offensifs prêts soit à battre la cavalerie adverse dont la contre-attaque est si vigoureusement indiquée à ce moment, soit à préparer et à favoriser l'assaut par des attaques sur les flancs et sur les derrières des défenseurs.

Cette action des masses de cavalerie est si importante, si indispensable qu'il faut même affirmer que l'événement ne se doit produire qu'à leur faveur et par conséquent sur le terrain le plus favorable à leur action.

La formation de ces attaques est la ligne de bataille articulée en échelons. Tout ce que j'ai dit à propos des formations pour les petites attaques dans la lutte d'usure trouve ici sa place avec une force plus démonstrative encore :

L'approche en masses, dissimulée ; puis le déploiement en

bataille, droit sur des objectifs bien déterminés. Quant à l'allure, il n'y en a qu'une admissible dès le déploiement, c'est-à-dire dès le débouché du couvert, c'est le galop allongé.

Si l'on peut, si l'on doit même contester l'usage du galop allongé dans le combat contre la cavalerie où l'ascendant moral du vainqueur est fait d'ordre, de cohésion, toutes choses auxquelles l'allure allongée est défavorable, ici la vitesse est d'abord une nécessité imposée par la zone dangereuse qu'on traverse ; elle aide ensuite au saisissement de l'infanterie, à la démoralisation produite par cette impression d'avalanche qui menace de tout submerger.

Voilà donc proprement l'emploi du galop allongé, qui doit être passé dans la routine de l'instruction, dans le dressage des hommes et des chevaux.

La division de cavalerie fait autant de tronçons qu'elle a d'objectifs d'attaque distincts. Mais chaque tronçon se déploie en une seule ligne aussi étendue que le terrain le permet, car seule la 1^{re} ligne produit l'impression morale ; et les échelons indispensables contre la cavalerie sont ici sans utilité.

Ces divisions de cavalerie, liées qu'elles sont à l'ensemble de l'assaut, n'ont pas besoin d'artillerie pour leur action ; l'artillerie qui accompagne l'assaut travaille pour elles comme pour l'infanterie.

Cependant comme elles redeviennent indépendantes dès la poursuite, il est indispensable que leurs batteries à cheval, qu'elles soient en ligne ou réservées, se tiennent prêtes à suivre leurs divisions au premier appel.

VI. — DANS LA POURSUITE.

Ici le rôle de la cavalerie devient bien simple et bien net, s'il n'en est pas plus facile.

Les brigades de cavalerie de corps d'armée qui s'étaient réunies pour les attaques de l'événement, restent concentrées pour se

tenir prêtes à reprendre le service de la sûreté générale en avant de leur armée.

Les divisions indépendantes rappellent leur artillerie et reprennent leur indépendance. Elles se lancent suivant les instructions du généralissime ; et si celles-ci sont absentes, leur mission est suffisamment commandée par ce devoir professionnel de savoir où va l'ennemi, mieux de l'empêcher d'y aller, et de changer sa retraite en une déroute.

Pendant que le canon fait de loin la poursuite immédiate et que l'infanterie va aussi loin que ses forces le lui permettent, les divisions de cavalerie se rassemblent et les patrouilles d'officiers sont envoyées pour prendre la piste et conduire la chasse.

Ainsi orienté sur les directions de marche de l'ennemi, pendant qu'une division fait la poursuite de front et harcèle les arrières-gardes, tout le reste doit prendre de l'air sur les flancs *par des routes libres*, de manière à occuper avant l'ennemi les points de passage obligés, à attaquer ses flancs et à ralentir sa marche par des menaces incessantes. Et cela toujours aussi concentré qu'on le peut, toujours couvert, toujours prêt au combat contre la cavalerie adverse qui a, elle, la mission inverse de garder les flancs de son infanterie et de protéger ses colonnes.

Nous rentrons maintenant dans l'application des études déjà faites dans la première partie de ce travail sur la cavalerie indépendante. Il suffit de retenir l'idée générale qui doit être l'âme de toute poursuite : prendre de l'air par les routes libres les plus voisines pour gagner l'ennemi de vitesse et le couper, le canon aidant, — l'arrêter, l'immobiliser, l'énervé, achever sa démoralisation, jusqu'à prendre encore les villes avec des patrouilles et les divisions de cavalerie avec des escadrons ; — et toujours courir, libres, indépendants, orientant les résolutions du généralissime par les renseignements transmis et par la besogne faite.

Et derrière, les armées suivent sous la protection de leur cavalerie de sûreté ; elles suivent aveugles, avec, à l'attache, le caniche que nous savons, le demi-régiment de chaque corps d'armée reconstitué comme avant la bataille.

III^e APPLICATION

Situation initiale¹. — Après la marche du 25 mai, l'armée occupe le front de marche de Xivray-Beaumont-Domèvre, s'assurant par ses avant-postes le libre débouché sur le plateau de Regniéville-en-Haye et des bois d'Euvezin ; — cela sous la protection de la cavalerie de sûreté qui, après avoir repoussé un retour offensif de la cavalerie ennemie, s'est portée sur le front vallon de Trey-Viéville-en-Haye-Thiaucourt-Xammes, où elle a établi un réseau de surveillance aussi solide qu'elle l'a pu faire.

Du côté de l'ennemi, les masses de cavalerie, intimidées par leurs défaites réitérées, n'osent plus tenir la campagne et se sont repliées derrière les avant-postes d'infanterie. Seuls, ceux-ci couvrent les forces de l'adversaire, lesquelles sont vraisemblablement concentrées sur le Soirond et le Rupt-de-Mad inférieur.

Ces avant-postes découverts par la cavalerie indépendante, puis de nouveau par la cavalerie de sûreté de l'armée, s'appuient sur les villages de Prény, de Rembercourt et de Charey. Nos patrouilles de la cavalerie de sûreté sont en contact avec eux.

Le terrain à vol d'oiseau². — Le terrain sur lequel on va s'engager, au sud de la ligne du Soirond et du Rupt-de-Mad inférieur, présente le caractère que voici :

1° A l'Est une réunion accidentée, très couverte, très difficile, coupée de l'Ouest à l'Est par les ruisseaux qui servent de gouttières au plateau de Haye et qui vont droit à la Moselle ;

2° A l'Ouest, une grande étendue faite des bois et des étangs de Lachaussée, et qui forme comme un grand flot impraticable au milieu du terrain de la bataille ;

3° Entre ces deux bandes inhospitalières un espace dont Thiau-

1. Voir la carte n° 2.

2. Voir les cartes n° 2 et n° 3.

court est le cœur, découvert, praticable, mamelonné, le seul favorable à une rencontre.

L'ensemble des voies de communication de ce pays donne bien, à la simple inspection de la carte, une idée de ce caractère particulier.

Les seuls chemins qui traversent la région orientale courent, en effet, de l'Est à l'Ouest, ouverts à travers l'épaisseur des bois par le sillon des ruisseaux ; puis, quand ils débouchent sur la région médiane plus éclaircie, plus découverte et plus doucement ondulée, ils rebrousse vers le Nord ; ce qui veut bien dire que le seul endroit où les mouvements soient possibles, du Nord au Sud, ou du Sud au Nord, est cette région médiane dont Thiaucourt marque le centre.

Discussion. — La tentation était grande de voir dans ce profond fossé du Soirond et du Rupt-de-Mad inférieur, une belle position défensive, une escarpe véritable, et d'y mettre l'ennemi derrière, avec Waville comme un bastion central, sur lequel nous aurions porté les efforts de notre assaut. Mais là c'eût été faire de la fortification et point étudier la bataille.

D'ailleurs, pour nous, comment aborder le front Waville-Arnville, couvert par cette longue épaisseur de bois, sans chemins praticables ?

Pour l'ennemi, comment en sortir pour poursuivre le succès qu'il espérerait y remporter ?

Non, la bataille, c'est la plus grande manifestation de la vie ; or la vie se traduit par le mouvement, et celui-ci a besoin d'espace et de terrain libres. C'est pourquoi la bataille ne peut point se livrer sur la fortification Waville-Arnville.

Cet espace libre de Thiaucourt, entre deux zones impraticables, attirera l'ennemi, comme il exerce sur nous-mêmes une attraction inéluctable.

S'il veut se battre, il sortira de son donjon pour entrer en lice. Que s'il reste derrière son escarpe, nous l'y laisserons, le tournant par l'Ouest comme on tourne un camp retranché immobile ; l'atta-

quant par Chambley, là où il y a de l'espace pour manœuvrer, et rendant ainsi inutiles toutes les forces inertes qu'il aurait immobilisées sur le front Waville-Arnville.

Situation la veille de la bataille. — Cette discussion s'est vraisemblablement passée dans l'esprit du général de notre armée.

Il emploie la journée du 26 à serrer ses corps d'armée et à porter ses deux corps de réserve sur l'aile gauche qui seule peut être son aile de manœuvre, par conséquent d'effort.

Le 26 au soir, les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e corps d'armée occupent les emplacements portés sur la carte n°3, couverts par les avant-postes des trois corps d'armée de tête, protégés en avant par la cavalerie de sûreté qui tient, du vallon de Trey au bois de Dampvitoux, une ligne de surveillance qu'elle appuie aux localités de Viéville-en-Haye, de Thiaucourt et de Xammes.

Les trois corps d'armée de tête sont orientés face à leur direction d'attaque.

Sur le flanc droit une division indépendante occupe Pont-à-Mousson et surveille les passages de la Moselle. Sur le flanc gauche une masse de cavalerie indépendante cantonne à Haumont et à Saint-Benoit-en-Woëvre à la lisière des étangs, ayant devant elle un merveilleux champ d'action. Elle est contre l'ennemi comme un flanc offensif menaçant, et elle supprime la solution de continuité que fait dans la bataille des armées l'flot impraticable des étangs et des bois.

Idée directrice de notre bataille. — L'événement se devant préparer à l'avance, cherchons où il pourra se produire :

1° Il lui faut de l'air, de l'espace, puisqu'il exige la concentration préalable et la manœuvre de masses considérables ;

2° D'autre part, on doit chercher à assaillir l'ennemi là où il se pourra le moins bien défendre, là où la retraite lui sera le plus engageante, où il aura comme un pont d'or pour s'en aller.

Ceux-là seuls ont pu trouver cette métaphore de « clef de posi-

tion tactique » qui n'ont vu dans la bataille que les positions qu'on enlève et point l'ennemi qu'on tue, point les forces vivantes qu'il faut anéantir ou repousser.

Qu'il y ait en stratégie des clefs de pays, des points qui aient plus de valeur que d'autres, où l'importance d'une région se concentre, comme au cœur la vie, des points dont la possession s'impose, — assurément oui. Mais au moment de la lutte il n'y a plus, sur le terrain de la bataille, de serrure matérielle qui ouvre la victoire, il n'y a plus que l'effort humain, il n'y a plus que la vie et la mort.

Donc il faut faire cet effort, cet assaut décisif là où il nous est possible de mettre le plus facilement en action tous nos moyens.

Pour le choix de cet endroit les conditions à rechercher sont celles-là mêmes qui conviennent à l'emploi des masses de cavalerie.

De sorte qu'on peut établir que l'événement se produira le plus souvent là aussi où pourront travailler les masses de cavalerie.

Ici, dans notre exemple, c'est à notre aile gauche, c'est au N.-O., face à Dommartin-La-Chapelle et à Charey que sont les masses offensives de notre cavalerie ; c'est aussi là que se pourra produire l'événement.

Il ne saurait avoir lieu à notre aile droite par Viéville-en-Haye, à cause de l'impossibilité d'y manœuvrer en masse, à cause des bois qui, en avant, empêcheraient notre approche, et, en arrière, arrêteraient la retraite de l'ennemi.

Il ne saurait guère mieux se produire au centre, par Thiaucourt, où le terrain est coupé en deux parties par le sillon large, encaissé et sinueux du cours supérieur du Rupt-de-Mad.

C'est donc du seul côté des masses actives de la cavalerie, à l'aile qui, du fait de leur seule présence, devient ainsi l'aile offensive de l'armée, que l'événement se pourra accomplir et, par conséquent, qu'il se doit préparer.

Voilà pourquoi le général d'armée a orienté ses deux corps de deuxième ligne, le 4^e et le 5^e, vers son aile gauche. Leur présence sur l'aile droite était *à priori* inutile ; le fossé de la Moselle cou-

vrant cette aile droite à si grande distance, que l'action flanquante des coteaux de la rive droite s'en trouve paralysée. D'ailleurs une division de cavalerie à Pont-à-Mousson suffit à surveiller le cours de la Moselle, à en tenir les passages et à servir de flanc défensif de ce côté.

Le prélude de cavalerie. — Il déborde l'unité de lieu et de temps de la bataille ; car il a commencé aux premiers chocs de cavalerie, lesquels, par leur influence morale sur la cavalerie battue, ont eu une importance décisive sur les chocs ultérieurs, et, par conséquent, sur les préliminaires d'ouverture de la bataille.

A ce moment voici, ainsi qu'il suit, l'application des quelques principes que nous avons trouvés :

Le 26, la cavalerie de sûreté est sur le front vallon de Trey-Viéville-Thiaucourt-Xammes ; elle n'a pas été renforcée ; elle est en contact avec les avant-postes d'infanterie ennemis.

La division de cavalerie de Pont-à-Mousson a reçu du général d'armée la mission de tenir cette tête de pont, de surveiller tous les passages de la Moselle jusqu'à Dieulouard, de patrouiller sur les derrières vers les Quatre-Vents ; enfin de faire à Vilcey-sur-Trey un détachement suffisant pour tenir le vallon de Trey, dans le but de pouvoir signaler et d'arrêter le plus possible toute tentative sur notre flanc droit. Ce détachement devra se tenir en communication avec le général commandant le 1^{er} corps, corps de l'aile droite.

Enfin la masse de cavalerie du N.-O., cantonnée à Haumont et à Saint-Benoît, reçoit le rôle de flanc offensif dans son étendue la plus large : flanquer activement l'aile gauche de l'armée ; se relier à gauche avec l'armée voisine vers le Nord ; pousser ses attaques au moins jusqu'à Chambley et arrêter par ses surprises l'arrivée des colonnes dont elle pourra menacer les flancs ou les derrières ; enfin, tenir toujours par un petit détachement Dampvitoux. Ce village est comme la tête de pont qui assure le libre débouché

dans la lice des combats de l'aile gauche; c'est le seul point d'appui qu'y présente le terrain : et sa possession peut être très utile comme pivot de manœuvre dans les tournois qui graviteront autour de lui.

Le 27 au matin, l'attaque ayant été résolue et le plan d'engagement arrêté pour notre armée, le réseau de la sûreté générale se fractionne. Les cinq brigades de corps, jusqu'ici concentrées pour le combat, rentrent sous la dépendance de leurs généraux de corps d'armée respectifs et reçoivent les instructions suivantes ¹ :

1 ^{re} brigade. Tenir Viéville-en-Haye,	Jusqu'à l'arrivée de notre infanterie; disputer à l'ennemi chacune son objectif le plus longtemps possible. Se mettre en contact avec son général de corps d'armée et lui rendre compte de ces premières instructions.
2 ^e — Tenir Thiaucourt,	
3 ^e — Tenir Xammes,	

5^e brigade. — Aller prendre immédiatement les ordres de son corps d'armée, avec en plus la mission générale de patrouiller et de croiser sur tous les derrières de l'ensemble de l'armée; et se mettre en liaison avec la division de cavalerie de Pont-à-Mousson.

4^e brigade. — Le 4^e corps d'armée, en raison de sa situation particulière dans les bois, n'a aucun besoin immédiat de sa brigade de cavalerie, dont le contact ne pourrait être pour elle qu'un embarras. Aussi cette brigade reçoit-elle l'ordre de flanquer d'abord l'aile gauche, défensivement et offensivement au nord de Beney et de Xammes; de se relier à la cavalerie de Haumont; puis de surveiller l'arrivée du 4^e corps à l'ouest de la ligne Beney-Bouillonville, pour prendre à ce moment son contact et les instructions de son chef.

Enfin, dans le but de les faire intervenir dans l'événement, les cinq brigades de corps reçoivent comme point de rendez-vous

1. Voir la carte n° 3.

ultérieur la corne N.-O. du bois de Dampvitoux, à 1 kilomètre au sud de la ferme de Marimbois. Elles s'y devront rendre dès que leur présence sera inutile dans la lutte d'usure, soit congédiées par le général commandant leur corps d'armée, soit appelées par un ordre du général d'armée transmis par le général de cavalerie qui les commandait et qui garde avec lui un sous-officier de chacune d'elles.

Dans chaque corps d'armée, la cavalerie de sécurité se fractionne également, dès que les troupes quittent leurs cantonnements et qu'elles s'orientent d'après les instructions du plan d'engagement. Chaque escadron se met en contact particulier avec la division pour laquelle il a été désigné.

Voici les dispositions du plan d'engagement de l'armée :

- | | | | | | |
|-------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------|
| 1 ^{er} Corps. | — | Objectif, Viéville et le bois d'Heiche. | | | |
| 2 ^e | — | Thiaucourt et l'espace à l'O. jusqu'au bois d'Heiche exclusivement. | | | |
| 3 ^e | — | Xammes et le terrain à l'O. jusqu'au Rupt-de-Mad. | | | |
| 4 ^e | — | En réserve, Xammes. | | | |
| 5 ^e | — | Direction sur Thiaucourt. — Jeter des ponts sur le Rupt-de-Mad, en amont de Thiaucourt. | <table border="0"> <tr> <td rowspan="2"> <div style="font-size: 3em; vertical-align: middle; padding: 0 10px;">}</div> </td> <td>En formation de marche - manœuvre dès que le terrain le permettra.</td> </tr> </table> | <div style="font-size: 3em; vertical-align: middle; padding: 0 10px;">}</div> | En formation de marche - manœuvre dès que le terrain le permettra. |
| <div style="font-size: 3em; vertical-align: middle; padding: 0 10px;">}</div> | En formation de marche - manœuvre dès que le terrain le permettra. | | | | |

Le rôle des trois brigades, 1^{re}, 2^e et 3^e des corps de 1^{re} ligne, étant le même, il suffit d'étudier les détails d'application pour l'un d'eux, celui qui est encadré, par exemple, pendant les trois actes essentiels de la lutte d'usure :

1. Dans la zone de manœuvres;
 2. Pendant la lutte d'artillerie;
 - * 3. Dans les combats d'infanterie,
- dont nous ne distinguerons plus la séparation; cet artifice de

méthode devant disparaître dans l'application comme dans la réalité.

L'ennemi, qu'il n'est pas permis de laisser comme un plastron inerte, s'ébranle aussi pour la bataille ; et pour pouvoir porter son avant-ligne d'artillerie sur les positions rationnelles figurées sur la carte n° 3, il dirige quelques bataillons sur les points d'appui et de couverture de Viéville-en-Haye, Thiaucourt et Xammes.

Rôle de la 2^e brigade pendant la lutte d'usure. — La 2^e brigade qui occupe Thiaucourt, aura pu diriger un escadron vers le bois du Fey et un autre sur la lisière N.-O. du bois d'Heiche.

Ces escadrons en contact avec la ligne¹ des avant-postes ennemis par leurs patrouilles, signalent la marche de l'infanterie ennemie qui se dirige sur Thiaucourt et donnent l'alarme.

L'escadron du bois du Fey est en situation de pouvoir *surprendre* le flanc droit de ces bataillons ennemis.

Le général commandant la brigade, aussitôt averti, laisse quatre escadrons pour la défense de la lisière de Thiaucourt et jette les escadrons qui restent dans le deuxième pli de terrain qui court à 500 mètres de la lisière N.-O. du bois d'Heiche, et parallèlement à celle-ci, de manière à pouvoir tenter une attaque *de surprise* dans le flanc gauche de ces bataillons.

Les quatre escadrons de la défense de Thiaucourt ont pour leur compte une réserve à cheval, toujours nécessaire à l'effet de surprise de la contre-attaque, qui seule permet de rompre brusquement le combat à pied.

Ces escadrons se peuvent alors rallier dans le ravin qui longe le bord septentrional de la route de Regniéville ; puis de là ils peuvent gagner l'ondulation de la lisière N.-O. du bois d'Heiche. Ainsi postés, ils échapperont à l'action de l'infanterie ennemie, qui s'est emparée de Thiaucourt ; et ils pourront soit se montrer, dans le but de tenter l'artillerie ennemie, soit se dissimuler et préparer

1. Cette ligne des avant-postes est celle-là même figurée en jaune et qui doit devenir la ligne de bataille de l'ennemi.

une attaque contre les batteries les plus voisines, soit même, si le couvert du bois favorise leur approche, gagner les derrières de ces batteries, surprendre des fractions de l'infanterie, au moins en découvrir les lignes.

Une fois la lutte d'artillerie commencée, les escadrons de la 2^e brigade ne peuvent plus rien tenter contre les batteries ni sur leurs derrières, ils n'ont qu'à se terrer et à attendre. Il n'est point nécessaire pour cela qu'ils se replient en arrière de notre artillerie, dont les positions sont figurées en noir. Le ravin vers la corne N.-O. du bois d'Heiche leur offre un refuge excellent à l'abri des vues et du feu. La lutte d'artillerie victorieusement terminée, nos escadrons seront tout portés pour, de leur position d'attente, se ruier à l'attaque des batteries ennemies désarmées.

Notre infanterie s'avance. La présence constante de nos escadrons sur la lisière nord-ouest du bois d'Heiche a pu avoir encore l'avantage d'en interdire l'approche à l'infanterie ennemie. Il nous aura suffi d'en garnir un point bien choisi avec les fusils de deux escadrons pied à terre. Grâce à ce trompe-l'œil heureux, l'infanterie du 2^e corps n'a que Thiaucourt à enlever, si toutefois ses défenseurs, impressionnés par la retraite de leur artillerie, y sont encore. En tout cas, les trois longues ondulations qui convergent vers Thiaucourt faciliteront l'approche de nos escadrons pour surprendre les derrières de ces bataillons.

Le 2^e corps, après la prise de Thiaucourt, éclairé par ses deux escadrons de sécurité, par ces deux chiens d'aveugle, s'avance pour venir attaquer le grand éperon des bois à l'est de Jaulny.

Son infanterie viendra garnir les lisières du bois de Fey et du bois d'Heiche, occuper le Moulin-Neuf et le village de Jaulny. Mais sa besogne sera bien ingrate — bois contre bois, rien à faire. — Elle se devra tenir sur une expectative active jusqu'au moment où le 1^{er} corps aura pu enlever la ferme de Tantecourt, qui seule menace le grand éperon boisé. Mais à son tour la ferme, étranglée par les

bois voisins, sera d'une conservation pénible et devra vraisemblablement être prise et reprise plusieurs fois.

A travers les fluctuations de cette lutte traînante, vraiment d'usure, où toute décision est impossible, peut-être nos escadrons auront-ils cependant quelque chose à tenter, grâce à la surprise que favorisent les ondulations et les couverts des bois, s'avancant jusqu'à quelques centaines de pas de l'infanterie de l'ennemi et des deuxièmes positions de son artillerie.

Rôle général de la cavalerie dans l'événement et après. — Thiaucourt et Xammes enlevés, le 3^e corps aura reçu pour objectifs Rembercourt et Charey et se sera emparé du bois de Rupt et de Grande-Fontaine. Puis derrière, les 4^e et 5^e corps se seront avancés sur le plateau de Xammes, à droite et à gauche du village. Les batteries du 3^e corps, renforcées de l'artillerie des 4^e et 5^e corps, seront venues prendre, sur les croupes de la rive droite du Rupt, des positions de préparation (non figurées sur le croquis), dans le but d'éteindre les batteries ennemies de Charey et de Mon-Plaisir et de rendre intenables Charey et Dommartin.

Pendant les masses de cavalerie de l'aile gauche qui ont toujours occupé Dampvitoux avec un détachement à pied renforcé du bataillon de chasseurs du 3^e corps, ces masses qui ont dû vigoureusement remplir leur rôle de flanc offensif, cherchent et battent encore la cavalerie ennemie pour l'immobiliser.

Ce qu'on a pu rallier au bois de Dampvitoux des brigades de corps vient couvrir le flanc gauche du 4^e corps d'armée.

L'assaut se prépare ; enfin l'assaut se donne.

La division ralliée de garde-flanc attaque de flanc la droite de l'ennemi, pendant que la masse de flanc offensif tourne Dommartin par le Nord et prend à revers les troupes d'infanterie et les batteries qui fuient entre Dommartin et Charey.

Cette masse de cavalerie se rallie, tandis que quelques batteries s'avancent à hauteur de Charey et de Mon-Plaisir et qu'elles poursuivent de leurs obus les tronçons désemparés de l'ennemi ; puis

elle reçoit l'ordre de se diriger sur Champs et de prendre la route de Gorze, pour aller se saisir de ce nœud de routes, de cette clef de toutes les communications sur les derrières de l'ennemi.

Et voilà pour cette cavalerie le dernier acte de la bataille ; après quoi elle redevient indépendante, libre, uniquement liée à l'ennemi qu'elle doit mordre, harceler, et dont elle doit tenir le poil toujours, et le crier en donnant de la voix.

V

LA CAVALERIE

OPÉRANT

AVEC DES DÉTACHEMENTS DE TOUTES ARMES¹

Nous avons dessiné dans ses grandes lignes le rôle général de la cavalerie dans les 3 grandes unités modernes :

le groupe d'armées,
l'armée,
le corps d'armée.

Il nous reste pour compléter notre étude tactique à examiner l'emploi de la cavalerie « appelée à opérer avec des détachements de toutes armes ».

Cet emploi vient de faire l'objet d'une petite instruction ministérielle qui, sous le titre peu ambitieux d'« observations² », expose avec la plus grande netteté l'esprit dans lequel il convient de régler les détails de ce service particulier de la cavalerie.

Cette petite instruction n'établit rien de nouveau ; mais elle apporte la lumière sur les points un peu obscurs qui établissaient les relations du commandement, la cavalerie dans les petites unités. Il est cependant un point tout neuf ou du moins réparé à neuf par lequel elle comble une lacune du règlement sur le service des armées en campagne.

Je veux parler de l'article 124.

1. Carte nécessaire. — Chartres n° 64 au 1/80,000.

2. Observations sur l'emploi des troupes de cavalerie appelées à opérer avec des détachements de toutes armes du 20 janvier 1890.

« La cavalerie attachée à une colonne opérant isolément accomplit simultanément le service d'exploration et celui de sûreté.

« Le chef qui la commande assure ces 2 services sous sa responsabilité, et d'après les indications qui lui sont données par le commandant de la colonne. Dans ce but, il partage sa troupe en 2 fractions distinctes dont la force et la disposition sont laissées à son appréciation. »

Dans ces quelques lignes il y avait une erreur grave.

Elles proclament bien à nouveau le principe essentiel vital de l'emploi de la cavalerie, le principe qui est le pivot de notre service en campagne, la vérité qu'il y a pour toute cavalerie deux missions à remplir, l'une de sûreté, l'autre de reconnaissance, l'une défensive et passive, l'autre active, offensive, ce fait de simple bon sens que la cavalerie doit avoir deux bras, l'un qui tient le bouclier et qui couvre le corps de l'armée, l'autre qui porte le javelot et qui le lance aussi loin qu'il est possible.

Seulement l'application de cette vérité était ici faite à rebours.

A qui appartient-il de faire le partage de la cavalerie entre les 2 services de sûreté et d'exploration ?

Si ce n'est à celui qui seul sait où il va, ce qu'il a à faire, la mission qui lui est confiée, le service que peut lui rendre sa cavalerie au loin et au près ?

Et qui seul est juge de toutes ces circonstances si ce n'est celui qui commande ?

Donc c'est celui qui commande, c'est le chef de la troupe qui seul peut apprécier l'emploi qu'il doit faire de sa cavalerie et qui seul a le devoir, la prérogative de faire ce partage entre les deux services obligatoires.

Ce n'est donc pas le chef de la cavalerie qui répartit la cavalerie, il reçoit des ordres à ce sujet et il les exécute ; seulement il faut qu'on les lui donne.

Ce point de doctrine ainsi précisé et rectifié par la petite instruction, je n'en pousserai pas plus loin le commentaire.

Prenons un exemple pour y faire vivre cette petite étude.

Il convient de remarquer que dans la guerre moderne le détachement n'existera qu'à l'état exceptionnel et seulement après les premières rencontres des armées. Après que ces grands chocs au-

ront mis entre les 2 partis un peu d'espace et dans celui qui aura été vaincu beaucoup de dislocation, alors pourront naître çà et là autour de la planète centrale quelques satellites d'occasion, qui, leur mission terminée, rentreront d'ailleurs dans la masse.

Ces « observations » ministérielles ont particulièrement en vue la tactique spéciale des grandes manœuvres, qui, elles, au contraire, ne mettent proprement en jeu que des détachements, même quand il s'agit de corps d'armée. Un corps d'armée isolé n'est qu'un détachement. — D'ailleurs c'est dans les rapports établis à la suite des grandes manœuvres que ces observations ont pris leur origine.

Je vais donc choisir un exemple qui se rapprochera plus particulièrement des situations et des thèmes donnés aux grandes manœuvres et qui nous permettra de faire une application plus complète des principes de la petite instruction du 20 janvier 1890. Car pour mieux la comprendre, nous allons l'appliquer, fidèle ainsi à notre méthode de travail de faire vivre les principes tactiques dans la réalité précise d'une hypothèse de guerre.

C'est l'avantage du fait, de la chose vécue, qu'elle soit prise dans l'histoire ou dans la fiction, lorsqu'on lui applique le pourquoi de la raison, de mieux faire saisir ce que, dans les principes, dans les règles de la tactique, il y a d'immuable et d'humain pour le discerner de ce qui s'y trouve de variable, de facultatif, soumis à l'influence des circonstances et du terrain.

J'ai choisi un thème qui a été donné comme composition aux examens de sortie de l'École de guerre, une de ces dernières années.

Le voici :

« La situation générale est analogue à celle du mois de septembre 1870 : l'ennemi investit Paris :

« Du côté français, une armée de formation récente se concentre à Orléans ; de grands approvisionnements préparés à Chartres, à destination première de Paris, doivent être dirigés sur Orléans.

« Le départ des convois est fixé au 1^{er} octobre.

« Un corps d'armée (sans équipage de pont, ni parc d'artillerie, « ni hôpitaux de campagne, ni dépôt de remonte mobile), est con- « centré à Chartres, pour protéger l'exécution du mouvement.

« Le 30 septembre, dans l'après-midi, le commandant du corps « d'armée français apprend que la cavalerie ennemie s'est montrée « sur la ligne Épernon, Émancé, Orphin, et qu'une colonne de « toutes armes est venue cantonner à Rambouillet.

« Le commandant du corps d'armée prend la résolution sui- vante :

« 1° Il laisse la 1^{re} brigade avec 2 batteries et 2 escadrons à « Chartres, avec mission d'en couvrir les approches pendant le « temps que durera l'évacuation du matériel et des approvisionne- « ments ;

« 2° Il porte, pendant la nuit, le gros de ses forces sur la ligne..., « son intention est de combattre l'ennemi, dans quelque direction « que celui-ci se présente (au sud de la voie ferrée de Rambouillet « à Chartres). »

La situation est la suivante :

On signale l'ennemi à Rambouillet. Or, à Chartres il y a des approvisionnements considérables qu'il faut faire filer sur Orléans. Pour protéger cette opération nous avons un corps d'armée à Chartres. Que fera ce corps d'armée ?

Eh bien, ce corps d'armée, dans son ensemble, c'est une escorte purement et simplement, au même titre qu'un escadron protégeant sur une route 60 voitures chargées d'avoine.

Cette idée d'escorte éclaire toute la mission de ce corps d'armée ; et il doit comprendre son rôle de la même manière que l'escadron des voitures d'avoine.

Seulement les dispositions qu'il prendra seront agrandies, dilataées, multipliées par le coefficient qui correspond naturellement à l'importance plus grande de son rôle et de son effectif.

Alors vous allez voir tout de suite qu'il va opérer comme l'escadron des 60 voitures et que toute sa mission est gouvernée par le partage de ses forces entre deux nécessités et qu'à lui aussi, majestueux détachement d'un corps d'armée, se doit appliquer, avec le

principe de la sûreté et de la reconnaissance, cette séparation des deux éléments, l'un défensif, l'autre offensif, base de toute opération de guerre, à quelque échelle qu'on la prenne. Et je ne parle pas ici de la brigade de cavalerie mais de ce corps d'armée tout entier.

Il va se partager en 2 fractions, l'une défensive de couverture ; l'autre offensive « reconnaissance ».

En effet, la meilleure manière de se couvrir c'est d'aller reconnaître, la meilleure manière de se défendre c'est de se mettre en garde.

Donc ce corps d'armée, il va aller de l'avant, il prendra de l'air devant Chartres et il se portera au bon endroit pour tomber sur l'ennemi qui viendrait gêner sa mission de protection.

Mais pour qu'il puisse ainsi se porter en avant et reconnaître dans le sens le plus ample du mot, il faut qu'il soit tranquille sur la sécurité de son convoi ; il laissera donc à Chartres un factionnaire pour couvrir le convoi, le factionnaire sûreté.

Aussi le thème vous dit-il avec une sagesse parfaite :

« Le commandant du corps d'armée prend la résolution suivante :

« 1^{re} Il laisse la 1^{re} brigade avec 2 batteries et 2 escadrons à Chartres, avec mission d'en couvrir les approches pendant le temps que durera l'évacuation du matériel et des approvisionnements ;

« 2^o Il porte, pendant la nuit, le gros de ses forces sur la ligne..., son intention est de combattre l'ennemi, dans quelque direction que celui-ci se présente. »

Donc ce corps d'armée est un escadron d'escorte qui met un peloton à la couverture, à l'escorte de son convoi et qui avec les 3 autres pelotons se porte du côté le plus dangereux pour voir venir et contre-attaquer.

Nous allons prendre successivement la brigade « sûreté » et le corps d'armée « reconnaissance » pour étudier dans chacune de ces 2 fractions le rôle de la cavalerie.

Mais d'abord il est indispensable de préciser la situation initiale dans laquelle on vous donne le corps d'armée à Chartres.

Ce détail a une importance plus grande encore pour la cavalerie

que pour le reste du corps d'armée. Celui-ci, en effet, peut être considéré comme concentré dans son ensemble à Chartres ; mais la cavalerie a, par suite de son rôle, un rayonnement obligatoire dont il faut d'abord fixer les limites.

Situation initiale. — Pendant que le corps d'armée, infanterie et artillerie, est cantonné à Chartres et dans ses faubourgs, il a des avant-postes d'infanterie qui le couvrent et qui sont — le terrain l'indique — jalonnés par la ligne Brétigny, Nogent-le-Phaye, le ravin d'Oiseme, la Villette et la fourche au nord de Leves.

Ces avant-postes sont éclairés au delà du ravin d'Oiseme et de l'Eure, par le groupe de cavalerie affecté au service de sûreté, soit deux escadrons dont le gros a son cantonnement de nuit au château de Vauventriers.

Le reste de la brigade de cavalerie forme le groupe de reconnaissance. On l'a jeté en avant, au moins sur la Voise, soit à Gallardon d'où il fait rayonner des reconnaissances qui vont à la découverte dans les directions principales de Maintenon, de Rambouillet et d'Ablis.

Ce sont ces reconnaissances qui ont flairé la présence de l'ennemi à Rambouillet et qui l'ont signalée.

Voilà donc la situation initiale bien nette : le général commandant le corps d'armée est à Chartres, le commandant de la cavalerie de sûreté à Vauventriers, le général commandant la brigade de cavalerie à Gallardon sur la Voise.

C'est dans cette situation que le général commandant le corps d'armée reçoit l'avis de la présence de l'ennemi à Rambouillet.

Les 2 escadrons qu'il va laisser à la brigade de protection seront naturellement les 2 qui sont à la sûreté ; il est même logique entre parenthèses qu'il choisisse pour factionnaire de couverture la brigade d'infanterie qui fournit ces avant-postes.

Laissons pour le moment cette brigade et voyons ce qui va se passer dans le corps d'armée.

Dans le corps d'armée. — Où faut-il porter le corps d'armée ? Eh bien, mettons-nous un instant dans la peau de l'ennemi. Il est

à Rambouillet ; il a vraisemblablement, ou il aura, connaissance de la présence à Chartres d'un très fort détachement. S'il veut se porter contre ce détachement il a le choix entre 3 directions :

1° La route d'Orléans par Ablis pour inquiéter les convois ;
2° La route de Chartres par Gallardon, pour menacer le corps d'armée qui est à Chartres ;

3° Enfin, dans le même but, la route de Chartres par Maintenon.

Seulement cette direction est moins vraisemblable, parce que dans ce cas l'ennemi est obligé de passer l'Eure et qu'ainsi il dévoile ses projets et facilite d'autant le rôle du corps qu'il veut attaquer.

Voilà logiquement ce que peut faire l'ennemi.

Ce que notre corps d'armée doit faire pour parer à ces éventualités, c'est de se porter le plus tôt possible, donc par une marche de nuit, en un point où il soit à même de se jeter sur l'ennemi quelle que soit la direction que celui-ci ait voulu prendre.

Quel est ce point ?

Regardons le terrain :

Entre Chartres et Rambouillet est un vaste plateau uni, découvert, limité au nord-ouest par la vallée encaissée de l'Eure. Au milieu de ce plateau, coupant les directions de l'ennemi, un large fossé, un obstacle sérieux, la Voise, qui est par conséquent une ligne de protection et de manœuvre excellente.

La solution s'impose.

Il faut rassembler le corps d'armée en deçà de la Voise, c'est-à-dire sur la rive gauche entre les 2 routes de Gallardon et d'Ablis, couvert par la rivière ; et jeter au delà une avant-garde qui prendra pied sur l'autre partie du plateau pour, au besoin, y pouvoir déboucher.

Que va-t-on faire des 6 escadrons qui sont en ce moment à Gallardon ?

Déjà nous avons fait 2 parts de la brigade de cavalerie, 2 escadrons avec la brigade d'infanterie de protection, 6 escadrons avec le gros du corps d'armée de reconnaissance.

Eh bien, ici, nous allons faire encore 2 parts de nos 6 escadrons.

Toujours l'immuable principe, sûreté et reconnaissance.

Vous allez en toucher la nécessité.

La cavalerie était très bien sur la Voise en expectative, jetant des coups de sonde vers les objectifs importants, aussi longtemps qu'elle n'avait pas trouvé la trace d'un ennemi problématique.

Mais voilà que la trace est trouvée; la bête est à Rambouillet.

La cavalerie ne peut plus rester sur la Voise. C'est fini l'expectative.

C'est maintenant l'action, le vrai contact.

La chasse commence.

Elle va aller à Rambouillet en masse avec toutes ses forces, parce qu'elle se heurtera évidemment à une cavalerie ennemie dont il faut d'abord débayer le terrain; en tout cas il faut reconnaître exactement ce qu'est cet ennemi encore vague de Rambouillet, ce gibier incertain. Est-il poil ou plume? Que fait-il à Rambouillet? Que va-t-il faire?

Il faudra se cramponner à lui s'il marche et envoyer au général commandant le corps d'armée des renseignements précis qui lui permettront de prendre l'initiative de l'action.

J'ai dit que la cavalerie, nos 6 escadrons, se portaient en masse sur Rambouillet. Mais sont-ce les 6 escadrons tout entiers?

Pendant que le corps d'armée va se porter la nuit sur la Voise, notre cavalerie peut être aux portes de Rambouillet, à 15 kilomètres en avant, laissant par conséquent entre elle et le corps d'armée un grand vide au travers duquel il peut passer des partis ennemis. Et si, à l'aube, le corps d'armée est assailli par une surprise et trouve les ponts de la Voise occupés par quelques détachements de cavalerie, vous jugez, à défaut de grand danger à courir, de l'impression pénible qu'il en éprouvera.

Il faut donc qu'un peu de cavalerie reste sur la Voise tenant les ponts, patrouillant à l'aube sur la rive droite et permettant ainsi au corps d'armée de venir tranquillement s'établir sur la Voise, les mains dans les poches.

Donc encore et toujours 2 groupes, sûreté et reconnaissance, parce que encore et toujours il y a 2 nécessités humaines, être renseigné sur ce qui se passe à Rambouillet; être assuré de venir tranquillement sur la Voise, tout au moins d'être averti assez à temps pour n'être pas désagréablement surpris.

On laissera donc un escadron sur la Voise pour la sûreté du corps d'armée et on découplera 5 escadrons sur Rambouillet.

Voilà l'idée.

Quel est l'ordre que le général commandant le corps d'armée enverra au général de brigade pour en assurer l'exécution après lui avoir jeté par le télégraphe cet avis « à cheval, l'ordre suit ».

Voici :

« Je me porte cette nuit avec le corps d'armée sur la Voise à
« Gallardon.

« Laissez pour la sûreté du corps d'armée un escadron en avant-
« poste sur la Voise. Le capitaine commandant sera à Gallardon où
« je lui enverrai des ordres.

« Portez-vous contre l'ennemi que vous me signalez à Rambouil-
« let. Reconnaissez-le.

« Envoyez vos renseignements à Gallardon. Ils peuvent y par-
« venir par télégraphe, si le fil de la voie ferrée de Maintenon vers
« Rambouillet n'est pas coupé trop près de Maintenon. »

Voilà, pas autre chose. On oriente cette cavalerie sur l'ensemble de l'opération, on lui fixe sa mission, on lui donne un point d'attache pour les renseignements ; puis on la laisse libre.

Pendant il y aurait quelque chose de mieux que ceci. Ce serait pour le général commandant la cavalerie de ne pas avoir attendu d'ordre.

En effet, ce général est en expectative (une parenthèse: ne dites jamais qu'une cavalerie est en position ; le mot de position éveille l'idée de défensive, de passivité, d'immobilité, toutes choses qui sont essentiellement contraires au rôle, à l'esprit de la cavalerie.

Dites qu'une cavalerie se porte en un point, qu'elle s'établit en halte gardée, qu'elle reste en expectative, c'est bien assez).

Donc le général commandant la brigade de cavalerie était en expectative à Gallardon, attendant de trouver la piste.

Voilà qu'il la trouve et qu'un de ses limiers donne de la voix dans la direction de Rambouillet.

Sa mission devient bien nette ; il y va, il court sur la bête. Sa mission permanente est de reconnaître ; il va sur Rambouillet ; seulement il doit penser que le corps d'armée a besoin d'être couvert sur la Voise et il y laisse un escadron. Il rend compte immé-

diatement de ces dispositions au général commandant le corps d'armée qui n'a plus qu'à approuver. Et ainsi on a gagné 3 ou 4 heures, c'est-à-dire le temps de bien prendre le contact avant la nuit et d'envoyer à Chartres des renseignements précis.

Maintenant descendons un peu dans le détail de l'exécution. D'abord pour le groupe de reconnaissance, ensuite pour l'escadron de sûreté à Gallardon.

Groupe de reconnaissance. — Supposons, chose invraisemblable, que le général qui commande la brigade ne soit pas de cette qualité d'officiers et qu'il ait attendu l'ordre spécial que nous avons précisé tantôt.

Je ne voudrais cependant pas vous encourager à appliquer à tout propos cette théorie de prévenir les ordres.

D'ailleurs elle ne saurait s'appliquer aux unités qui sont dans la main du chef et par conséquent toujours à portée de recevoir ses ordres.

Et il ne peut être question que de celles qui se trouvent éloignées de son commandement immédiat ; par conséquent elle n'intéresse guère que la cavalerie que son rôle tient le plus souvent détachée.

Je veux simplement dire que lorsque celle-ci aura une mission à grande envergure et lorsque la connaissance de l'idée générale que lui a communiquée le chef lui permettra de déterminer clairement ce qu'elle a à faire en présence d'une situation nouvelle, elle le fera sans attendre une autorisation ou un ordre qui viendraient trop tardifs.

Exemple. — Une troupe A marchant à l'ennemi dans la direction B où elle a lancé sa cavalerie.

La cavalerie ne trouve pas la cavalerie en B, mais elle la trouve en C. Attendra-t-elle un ordre pour marcher en C ; non, elle marchera en C et en informera immédiatement le commandement.

Le commandement dépend là de sa cavalerie qui, elle, dépend de l'ennemi.

Voici ce qu'il faut comprendre ; et c'était le cas du général de brigade à Gallardon.

Il est 4 heures quand il reçoit cet ordre.

Il a déjà été averti par télégramme de monter à cheval. Ses 6 escadrons sont rassemblés la bride au bras. Quelles dispositions prend-il ?

D'abord quel est l'escadron qu'il va laisser sur la Voise pour la sûreté du corps d'armée. Si les reconnaissances envoyées sont encore dehors, il est naturel de laisser sur place l'escadron qui les a fournies et qui les ralliera ainsi le plus facilement.

Il est 4 heures, soit encore 2 heures de jour, ce qu'il faut pour se rapprocher de Rambouillet, pas assez pour rechercher la cavalerie ennemie et avoir avec elle une explication décisive.

Il est donc prudent de cacher sa marche, d'aller gîter à l'abri en évitant de révéler sa présence pour pouvoir le lendemain surgir à l'aube et commencer une chasse énergique.

Regardez le terrain, il est en 2 parties bien distinctes :

A l'ouest, le ravin du Droue encaissé, couvert, coupé, sans débouché sur sa rive droite, arrêté qu'on serait par les bois de Baton-ceau qui en couvrent toute l'étendue ;

A l'est, entre Orcemont et Sonchamp, au contraire, un large corridor ouvert et découvert, un vrai terrain de cavalerie. Voilà son champ d'action.

C'est là qu'il faut aller.

Autre remarque : L'ennemi n'est pas à Rambouillet comme l'autruche la tête sous son aile. Il a des avant-postes, il a de la cavalerie, il est bien probable qu'il y a au moins quelques postes de cavalerie sur le ravin du Droue ; que des patrouilles auront battu l'estrade dans le corridor d'Orcemont-Sonchamp.

De ces 2 observations il faut conclure que c'est le ravin de Sonchamp qu'il faut chercher à atteindre et que pour l'atteindre sans révéler sa présence il faut louvoyer vers l'est, vers Ablis.

Voilà l'idée. Les dispositions vont maintenant aller toutes seules.

Et c'est toujours ainsi qu'il faut opérer.

Quand vous avez des dispositions tactiques à prendre, il ne faut pas aller au hasard, ni chercher dans votre mémoire un exemple, une formule, un gabarit à appliquer.

Il faut voir le but ; et en raison de ce but vous faire une idée de ce qu'il y a à faire, une idée bien simple, de sens commun, je dirai

volontiers une idée toute bête et alors il n'y a plus qu'à l'appliquer.

Et pour cela les dispositions viennent toutes seules, car « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement et les mots, pour le dire, arrivent aisément ».

Ce que Boileau dit des mots qui doivent traduire une idée s'applique absolument aux dispositions tactiques qui doivent être l'application d'une idée tactique. — Donc l'idée d'abord, les dispositions ensuite.

Revenons à nos chevaux.

Le général a à dissimuler sa marche par l'est pour aller gîter quelque part dans le ravin de Sonchamp ou dans ses environs.

Son itinéraire est d'abord par le vallon du Perray jusqu'à Ablis. Là il se dirigera par bords successifs sur le chemin de Chatonville.

Pour cela il enverra une reconnaissance d'officier reconnaître cet itinéraire et surtout jeter un coup de sonde prudent sur Sonchamp, qui pourrait très vraisemblablement être occupé par la cavalerie ennemie.

Il détachera aussi une patrouille de découverte sur Orphin et Orcemont, c'est tout ; puis il partira derrière un escadron d'avant-garde. — Il évite soigneusement d'envoyer une reconnaissance droit sur Rambouillet, puisqu'il ne veut pas s'engager, pas même se montrer.

Voilà les dispositions à prendre, voici l'ordre qui les résume :

« Cette nuit le corps d'armée se porte sur Gallardon.

« Le 4^e escadron du 1^{er} hussards restera sur la Voise pour tenir les points de passage de la rivière et couvrir ainsi le débouché du corps d'armée.

« Le 3^e escadron du 1^{er} hussards à l'avant-garde, itinéraire Bleury, Prunay-sous-Ablis, Ablis, Chatonville. Fouillez le Château-des-Faures et Monainville sur le flanc gauche.

« Lieutenant C... du 3^e escadron en reconnaissance avec 3 cavaliers pour reconnaître cet itinéraire, poussez jusqu'à Sonchamp, je veux coucher à Sonchamp s'il est libre, sinon au plus près en restant caché. Ne vous montrez pas.

« Le lieutenant M... du 6^e dragons en reconnaissance avec 3 cavaliers sur Orphin et Orcemont, pour savoir ce que l'ennemi a sur le ravin du Droue. Passez la nuit sur le terrain, envoyez-moi les nouvelles à l'aube à l'Abbé ; j'y aurai un poste.

« A cheval l'escadron de queue du 6^e dragons, un peloton à l'arrière-garde. »

Le parti (5 escadrons) couchera à Sonchamp, les chevaux dessellés, sous les verrous des barricades aux entrées du village, avec quelques postes aux abords, tout près.

Comme il importe de savoir ce qui se passera la nuit sur la route de Rambouillet à Ablis, il y faut mettre un poste détaché, un peloton. Il sera à l'Abbé.

A défaut de patrouilles ennemies, il pourra arrêter les isolés qui viennent de Rambouillet et avoir des renseignements. Inversement il empêchera les gens venant d'Ablis d'aller plus loin. Enfin il sera un point de repère pour la patrouille envoyée vers le Droue.

A l'aube, le général sortira de son gîte, recevra des nouvelles, se portera vers Renonvilliers (ferme), enverra une volée de patrouilles à la recherche de la cavalerie ennemie, une reconnaissance d'officier vers Rambouillet et attendra d'y voir clair pour courir sur la cavalerie ennemie si on la trouve, pour pousser sur Rambouillet avec le gros et appuyer de nouvelles reconnaissances si on ne trouve pas la cavalerie ennemie.

Telle est rationnellement la manière dont le groupe de reconnaissance doit entendre sa mission.

Avant d'en finir avec ce groupe, je veux souligner ceci, c'est que si au lieu de se mettre en mouvement à 4 heures, ce groupe était parti à midi ou plus tôt, il aurait dû agir tout différemment et aurait marché droit par le plus court sur Rambouillet par l'Abbé, avec quelques patrouilles devant lui et sur ses flancs vers Orphin et Sonchamp pour faire sa reconnaissance le jour même.

Vous voyez donc que la même opération n'est point faite, le même but n'est pas atteint de la même manière à midi ou à 4 heures du soir. C'est vous prouver une fois de plus qu'il n'y a pas de cliché invariable, qu'il y a des situations, des circonstances, une heure déterminée, un terrain particulier et que c'est à tout cela que doivent répondre les dispositions qu'on doit prendre.

Groupe de sûreté. — Escadron de Gallardon.

Ici aussi vous allez voir qu'il n'y a pas de cliché, pas même de système qu'on puisse appliquer tout d'une pièce.

De quoi s'agit-il pour cet escadron de Gallardon?

Pour la nuit il s'agit de placer des avant-postes sur la Voise; pour le lendemain matin de patrouiller sur le plateau au nord de Perray et de la Voise.

Eh bien, comment s'y prendra le capitaine commandant?

D'abord il va limiter son champ d'action utile.

A l'aile droite il est nécessaire de tenir le pont du gué de Longroy sur la grand'route d'Ablis. Mais il n'est pas utile de s'étendre plus loin vers le sud-est, d'autant moins que le groupe de reconnaissance qui a appuyé vers le nord-est protège plus particulièrement cette aile droite.

A l'aile gauche il convient d'étendre la surveillance de l'escadron jusqu'au point d'Armenonville-les-Gâtineaux.

Plus à gauche, les passages de la Voise sont protégés par le petit ravin du ruisseau de Gas qui fait dévier vers l'Eure la direction de l'ennemi.

Le front des avant-postes ainsi limité du gué de Longroy à Armenonville-les-Gâtineaux, voyons le détail de l'établissement de l'escadron en avant-postes pour la nuit.

Ce qui reste de jour sera employé à l'établissement de l'escadron. Cette installation se devra protéger au moyen de quelques patrouilles.

Le départ du gros de la brigade en reconnaissance peut dispenser le capitaine commandant d'envoyer des patrouilles sur le plateau de la rive droite. Cependant il croit utile de pousser une patrouille vers Épernon.

Il les confie à deux sous-officiers.

Remarquez que ce sont précisément ces patrouilles du soir rayonnant en avant sur le terrain dangereux qui assurent avec la plus grande probabilité la tranquillité de la nuit.

La nuit, quand on a devant soi un obstacle, une petite rivière comme la Voise avec quelques ponts dessus, l'idée la plus simple pour y établir des avant-postes c'est de tenir tous les ponts.

Comptons-les.

Un au gué de Longroy.

Trois à 250 mètres l'un des autres devant Ymeray.

Celui de Gallardon.

Puis ceux du Vasseau, de Bailleau-sous-Gallardon et d'Armenonville-les-Gâtineaux. Huit ponts à garder.

Comment les tenir? Voici :

Au gué de Longroy un poste détaché à cause de l'importance de la route où il y aura sans doute à arrêter les isolés, 1 sous-officier et 6 cavaliers.

Les trois ponts d'Ymeray étant très rapprochés les uns des autres peuvent être surveillés par des vedettes doubles prises à même au petit poste placé sur la route d'Ymeray-aux-Bordes à hauteur du pont du milieu. Il convient d'y mettre un peloton.

Ce même peloton peut fournir le poste détaché du gué de Longroy.

Le capitaine commandant a l'ordre d'être à Gallardon de sa personne.

Il n'établira pas son escadron à Gallardon qui est sur la rive droite mais à la fourche « le Pont » sur la rive gauche. Le pont de Gallardon sera tenu par un poste cosaque pris dans l'escadron.

Enfin les trois ponts qui restent à tenir, le Vasseau, Bailleau-sous-Gallardon, Armenonville-les-Gâtineaux seront occupés chacun par un poste cosaque pris à même le gros de l'escadron.

Le poste cosaque est au point de vue de l'économie des avant-postes une vedette qui s'alimente elle-même.

Donc toutes les fois qu'il y a un parcours assez grand à faire pour le relèvement d'une vedette, il y a intérêt à la remplacer par un poste cosaque.

Au contraire, si ce parcours est très court et si un petit poste peut avoir presque sous les yeux un ensemble de vedettes doubles, on peut avoir recours aux vedettes doubles. C'était le cas devant les trois ponts d'Ymeray.

Ici l'escadron a employé l'un et l'autre procédé au mieux des circonstances.

Telles sont les dispositions d'avant-postes de l'escadron, pour la nuit pendant laquelle il a à couvrir la marche du corps d'armée,

dispositions toutes passives. Mais ces dispositions il va les compléter le lendemain dès l'aube par l'envoi de patrouilles pour éclairer le plateau de la rive droite.

Vous voyez donc que partout se retrouve cette alliance intime des 2 éléments de sûreté opération, l'élément actif, l'élément passif.

De ces 2 éléments l'un n'est qu'accessoire tandis que l'autre est principal.

Ici l'élément principal c'est l'élément passif, enchaîné à la Voise, déterminé par le but principal qui est défensif, à savoir la sûreté du corps d'armée. Mais cet élément passif doit se compléter, s'animer lui-même de l'autre, de l'élément actif, des patrouilles, élément accessoire.

Donc, demain matin, à l'aube, le capitaine commandant fera fouiller le plateau de la rive droite. Le mieux qu'il pourra faire sera d'envoyer une patrouille sur Orphin avec retour sur Cerqueuse et Bleury par le ravin du Perray, et un autre sur Émancé avec retour par Gas.

Dans la brigade. — Maintenant revenons à la brigade laissée en sûreté devant Chartres.

La brigade ainsi laissée était celle-là même qui était aux avant-postes dans la situation initiale du corps d'armée devant Chartres; et les 2 escadrons qu'elle a gardés étaient aussi ceux-là mêmes qui fournissaient le service de sûreté.

La brigade ne va pas conserver pour elle toute seule les dispositions d'avant-postes qu'elle avait pour couvrir tout le corps d'armée; elle va les resserrer.

Or, le terrain devant Chartres est coupé en 2 parties par l'Eure. Sur la rive droite la brigade ou plutôt l'écoulement des convois, car c'est là le but de l'opération, est protégé par la présence du corps d'armée à Gallardon. C'est donc plutôt le plateau de la rive gauche qui, étant découvert de toute protection active, doit attirer l'attention du général commandant la brigade.

Celle-ci devra donc s'établir sur la rive droite mais tout près de l'Eure, pour pouvoir manœuvrer sur l'une ou l'autre rive, soit à Champhol.

Pour pouvoir s'assurer le passage sur la rive gauche, c'est-à-dire sa liberté de manœuvre, elle fera éclairer plus particulièrement le plateau nord sur la rive gauche.

Ici encore comme dans le corps d'armée, nous allons voir la nécessité du partage de la cavalerie en 2 groupes, sûreté et reconnaissance.

Le général commandant la brigade mixte de Chartres me représente assez bien quelqu'un qui a une maison à garder, au milieu d'un parc. Il a des armes et des chiens.

Ses armes, il les a sous sa main, toutes prêtes ; c'est l'infanterie et l'artillerie de notre général de brigade, en position de rassemblement, en garde.

Mais de ses chiens que fera-t-il ?

Il en enchaînera un à la niche, devant la maison ; les autres, il les détachera et les laissera rôder dans le parc et flairer les culottes des voleurs.

Le chien attaché à la niche n'a pas besoin d'être bien gros ; il est là pour signaler le croquant adroit qui, par grâce, aurait échappé à la dent des molosses. Il suffit qu'il ait l'oreille vigilante et la voix aiguë.

Le général de brigade fera de même avec ses deux escadrons.

Il gardera avec lui 2 pelotons, ces 2 pelotons serviront à alimenter quelques patrouilles destinées à éclairer le plateau de Coltainville à se relier, avec le corps d'armée, surtout à surveiller la vallée de l'Eure entre Saint-Prest et Toury. C'est le roquet attaché devant la porte, le roquet sûreté.

Le reste, un escadron et demi, il le lâchera dans son parc de la rive gauche.

Voici la mission qu'il convient de donner au chef d'escadrons commandant le groupe de reconnaissance :

« Le corps d'armée est à Gallardon me protégeant sur la rive
« droite de l'Eure. Je veux être éclairé sur le plateau de la rive
« gauche particulièrement dans les directions de Maintenon et de
« Dreux. Je veux être averti de tout ce qui peut se passer à Main-
« tenon et à Saint-Chéron-des-Champs. Ayez un poste de liaison
« à la fourche du bois de Lèves. Je vous enverrai là nos communi-

« cations. Je fais relier ce point optiquement à Champhol où je suis ».

La mission est ainsi nette et d'une envergure limitée au but même qui intéresse le général de brigade.

Le chef d'escadrons ne doit pas aller courir l'aventure avec ses 6 pelotons, non point parce qu'il n'a que 6 pelotons, mais parce qu'il serait moins qu'utile qu'il allât avec son gros par exemple jusqu'à Dreux.

Il découvrirait ainsi Chartres qu'il doit protéger activement, et tournerait le dos à sa mission.

Il doit rester dans le parc qui est limité utilement à Maintenon et à Saint-Chéron-des-Champs.

Il doit envoyer des patrouilles à Maintenon, Saint-Chéron et même Nogent-le-Roi ; mais avec son gros il doit se contenter de rôder entre les 2 routes dangereuses de Poisvilliers à la Cabourde « *quærens quem devoret* ».

Voilà. Maintenant cherchons la philosophie de cet exemple. Il est, il me semble, bien fait pour vous faire saisir dans toute action de guerre, dans toute opération la séparation de deux éléments qui doivent rester toujours distincts, l'un chargé d'un rôle défensif, sûreté, l'autre chargé d'un rôle offensif, reconnaissance.

Ces deux éléments, vous les voyez d'abord dans l'ensemble du corps d'armée qui se fractionne en deux groupes, une brigade à Chartres, élément défensif, couverture passive, un corps d'armée qui se porte en avant à Gallardon, élément offensif, protection active.

La cavalerie se partage entre ses 2 groupes : 2 escadrons à la brigade, 6 escadrons au corps d'armée.

Dans le corps d'armée, les 6 escadrons se fractionnent à leur tour en 2 groupes :

Un escadron sur la Voise pour la sûreté du corps d'armée ;
5 escadrons vers Rambouillet en reconnaissance.

Dans ce groupe de reconnaissance, élément offensif dans son ensemble, encore 2 choses : des reconnaissances, des patrouilles de découverte, élément offensif, des postes cosaques aux avenues de Sonchamp et un poste à l'affût à l'Abbé, élément défensif.

Dans l'escadron de sûreté, élément défensif dans son ensemble, encore 2 espèces de dispositions, les unes passives, les postes sur les ponts, les autres actives, patrouilles vers Gas et Écrosnes.

Enfin, dans la brigade, les 2 escadrons se partagent aussi en 2 éléments, 2 pelotons de sûreté attachés à la brigade; un escadron et demi en reconnaissance protégeant activement la brigade de Chartres.

Ainsi toujours et partout à la fois ce partage distinct des 2 missions et des 2 groupes, et aussi dans chacune d'elles cette alliance des 2 éléments passif et offensif qui résumant toute opération.

Et même quand, par fortune, l'infanterie reçoit un rôle général qui ressemble à celui de la cavalerie comme ce corps d'armée d'escorte de Chartres, elle en agit comme la cavalerie, en se partageant en 2 groupes, sûreté passive et reconnaissance active.

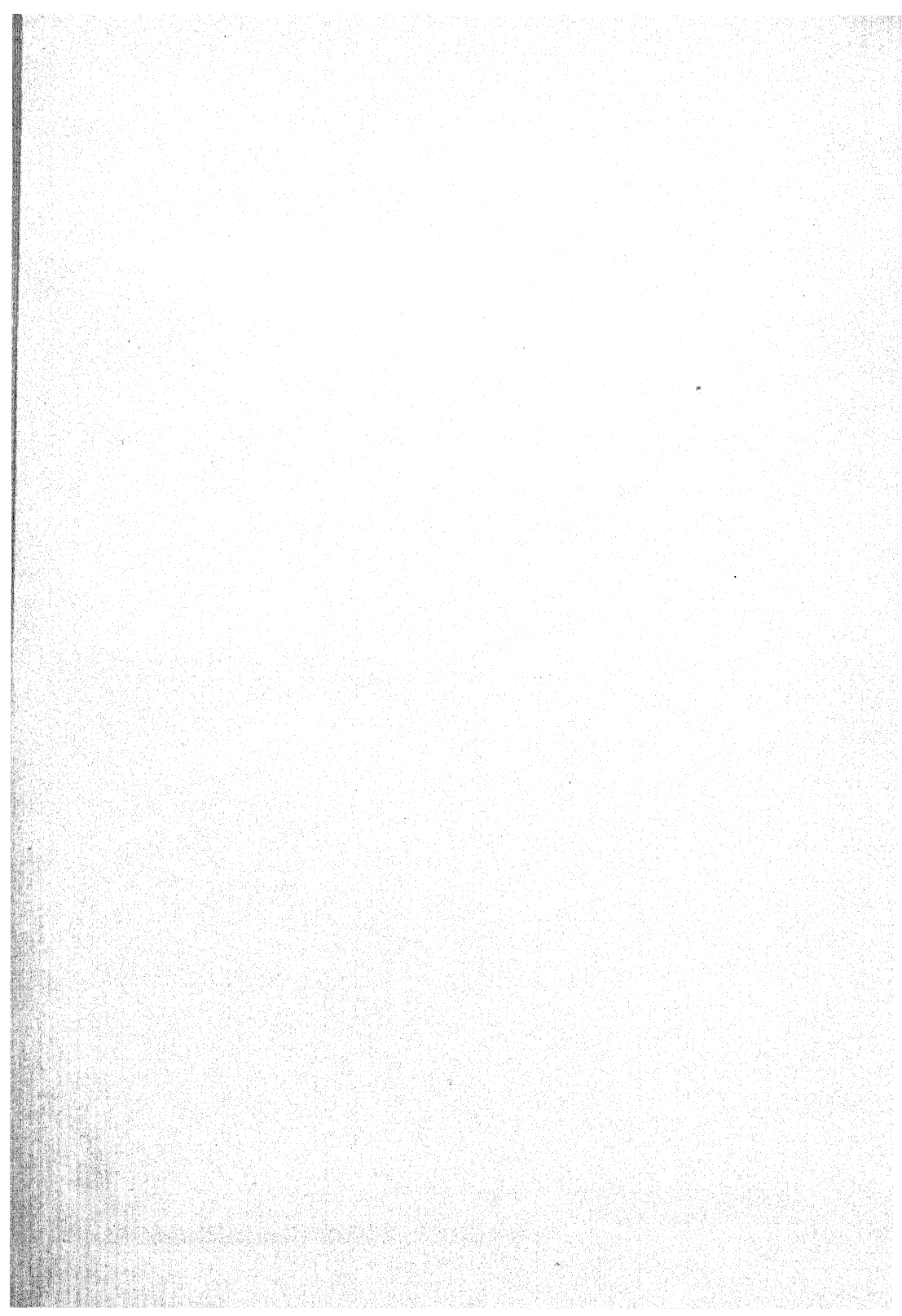


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

	Pages.
AVANT-PROPOS	1
Hypothèse générale	5
Idée générale	6
Plan	7

1^{re} PARTIE. — LA CAVALERIE INDÉPENDANTE.

I. L'organisation	11
Constitution actuelle	12
II. Le stationnement	15
Cantonnements	15
Situation	15
Zone de cantonnements	15
Utilisation des ressources télégraphiques	17
Concentration de la division	18
Position de rassemblement	19
Durée de la concentration	20
Protection des cantonnements	20
Avant-postes	21
Deux et deux font quatre	21
Influence de la télégraphie sur la conservation des chevaux	26
Principes d'établissement des avant-postes	27
Cantonnements à réserver à l'artillerie	28
Patrouilles d'avant-postes	28
Dispositions d'avant-postes	29
Postes cosaques optiques	30
Dispositions pour la nuit	31
Patrouilles	31
III. La marche d'approche	33
Idée motrice de la découverte	33
Un ordre de découverte	33
Recherche de la cavalerie ennemie	37
Patrouilles de chasse	39
Mise en mouvement de la division	41
Formation de marche	42
Ordre en masses	43
Direction de marche	47
Patrouilles de découverte	47
Formation de marche	48
Allures	50
Inutilité de l'avant-garde permanente	51

	Pages.
Ordre de la marche	52
Place de l'artillerie.	53
Place de l'ambulance.	54
Services auxiliaires.	54
Patrouilles de sûreté	55
Patrouilles de reconnaissance.	57
Ordre de mouvement.	58
IV. Le combat	61
Introduction	61
Initiative de l'attaque.	61
Reconnaissance.	63
Analyse morale du combat	64
Les escadrons	64
Le chef	74
La surprise.	75
L'à-propos dans le choix du moment de l'attaque.	75
La résolution.	80
Les soutiens	82
La prévision de la contre-attaque ennemie dans la poursuite	83
Le terrain	85
Dispositions de combat et non dispositif	87
Influence du terrain sur l'à propos de l'attaque.	88
L'artillerie.	91
Place de l'artillerie.	91
Pas de soutien	93
Ouverture du feu.	94
Distance d'attraction fatale	95
Ordre d'attaquer.	95
But à battre	96
La tactique de combat de la cavalerie allemande.	98
Principes du combat allemand	98
Dispositif allemand.	99
Inconvénients des longues lignes	100
Inutilité des escadrons de soutien.	102
Conclusion.	103
Idée d'une manœuvre	104
Dispositions d'attaque	105
Mécanisme des échelons	108
Distance d'échelonnement	109
Fractionnement des grands échelons	111
Souplesse d'orientation des échelons	112
Discipline de combat.	114
Place du chef	115
A propos des évolutions préparatoires successives	115
Résumé	119
Marche d'approche.	119
Reconnaissance et dispositions	120
Combat	120
Application.	121
V. La découverte.	127
La poursuite.	127
Les conditions de la découverte	129
L'idée maîtresse de la découverte	131

TABLE DES MATIÈRES.

345

	Pages.
La désignation des éléments de découverte.	133
Le caractère des éléments de découverte.	135
La transmission des renseignements	137
La mise en mouvement du service de découverte.	139
Dispositions spéciales.	139
Instructions communes.	140
Principes d'application du service de découverte	142
Synthèse de la découverte	143
VI. La marche de route	147
Le convoi	147
Les principes de la marche.	153
Articulations des colonnes	153
Nécessité de la concentration.	154
L'avant-garde	156
Rôle de l'avant-garde.	157
Distance de l'avant-garde.	158
Force de l'avant-garde	160
Le mécanisme de la marche	161
Particularités de la colonne de cavalerie	161
Principe de la transmission successive des allures	162
Allongement	163
Discipline de marche.	165
Conditions de marche imposées par la présence de l'artillerie.	165
La sécurité de la marche.	168
Sécurité sur les flancs	169
Sécurité sur le front	170
Ordre de mouvement.	172
La grand'halte	174
Les cantonnements.	178
Ordre pour les cantonnements	179

II^e PARTIE. — LA CAVALERIE EN RAPPORT AVEC LES AUTRES ARMES.

I. La sûreté	185
Les données du problème	185
Situation générale	185
Hypothèse	186
Le contact.	186
Rôle de la cavalerie de sûreté	188
Concentration du service de sûreté.	192
Idée maîtresse du service de sûreté	195
Le service de sûreté en station.	196
Front de protection	196
Solution générale.	197
Dispositions d'avant-postes	198
Dispositions pour la nuit.	201
Patrouilles d'avant-postes.	202
Le service de sûreté en marche	203
Idée proposée pour la marche du service de sûreté.	204
Avantages de l'idée proposée.	205
Principe directeur de la marche du service de sûreté.	206
Les coulisses du service de sûreté	208
Préparation des marches.	208

	Pages.
Liaison du service de sûreté en arrière.	209
Inconvénients des postes de correspondance.	210
Liaisons télégraphiques dans l'armée.	211
Liaisons télégraphiques entre la cavalerie et l'armée.	212
Transport des dépêches entre la cavalerie et l'armée.	213
Ordre de mouvement.	215
Fonctionnement du service de sûreté en cas d'attaque.	216
II. La sécurité.	219
Nécessité d'une cavalerie en contact avec l'infanterie.	219
Organisation de la cavalerie de corps d'armée.	222
La cavalerie de corps d'armée pendant le stationnement.	223
La cavalerie de corps d'armée pendant la marche.	227
Mise en mouvement du service.	229
Ordre de mouvement.	231
Fonctionnement des pointes.	232
Confluent des avant-gardes dans les avant-postes de la cavalerie de sûreté.	233
III. Intermède (résumé du rôle de la cavalerie dans la protection des colonnes)	235
Réflexions sur le rôle de la cavalerie dans la protection des colonnes.	236
Service général d'exploration.	236
Service général de sûreté.	237
Rédaction proposée pour les articles 116 à 124 du service des armées en campagne.	239
Règles générales.	239
Service général de découverte (cavalerie indépendante).	239
Principes d'application du service de découverte.	240
Service général de sûreté (cavalerie d'armée).	241
Principes d'application du service de sûreté.	242
Flanc-gardes de cavalerie.	243
Liaison du service de sûreté avec l'armée.	244
Service de sécurité rapprochée des colonnes.	244
Cavalerie accompagnant des colonnes opérant isolément.	245
IV. Dans la bataille.	247
1 ^o Synthèse de la bataille.	247
Notion générale de la bataille.	247
Division de la bataille en deux grandes phases.	250
Caractère de la lutte d'usure.	250
Caractère de l'événement.	251
Nouveautés probables de la bataille de l'avenir.	251
Zones juxtaposées de corps d'armée.	254
Zones successives de combat.	255
Actes successifs de la bataille.	257
1 ^o Les coulisses du champ de bataille.	258
2 ^o La lutte d'artillerie.	263
3 ^o Les combats d'infanterie.	268
4 ^o L'événement.	269
5 ^o L'utilisation de la victoire.	272
11 ^o Rôle de la cavalerie.	273
1. Prélude de cavalerie.	276
Rôle des divisions de cavalerie indépendante.	277
Ce que devient la cavalerie de sûreté d'armée.	282
Ce qu'il faut faire de la cavalerie de sécurité de corps d'armée.	283
2. Dans la zone de manœuvre.	284
Rôle de la brigade de corps d'armée.	284

TABLE DES MATIÈRES.

347

	Pages.
Exploration du champ de bataille	285
Révélation des positions de l'artillerie ennemie	287
Positions d'avant-ligne à garder.	288
Rôle des escadrons divisionnaires.	289
3. Pendant la lutte d'artillerie	290
Coups d'audace sur les batteries ennemies	290
Attaques possibles sur des fractions d'infanterie	291
Sûreté du champ de bataille. Liaison avec les corps d'armée voisins.	292
Exécution de l'attaque	293
L'approche.	296
L'attaque	297
Le ralliement	301
La sécurité des troupes	302
4. Dans les combats d'infanterie	302
L'infanterie doit profiter de la charge.	302
La cavalerie n'attend pas d'ordre.	303
Ordres à donner à la cavalerie dans le corps d'armée.	303
A la brigade de corps d'armée.	304
Aux escadrons divisionnaires.	306
5. Dans l'événement	307
Formations d'attaque.	309
6. Dans la poursuite	310
III ^e Application	312
Situation initiale.	312
Le terrain à vol d'oiseau.	312
Discussion	313
Situation la veille de la bataille.	314
Idée directrice de notre bataille	314
Le prélude de cavalerie	316
Rôle de la 2 ^e brigade pendant la lutte d'usure.	319
Rôle général de la cavalerie dans l'événement et après.	321
V. La cavalerie opérant avec des détachements de toutes armes.	323
Situation initiale.	328
Dans le corps d'armée	328
Groupe de reconnaissance	332
Groupe de sûreté.	336
Dans la brigade	338
TABLES DES MATIÈRES	343

TABLE DES CARTES

PLANCHE I. — Frontière de Lorraine.

PLANCHE II. — Carte de la région frontière entre Toul et Metz.

PLANCHE III. — Environs de Thiaucourt.

PLANCHE IV. — Chartres.

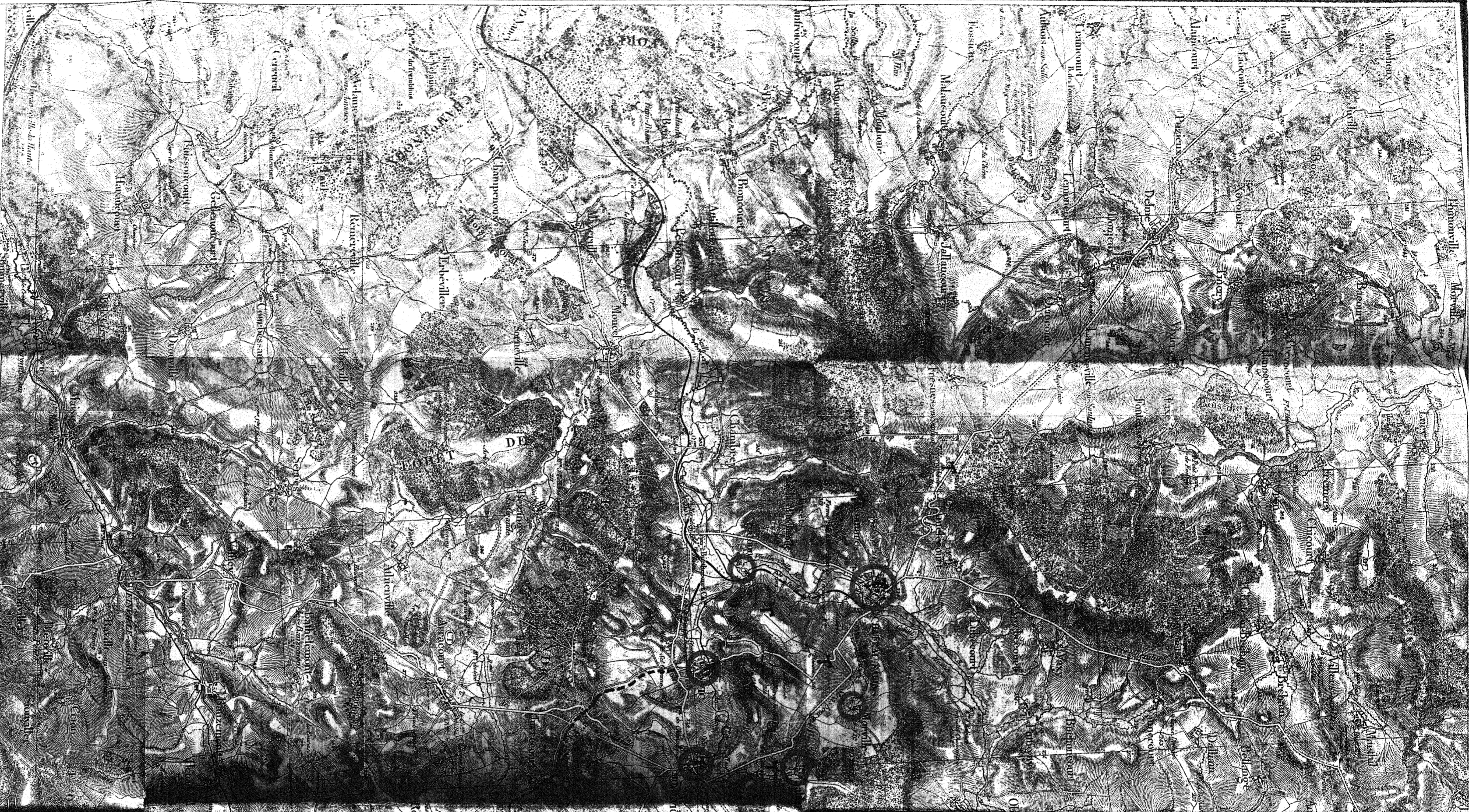
NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVEAULT ET C^{ie}.

**Books must be returned within one month of
date of issue. Per Regd. Post**

[illegible]

13698

	357
Call No.	CHE
Accession No.	13698
Title	CAVALERIE EN CAMPAIGNE.
Author	Cherfils, Le . Lt. Col.



FRONTIÈRE DE LORRAINE

LÉGENDE
des signes conventionnels.

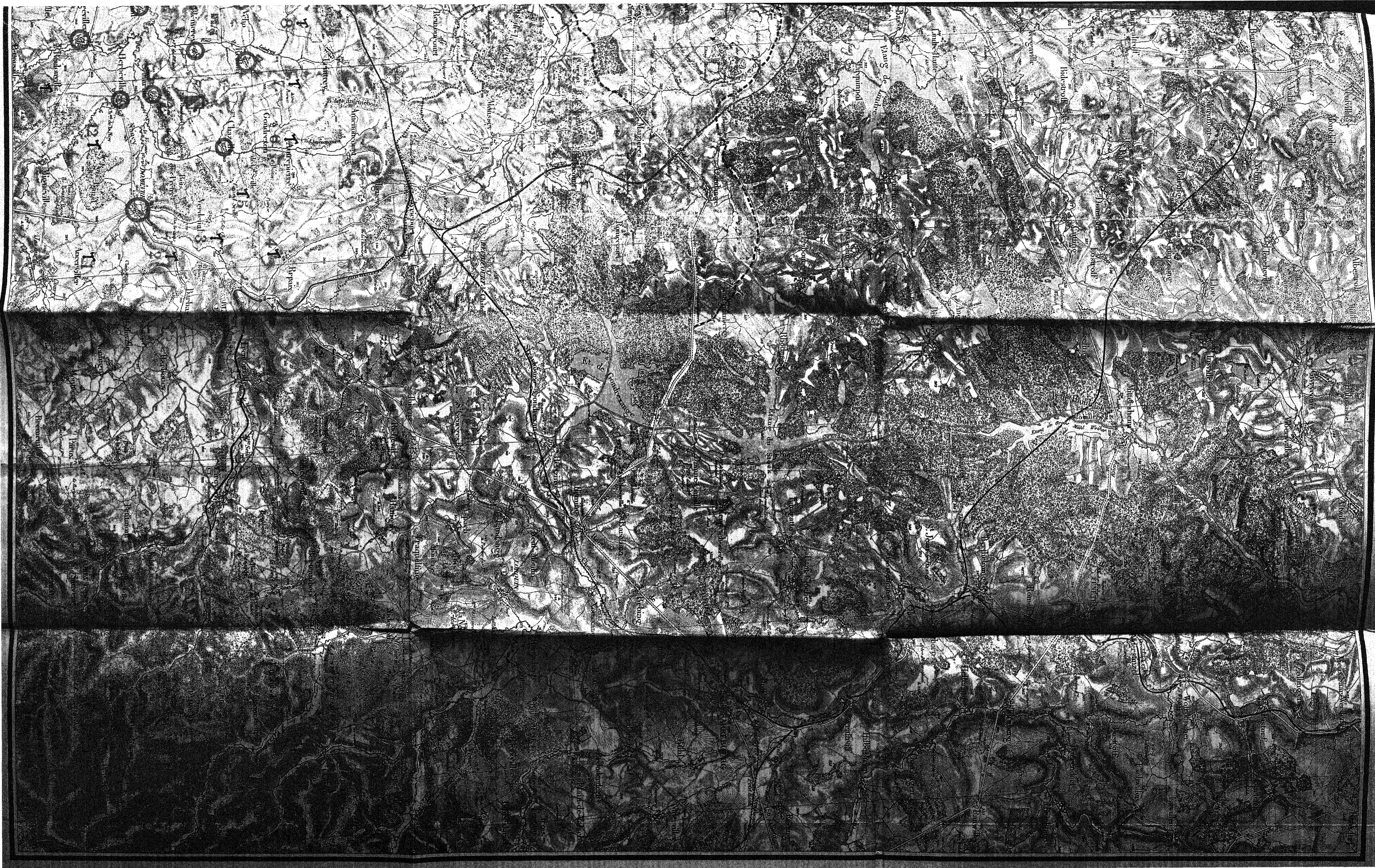
○ *Emplacements.*

□ *Position de rassemblement.*

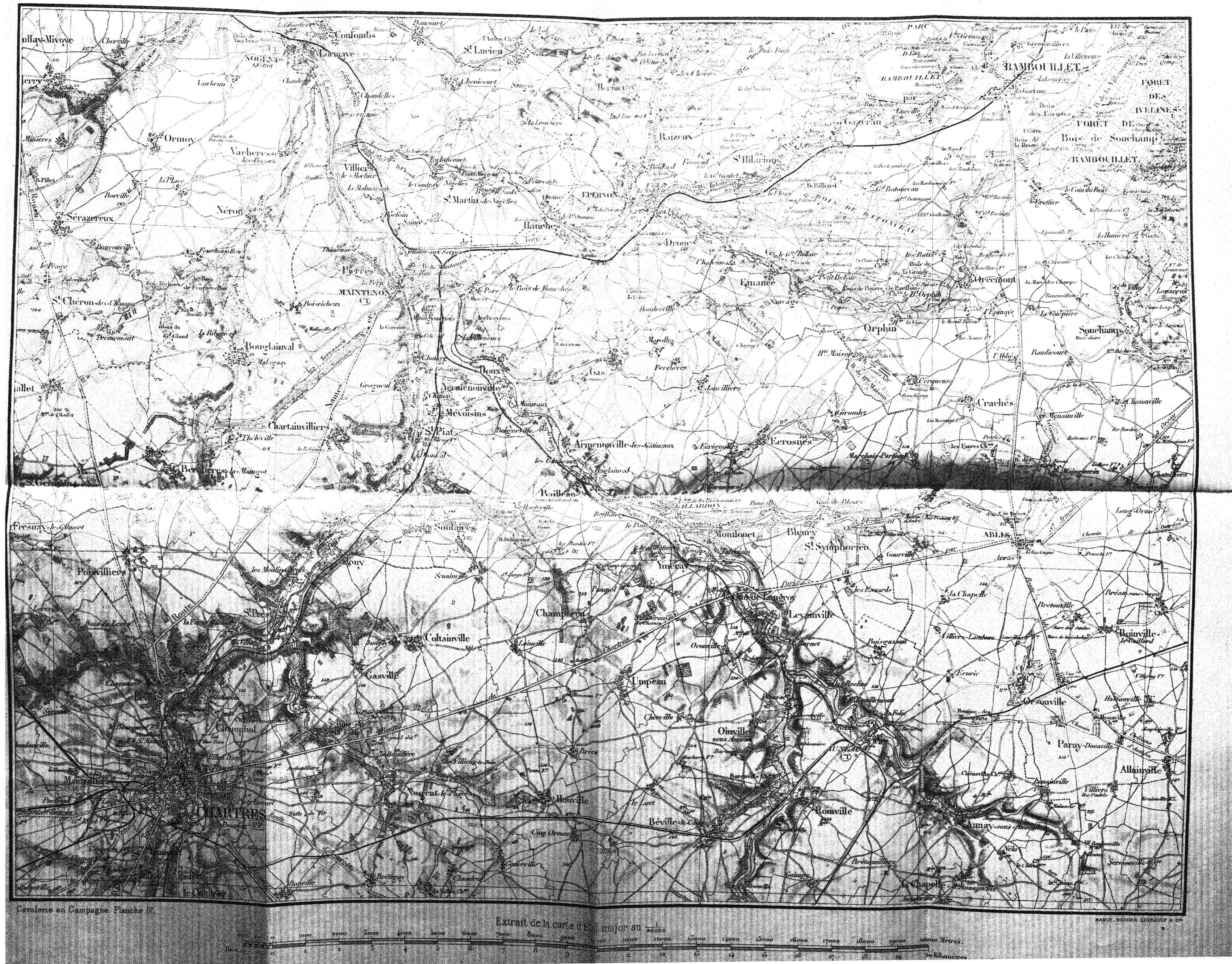
↑ *Poste optique.*

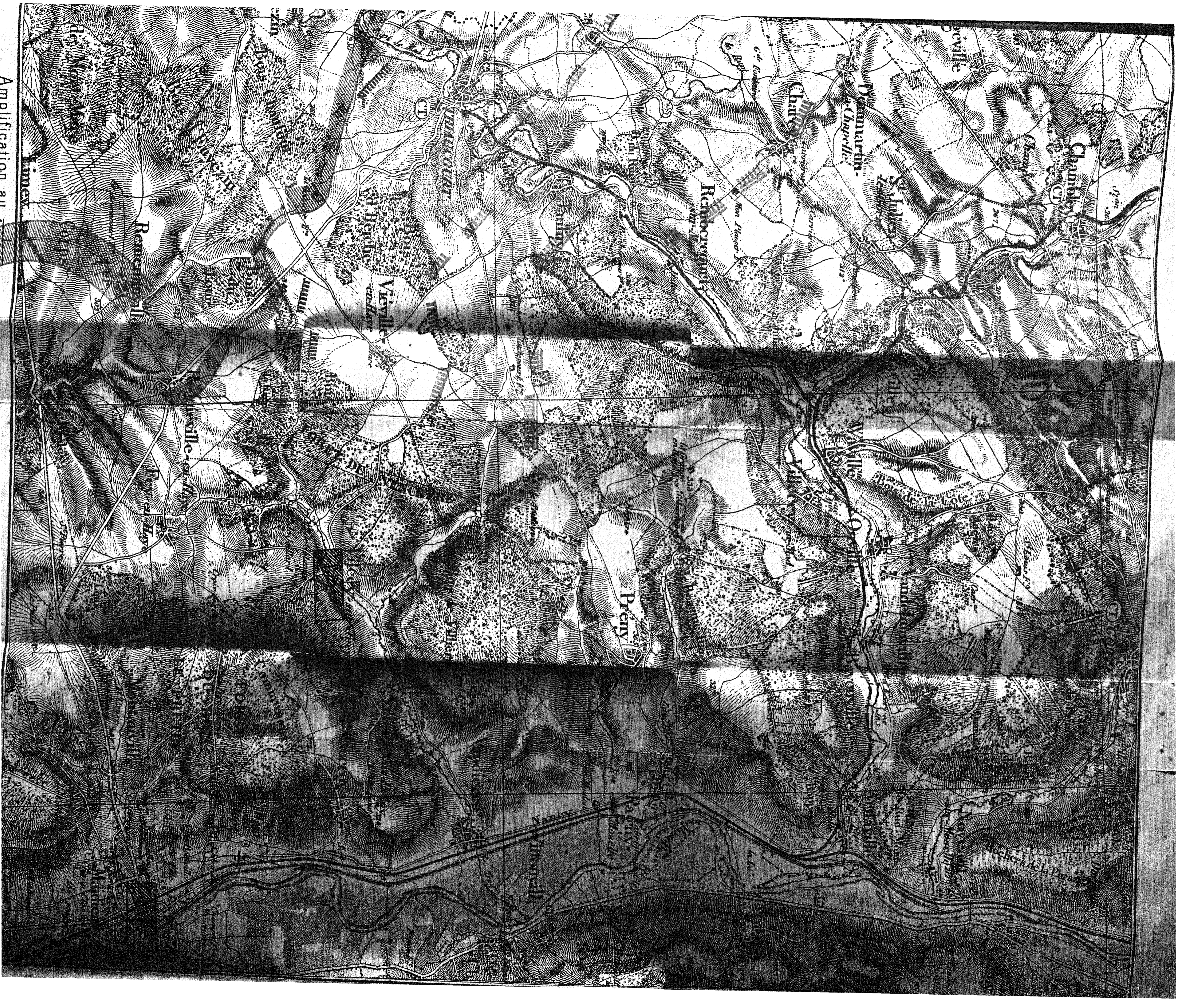
~~~~~ *Limite de patrouille de flanc.*





# CHARTRES





Amplification au 40 000.

500 0 1000 2000 3000 4000 5000 M.

# ENVIRONS DE THIAUCOURT

Masses de cavalerie.

Cantonnements  
des 2<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> corps

Cantonnements  
des 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps.

Avant-postes  
du 2<sup>e</sup> corps.

Avant-postes  
des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> corps.

Avant-ligne d'artillerie.

Avant-ligne d'artillerie.

2<sup>e</sup> position d'artillerie.

Ligne d'infanterie.

Points d'appui d'infanterie  
en avant de l'avant-ligne  
d'artillerie.

NOUS

EUX






Avant-postes d'infanterie et Cavalerie du corps d'armée le 24 mai après midi.

- Vedette double.  
 □ Compagnie de grand garde.  
 □ Réserve d'avant-postes.

Ciros de la brigade d'avant-postes.  
Ciros de la cavalerie de corps d'armée.

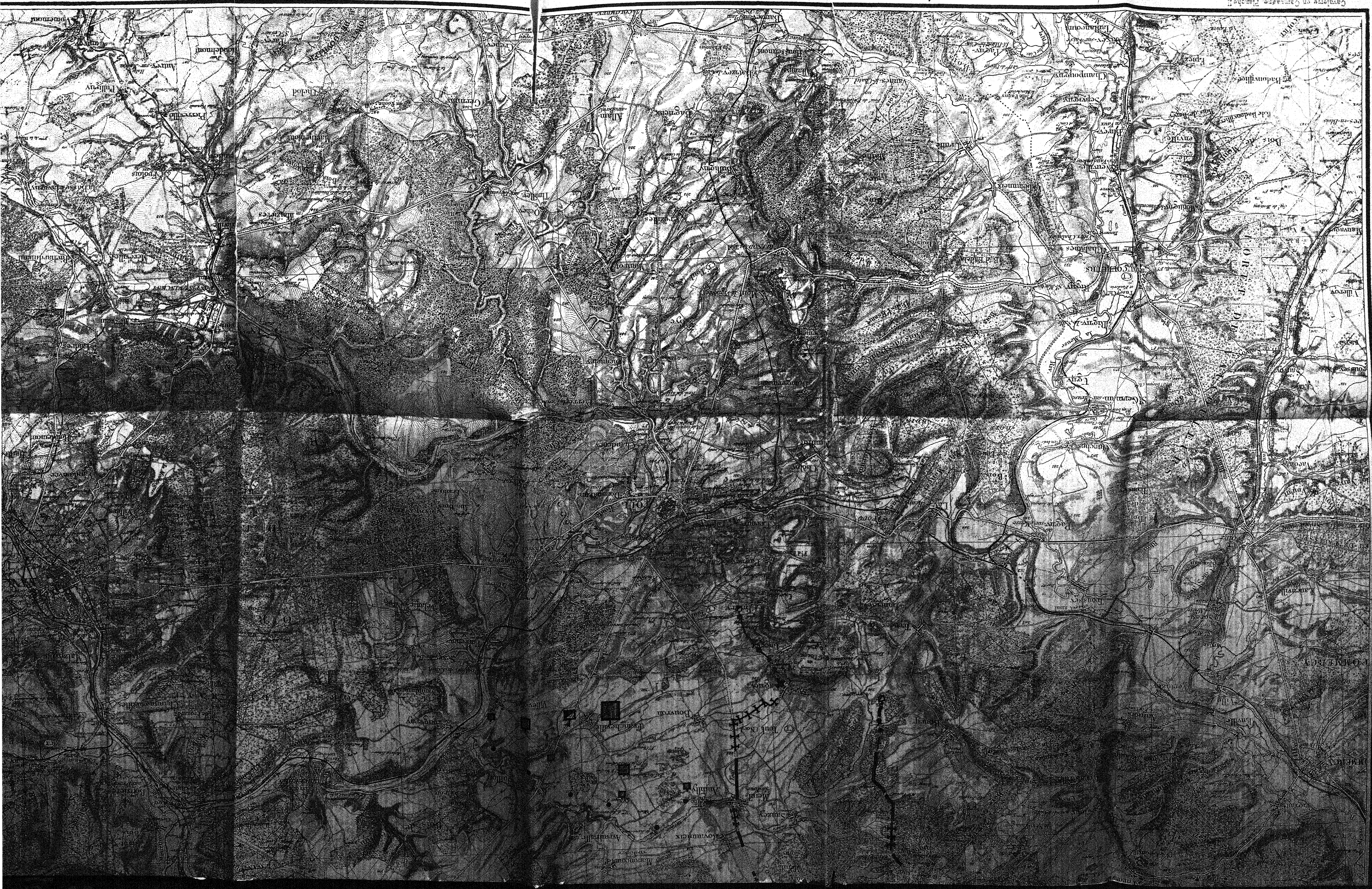
Cavalerie de sûreté de l'armée  
le 23 mai au soir  
et le 24 mai avant midi.

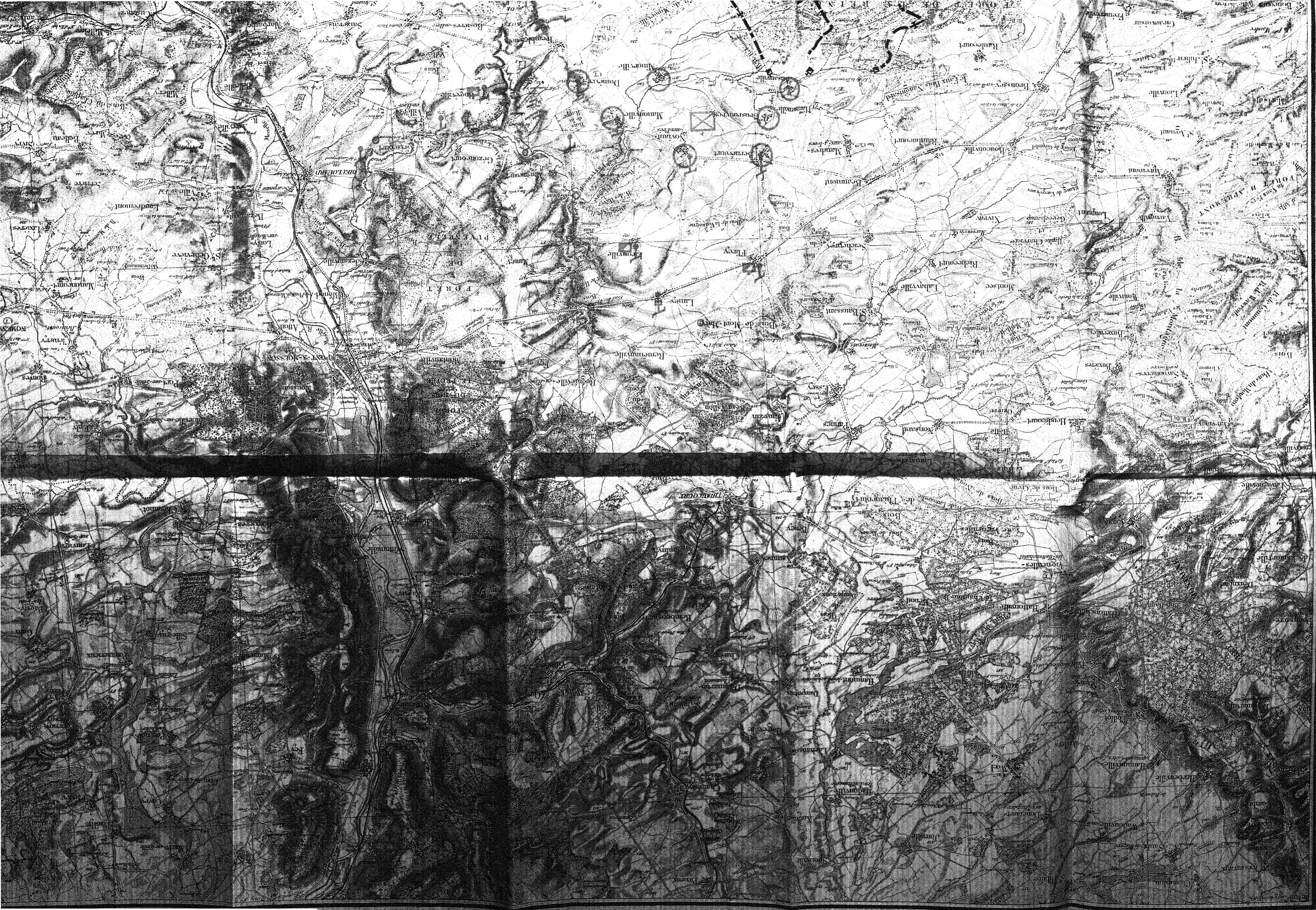
- |               |                                                                                     |
|---------------|-------------------------------------------------------------------------------------|
| Escadron.     |  |
| Peloton.      |  |
| Poste-cosaque |  |

Cantonment.

Poste optique.

Colonnes de marche du corps d'armée *f*, figurées en noir  
à l'échelle de la carte.  
Séparation des zones de mouvement des corps d'armée *H*,  
*C*, *D*, figurée en jaune avec limite dégradée.





CARTE DE LA REGION FRONTIERE ENTRE TOUL ET METZ